UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04338 0252

The THOS. McD
MANUFACTURING
AND PAPER
44-46 LOMBA
TORON

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oevreschoisiespo00lama

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

POÉSIE

Librairie HACHETTE & Cie, Paris
A partir du 1er Mars 1918
Majoration temporaire de 30 %
sur tous les volumes à 3.50
DÉCISION
du Syndicat des Éditeurs
du 11 Février 1918
2-1918

A LA MÊME LIBRAIRIE

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

POÉSIE. = Un vol. in-16, broché 3 fr. 50, cart. 4 fr.

PROSE. = Un vol. in-16, broché 3 fr. 50, cart. 4 fr.

CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES. = Édition classique illustrée, 1 vol. petit in-16 cartonné. . . 2 fr.

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

PAR

RENÉ WALTZ

DOCTEUR ÈS LETTRES

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

POÉSIE

Quatrième édition revue et corrigée.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

INTRODUCTION

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

I

JUSQU'AUX *MÉDITATIONS*

(1790-1820)

« Dieu m'a fait la grâce de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire de piété où l'on ne respire que la bonne odeur que quelques générations y ont répandue en traversant successivement la vie ; famille sans grand éclat, mais sans tache, placée par la Providence à un de ces rangs intermédiaires de la société où l'on tient à la fois à la noblesse par le nom et au peuple par la modicité de la fortune, par la simplicité de la vie et par la résidence à la campagne, au milieu des paysans, dans les mêmes habitudes et à peu près dans les mêmes travaux. » Ainsi s'exprime Lamartine au premier livre de ses *Confidences*. On ne saurait caractériser plus nettement la vieille souche provinciale d'où il était issu, le genre de vie qui fut le sien durant la plus grande partie de sa jeunesse, les sentiments profonds que déposèrent dès lors en lui le spectacle et la jouissance des choses rustiques. « Si j'avais à renaître sur cette terre, ajoute-t-il, c'est encore là que je voudrais renaître. »

Heureux de sa famille, heureux de sa fortune, heureux du sol où il avait vu le jour, il évoqua toute sa vie avec un pieux attendrissement les souvenirs de sa longue enfance privilégiée.

Par son père, il appartenait à une ancienne famille du Mâconnais. Sa mère était une demoiselle des Roys, dont les parents, originaires du Bugey, avaient quitté leur province pour la cour : M. des Roys était intendant général des finances du duc d'Orléans, Mme des Roys sous-gouvernante des enfants

de ce prince. C'est au Palais-Royal et à Saint-Cloud que Mme de Lamartine avait été élevée, dans la société familière du jeune Louis-Philippe et de la princesse Adélaïde. Elle avait seize ans et venait d'entrer comme chanoinesse au chapitre de Salles en Beaujolais, quand elle y rencontra le chevalier Pierre de Lamartine, « jeune, beau, en riche uniforme » (il était capitaine dans un régiment de cavalerie), qui faisait visite à sa sœur. Une mutuelle inclination décida de leur avenir. Malgré une assez longue résistance de la part des de Lamartine, les jeunes gens finirent par s'épouser. Alphonse-Marie-Louis de Lamartine fut leur premier enfant ; il naquit à Mâcon, le 21 octobre 1790.

Les événements révolutionnaires ne tardèrent pas à troubler leur félicité : M. de Lamartine fut jeté en prison par la Terreur, ainsi que ses deux frères et un oncle. Thermidor, heureusement, lui rendit la liberté, et, vers l'automne de 1794, il emmenait femme et enfants dans son domaine de Milly. C'était la part, très modeste, des biens de la famille qui lui était dévolue au moment de son mariage.

« Je commençais à voir et à comprendre les choses extérieures, quand mon père et ma mère nous amenèrent, toute leur tribu d'enfants, dans une longue file de chariots à bœufs, nous établir à Milly. Notre mère était dans le chariot qui marchait le premier, avec deux petites filles entre ses genoux, une autre à son sein. Une foule de paquets remplissait la carriole. Mon père allait à pied, en chasseur, un fusil dans une main, soutenant de l'autre main la voiture dans les mauvais pas ; ses deux chiens tenus en laisse et deux chariots, pleins de femmes de chambre, d'ustensiles, de bagages, suivaient au pas... Tout cela formait une longue colonne d'équipages baroques roulant dans la boue. Les aiguillons des bouviers, les gémissements et les regimbements des bœufs, les clameurs épouvantées des femmes, le rire des enfants dans les chars, faisaient un spectacle moitié pittoresque, moitié touchant[1]. » Plusieurs traits sont inexacts dans ce charmant tableau, tracé par Lamartine à plus de soixante ans de distance ; il faut le prendre comme un symbole de la vie familiale, librement et sainement rustique, toute parfumée des bonnes odeurs des champs et des forêts, qu'il allait, pendant des années, mener au milieu des siens. A peu près à l'âge où le petit Hugo franchira les Alpes à la suite des

1. Lamartine, *Mémoires inédits*, I, VI.

armées impériales, pour traverser l'Italie jusqu'à Rome, Lamartine, traîné par des bœufs, entre dans la solitude de Milly.

Lui-même nous a dépeint souvent ces lieux où s'écoula son enfance, parfois les embellissant d'un détail pittoresque, d'autres fois, par une recherche singulière, exagérant à plaisir la nudité, l'aridité du sol, comme aussi la sobre simplicité de la maison paternelle. Il y passa d'abord, presque sans interruption, six années (de 1794 à 1800). Ses vacances d'écolier l'y ramenèrent toujours, il y revint régulièrement après chacun de ses voyages de jeunesse, et Milly fut l'un des rares points fixes de sa vie d'homme si flottante et si agitée.

Le village de Milly est situé à quatorze kilomètres de Mâcon, dans la direction de Cluny. Qu'on imagine une vingtaine de maisons aux toits rouges, blanchies à la chaux, groupées autour d'un clocher de pierres grisâtres. Comme cultures, la vigne, le trèfle, la luzerne, de médiocres champs de fèves et de pommes de terre, séparés par des sentiers caillouteux. Deux collines, baptisées montagnes, le Monsard et le Craz, s'élèvent de part et d'autre du village. De leur sommet, la vue s'étend, l'horizon s'élargit, des hameaux apparaissent dans la plaine, puis la Saône et ses brouillards et, au loin, les grandes montagnes, le Jura et les Alpes, qu'on devine. C'est en somme l'aspect de la Bourgogne moyenne, pays pauvre et assez plat, où les coteaux, coupés d'étroits vallons, mettent pourtant quelque variété. Mais il y a, pour un artiste et pour un enfant, de quoi voir et de quoi aimer dans le plus humble paysage, et rien ne remplace pour qui ne l'a pas subie cette enveloppante influence d'une nature familière, si simple, si monotone soit-elle. George Sand se forma devant les plaines berrichones, moins expressives encore. Les sites éclatants ou grandioses de l'Italie, des Alpes, de l'Orient, parleront à Lamartine un autre langage, révéleront d'autres mondes à son imagination; mais son enfance bourguignonne lui avait d'abord donné le sens profond de cette vie calme, riche, patiente, éternelle de la nature, qui, sous la diversité pittoresque des aspects et des climats, est partout et toujours la même.

Très modeste, en comparaison des demeures seigneuriales de Montceau et de Monteulot, résidences de ses frères, l'habitation du chevalier de Lamartine était une vaste et vieille maison de campagne, un peu délabrée, confortable pourtant, tout entourée de dépendances où logeait le peuple des vignerons. Le jeune Alphonse et ses sœurs couraient et jouaient avec les enfants du village, partageaient leurs plaisirs et leurs

travaux. La moisson, les joyeuses vendanges, les soirées d'hiver où l'on épluche des noix en contant des histoires, toutes les grandes scènes de la vie rustique, auxquelles il fut initié dès la plus tendre enfance, firent tout de suite partie de sa vie et de son cœur. Sur ses landes de Combourg, Chateaubriand enfant écoute les plaintes de la tempête, éprouve toutes les violentes voluptés que peut donner le spectacle des libres forces de la nature : il ne connaît guère la campagne, encore moins les paysans : plus tard l'homme sera absent de ses mornes et splendides tableaux. L'homme, au contraire, a ce ses besoins et ses souffrances, avec son labeur et ses joies, sera toujours mêlé pour Lamartine au souvenir et à la vision des choses.

Dans la suite, ces souvenirs s'embellirent à ses yeux de leur ressemblance, réelle ou supposée, avec la poésie homérique et biblique. Son père lui apparut sous les traits du bonhomme Laërte ou d'un patriarche hébreu, comptant lui-même ses troupeaux et répandant la bénédiction sur tout ce qui obéissait à sa loi. Et le jour où la mode se fut mise au roman rustique, il ne se lassa pas de revivre, de refaire son propre roman, et de l'amplifier à l'infini. De là naquirent tant de scènes et de descriptions charmantes, en prose ou en vers, dont le moindre défaut est de n'être pas toujours parfaitement d'accord entre elles. Mais, pour le moment, il a dix ans : sans réflexion, sans effort, sans artifice, il se livre corps et âme à l'influence pacifiante et fortifiante de la bonne nature. C'est un gros garçon joufflu, l'air un peu naïf et étonné, le nez retroussé, moins idéalement beau que ne le montre le portrait des *Confidences*, mais robuste et plein de sève. Son intelligence aussi se déploie très sainement, son imagination fleurit déjà, et ses camarades l'appellent « diseur de contes ».

Le père de Lamartine ne semble pas avoir exercé une influence marquée sur sa jeunesse. Lamartine, dans les *Confidences*, laisse percer le regret de ne l'avoir pas toujours aimé avec assez d'abandon : « Je le crus dur et austère, il n'était que juste et rigide. » Ses devoirs de propriétaire, ses goûts de chasseur l'entraînaient souvent loin de la maison. Les enfants le voyaient à peine.

Leur mère, au contraire, partageait tout de leur vie. Après Alphonse, cinq filles lui étaient nées, Cécile, Eugénie, Césarine, Suzanne et Sophie : gracieuses fées penchées sur l'enfance du futur poète, mais que le frère aîné rudoyait quelquefois. Toutes ses pensées allaient à cette jeune couvée ; elle leur donnait

le meilleur d'elle-même. Du milieu brillant et intellectuel où elle avait été élevée, Mme de Lamartine, après son mariage romanesque et les années troublées de la Terreur, était passée sans transition à la vie provinciale, étroite et monotone de Milly. Elle avait un vif attrait pour les belles choses : elle rêvait, devant son horizon borné, des grands spectacles de la mer et des montagnes; elle eût aimé la richesse, un peu de faste; elle aimait la gloire. Le *Manuscrit de ma mère* révèle à chaque page les élans, les désirs, les regrets d'une âme ardente et résignée, en qui la médiocrité de l'existence quotidienne n'a pu éteindre les premières flammes de l'imagination. La piété même était en elle effusion et passion, et comme le sentiment enthousiaste d'une présence divine toujours proche. De la même façon que d'autres donnent aux enfants, en face de la nature, des leçons de choses, elle donnait aux siens des leçons de religion : elle savait leur montrer Dieu dans la splendeur d'un jour d'été. Et l'on dirait que Lamartine, pour devenir un grand poète, n'ait eu qu'à prêter une voix aux émotions, aux pensées, aux prières qu'éveillaient confusément en elle la pureté de sa vie maternelle ou la douceur des horizons champêtres. Faut-il ajouter qu'à cette abondance et à cette fraîcheur de sentiments, qui font d'elle comme une fille chrétienne de Rousseau, Mme de Lamartine mêlait infiniment de raison ? Elle possédait ce bon sens généreux qui sait mettre au-dessus des plus séduisantes chimères du cœur ou de l'imagination la famille, le devoir, le bonheur tranquille, et qui ne permet jamais au génie et à la passion même de s'égarer entièrement hors des voies communes. Et sur ce point encore, son fils lui ressemble plus qu'on ne croirait.

A côté de cette douce influence maternelle s'exerçait le pouvoir moins aimable des oncles et des tantes. Aux frères aînés du chevalier de Lamartine appartenait, avec l'autorité de l'âge, si forte encore à cette époque, l'autorité de la fortune. On compte sur leurs héritages pour établir les enfants : aussi faut-il les ménager. François-Louis, l'ancien chevau léger, seigneur de Monceau, Jean-Baptiste-François, l'abbé, Marie-Charlotte-Eugénie, qu'on appelle mademoiselle de Lamartine, la chanoinesse du Villars forment une sorte de conseil de famille permanent, souvent tracassier, qui a la haute main sur tout. Lamartine, à vingt-cinq ans, leur écrit encore des lettres de petit garçon. Il s'en est vengé, non sans malice, par les portraits des *Nouvelles Confidences*, où les oncles et les tantes, avec leur générosité foncière et leurs légers ridicules, appa

raissent, non plus dans le champêtre décor de Milly, mais dans le cadre provincial et vieillot de la maison et de l'ancienne société de Mâcon, comme autant de personnages de Balzac. Mme de Lamartine était en tutelle au milieu d'eux. Quand elle dit (dans le *Manuscrit de ma mère*) : « la famille », elle a tout dit ! C'est « la famille » qui l'empêche de recueillir une vieille servante tombée dans le besoin ; « la famille » qui règle les mariages de ses filles : « la famille » qui, dès 1800, trouvant insuffisantes les leçons qu'Alphonse reçoit de sa mère, et même celles que lui donne l'abbé Dumont, vicaire de Bussières, décide qu'Alphonse doit être mis en pension, et l'envoie à Lyon.

Les *Mémoires inédits* et les *Confidences* du poète font de la pension Papier, où il passa deux années, une sorte d'enfer à la Dickens, où les enfants apprenaient la cruauté par la souffrance. En réalité, il y travailla assez bien. Mais il ne supportait pas sans une vive et croissante impatience le double emprisonnement de l'école et de la ville. En décembre 1802, il s'enfuit avec deux camarades. Pris et ramené, il dut achever l'année scolaire à Lyon : mais sa mère obtint de le confier, à la rentrée suivante, aux *Pères de la foi* de Belley.

Là, Lamartine mena pendant quatre ans (octobre 1803-septembre 1807) une existence selon son cœur. Les Pères de la foi étaient une manière de Jésuites, ayant toute la douceur, toute l'onction, toute l'habileté des éducateurs religieux. Ils voulaient et savaient se faire aimer. Auprès d'eux l'enfant retrouvait quelque chose de la tendresse maternelle. La libre nature, la vie de la campagne, qui lui avaient tant manqué à Lyon, lui étaient presque rendues. Des fenêtres du collège, situé hors ville, les jardins, les coteaux plantés de vigne et d'arbres fruitiers s'offraient à lui de toutes parts. Les longues promenades qu'on lui fit faire alors pour sa santé le familiarisèrent avec une nature plus grandiose et plus accidentée que celle de Milly. Les épaisses forêts, les torrents, les gorges de ce pittoresque Bugey, « avant-scène des Alpes », l'inspirèrent : les vers *Au Rossignol* et le *Cantique sur le torrent de Tuisy*[1] sont de cette époque. Pourtant, le meilleur de sa poésie naissante restait encore inexprimé ; tout au plus la traduisait-il en un langage symbolique, au moyen de ces chapelets de fleurs qu'il tressait le long des promenades.

Du même temps date l'éveil de son goût littéraire. A travers

1. *Cours familier de Littérature*, XXIIIe Entretien.

les arides exercices scolaires, la beauté classique lui devenait sensible ; une joie nouvelle entrait par là dans sa vie. Mais le jour où le P. Béquet lut en classe à ses élèves quelques pages du *Génie du Christianisme*, ce fut un éblouissement : « Nous aurions voulu, raconte-t-il, que le temps n'eût plus d'heures ; le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases nous avait enlevé le sentiment du temps écoulé... Nous n'eûmes pas d'autre entretien tout le reste du jour ; nous en rêvâmes la nuit ; nous en recherchâmes les mélodies de pensées dans notre mémoire au réveil. » Chateaubriand avait conquis et enflammé du coup ces jeunes âmes. Pour Lamartine, cette révélation d'un génie si proche, actuel et vivant, l'émut plus profondément que tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Comme Hugo, comme Thierry, comme tant d'autres, il recevait du grand initiateur du XIXe siècle la première étincelle de l'enthousiasme littéraire.

Ce fut enfin parmi ses camarades de Belley que Lamartine rencontra trois jeunes gens avec lesquels il se lia pour la vie, Prosper Guichard de Bienassis, Louis de Vignet et Aymon de Virieu. Il les confondit au début dans une même amitié. Mais, à mesure que passèrent les années, que vinrent l'expérience et les épreuves, Virieu prit le pas sur les autres : il fut l'ami unique, incomparable, le confident, le conseiller, le frère, dont les avis et les encouragements dirigent, soutiennent une existence entière. Sur Lamartine enfant Virieu paraît avoir exercé l'attrait d'une intelligence vive et railleuse, d'un caractère passionné sous les apparences du scepticisme : il le séduisait et le rebutait ; il le scandalisait par son indépendance religieuse, par son ironie ; il y avait entre eux des froids, puis des retours de confiance d'autant plus ardents. Leur amitié ne devint définitive qu'au bout de quelques années, mais ce fut une de ces amitiés viriles, profondes et inébranlables, qu'on préfère secrètement à l'amour même. La poésie de Lamartine ne doit peut-être pas grand'chose à Virieu, quoiqu'il lui ait adressé tous ses essais et s'en soit toujours rapporté à son jugement [1] ; mais sa vie morale, sa vie d'homme

1. Il est bon de remarquer que les poésies religieuses des *Méditations*, loin d'avoir été, comme on l'a dit, inspirées à Lamartine par la piété communicative de son ami, sont, au contraire, une réponse à ses doutes et comme une profession de foi enthousiaste opposée à son incrédulité. C'est beaucoup plus tard que Virieu, assombri et désabusé, déconcerté par les idées nouvelles dont le mouvement entraînait, avec Lamartine, la nation presque tout entière, s'enferma comme par dépit dans la religion la plus orthodoxe et la plus stricte.

est absolument inséparable du nom et de l'influence de Virieu. Il est regrettable que celui-ci nous soit si peu et si mal connu.

Entre le moment où Lamartine adolescent sort du collège (septembre 1807) et celui où il entre dans la vie active s'écoulent de longues années confusément remplies par le travail, les voyages, les aventures sentimentales, avec des alternatives de foi en lui-même et de découragement profond ; années très importantes pour la formation de son génie, mais où l'histoire de ce génie naissant est souvent obscure et difficile à suivre. Exception faite pour le voyage d'Orient (1832), d'où il rapportera de nouvelles vues philosophiques et surtout une esthétique nouvelle, on peut dire que Lamartine amasse entre 1807 et 1820 les sentiments, les souvenirs, les idées qui nourriront toute sa poésie à venir. De là l'intérêt capital de cette période préliminaire : vide d'œuvres, ou du moins d'œuvres qui nous soient parvenues, elle est pleine d'expériences et de pensées, parmi lesquelles il nous faut essayer de démêler les principales.

L'éducation de Lamartine ne le préparait guère à être un homme de son temps. Tandis qu'un Vigny, élevé à Paris, a profondément et ardemment vécu toute la vie de son époque, voyant « la guerre debout dans le lycée [1] », Lamartine, au fond de son collège de province, est resté séparé du monde, livré à la douce influence, un peu assoupissante, de ses maîtres : à dix-sept ans c'est encore un enfant, sans contact avec ses contemporains. Les convictions ou les préjugés de sa famille contribuent à prolonger en lui l'enfance : ses oncles et ses parents sont d'accord pour lui défendre de servir Bonaparte. L'oisiveté provinciale, les insipides occupations du gentilhomme campagnard, tel est l'avenir qui s'offre à lui. Plus tard, rendu clairvoyant par l'expérience, il signalera avec beaucoup de force à Virieu le vice fondamental de leur commune éducation : entre la France impériale, démocratique et matérialiste, et l'éducation royaliste et spiritualiste que recevaient alors tous les jeunes nobles, le désaccord était complet. Aussi se heurtaient-ils de toutes parts à l'impossibilité de vivre. De là, pour des âmes jeunes, débordantes d'enthousiasme et possédées du désir d'agir, un trouble très profond, parfois inguérissable. Les caractères les plus fermes pouvaient en rester marqués à jamais, et l'on sait que ce ma-

1. Vigny, *Journal d'un poète.*

laise, universel parmi la jeune noblesse, fut une des causes essentielles du « mal du siècle ». Vigny, qui l'éprouva dans toute sa force, ne s'en délivra jamais complètement; à Lamartine il fallut vingt-cinq ans pour se réconcilier avec la société moderne.

De septembre 1807 à juin 1811, sauf de courtes visites dans l'Isère, à Bienassis, chez son ami Guichard, des courses avec des camarades et un séjour de quelques mois à Lyon (1810), Lamartine ne sort pas de chez lui. Il habite l'été Milly, Saint-Point, ou Monteulot; l'hiver, Mâcon. C'est de cette époque que datent les premières lettres publiées dans sa *Correspondance,* adressées à ses amis. Elles sont amusantes, ces lettres d'un grand garçon de dix-huit ans, réservées, sages de ton et de style jusque dans l'expression de ses ennuis les plus vifs, d'un enjouement de bonne compagnie, et tout assaisonnées de citations latines, comme il convient à un rhétoricien qui ne s'émancipe encore que dans de timides madrigaux. On voudrait y voir se dessiner plus nettement les traits de sa physionomie intellectuelle et morale : elle reste vague et comme voilée ; peut-être ne se connaît-il pas lui-même. Le principal intérêt de cette première partie de la *Correspondance* est de nous renseigner exactement sur ses lectures. On peut dire que Lamartine n'a bien lu, et même n'a lu, que pendant sa jeunesse; il paraît avoir éprouvé, en avançant en âge, une difficulté croissante à se plier à la pensée d'autrui : un livre n'est plus alors pour lui qu'un prétexte à imaginer ou à se souvenir, qu'un stimulant intellectuel. Mais à dix-huit ans toute trace de la discipline scolaire n'est pas encore effacée en lui, il sait s'appliquer, et lit avec soin. D'abord les poètes latins, Horace surtout, que ses maîtres lui avaient appris à goûter, et à qui il ne dédaignera pas de faire des emprunts jusque dans les *Méditations.* Puis les classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle, en particulier le théâtre et les épîtres de Voltaire. Comme il n'avait pas appris le grec à Belley, il s'y met et découvre Homère, un peu plus tard Hésiode. Tout cela est d'un bon écolier. Mais d'autres écrivains ne tardent pas à lui révéler l'âme de son époque, en lui ouvrant le monde de la passion. Il apprend l'anglais et lit Ossian, Young, à côté de Shakespeare, de Pope, de Richardson et d'Addison. Il apprend l'italien et lit Pétrarque, sans se douter qu'il vient de rencontrer l'un des initiateurs de sa future philosophie poétique. Il lit les *Confessions,* dévorées en cachette durant un séjour chez Guichard, la brûlante *Héloïse, Werther.* Ce sont là les roman-

tiques du XVIIIe siècle, à la mode depuis longtemps, et à la veille de se démoder. Les contemporains, qu'il ne connaît pas tous (il n'aborda Byron que vers 1819), font sur lui une impression plus profonde encore : *Les Martyrs*, *René*, qu'il ne lut jamais sans larmes, *Corinne*, puis Alfieri et (pendant son voyage en Italie) les *Lettres de Jacopo Ortis*, de Foscolo, voilà ce qui commence à faire de lui, par l'émotion littéraire et la mélancolie romanesque, un homme de son temps. Toutefois le bon sens maternel veille en lui et, distinguant impitoyablement la passion de l'emphase, l'empêche de s'abandonner tout entier à la contagion.

Chose singulière ! La poésie est en lui, elle est autour de lui, dans sa vie rustique, dans ses brûlantes lectures, et elle ne se montre pas encore dans ses vers. C'est le temps où il s'exerce à la versification sous la férule de Boïleau, fût-ce en imitant Ossian. La poésie n'est jusqu'ici pour lui que ce qu'elle était pour les littérateurs du XVIIIe siècle et de l'Empire : un jeu brillant des mots et de l'esprit, un exercice qui amuse et affine l'intelligence, comme l'escrime ou la danse assouplissent le corps. L'élégance y est le mérite suprême : Voltaire et Parny sont ses modèles. Ni les épîtres sur sa *Jeunesse* (1808), sur l'*Amitié*, sur la *Sagesse humaine* (1809), sur la *Lecture* (1810), ni l'ode sur l'*Amour de la gloire* (1809) ne laissent prévoir qu'il fera beaucoup mieux et que cet apprenti, si attentif à l'étude du métier, sera bientôt un novateur et un maître. Sa facilité, son abondance seront pourtant dues en partie à ces années d'application minutieuse et de continuel effort : c'est de la même manière qu'il saura, passé la quarantaine, se former à l'éloquence et apprendre patiemment l'improvisation. Et tantôt, au milieu de ce studieux désœuvrement, l'ennui, l'impatience le prennent, éclatent malgré lui, le portent à forger d'irréalisables projets, qui lui masquent pour un moment le vide de sa vie réelle ; tantôt le bon sens reprend ses droits : il se rend compte que ce recueillement forcé peut porter ses fruits et que mieux vaut, dans la jeunesse, se cultiver que se dépenser trop hâtivement. Il sent, au fond, que quelque chose germe et grandit en lui dans l'ombre. Un jour, de ce point de vue, il ose se comparer à Rousseau : « Je me rappelle souvent Rousseau travaillant en silence et préparant de loin ses succès, *si parva licet componere magnis.* »

On peut dire que le voyage en Italie qu'il entreprit en 1811 fut le premier *événement* d'une vie intellectuelle jusqu'alors

tout intérieure. Après un hiver d'ennui, où il n'avait guère eu d'autre distraction que de se faire recevoir de l'Académie de Saône-et-Loire, Lamartine est tombé amoureux. Par malheur — ou par bonheur — la séduisante Henriette P. est fille d'un père déplorablement bourgeois, et l'oncle de Montceau, tout-puissant dans les conseils de famille, pris entre le désagrément de voir son neveu se mésallier et celui de lui lâcher la bride, préfère ce dernier parti : Lamartine est envoyé en Italie, sous la conduite d'un cousin et d'une cousine qui y voyagent pour affaires. Il a alors vingt et un ans.

On l'a remarqué souvent, à l'aurore de la Renaissance, à l'aurore de cette autre renaissance qu'est le Romantisme, l'Italie exerce sur les esprits la même influence et le même attrait. Toutefois les gens du XVIe siècle, dans leur pèlerinage d'érudits vers la Rome héroïque des historiens et des poètes, se soucient généralement peu des mœurs présentes et regardent peu la nature. Pour les romantiques, au contraire, l'Italie moderne est un vaste champ d'études : curieux d'histoire, ils demandent au spectacle de ses luttes et de ses agitations présentes un enseignement qui éclaire le passé ; curieux de couleur et de pittoresque, ils y cherchent de nouveaux décors, des nuances nouvelles, des détails inédits de costume ou de mœurs. Ni l'une ni l'autre de ces préoccupations ne paraît avoir hanté Lamartine. Quand il part, c'est avec l'enthousiasme d'un bon écolier pour la terre des souvenirs classiques. Mais presque tout de suite l'intérêt sensuel, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se substitue à l'intérêt intellectuel : au lieu du pays de son esprit, il a la suprise de rencontrer ce qu'il appelle d'un mot si fort « la patrie de ses sensations ». « Si mon âme est universelle, si mon berceau est français, mes sens sont italiens », écrira-t-il en 1859.

L'éveil des sens devant la nature et l'amour, après des années d'une vie presque toute méditative, tel fut pour Lamartine le bienfait du voyage en Italie. Plus tard viendront les réflexions de l'historien et du philosophe, plus tard les grandioses comparaisons entre l'Italie moderne et l'Italie du passé; elles ne font à présent qu'effleurer son esprit. Malgré son admiration pour Rome, c'est Naples qui l'attache et le retient : là point de fantômes de l'histoire, point de chefs-d'œuvre de l'art; mais la nature seule, l'éclat de la lumière, la mer, les îles et les montagnes, le plaisir de vivre inondant et confondant soudain l'âme et les sens. Il voulait y passer huit jours, il y passe quatre mois, et n'a point de cesse que Virieu ne soit

venu l'y rejoindre et partager son extase. C'est vers ce moment qu'il fait la connaissance de Graziella, la petite cigarière, à laquelle il doit toutes les joies du premier amour heureux. Toutefois ce qui est chez elle attachement grave et passionné n'est guère en Lamartine qu'une émotion violente et passagère, dont il jouit avec toute la fougue, avec tout l'égoïsme de la jeunesse. Les pièces dédiées à Graziella ou inspirées par son souvenir [1], bien que le regret et la mort leur donnent un accent pénétrant, sont très voisines des odes d'Horace ou des élégies de Properce et ne respirent guère que cette mélancolie toute païenne qui accompagne ou suit la volupté. Il est vrai que, lorsque Lamartine eut connu, avec la passion, la douleur d'aimer, lorsqu'il eut goûté le tranquille bonheur conjugal, lorsqu'il eut éprouvé cette sorte de déception sans motifs qu'apporte la vie aux âmes exaltées, l'image de Graziella se revêtit en lui d'une pureté, d'une grâce incomparables : la fille du pêcheur lui inspira des pages plus émouvantes que celles qui, vers le même temps, naissaient du souvenir d'un autre amour plus profond et plus douloureux [2]. Graziella reste à jamais le poétique symbole de ce bonheur imprévu qui s'offre parfois à l'entrée de la vie et que la jeunesse méprise ou méconnaît, impatiente de courir à de plus âpres joies.

Mais, dans le voyage de 1811-1812, l'aventure sentimentale n'est que secondaire. L'essentiel, c'est que Lamartine en rapporte une vue nouvelle du monde extérieur. Devant les lumineux horizons d'Italie, comme devant les modestes sites de Milly, il s'abandonne sans recherche à ses impressions. Or l'espèce de voile qui, dans les climats modérés et les contrées médiocres, semble envelopper toutes choses n'existe plus ici : l'atmosphère, le soleil, la mer (Lamartine découvre la mer), le bleu profil des montagnes s'offrent et s'imposent au regard sans qu'il soit besoin pour les pénétrer d'une lente contemplation : la beauté éclate de toutes parts, triomphante, ruisselante de lumière. Qu'on le remarque pourtant : bien loin de l'engager à dédaigner son humble pays, il semble que la splendeur méridionale le lui fasse mieux comprendre et mieux

1. *A Elvire* (Premières Méditations, III) ; *Le Golfe de Baïa* (id., XXIV) ; *A El**** (Nouvelles Méditations, X); *Elégie* (id., XI); *Adieu à Graziella* (Troisièmes Méditations, VIII); *Le premier regret* (Harmonies, IV, XIV), *Novissima verba* (ibid., XVI) ; *La Fille du Pêcheur* (Epîtres et poésies diverses, XXV).

2. Comparez de ce point de vue *Graziella* et *Raphaël*, qui datent de la même année (1849). — On trouvera sur Graziella un très curieux article de M. Gustave Charlier dans le *Correspondant* du 10 juillet 1912.

[illegible] par contraste, et comme on souhaite l'automne après l'éblouissement d'un jour d'été? On dirait plutôt qu'il reporte sur sa terne Bourgogne un peu de la grâce et de la magnificence des paysages italiens : il s'ingénie à trouver entre les aspects de son pays et ceux du Midi une ressemblance qui embellit les premiers à ses yeux, comme, après le voyage d'Orient, il découvrira dans les coteaux de Milly quelque chose des collines de la Grèce. Un soleil intérieur s'est levé en lui, qui ne s'éteindra plus. Quand il rejoint Milly (dans l'été de 1812), après un long détour sur Lausanne et sur Paris, c'est avec une âme nouvelle. La poésie a cessé pour lui d'être un jeu intellectuel : le sentiment profond, la passion vraie n'y ont pas encore leur place; la sensation vive et sincère s'y est introduite.

En 1812, 1813, 1814, il est tout à la poésie. Toutefois il n'atteint encore le lyrisme, qui est la véritable voie de son génie, qu'à travers le drame et l'épopée. Une *Médée*, une *Brunehaut*, un *Mérovée*, un *Saül* : voilà ce qui l'occupe. Sur des sujets tirés de la Bible ou de l'histoire nationale il voudrait écrire des tragédies plus libres, plus lyriques surtout, que les modèles classiques. Il rêve aussi d'un poème sur *Clovis*, qui serait le triomphe de l'inspiration chrétienne et patriotique.

On est stupéfait de voir combien peu les événements publics de 1814 et 1815 paraissent l'avoir ému. Il a vingt-cinq ans, l'Empire tombe : c'est pour lui l'occasion de recevoir un brevet de garde du corps et d'aller s'ennuyer dans sa garnison de Beauvais. Les Cent-Jours? l'occasion d'un voyage en Savoie et en Suisse, car il aime mieux passer la frontière que servir Napoléon. Waterloo, le retour des Bourbons le ramènent en France; il va solliciter à Paris, prendre contact avec la société aristocratique renaissante. *Clovis* l'occupe toujours. Il voudrait aussi publier quatre livres d'élégies amoureuses dans le genre de Pârny. Nous sommes loin des *Méditations* : pourtant elles sont à la veille de naître.

Dans l'été de 1816, les médecins ordonnèrent à Lamartine le séjour et les eaux d'Aix-les-Bains, en Savoie. C'est là qu'il rencontra « Elvire », qu'il l'aima et que l'amour éveilla en lui comme un autre génie. Elvire ne nous a longtemps été connue que par les poétiques images des *Méditations* et par les fausses confidences de *Raphaël*. Nous savons à présent qu'elle s'appelait en réalité Julie; son mari, M. Charles, presque septuagénaire, était secrétaire de l'Académie des sciences. Mme Charles

ne se présentait pas à Lamartine, comme Graziella, parée du seul et naïf attrait de la jeunesse : c'était une femme de trente-deux ans, d'une physionomie, semble-t-il, plus expressive que belle, déjà profondément atteinte par le mal qui devait l'emporter quinze mois plus tard. Elle toucha d'abord Lamartine par la langueur même et la grâce que mettaient en elle ces menaces d'une fin prochaine. La solitude, l'éclatante tristesse de l'automne, un paysage digne de la *Nouvelle Héloïse*, tout concourut au développement d'une passion qui « se nourrissait de mélancolie », et qui se transforma bientôt pour Lamartine en une sorte de culte idéal et demi-mystique, analogue à celui qu'avaient voué jadis Pétrarque à Laure, Dante à Béatrice

Il ne faut pas oublier toutefois qu'après les semaines solitaires et brûlantes du séjour à Aix, Lamartine revit Mme Charles durant quatre mois à Paris, entourée de sa famille et de ses relations, cultivant la société, empressée à servir ses amis, aimant à plaire. La *Correspondance* du poète est muette sur cette époque : mais les *Lettres d'Elvire à Lamartine*, publiées par M. Doumic en 1905, ont achevé de faire succéder l'histoire à la légende. Ne faut-il pas le regretter? Ces lettres révèlent chez Mme Charles un esprit vif et pénétrant, assez singulièrement uni à une sensibilité abondante, à une imagination exaltée : au demeurant, l'expression n'en est pas agréable : elles rappellent trop le XVIIIe siècle et Mme de Warens. Il y règne un déplaisant mélange d'amour et de maternité (Julie se fait appeler *maman* par Lamartine), la pensée de Dieu y est sans cesse invoquée hors de propos, c'est de l'emphase démodée. Il y a dans la fougue même du sentiment qu'elles expriment quelque chose d'équivoque qui déconcerte. Mais nous sommes mauvais juges. Telle était Elvire, telle Lamartine l'aima. Et, comme cet amour ne fut pas heureux, comme il fut tout de suite accompagné de craintes et d'angoisses, que remplacèrent bientôt des regrets poignants et des souvenirs désolés, il ouvrit en Lamartine toutes les sources de la sensibilité.

Ce n'est pas quand il se trouve auprès d'elle — à Aix, en août-septembre 1816, à Paris, de la fin de décembre 1816 à mai 1817 — qu'il écrit le plus de vers : l'ode à M. de Bonald, composée à Aix, une ode à Rocher, sur l'*Enthousiasme* (achevée en 1819), une ode au poète portugais Manoël, sur la *Gloire*, c'est à peu près tout. Mais il la quitte en mai, pour ne plus la revoir. En septembre, il va l'attendre à Aix, où elle devait faire

une nouvelle saison ; elle ne vient pas. Bientôt il la sait malade et mourante. La poésie jaillit en lui avec les larmes. Il écrit alors : *le Lac* (Aix, 1er-16 septembre), *l'Immortalité*, adressée à Julie mourante pour affermir en elle l'espérance, *le Temple* ; puis, après la mort de Julie, survenue en décembre 1817, une série de poésies où s'expriment successivement la souffrance aiguë, l'apaisement douloureux, les révoltes du désespoir, les consolations de la raison et de la foi : *le Crucifix, Apparition, l'Isolement, le Désespoir, la Foi.*

Ainsi naît un grand poète ! La douleur, tombant dans une âme médiocre ou mal préparée, ne saurait y créer le génie. Mais Lamartine avait travaillé, s'était essayé et corrigé quinze ans : il était prêt. Quel que soit l'avenir, que la sérénité succède au trouble passionné, la tristesse virile aux illusions enthousiastes de la jeunesse, la conviction paisible aux doutes et au désespoir même, la voix qui chante en lui ne se taira plus : elle exprimera l'une après l'autre toutes les fortes et simples émotions d'une vie d'homme.

II

DES *MÉDITATIONS* AUX *HARMONIES*

(1820-1830)

Entre la mort de Julie (18 décembre 1817) et la publication des *Méditations*, plus de deux ans s'écoulent, pendant lesquels Lamartine achève de prendre conscience de son originalité. Trois séjours à Paris (automne 1818, hiver 1819, hiver 1820), de longs mois solitaires à Milly et à Montculot, un court passage à Aix et chez Virieu, voilà pour l'activité extérieure. Pour le travail, il s'y remet presque tout de suite : *Saül* est achevé le 1er mai 1818. Puis de nouvelles méditations, d'inspiration religieuse ou philosophique, s'ajoutent à celles qu'avait fait naître le souvenir de Julie. En avril 1819, Lamartine en fait tirer une à quelques exemplaires « pour voir l'effet que font ses vers imprimés ». En mars 1820, il se décide à publier son volume.

Il faut se représenter les *Méditations poétiques* telles qu'elles parurent, ce 13 mars 1820, sans nom d'auteur, précédées seulement d'un court *Avertissement* de M. de Genoude. Elles contenaient vingt quatre pièces, dans l'ordre suivant : I. *L'Isolement*. II. *L'Homme*. III. *Le Soir*. IV. *L'Immortalité*. V. *Le Val-*

lon. VI. *Le Désespoir*. VII. *La Providence à l'homme*. VIII. *Souvenir*. IX. *L'Enthousiasme*. X. *Le Lac de B****. XI. *La Gloire*. XII. *La Prière*. XIII. *Invocation*. XIV. *La Foi*. XV. *Le Golfe de Baïa*. XVI. *Le Temple*. XVII. *Chants lyriques de Saül*. XVIII. *Hymne au Soleil*. XIX. *Adieu*. XX. *La Semaine Sainte à la R.-G.* (Roche-Guyon). XXI. *Le Chrétien mourant*. XXII. *Dieu*. XXIII. *L'Automne*. XXIV. *La Poésie sacrée*. Il y ajouta, au cours des éditions successives, d'abord quelques pièces d'un intérêt médiocre et qui ne répondent pas à l'inspiration générale du livre; puis, en 1834, après son voyage en Orient, une longue préface à demi philosophique, qui est une vue sur les œuvres qu'il voudrait réaliser dans l'avenir bien plus qu'une explication des œuvres déjà faites; enfin, en 1849, au moment de la publication des *Confidences*, une nouvelle préface et une série de *Commentaires* explicatifs.

Le succès fut immédiat et universel. « On ne saurait s'imaginer aujourd'hui, écrivait Théophile Gautier cinquante ans plus tard, après tant de révolutions, d'écroulements et de vicissitudes dans les choses humaines, après tant de systèmes littéraires essayés et tombés en oubli, tant d'excès de pensée et de langage, l'enivrement universel produit par les *Méditations*. Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes, s'enthousiasmèrent jusqu'à l'adoration. Le nom de Lamartine était sur toutes les bouches, et les Parisiens, qui pourtant ne sont pas gens poétiques, frappés de folie comme les Abdéritains, qui répétaient sans cesse le chœur d'Euripide : « O amour! puissant amour, » s'abordaient en récitant quelques stances du *Lac*. Jamais succès n'eut de proportions pareilles[1]. » — « Voici donc enfin, s'écriait le jeune Victor Hugo, des poésies d'un poète, des poésies qui sont de la poésie. » Ceux qui en avaient été les témoins gardèrent avec une sorte de piété le souvenir de cette heure unique, où, sortant de la terne et triste lumière des antiques Champs-Élysées, la poésie française était apparue vivante, jeune, pleine d'âme, sous le vrai soleil des cieux : « On passait subitement, dit Sainte-Beuve[2], d'une Poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une Poésie large, vraiment intérieure, abon-

1. *Portraits contemporains*.
2. Lettre à Verlaine, du 19 novembre 1865 (*Causeries du Lundi*, t. IX, p. 534).

dante, élevée et toute divine. Les comparaisons avec le passage d'une journée aigre, variable et désagréable de mars à une tiède et chaude matinée de vrai printemps, ou encore d'un ciel gris, froid, où le bleu paraît à peine, à un vrai ciel pur, serein et tout éthéré du Midi, ne rendraient que faiblement l'effet poétique et moral de cette poésie si neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons. D'un jour à l'autre on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe : c'était une révélation. » Et les classiques, malgré leur prudente réserve, et toute cette jeunesse sans nom qui se cherchait encore, furent unanimes à saluer en Lamartine l'ingénuité sublime du génie.

Une distinction, toutefois, est nécessaire. Ce public, qui faisait à Lamartine un si grand et si légitime succès, c'était en réalité deux publics. Pour la foule, pour les jeunes gens, comme Hugo, Sainte-Beuve ou Quinet, Lamartine était bien un inconnu : il n'entrait dans leur admiration que de l'enthousiasme et de la surprise. Mais auprès de la « société » parisienne, auprès de la noblesse de la cour et des salons, le succès avait été préparé de longue main. Dès 1816, Lamartine a pris pied dans cette aristocratie. Les relations de sa grand'-mère des Roys, celles de sa mère, celles de Virieu l'ont introduit près de Mme de Raigecourt, l'ancienne amie de la princesse Élisabeth, et de là dans les salons plus modernes de Mme de Montcalm, de Mme de Saint-Aulaire, de Mme de Broglie ; il y rencontre le duc d'Orléans, le duc Mathieu de Montmorency, « le plus grand nom de France », le duc de Rohan, avec lequel il restera particulièrement lié. Il n'y cherche d'abord que des protections pour obtenir un poste dans la diplomatie ; mais on se réjouit de trouver en lui un poète, qui pourra être « le poète de prédilection du grand monde », traduisez : de la société catholique et royaliste, comme elle a en Chateaubriand son prosateur, en de Bonald et en de Maistre ses philosophes. Les *Méditations* y sont applaudies avant d'être publiées et presque avant d'être connues, comme avaient été applaudies, un an ou deux ans auparavant, les lectures du *Saül*. Encouragé et poussé par Virieu, Lamartine se prêta de bonne grâce à ces mille échanges de politesses et d'amabilité par lesquels un auteur aide à sa renommée. Le succès dépassa peut-être son attente ; mais il avait fait ce qu'il fallait pour être sûr du succès.

De même, bien loin de laisser s'exhaler ses vers comme des « épanchements » ou des « soupirs » et de [illegible] [illegible]ir

les pièces détachées qui couraient les salons une élégante et dédaigneuse nonchalance, il avait apporté un soin minutieux, non seulement à l'achèvement de chaque pièce, mais au classement, à la composition, à la variété de l'ensemble ; il avait disposé avec un goût très sûr et une singulière science de la curiosité du public les confidences douloureuses, les sereines affirmations philosophiques, les romances et les prières, les élans profanes et les aspirations sacrées. Rompons l'ordre artificiel et concerté dans lequel il a présenté ses poésies : nous y distinguerons plus aisément, en nous aidant des indications chronologiques fournies par sa correspondance, les différentes inspirations qu'il eut l'art de mêler et de fondre, de manière à donner l'illusion d'une sorte d'unité morale et poétique tout involontaire et spontanée.

Deux pièces au moins, *A Elvire*[1] et *Le Golfe de Baïa* (probablement aussi l'*Hymne au Soleil*), se rapportent non pas au souvenir de Mme Charles, mais à celui de Graziella. Placés sous l'invocation d'Horace, imprégnés d'un épicurisme facile, parsemés de souvenirs classiques et d'images mythologiques, ces poèmes ont leur grâce et leur mélancolie ; on pourrait pourtant les retrancher sans que le caractère essentiel du recueil s'en trouvât altéré. C'est autour du souvenir de Julie que se groupent les quelques chefs-d'œuvre qui restent inséparables du nom et de la gloire de Lamartine : *le Lac*, *l'Isolement*, *l'Automne*, *le Vallon*, d'une part ; de l'autre, *le Temple* et *l'Immortalité*. Les premiers créent et portent d'emblée à sa perfection ce que Sainte-Beuve a appelé « l'élégie moderne » ; les deux autres marquent le point de départ d'une poésie religieuse et philosophique que nous verrons se poursuivre dans les *Méditations* même, s'accentuer dans la *Mort de Socrate*, s'épanouir enfin dans les *Harmonies*.

La joie et la douleur humaine, en face de la nature, comparant leur propre fragilité à son rajeunissement éternel et trouvant parfois dans sa paix ou dans sa tristesse on ne sait quelle secrète douceur, voilà le thème des poésies élégiaques. Des paysages familiers en sont le cadre : le lac et les montagnes d'Aix, où Lamartine passa l'inoubliable été de 1816 ; l'horizon qui se découvre du haut des collines de Milly ; les

1. Cf. le *Commentaire* de Lamartine : « J'écrivis le nom d'Elvire à la place du nom de Graziella. On sent assez que ce n'est pas la même inspiration. » — D'après M. des Coignets (*La Vie intérieure de Lamartine*, p. 76), *le Temple* aurait également été écrit pour Graziella : il en donne des raisons fort plausibles.

campagnes de l'Isère, tant de fois parcourues en compagnie de Virieu :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

(L'Isolement.)

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

(Le Vallon.)

Tout cela est peint à larges traits, souvent idéalisé. Le poète n'a nulle prétention à l'exactitude et déforme sans scrupule la réalité géographique. L'analyse n'a rien de subtil. Nous sommes loin, malgré quelques ressemblances superficielles, des paysages de Rousseau, qui, lui, en vrai myope, sent, respire, flaire, écoute la campagne d'aussi près qu'il la regarde et fait passer dans son style l'impression physique de l'air sur la peau, le frémissement des branches, l'odeur des herbes et le rythme des eaux. Lamartine, au moins le Lamartine de la première manière, le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, semble plongé dans une sorte de rêverie qui ne laisse pénétrer jusqu'à ses sens que les grandes lignes et les caractères dominants du spectacle qu'il a sous les yeux : il décrit comme on se souvient. L'énumération, qui sera plus tard le procédé principal, parfois fatigant, de sa prose descriptive, plus sobrement employée dans les *Méditations*, donne souvent à ses vers une allure d'évocation ou d'adjuration [1] à la fois très ample et très intime :

1. Cf. Ronsard, *Les Amours de Cassandre*, sonnet LXVI :

Ciel, air et vents, plaine et monts descouvers,
Tertres fourchus et forests verdoyantes.....

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

(Isolement.)

[illegible] grottes ! forêt obscure :
Vous [illegible] ou qu'il peut rajeunir,
Gardez [illegible], belle nature,
[illegible] avenir !

(Le Lac.)

De pareils exemples font assez entendre ce qu'est la description pour Lamartine. Qu'il l'associe à ses tristesses ou à ses espérances, la nature ne lui apparaît que vivifiée par une pensée ou par un sentiment, que participant en quelque sorte à la joie et à la douleur humaines. Jamais elle n'est pour lui un pur spectacle. Il suit en cela, d'instinct assurément, une des lois essentielles de l'art le plus classique. Volontiers je comparerais les paysages des *Méditations* à ces beaux tableaux du Poussin où le ciel, les arbres et l'eau offrent un si vaste et si harmonieux ensemble, mais d'où l'homme n'est jamais absent, comme pour affirmer que la pensée humaine, l'âme humaine donnent seules leur sens aux plus magnifiques créations de la nature. Plus tard, Lamartine donnera pour centre à ses descriptions ces âmes humbles et passionnées qu'il a si sympathiquement comprises : Jocelyn, le pauvre prêtre de village ; Geneviève, la servante ; Claude, le tailleur de pierres ; Didier, le toucheur de bœufs. A l'époque des *Méditations*, possédé par l'égoïsme de la douleur et de la jeunesse, il n'a pas appris encore à sortir de lui-même : c'est lui, et lui seul, qui se souvient et qui souffre, c'est lui seul qui reflète et qui interprète la nature environnante [1].

Cet accent inimitable de confidence personnelle, qui même aujourd'hui va réveiller au fond des âmes ce que l'émotion de plus intime, fut senti avec plus de force encore par les contemporains. Les jeunes gens et les femmes, qui firent à Lamartine un succès de larmes et d'amour, adoptèrent sa mélancolie et répétèrent ses plaintes avant d'avoir pénétré le vrai sens, le caractère profond de cette œuvre nouvelle. Les *Méditations* semblaient au premier abord flatter et encourager le penchant de cette génération issue d'un temps d'oppression à la tristesse et à l'ennui : Lamartine, aux yeux de certains, pou-

1. Cf. *Recueillements*, XI, *A M. Félix Guillemardet* (ci-dessous, p. 272).

vait avoir l'air d'un frère spirituel du René de Chateaubriand. En réalité, le poète du *Lac* et de l'*Immortalité* soulageait, au lieu de l'irriter, ce goût dangereux de la souffrance passionnée, que d'autres s'étaient complus à entretenir. Religieux et résigné au lendemain même de ses crises de désespoir, avec un fonds de bon sens indestructible qu'avaient à peine ébranlé les passions, Lamartine, en laissant une place, si petite soit-elle, à la raison, à l'espérance, au besoin de vivre et d'agir, ramenait insensiblement les âmes vers un moins âpre désenchantement. Après le pessimisme intransigeant de Werther, de René, des héros byroniens, les *Méditations* marquent une détente.

Déjà sensible dans les poésies élégiaques, ce caractère s'accentue dans les poésies d'inspiration religieuse. Tantôt toutes lyriques, tantôt philosophiques et presque didactiques, elles se présentent à nous, dans leur ensemble, comme une vaste et enthousiaste « consolation » : revêtue d'images éclatantes ou réduite à la simplicité d'un acte de foi, la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme s'y affirme d'un bout à l'autre. Il est facile pourtant de se rendre compte que cette affirmation n'a pas constamment le même accent : les *Méditations* portent la trace d'une crise de l'âme moins romanesque que l'amour d'Elvire, mais tout aussi profonde, tout aussi importante pour la formation du génie et des idées de Lamartine : je veux dire la crise religieuse qui, environ de l'hiver 1817-1818 à l'été de 1819, le conduisit, par toutes les étapes du doute, du découragement et du désespoir même, du christianisme sentimental de son enfance à une sorte de christianisme rationnel, qui désormais satisfit à la fois les besoins de son esprit et ceux de sa conscience.

Dans l'*Immortalité*, qui fut écrite en décembre 1817 pendant la dernière maladie de Julie, le changement ne se fait pas encore sentir. Ce n'est d'ailleurs pas, à proprement parler, une poésie philosophique : ce sont des paroles d'espérance, telles qu'on en adresse aux mourants par charité autant que par conviction. L'existence de Dieu y est attestée ; la survivance de l'âme y est affirmée ; mais des vers comme ceux-ci :

> Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
> Laissez-moi mon erreur : j'aime, *il faut que j'espère.*
> Notre faible raison se trouble et se confond :
> Oui, *la raison se tait, mais l'instinct vous répond.*

n'ont évidemment aucune valeur démonstrative. C'est la rai-

son qui doute et le sentiment qui répond : faible réponse, dont Lamartine ne devait pas se contenter longtemps. La religion, toute de cœur et d'habitude, qu'il avait reçue de sa mère, puis de ses maîtres jésuites, avait pu lui suffire durant l'enfance et la première jeunesse ; il en sent la fragilité aussitôt qu'il respire cette atmosphère de la société moderne contre laquelle, dira-t-il lui-même, la foi ne saurait tenir un an[1], et qu'éclairé par la souffrance, il a touché du doigt le nœud vital du problème de la destinée humaine. A l'âme ainsi avertie, dans la double révolte de la raison orgueilleuse et de la sensibilité blessée, les tranquilles affirmations de l'orthodoxie paraissent cruellement ironiques. Jusqu'où Lamartine put aller dans le doute et presque dans l'incrédulité, c'est ce qu'attestent l'*Ode au Malheur*[2], en dépit de certaines restrictions tardives, et la première version de l'*Homme*[3]. Ce n'est pas l'athéisme, ce n'est pas la négation formulée, le nom de Dieu n'est jamais effacé : mais il se mêle à une philosophie si désolée, à une conviction si forte de l'inutilité et de l'absurdité de la vie, qu'on n'y sent plus rien de vraiment religieux. La foi reste pour le poète un souvenir et un désir : elle n'est plus un des éléments actifs de sa vie intérieure[4]. Si elle renaît en lui après une pareille crise, ce ne pourra être qu'avec un caractère nouveau. Un esprit sincère, et qui a douté, ne saurait plus se satisfaire par des arguments sentimentaux : l'âge est passé où l'on consentait à croire sans savoir pourquoi ; il faut maintenant se persuader soi-même par des preuves positives et par des démonstrations rationnelles.

Ces raisons de croire, Lamartine les cherchait un peu partout, sans se montrer très difficile sur leur valeur : « Je ne trouve non plus que toi aucune certitude absolue à rien, écrivait il à Virieu, mais j'y trouve une certitude relative que je crois suffisante pour déterminer, sinon la conviction des autres, du moins mes propres actions. Je ne cherche cette base de certitude ni dans la tradition, ni dans le consentement

1. Lettre à Mme de Raigecourt, du 19 août 1819.
2. Devenue *le Désespoir* (v. ci-dessous, p. 29).
3. Cf. la lettre à Virieu du 20 octobre 1819.
4. « Je n'y tiens que par le souvenir des fortes impressions qu'elle a faites autrefois sur mon esprit, car mon fantôme habituel, c'est une espèce de je ne sais quoi de désordonné et malfaisant qui, sans justice, sans ordre et sans but, s'appelle la nature et règne comme une divinité aveugle sur le monde physique et surtout sur le monde moral. » (Lettre à Virieu du 8 août 1818). « Il est heureux l'homme qui croit ! heureux celui qui espère !... Je donnerais mon reste de jours pour un grain de foi... » (Au même, 11 août 1818).

universel, véritable escobarderie, ni surtout dans la force concluante d'aucun raisonnement ; je ne la trouve que dans le sens intime que je crois donné à la créature par le Créateur, et qui pour cela me semble ne devoir pas la tromper..... » Et encore : « Lorsque je sens ma propre intelligence et que je considère avec une douloureuse admiration des intelligences si supérieures encore, je ne puis m'empêcher de convenir que, si le créé est ainsi, l'increé ou le créateur doit à plus forte raison avoir ces idées de justice et de bonté, ces perfections enfin dont l'existence doit complètement tranquilliser l'homme[1]. » Cela ne dépasse guère le cours de philosophie spiritualiste professé par le vertueux Freind au bon Paroubа sur le navire de *Jenni*. Mais faut-il s'étonner de voir Lamartine, nourri du XVIIIe siècle, passer à son tour par le déisme rationaliste de Voltaire ? Ce qu'il y mêle de poésie, de chaleur, d'enthousiasme ne tardera guère, du reste, à le rendre méconnaissable. L'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, lu au plus fort de sa crise de scepticisme, et qu'il admire d'abord, semble-t-il, pour ses mérites littéraires, fortifie, ranime vraiment en lui cette foi renaissante, plus philosophique que religieuse. La philosophie allemande, dont Virieu, alors à Munich, lui donne un aperçu par ses lettres, prête un nom à ses vagues aspirations : « Tu as trouvé en effet le vrai mot, l'*infini*. Je l'avais dit souvent sans m'y fixer ; je l'avais dans l'esprit, et tu l'as produit[2]. » Au Dieu paternel du catholicisme, toujours penché sur l'homme pour l'écouter, le punir ou l'exaucer, a succédé l'idée d'une lointaine et inflexible Providence, envers qui l'homme n'a guère d'autre devoir que la résignation[3]. Enfin, ce que cette philosophie composite a encore d'abstrait va s'animer et se poétiser à mesure que Lamartine se familiarisera avec la pensée platonicienne : entre les *Méditations* et les *Harmonies*, la *Mort de Socrate* marque l'étape et le progrès. Dans les *Méditations* même, Lamartine ne doit au platonisme que quelques nuances du sentiment et de l'expression ; c'est une clarté nouvelle qui ne fait encore que poindre en lui.

Tel est, au moins vers 1820, le spiritualisme de Lamartine,

1. Lettre du 8 août 1818 (partie citée par le P. Du Lac, *Jésuites*, p. 384.)

2. Lettre du 21 octobre 1818.

3. « Je crois que tout est soumis dans l'univers physique et moral à une toute-puissante Providence que je nomme quelquefois fatalité ; elle nous perd et elle nous sauve par des moyens que nous ne prévoyons jamais, parce qu'ils sont au-dessus de notre prévoyance. » (Lettre à Mlle de Canonge, du 4 mars 1819).

bien éloigné de la religiosité docile de son enfance, assez distant de la foi orthodoxe. La foi véritable soumet la raison au miracle des révélations surnaturelles : pour Lamartine, c'est la raison qui crée la croyance. C'est en ce sens qu'il peut qualifier *la Prière* d' « hymne de l'adoration rationnelle » :

> Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
> Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
> Ecoute aussi *la voix de mon humble raison,*
> Qui contemple sa gloire et murmure son nom .....
>
> La mort m'entoure en vain de ses voiles funèbres,
> *Ma raison* voit le jour à travers ces ténèbres.

L'épître à Byron sur *l'Homme* dit la même chose, plus nettement encore. Le poète a vu le mal et la douleur répandus dans l'univers, il a douté et blasphémé :

> Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
> J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
> Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
> Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
> Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
> *L'hymne de la raison* s'élança de ma lyre.

Est-ce faire tort à Lamartine que de montrer en lui autre chose qu'un poète tout de sentiment et d'effusion, de signaler ce qu'il gardait de bon sens jusque dans les heures troublées des passions, de marquer la part de la raison virile dans son enthousiasme religieux ? C'était un homme robuste et un esprit vigoureux : il avait, à trente ans, passé l'âge des soupirs. Si les *Méditations* sont un adieu à sa trop longue adolescence, il n'est pas malaisé d'y saisir aussi tous les éléments d'une vie morale touchant à la maturité.

« La poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court, et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. » De ces lignes, écrites par Lamartine en 1838, dans la lettre-préface des *Recueillements*, on peut rapprocher un passage de la préface de 1849 des *Méditations* : « La poésie ne m'a jamais possédé tout entier. Je ne lui ai donné dans mon âme et dans ma vie seulement que la place que l'homme donne au chant dans sa journée : des moments le matin, des moments le soir, avant et après le travail sérieux et quotidien. » Sans doute, à cette date, Lamartine mettait quelque coquetterie à diminuer, dans l'image qu'il présentait de lui aux lecteurs, la part des

préoccupations poétiques pour faire plus large celle de la politique ; ces quelques lignes expriment pourtant avec force et vérité sa conception des rapports de la poésie et de la vie réelle. Jamais poète ne fut moins « homme de lettres », ne se prêta plus généreusement aux affections, aux travaux, aux devoirs de l'existence ordinaire. Le monde poétique ne se séparait pas à ses yeux du monde réel ; au lendemain même du succès des *Méditations*, la pensée ne lui vint pas de se consacrer tout entier et exclusivement à l'art. On peut le regretter, car il n'a rien laissé de parfaitement achevé ; mais à cela tient peut-être en partie la supériorité de son génie si profondément humain, si éloigné de tout pédantisme. Le poète qui écrivait et qui pensait : « Le premier devoir, c'est de vivre et de faire vivre le plus heureux possible ce qui nous entoure [1] » mérite qu'on ne lui applique pas à la rigueur les règles de la critique littéraire, et qu'en regard de ses défaillances d'artiste on place, pour l'estimer à peu près sans réserve, la noble simplicité de son caractère.

Désigné depuis le 2 mars pour un poste d'attaché d'ambassade à Naples, Lamartine reçut le 24 sa nomination officielle. Il épousa dans les premiers jours de juin miss Maria-Anna-Eliza Birch, jeune Anglaise dont il avait fait la connaissance en Savoie, l'été précédent. Des obstacles de fortune, de religion (elle était protestante et se convertit au catholicisme peu de temps avant son mariage), le refus de Mme Birch, avaient retardé leur union. La jeune femme apportait à son mari un caractère sérieux, une ferme intelligence, un dévouement à toute épreuve, qui ne se démentit ni dans les deuils ni dans la pauvreté.

Lamartine ne passa alors qu'une année en Italie (juin 1820-juin 1821). Il retrouvait, heureux et célèbre, ces régions qu'il avait parcourues dix ans plus tôt dans toutes les inquiétudes de la première jeunesse. Une poésie nouvelle, née de la plénitude de l'âme, s'épanouissait en lui, non sans hésitation et sans arrêts. Sa correspondance est remplie de ces alternatives : « Des vers ? Je n'en fais plus, je n'en peux plus faire.... Je sens l'évaporation insensible de l'esprit poétique, je le pleure, je l'invoque, je viens même de lui faire mes adieux.... » Et un mois après, illuminé par « un rayon d'en haut », il conçoit l'idée du vaste poème sur la destinée de l'homme dont *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, les fragments ébauchés des *Chevaliers*, des *Pêcheurs* et de l'*Ouvrier* ne seront que des épisodes.

1. Lettre à Mme de Raigecourt, du 15 octobre 1821.

« Notre âme, écrit-il à Virieu, a, comme l'Océan, son flux et son reflux. Il faut suivre, sans s'en embarrasser, cette éternelle loi de la nature. » Tel sera désormais, si l'on peut s'exprimer ainsi, le rythme de sa vie intérieure, et, pour qui veut le connaître tout entier, les moments de silence sont aussi importants que les moments de production, qu'ils précèdent et qu'ils expliquent.

Il vécut en France quatre années, de juin 1821 à octobre 1825, occupé surtout à embellir sa nouvelle résidence de Saint-Point[1] et à cultiver ses terres. Puis, nommé secrétaire d'ambassade à Florence, il repart pour l'Italie, où il fait cette fois un séjour de trois ans (octobre 1825-août 1828). Après quoi, il n'y retourne plus. D'un côté on le presse d'aborder la politique; de l'autre, il attend un poste de diplomate à Londres ou à Constantinople. La Révolution de 1830 le surprend au milieu de ces incertitudes.

A Rome, un fils lui était né (février 1821), puis une fille (mai 1822). Virieu se marie en août 1822, et Lamartine prend plaisir à voir se dérouler le cours égal et parallèle de leurs deux existences. Mais bientôt les deuils l'accablent : il perd son fils en décembre 1822 : deux de ses sœurs, Mme de Vignet et Mme de Montherot, meurent en 1824 ; en novembre 1829, sa mère, qu'il adorait, lui est enlevée par un cruel accident. Toutes ces tristesses retentissaient en lui profondément. D'ailleurs, une fois passée la période de joie et d'effusions paisibles qui avait suivi son mariage, l'habitude, un vague désenchantement, puis la résignation et l'ennui se substituaient insensiblement pour lui au bonheur. « J'ai la mélancolie de la première jeunesse, écrit-il à Virieu en 1827, et je n'ai plus cette vague espérance qui aide à la supporter ; je vis enfin comme toi, je suis les tristes phases de l'existence qui vont toujours en se rembrunissant[2]. » C'est le passage, difficile, lent, si souvent accidenté, de la jeunesse à la maturité. La pensée du poète s'assombrit momentanément ; mais elle sortira de ces nuages plus sereine, plus brillante que jamais.

La politique, à laquelle il était resté entièrement étranger jusqu'alors, commence à le préoccuper. Son métier de diplomate, qu'il exerce avec goût et habileté, lui apprend à mieux

1. Le château de Saint-Point, que Lamartine avait reçu de sa famille au moment de son mariage, n'est qu'à deux ou trois lieues de Milly.

2. Cf. lettre à Virieu du 10 février 1830 : « Onc ne fus plus dégoûté d'une vie inutilement remuée. »

connaître et à mieux juger les hommes et, en lui révélant bien des intrigues, éveille en lui l'idée et comme le sentiment de cette « haute politique », « très au-dessus de nos petits intérêts particuliers, » dont la « bonté » et le « bon sens » sont les éléments[1], et qu'il devait quelques années plus tard essayer de mettre en pratique. A son retour en France, il pénètre avec une singulière clairvoyance les menées des partis, et prévoit, et prédit bientôt la chute de Charles X et la révolution probable[2]. Mais, tout en l'intéressant, la politique ne l'attire pas encore, peut-être parce qu'il sent qu'il n'y a, à l'heure présente, rien à faire qu'à laisser faire. Et puis, la poésie est encore la plus forte.

En matière de littérature et d'art, ses idées se modifient d'ailleurs et se précisent, sans être pour cela faciles à définir. Les *Méditations* avaient puissamment contribué à donner le branle au mouvement romantique, mais Lamartine reste à part de ce mouvement né de lui. Sa première rencontre avec Victor Hugo encore enfant et l'amitié sincère qui se noua entre eux, la visite que firent à Saint-Point Hugo et Nodier en août 1825, les lettres même échangées entre les deux poètes de 1823 à 1826 ne suffisent pas à déterminer avec exactitude les rapports de Lamartine avec le romantisme naissant. Il paraît s'en être un peu méfié, comme un aîné qui regarde avec complaisance, mais sans y prendre part lui-même, les plaisirs et les travaux de la jeunesse. Il voulait bien donner de l'argent à la *Muse française,* mais non y collaborer : il la jugeait assez sévèrement, et elle le lui rendait, à l'occasion. A vrai dire, à mesure que l'art devenait en lui moins spontané et plus conscient, il ne dédaignait pas de faire çà et là quelques concessions au goût du jour[3]. Si son long séjour en Italie l'avait éloigné des cénacles, au retour il se met au courant, et bientôt tente, d'après ce qu'il a « vu et entendu à Paris », de se faire « un nouveau style, moins pompeux, moins solennel[4] ». Pourtant toute la partie factice du romantisme, recherche du pittoresque, « affectation de costume et de style », ne cesse de

1. Cf. lettres à Mme de Raigecourt, du 27 juillet ; à Mme de Lamartine, du 18 octobre ; à Virieu, du 21 novembre 1828.

2. « Je crois maintenant à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie, je n'y croyais pas hier. » (Lettre à Virieu, du 16 août 1829). Cf. lettres au même, du 15 et du 22 septembre.

3. Cf. lettre à Virieu, du 6 août 1823 : « Je vais faire ou refaire *César* en romantique pour m'amuser cet automne. »

4. Lettre à Virieu, du 1er août 1829 : « Ne t'alarme pas, ajoute-t-il, ce n'est pas du romantisme à la Hugo, c'est quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus dénué d'affectation de costume et de style. »

lui paraître vaine et puérile ; sa philosophie, trop désolée. Les drames romantiques achevèrent de le rebuter[1]. En somme, ce novateur avait ses maîtres dans le passé. Sauf Byron, dont l'influence sur lui fut profonde, mais passagère, c'est aux classiques, d'Horace à Voltaire, et tout au plus aux pré-romantiques, comme Rousseau et Ossian (en qui il vit toujours un ancien), que vont encore ses préférences.

La *Mort de Socrate*, les *Nouvelles Méditations*, le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* donnèrent une voix à ces années où Lamartine complète son expérience de la vie ; les *Harmonies* en sont le couronnement et le chef-d'œuvre.

« En ce moment je fais une chose que je méditais depuis six ans : un chant sur la mort de notre ami Socrate, » écrit Lamartine à Virieu le 15 février 1823. Ce chant était une imitation, très libre, du *Phédon*. Platon était alors à la mode ; mais il n'est que juste de remarquer que Lamartine l'avait connu et aimé avant qu'il fût à la mode. Aperçue peut-être et devinée à travers Pétrarque, plus pleinement découverte et plus clairement saisie dans ses entretiens avec son ami Frémin-ville, la haute poésie de la doctrine platonicienne l'avait dès longtemps séduit. L'optimisme généreux, la morale grave et douce, les rêveries métaphysiques de cette doctrine si riche d'idéal convenaient tout à fait à son cœur. En même temps, le platonisme, tempéré de raison jusque dans ses spéculations les plus hardies et ses fantaisies les plus libres, avait pu l'aider à se maintenir dans les voies du spiritualisme, alors que fléchissaient en lui les croyances proprement dites : la *Mort de Socrate* est l'hommage reconnaissant d'un disciple au maître qui l'a éclairé et guidé dans des heures de trouble et d'incertitude. Nous avons déjà indiqué l'importance à cet égard de la *Mort de Socrate*, qui marque une étape de la pensée du poète. Si Lamartine, au lieu de s'en tenir au déisme presque voltairien des *Méditations*, s'éleva bientôt à cette large et enthousiaste et indéfinissable ferveur religieuse qui anime les *Harmonies*, nul doute qu'il n'en soit en partie redevable à la fréquentation et à l'influence de Platon. Est-il besoin d'ajouter que le disciple n'a pas toujours entendu ou rendu la pensée du maître ? A côté de quelques passages qui sont une traduction pure et simple de Platon, il serait aisé de relever nombre d'inexactitudes, d'infidélités et de contresens. La pen-

1. Cf. lettre à Virieu, de juillet 1830.

sée platonicienne est pour Lamartine un thème sur lequel son imagination personnelle, nourrie de christianisme et teintée de romantisme, se donne carrière, soit qu'il répande sur l'austère simplicité de son sujet des embellissements descriptifs d'un goût parfois douteux, soit qu'il tente entre le platonisme et le christianisme de périlleuses conciliations. Il en résulte une œuvre équivoque, où Socrate, chrétien sans l'être, parle et meurt en illuminé, où une espèce de mysticisme composite tient lieu tout à la fois de philosophie et de religion. Ces réserves faites, et à condition qu'on ne la lise pas trop près du *Phédon,* la *Mort de Socrate* reste émouvante et belle : l'altération des données historiques, la déformation de la doctrine, la fausseté même du ton n'empêchent pas la poésie.

Les *Nouvelles Méditations poétiques* parurent en octobre 1823. « Je viens de vendre 14 000 francs comptant mon deuxième volume de *Méditations,* livrable et payable cet été... Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire », écrivait-il négligemment à Virieu, en février. En réalité, il y travaillait dès le mois d'avril 1820[1]. Elles n'eurent pas le succès des premières. « C'est, dit Lamartine, que les premières étaient les premières, et que les secondes étaient les secondes. » Mais aujourd'hui encore, malgré l'admiration qu'enlèvent des beautés supérieures, on ne saurait se défendre d'une impression quelque peu équivoque et mêlée. Plusieurs pièces antérieures aux premières *Méditations,* et que vraisemblablement Lamartine n'avait pas jugées dignes d'y figurer : *Sapho, A El***, Élégie, Tristesse, l'Ange, l'Ombre de Samuel,* sont ici pour faire nombre. La célèbre pièce du *Crucifix* se rapporte au souvenir de Julie, mais l'artifice littéraire, le souci de l'effet à produire ne lui laissent pas toute la pureté du *Lac.* Quant aux pièces vraiment nouvelles, *le Passé, Ischia, l'Esprit de Dieu, Bonaparte, les Étoiles, la Solitude, les Préludes,* etc., elles répondent à des pensées très diverses, parmi lesquelles on n'arrive guère à saisir l'inspiration dominante.

Les unes ne veulent être que le soupir paisible d'un cœur heureux (*Ischia, Chant d'amour*) ; mais, au sein de ce bonheur même, *le Passé* révèle une mélancolie poignante[2]. *La Solitude, les Étoiles* semblent être deux ébauches, d'ailleurs très

1. Cf. lettre à Mme de Raigecourt du 28 avril 1820.

2. On peut noter que ce n'est pas par *le Passé,* mais par *l'Esprit de Dieu* que s'ouvrait la première édition.

inégales, de cette poésie nouvelle que Lamartine ne fait encore qu'aborder et qu'il portera à sa perfection dans les *Harmonies*. Le cadre intime, un peu étroit, des paysages de Milly ou de Lemps ne suffit plus à son imagination, emportée par une sorte d'enthousiasme sacré : c'est au plus haut sommet des monts, c'est dans l'insondable profondeur du ciel étoilé, qu'il va désormais chercher Dieu :

Salut, brillants sommets ! champs de neige et de glace !
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour
N'avez jamais changé de forme et de contour !....

(La Solitude.)

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux ;
D'autres se sont perdus dans la route des cieux ;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.

(Les Étoiles.)

L'ode à *Bonaparte,* inspirée par l'ode italienne de Manzoni, et les *Préludes* comptent parmi les pièces les plus significatives du recueil, en ce qu'elles trahissent chez Lamartine une préoccupation toute nouvelle de virtuosité. Désormais il se sent, il tient à se montrer un artiste : « La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire, écrira-t-il plus tard, et non sans quelque exagération, à propos des *Préludes* ; ce n'était plus le déchirement sonore de mon cœur. J'écrivais encore de temps en temps, mais comme poète, non plus comme homme..... J'étais devenu plus habile artiste, je jouais avec mon instrument. » Non qu'il renonce aux négligences, aux impropriétés, aux défauts de style dont s'accommodait trop souvent sa paresse d'improvisateur : bien qu'il se fût promis de donner « moins prise à la critique de mots » dans ce second volume que dans le premier, les taches de cette nature y sont peut être plus nombreuses, et lui furent vivement reprochées. Toutefois la diversité voulue des inspirations, l'extrême variété des rythmes, non seulement d'une pièce à l'autre, mais au cours d'une même pièce (*Les Préludes, Chant*

d'amour), et certains morceaux où, comme dans la lutte de Jacob avec l'ange (*L'Esprit de Dieu*), il semble bien que la difficulté ait été cherchée pour le plaisir de la vaincre, tout cela témoigne que nous avons affaire à un poète qui prend, à manier son instrument, un plaisir de l'esprit et des doigts ; et ce n'est qu'au passé que peuvent s'appliquer les aveux, les regrets peut-être du *Poète mourant* :

> Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
> Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
> Comme l'eau murmure en coulant.

On pourrait dire, sans que cette formule fût trop artificielle, que, si la *Mort de Socrate* marque une date dans l'histoire de la pensée de Lamartine, les *Nouvelles Méditations* attestent un progrès correspondant dans l'habileté de la facture poétique.

Le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* (1825) est une œuvre hybride, assez mal venue, où des beautés de premier ordre font à peine supporter les longueurs, les banalités, les épisodes froids et inutiles. Byron avait exercé sur Lamartine un attrait extrêmement vif. Les récits contradictoires de leur prétendue rencontre en Suisse sont plus que suspects : il semble bien que Lamartine n'ait connu d'abord Byron que par quelques fragments de ses œuvres parus dans une revue suisse (1817-1818)[1]. Mais, autant que ses œuvres, le mystérieux drame de sa vie, sa réputation à demi légendaire de poète désolé, révolté, satanique, enflammaient les jeunes imaginations. Son départ pour la Grèce, sa mort devant Missolonghi firent enfin de lui autre chose qu'un personnage de roman et justifièrent l'admiration et l'enthousiasme. C'est cette mort héroïque qu'a voulu raconter Lamartine.

De la philosophie de Byron, amère, orgueilleuse, froidement raisonnée, si puissante d'ironie, Lamartine n'a pas retenu grand'chose. Au plus fort de sa crise religieuse, l'incrédulité byronienne, en lui renvoyant pour ainsi dire l'image agrandie, effrayante, des doutes qui s'élevaient faiblement dans son propre cœur, l'aida peut-être à en triompher : on sent dans l'accent ardent et convaincu de *l'Homme* (1819) beaucoup moins le désir chimérique de convertir Byron que la volonté d'affermir en soi-même la foi et ses consolations. Dans le *Pèlerinage*, Lamartine, qui pourtant s'est donné la mission de continuer Byron et de parler en son nom, ne cherche en aucune façon

1. V. ci-dessous, p. 4.

à entrer dans ses idées : il le convertit tout comme il a converti Socrate, et sans plus de scrupule :

« J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée ;
J'ai toujours cherché Dieu ! mais mon âme lassée
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs,
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,
J'ai voulu, vain orgueil ! m'en créer un moi-même.
Ah ! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,
Et, courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore ! ... »

Ce Byron à demi chrétien ne laisse pas de paraître étrange. Aussi bien n'est-ce pas dans l'ordre des idées qu'il faut chercher une parenté entre les deux poètes, mais bien dans l'ordre pittoresque : ce fils de la brumeuse Angleterre, cousin d'Ossian, ouvrit à Lamartine les lumineux horizons de la Grèce et de l'Orient ; il les contempla dans ses vers longtemps avant de réaliser son désir de les voir de ses propres yeux. C'est chez Byron que Lamartine a trouvé l'exemple et le modèle de ces larges descriptions évocatrices, qui promènent le regard et la pensée sur la face de la terre et des eaux. Sur ce point, il se montre disciple fidèle :

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore ;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce ! .....
C'est toujours le pays du soleil et des dieux ;
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,
Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx sur les flots semble gémir encore ;
Et, présentant aux yeux leurs penchants escarpés,
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.

La part de l'imitation, de l'exercice est considérable encore ; mais le jour est proche où Lamartine, dégagé enfin des influences byroniennes comme des influences platoniciennes, aura conquis malgré elles — et grâce à elles — sa pleine et vigoureuse originalité.

Les *Harmonies poétiques et religieuses* sont vraiment le chef-d'œuvre de cette période, et peut-être le chef-d'œuvre de Lamartine. Il les écrivit presque toutes durant son second séjour en Italie (octobre 1825-août 1828). Il était alors dans un de ces moments de renaissance poétique qui succédaient en lui aux périodes de silence ou de dépression. On le voit dans le même temps écrire ou projeter d'écrire quelques chants de son vaste poème[1]; mais seules les *Harmonies* devaient s'achever. Elles parurent en juin 1830, précédées d'un court *Avertissement*; Lamartine y ajouta par la suite, comme il avait fait pour les *Méditations*, une longue préface, des *Commentaires*, et diverses poésies de remplissage.

L'âme ramenée à Dieu par tous les spectacles de l'univers, comme par tous les événements de l'existence, voilà d'un mot l'idée fondamentale du livre. Le matin, le soir et la nuit; les paysages sublimes de l'Italie ou les humbles horizons du pays natal; la douleur même, le regret et la mort ne servant que d'un détour pour atteindre l'immortelle espérance: tels sont les grands thèmes entre lesquels se répartissent les hymnes, les méditations et les cantiques dont l'ensemble constitue les *Harmonies*. Elles ne demandent ni aux troubles de la passion, ni aux luttes du doute et de la foi cette espèce d'intérêt dramatique ou romanesque qu'offraient les *Méditations*. Lamartine en a écarté — ou peu s'en faut — tout ce qui, dans sa vie réelle, était deuil, ennui, désenchantement philosophique, pour n'y laisser paraître qu'un invincible optimisme, qu'une soumission zélée et pleine de sécurité à l'ordre éternel. C'est le poème d'une âme apaisée, parvenue aux sereines régions où les choses humaines, même les plus douloureuses, n'inspirent plus qu'une confiante et enthousiaste résignation. Le sentiment religieux, non plus contenu dans les limites d'un dogme ou d'un système, mais libre, vaste, infini, dégagé de toute discussion et de toute démonstration, purement et vraiment *sentiment*, déborde désormais dans l'âme du poète : auprès de l'*Hymne du matin*, de *l'Infini dans les cieux*, de *Jéhovah*, la religion raisonnée et raisonneuse de *Dieu*, de *la Foi*, paraît singulièrement sèche et étriquée. Nous avons essayé de montrer, chemin faisant, comment Lamartine était passé de la docile orthodoxie de son enfance à cette foi nouvelle, pétrie de déisme et poétisée par le platonisme, dont les *Harmonies* sont le triomphe et la glorification; il nous reste à

1. Lettre à Virieu, du 24 mars 1827.

déterminer quel changement, quel progrès définitif elles marquent dans son art, tant au point de vue de l'expression que de l'invention poétique.

Si les *Méditations* sont filles de Milly, on sent que les *Harmonies* se sont épanouies à la splendeur du soleil méridional. Au lieu de paysages modestes, auxquels les sentiments dont on les imprègne donnent seuls leur prix, ce que le poète déploie à nos yeux, c'est la mer et ses rivages, ce sont les montagnes, les bouquets de pins frémissant au vent du large, les nuits tièdes et dorées des pays chauds. Le « vallon » plein d'ombre où jadis, avec tant de douceur, s'enfermait sa rêverie, même l'horizon plus vaste et plus libre qu'il découvrait du haut des coteaux de Milly sont des cadres désormais trop étroits pour son imagination avide d'espace, de chaleur et de lumière. Comparez *l'Isolement* aux larges tableaux des *Harmonies*, le contraste est frappant. La colline, l'arbre et le fleuve, un lac à demi noyé dans les brumes, la plaine où se perdent les regards, voilà ce qui, dix ans plus tôt, représentait pour Lamartine l'immensité. De temps en temps, le souvenir des années d'enfance, la pensée des êtres chers qu'il y a laissés le ramènent encore, avec une sorte de repentir, à ces lieux sans vraie beauté ; mais son imagination d'artiste s'est créé une autre patrie. La montagne et la mer ont exercé sur lui leur séduction[1], la mer surtout, qui est, écrira-t-il bientôt, « aux scènes de la nature ce que l'œil est à un beau visage ; elle les éclaire, elle leur donne ce rayonnement, cette physionomie qui les fait vivre, parler, enchanter, fasciner le regard qui les contemple[2] ». Il ne conçoit plus un paysage complet sans le miroir et le reflet des eaux. Tantôt la mer n'est qu'au fond du tableau, lumineuse et infinie, accueillante aux songes ; tantôt elle est à elle seule tout le tableau, frissonnante à l'éveil du jour, inquiète au déclin de la lumière[3]. La brise marine et le mouvement des vagues remplissent les *Harmonies* de leur murmure. Lamartine rêvait d'un épisode des *Pêcheurs*, qu'il a, dit-il, écrit en partie et perdu ; et peut-être était-il seul capable de donner ce qu'il a appelé quelque part « l'églogue marine », poème du rivage et du flot, aussi touchant et aussi aimable que l'églogue rustique d'un Virgile.

1. Les *Nouvelles Méditations* contenaient déjà une fort belle pièce, *La Solitude*, inspirée par le spectacle des Alpes.
2. *Voyage en Orient*, t. I, p. 33.
3. Voir, dans nos extraits, l'*Hymne du matin* et *L'Occident*.

D'ailleurs, pas plus ici que dans les *Méditations*, on ne rencontre une description proprement dite, minutieuse ou seulement conforme à une réalité précise. Lamartine, jusqu'à présent, avait considéré la nature, si l'on peut parler ainsi, du point de vue de l'amour, l'associant à ses joies, à ses souvenirs, à ses regrets : il la contemple dorénavant du point de vue de la divinité. La pensée de Dieu, sans cesse mêlée à sa vision des choses, ravive et rajeunit son inspiration, et semble douer l'univers d'une fraîcheur et d'une majesté nouvelles. Que voit le regard de Dieu quand il s'abaisse sur cette terre ? et inversement que veulent dire, pour l'homme pieux et attentif, ces « signes » répandus par le monde et qui tous viennent du Créateur ? Tout répond à cette double question :

O Dieu ! vois sur les mers ! le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé,
Presse le mouvement de son flot cadencé,
Et dans ses lames garde encore
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé.
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,
Un flot naît d'une ride ; il murmure, il sillonne
L'azur muet encor de l'abîme assoupi ;
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme ;
Le regard le perd un moment :
Où va-t-il ? Il revient, revomi par l'abîme ;
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime ;
Le jour semble rouler sur son dos écumant ;
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base ;
Puis enfin, chancelant comme une vaste tour,
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,
Il croule, et sa poussière
En flocons de lumière
Roule et disperse au loin tous ces fragments du jour .....

(*Hymne du matin.*)

Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers,
L'étoile de ses feux voilée,
L'astre endormi sur la vallée,
Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et ce firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots ;

Les mers d'où s'élance l'aurore,
Les montagnes où meurt le jour,

La neige que le matin dore,
Le soir qui s'éteint sur la tour,
Le bruit qui tombe et recommence,
Le cygne qui nage ou s'élance,
Le frémissement des cyprès,
Les vieux temples sur les collines,
Les souvenirs dans les ruines,
Le silence au fond des forêts ;

Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés,
Les bruits majestueux qui roulent
Du sein orageux des cités,
Les reflets tremblants des étoiles,
Les soupirs du vent dans les voiles,
La foudre et son sublime effroi,
La nuit, les déserts, les orages :
Et, dans tous ces accents sauvages,
Cette langue parle de toi,

De toi, Seigneur, être de l'être !
Vérité, vie, espoir, amour !
De toi que la nuit veut connaître,
De toi que demande le jour,
De toi que chaque son murmure,
De toi que l'immense nature
Dévoile et n'a pas défini,
De toi que ce néant proclame,
Source, abîme, océan de l'âme,
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini !

(Paysage dans le Golfe de Gênes[1]*.)*

D'une pareille hauteur le monde apparaît vaste, splendide et simple. Toute peinture trop précise serait un contresens, toute image mesquine ou banale une manière de sacrilège. Les métaphores ossianesques ou mythologiques, qui de temps en temps, dans les *Méditations*, nous paraissent si démodées, ont fait place à ces comparaisons magnifiques, entièrement neuves, qui mettent en jeu toute la création et qui traduisent par exemple les sentiments de l'âme humaine au moyen des aspects de la nature :

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes,
Et qui roule sans fin ses vagues sans repos
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,
Où leur pente entraîne ses flots.
Il fuit quand le jour meurt, il fuit quand naît l'aurore ;
La nuit revient, il fuit ; le jour, il fuit encore.

1. Comparez avec nos extraits, *le Chêne* et *l'Infini dans les cieux*.

Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours,
Jusqu'à ce qu'à la mer, où ses ondes sont nées,
Il rende en murmurant ses vagues déchaînées,
Et se repose enfin en elle et pour toujours !

(Encore un hymne.)

On dirait que le poète joue superbement avec les matériaux de cet univers qu'il embrasse d'un si large regard. Les éléments confondent leurs limites. La mer et le ciel sont deux abîmes semblables, dont chacun sert à décrire l'autre :

L'harmonieux Éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos
L'ombre de son rivage onduler sous les flots.

(L'Infini dans les cieux.)

Vieil Océan, dans tes rivages,
Flotte comme un ciel écumant
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament !

(Eternité de la nature, brièveté de l'homme.)

S'agit-il de peindre la nuit? Lamartine, par une audacieuse transposition du monde moral au monde physique, étend à la nature entière la paix qui se fait alors dans le cœur de l'homme :

Un silence pieux s'étend sur la nature :
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure ;
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix ;
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois ;
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,
Roule à peine à la plage une lame plaintive :
On dirait, en voyant ce monde sans échos, ...
Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.

(L'Infini dans les cieux.)

Les tempêtes même se calment : le bruit et le mouvement ne renaîtront partout qu'aux premières lueurs de l'aurore :

Pourquoi bondissez-vous sur la plage écumante,
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons?
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante
En légers tourbillons?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie,
Forêts qui tressaillez avant l'heure du bruit?

Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie
Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit?...

(*Hymne du matin.*)

Interpréter ainsi la nature, avec ce mélange d'invention hardie et de vérité pittoresque, c'est véritablement créer, créer de par la poésie un monde à demi fantastique, mais qui désormais vit et s'impose à l'imagination des hommes au même titre que le monde réel. Par-là les *Harmonies* sont infiniment supérieures aux *Méditations* : plus spontanées, vraiment jaillies de l'âme comme un cantique ou comme un cri, plus originales, sans aucune trace de gène ou d'imitation, elles inventent et elles épuisent à la fois des thèmes absolument simples et d'une incomparable beauté. Jamais le génie de Lamartine ne s'épanouit avec plus de liberté ; jamais sa fécondité naturelle ne le servit si heureusement. Il s'égale par les *Harmonies* aux poètes les plus puissants, aux véritables « inspirés ».

En même temps, il semble qu'il se soit fait un jeu d'assouplir les rythmes et de varier les coupes. La forme caractéristique des *Méditations*, la strophe de quatre alexandrins de l'*Isolement*, de l'*Automne*, du *Vallon*, la strophe même du *Lac*, plus mélodieuse et plus lyrique, sont presque abandonnées ; elles constituent rarement une pièce entière, on ne les rencontre guère qu'en passant. Lamartine, qui devait un jour parler avec un si étrange dédain des « petits vers inégaux » de La Fontaine, emploie abondamment le vers libre dans des pièces de quelque étendue (*Hymne de la nuit, Hymne du matin, Hymne du soir dans les temples, Paysage dans le golfe de Gênes, Le Chêne,* etc.). La strophe de dix octosyllabes telle qu'il l'avait employée dans l'*Enthousiasme* et dans l'*Esprit de Dieu,* reparaît fréquemment, très propre, avec son vers rapide et ses longues périodes, à donner l'impression du temps qui passe, des ruines qui s'amoncellent, des saisons qui changent, ou de la vie qui s'accroît :

Les sillons, où les blés jaunissent,
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons ;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule ;
La tour monte, vieillit, s'écroule ;
L'hiver effeuille le granit ;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui ? voyez, il rajeunit !

(*Le Chêne.*)

Plus rapide encore, plus pressante est la strophe en vers de sept pieds, que Lamartine qualifiait de « fuyante » ; il a en tiré des effets saisissants de brièveté tragique :

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison ;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie et d'amours ;
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours !

(Pensée des morts.)

Les vers plus courts (six, cinq et quatre pieds), qui reviennent ici et là dans diverses *Harmonies*, sont généralement moins heureux et d'un rythme plus vulgaire.

Les *Harmonies* marquèrent l'apogée de la réputation poétique de Lamartine [1]. A vrai dire, en offrant au public cet ouvrage d'une inspiration et d'un tour si nouveaux, il n'était pas sans appréhension sur l'accueil qui lui serait fait : « Sur les cinquante, n'en lis que quinze », écrivait-il à Virieu en lui adressant le recueil. Mais Virieu admira, le public fit comme Virieu, et Lamartine, après une période de véritable découragement, reprit pleine confiance en son génie. Toutefois il ne comptait pas revenir au genre des *Méditations* ou des *Harmonies* : « Je ferme la page lyrique et rouvre la page épique pour le reste de ma verve », déclarait-il dès le mois d'avril 1829. Peut-être ne croyait-il pas dire si juste : sauf quelques pièces tardives des *Recueillements*, il ne devait pas retourner à la poésie lyrique. Il faut ajouter qu'il n'écrivit pas non plus le grand poème épique auquel il pensait alors. Le poème familier de *Jocelyn*, auquel il ne s'avisa qu'après coup de donner le caractère épique, la *Chute d'un Ange*, des pièces de circonstances, des fragments : voilà ce qui constituera, de 1830 à 1840, la dernière partie de son œuvre poétique. Avec les *Harmonies* se clôt une belle et féconde période de sa vie d'homme et de poète ; de nouvelles préoccupations vont s'installer dans son existence, de nouvelles ambitions, de nouveaux intérêts le solliciter et l'accaparer.

1. Il avait été élu de l'Académie française le 5 novembre 1829

III

FIN DE LA CARRIÈRE POÉTIQUE

Tant d'éléments nouveaux entrent dans la vie de Lamartine à partir de 1830, qu'on ne saurait écrire l'histoire complète de sa pensée et de ses ouvrages sans l'appuyer sur une étude d'ensemble des doctrines et des événements contemporains. Nous n'en dirons toutefois ici que ce qui est nécessaire à l'intelligence de son œuvre poétique, réservant pour un autre volume ce qui intéresse plus spécialement son œuvre en prose et son action politique.

La révolution de 1830 avait modifié les vues de Lamartine sur la politique militante : il était fait à l'idée de descendre dans la lice. Le gouvernement de Charles X venait de le nommer ministre plénipotentiaire en Grèce : il se sépara des légitimistes intransigeants, particulièrement de son ami Virieu, en prêtant serment à Louis-Philippe ; mais en même temps de nobles scrupules le portèrent à se démettre de ses fonctions diplomatiques. Il retourna à sa paisible existence de gentilhomme campagnard. Mais il n'était plus d'humeur à s'en contenter longtemps : il atteignait l'âge de l'éligibilité, et aucun obstacle sérieux, matériel ou moral, ne l'empêchait de se charger d'un mandat parlementaire. On lui voit, pendant quelques mois, l'air d'un homme qui, au fond, sait bien ce qu'il veut, et qui attend néanmoins que les événements l'aident à se décider. En vers et en prose, par l'*Ode au peuple contre la peine de mort* (novembre 1830), par sa lettre *Sur la Politique rationnelle* (septembre 1831), il tente de s'adresser directement à l'opinion publique pour faire triompher, avec la clémence et la générosité, les idées de progrès. Mais en même temps il commence les *Mémoires du curé de* ***, qui deviendront *Jocelyn*, et prépare ce voyage en Orient, dès longtemps rêvé, qui l'écartera momentanément des préoccupations de la politique contemporaine. Il se présente à la députation à Dunkerque, à Toulon et à Mâcon. Il échoue (juillet 1831). Cette fois le sort en est jeté : toutes ses pensées se tournent du côté du voyage, il en hâte les préparatifs et s'embarque à Marseille, le 10 juillet 1832.

« Je vais, écrivait-il à son ami Ronot, en lui indiquant les grandes lignes de son itinéraire, chercher des impressions

toutes personnelles, sur ce grand théâtre de tous les évènements religieux et politiques du monde ancien ; j'y vais lire, avant de mourir, les plus belles pages de la création matérielle. Si la poésie y trouve des images et des inspirations nouvelles et fécondes, je me contenterai de les recueillir dans le silence de ma pensée, pour colorer un peu l'avenir littéraire qui pourrait me rester, voilà tout. » En réalité, la préoccupation littéraire, présentée par Lamartine comme secondaire, avait son importance : à l'orientalisme de seconde main et d'imitation qui, depuis Chateaubriand et Byron, avait suffi aux romantiques, il voulait se donner la gloire de substituer les couleurs de la réalité ; il sentait en lui-même l'obscur besoin d'un renouvellement artistique ; pour la première fois, au lieu de s'abandonner sans recherche aux lentes impressions de la vie quotidienne, il allait volontairement au-devant d'impressions nouvelles ; de rêveur, d'imaginatif, il allait se faire, de son mieux, observateur curieux et narrateur exact.

Par Malte, il gagna d'abord la Grèce, puis la Syrie par Rhodes et Chypre. Pendant que sa femme et sa fille se reposaient à Beyrouth, il visita les deux Galilées, la Palestine, Césarée, Tyr et Sidon (septembre-novembre 1832). Une affreuse douleur l'attendait au retour : sa fille Julia, âgé de dix ans, fut enlevée le 6 décembre par une maladie de poitrine dont elle avait apporté les germes de France. Le reste du voyage ne fut pour Lamartine qu'un long désespoir : « Rien ne me touche plus, écrivait-il à Virieu. Je suis bien changé en cœur et en esprit. Cependant je sens encore, mais seulement par les sens, la magnificence des lieux et des climats où je suis. » C'est dans ces dispositions qu'il vit Balbek, Damas, les cèdres du Liban, et revint enfin par Constantinople, la Serbie et les États danubiens (septembre 1833). Il avait appris en route son élection comme député de Bergues.

On ne saurait exagérer à aucun point de vue, poétique, philosophique, religieux, l'importance du voyage en Orient : pas une des œuvres postérieures qui n'y tienne par quelque racine. Si l'Italie a révélé à Lamartine la lumière, l'Orient lui révèle l'espace sans limite, « miroir de l'infini », et la beauté aride du désert ; devant les ruines de Balbek, devant les cèdres monstrueux du Liban, son imagination se familiarise avec l'énorme, le colossal, le surhumain ; il en prend le sens et le goût. Dans la solitude, dans la douleur, en face de ces solennels spectacles de la nature et du passé, sa pensée acquiert une hardiesse et une ampleur qu'elle ne perdra plus désormais.

Par leurs récits héroïques ou guerriers, « vastes comme le désert, confus comme un champ de bataille », ces Orientaux, dont l'abondant et facile génie n'est pas sans affinités avec le sien, lui font connaître des ivresses de l'esprit que ne lui avait pas laissé soupçonner jusqu'alors son éducation classique et occidentale [1]. Il n'est pas jusqu'au spiritualisme musulman dont il n'ait ressenti l'influence : non qu'il ait rencontré dans le mahométisme, comme jadis dans le platonisme, un stimulant à ses croyances [2]; mais l'atmosphère morale dans laquelle il avait vécu de longs mois l'imprégna sans qu'il s'en défendît. Les religions de l'Inde, auxquelles il s'initia par la suite, produisirent sur lui un effet analogue. Le fatalisme musulman, forme extrême de la résignation, la vaste charité hindoue qui fait entrer en fraternité avec l'homme l'humble monde des bêtes et jusqu'aux végétaux, laissèrent en lui des traces ineffaçables. Quelques passages de *Jocelyn,* tout le début de la *Chute d'un Ange* et, dans ce même poème, les fragments du « Livre primitif », des poésies beaucoup plus tardives, comme le *Désert* (1856), offrent l'expression souvent admirable de cette philosophie renouvelée : c'est une sorte d'Évangile semi-profane, où se mêlent de la façon la plus singulière une foi audacieuse au progrès et le plus pieux respect des formes primitives de la société et de la morale humaines.

Du même coup, Lamartine adopte une autre attitude politique. A jamais sorti du christianisme orthodoxe, libre, après ce long exil volontaire, de toute attache avec le gouvernement et les partis, étranger aux ambitions mesquines, dans une complète indépendance de cœur et d'esprit, il est gagné sans retour à la cause des idées démocratiques et libérales, et disposé à les servir en fait, comme sa situation de député va lui en donner le moyen. Il se tourne même vers l'action avec une sorte d'enthousiasme : « Le passé est écroulé, s'écrie-t-il, le sol est libre, l'espace est vide, l'égalité de droit est admise en principe ; la liberté de discussion est consacrée dans les formes gouvernementales, le pouvoir remonté à sa source ;.... la parole parlée et écrite a le droit de faire partout et toujours son appel à l'intelligence de tous : ce grand tribunitiat de la raison domine et dominera de plus en plus tous les autres

1. Il déclare, dans le *Voyage en Orient,* qu'il est de ceux qui « aiment dans l'Orient le pays natal de leur imagination ».

2. Il dit pourtant un jour que l'islamisme était « un christianisme purifié ». (Vigny, *Journal d'un poète,* année 1838).

pouvoirs émanés de lui ; elle remue et remuera toutes les questions sociales, religieuses, politiques, nationales, avec la force que l'opinion lui prêtera, au fur et à mesure de sa conviction, jusqu'à ce que la raison humaine, éclairée du rayon qu'il plaît à Dieu de lui prêter, soit rentrée en possession du monde social tout entier[1]... » Il y a là-dedans de l'utopie et du vague, mais il y a aussi la volonté d'agir et de contribuer avec énergie au bien futur ainsi entrevu. Et ailleurs ces idées, ce programme d'action sont exposés avec plus de force et de netteté encore : « Je me demande souvent où aboutira ce grand mouvement des esprits et des faits, qui, parti de France, remue le monde et entraîne, de gré ou de force, toutes choses dans son tourbillon. Je ne suis pas de ceux qui ne voient dans ce mouvement que le mouvement même, c'est-à-dire le tumulte et le désordre des idées ; qui croient le monde moral et politique dans ces convulsions finales qui précèdent la mort et la décomposition. Ceci est évidemment un mouvement double de décomposition et d'organisation à la fois : l'esprit créateur travaille, à mesure que l'esprit destructeur détruit ;... une forme se substitue à une autre forme : partout où le passé s'écroule, l'avenir, tout préparé, paraît derrière les ruines.... Il y a confusion, poussière, ruines, obscurité par moments ; mais de temps en temps aussi le vent soulève ce nuage de poudre qui cache la route et le but, et ceux qui sont sur la hauteur distinguent la marche des colonnes, reconnaissent le terrain de l'avenir et voient le jour, à peine levé, éclairer de vastes horizons. J'entends dire sans cesse autour de moi... : « Les hommes n'ont plus de croyances ; ... il n'y a plus de foi commune en rien, ni en religion, ni en politique, ni en sociabilité... » Il y a, au contraire, une immense conviction, une foi fanatique, une espérance confuse, mais indéfinie, un ardent amour, un symbole commun, quoique non encore rédigé, qui pousse, presse, remue, attire, condense, fait graviter ensemble toutes les intelligences, toutes les consciences, toutes les forces morales de cette époque..... Cette foi, c'est la raison générale ; la parole est son organe ; la presse est son apôtre : elle se répand sur le monde avec l'infaillibilité et l'intensité d'une religion nouvelle ; elle veut refaire à son image les religions, les civi-

1. *Résumé politique du Voyage en Orient* (*Voyage en Orient*, t. II, p. 510.)

lisations, les sociétés, les législations imparfaites ou altérées par les erreurs et les ignorances des âges ténébreux qu'elles ont traversés : elle veut reposer, en religion, Dieu un et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole, l'adoration et la charité pour culte ; — en politique, l'humanité au-dessus des nationalités ; — en législation, l'homme égal à l'homme, l'homme frère de l'homme ; la société comme un fraternel échange de services et de devoirs réciproques, régularisés et garantis par la loi, le christianisme législaté ! [1] »

Il est aisé de voir quelle place reste, dans une politique ainsi comprise, à la poésie, et quelle inspiration la poésie peut, à son tour, recevoir de cette politique. Le *Résumé politique du Voyage en Orient* a pour complément le Discours des *Destinées de la poésie* (1834) que Lamartine adjoignit en guise de préface aux *Méditations*, vaste manifeste philosophico-poétique, sorte de prophétie littéraire que l'avenir ne réalisa qu'en partie et que tout dans le présent semblait démentir. Au lendemain de l'immense effusion lyrique du romantisme, à l'heure où Hugo poursuit énergiquement ses essais dramatiques, Lamartine écrit avec assurance : « Elle (la poésie) ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot ; elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression, pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique.... Elle ne sera plus dramatique.... La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser. » Et à cette première mission de la poésie Lamartine en ajoute une autre : « A côté de cette destinée philosophique, rationnelle, politique, sociale, de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir :... elle doit se faire peuple, et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. »

On verra dans quelle mesure *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, certaines parties des *Recueillements* devaient répondre à ces hauts pressentiments, puis quelles raisons engagèrent Lamartine à ne plus poursuivre qu'en prose, par le roman ou la critique, cette œuvre de vulgarisation poétique dont il avait tracé le programme si hardiment.

La dernière période de la carrière poétique de Lamartine

1. *Voyage en Orient*, t. II, p. 172-174.

(1833-1839) est caractérisée par un constant effort pour mener de front les deux vies du poète et de l'homme d'action. Ce fut le rêve de plus d'un romantique; mais il ne fut donné qu'à lui de le réaliser aussi pleinement. Pendant les sessions, de dévorantes occupations l'absorbent tout entier : travail opiniâtre sur lui-même pour conquérir l'autorité et la facilité de la parole, visites, sollicitations, lettres à écrire par centaines. Il en gémit, et pourtant cette rude distraction est la seule qui puisse l'arracher à ses douloureux souvenirs et lui cacher le vide de sa vie dévastée. Puis les vacances parlementaires, durant l'été et l'automne, le rendent aux impressions paisibles de Saint-Point et de Milly; il retrouve, célèbre, triste et vieilli, ces lieux qui avaient, trente ans auparavant, déposé en lui les germes obscurs du génie. Le calme profond de la campagne, qui exaspérait jadis son impatience de vivre, le console maintenant d'avoir vécu. Tout entier aux « délices de la pensée et de l'imagination solitaire », il lui revient parfois un rayon de sa « poésie de seize ans »; des souffles de jeunesse, de joie intérieure, d'invincible espérance lui remontent alors au cœur. C'est dans ces « heures de paix », où il rêve de plus de poèmes qu'il n'en écrira, que naît *Jocelyn*, que s'ébauche la *Chute d'un Ange*.

Nous avons vu que *Jocelyn*, qui parut en février 1836, avait été commencé avant le voyage d'Orient. Il ne devait avoir alors que quatre chants. Au retour, Lamartine reprit son poème et l'élargit. Plusieurs passages, en particulier l'épisode du chien, celui des *Laboureurs*, portent la trace du progrès qui venait de s'accomplir dans ses idées. Pourtant, s'il fallait rattacher *Jocelyn* à l'un des genres de poésie qu'énumère le « Discours » de 1834, il ressortirait moins, semble-t-il, à la poésie philosophique qu'à cette poésie populaire, destinée à répandre « des vérités, de l'amour, de la raison, des sentiments exaltés de religion et d'enthousiasme ». Sans se détourner du public lettré qui avait si favorablement accueilli ses premières œuvres, Lamartine maintenant voulait s'adresser aussi à un public plus vaste et moins raffiné. « Je prophétise, écrivait-il à Virieu, que cela sera trouvé bête pendant six ans, et dans les poches des cordonniers ensuite. » Et quelques semaines plus tard : « J'entends dire et j'aime à croire... que cela sera populaire comme *Paul et Virginie* en grand et en vers. » Ambition toute nouvelle chez lui, et qui ne le quittera plus.

Le sujet de *Jocelyn* est trop connu pour qu'il soit utile de le rappeler ici. Lamartine en a emprunté les éléments à la réalité.

L'abbé Dumont, curé d'un village voisin de Milly[1], l'émigré Antoir, avec qui Lamartine entra en relations à Florence et qui faisait tous les étés une retraite à l'abbaye de Vallombreuse, au sommet des Apennins[2], ont fourni les principaux traits du personnage de Jocelyn, prêtre malgré lui, fuyant l'orage révolutionnaire sur les cimes inaccessibles du Dauphiné. Peut-être aussi la gracieuse Camilla, qu'il avait rencontrée travestie en homme dans son premier voyage en Italie[3], fut-elle pour quelque chose dans le déguisement romanesque de Laurence. Lamartine n'a pas l'imagination dramatique : il invente peu et se contente presque toujours de déformer, assez gauchement, des circonstances vraies. Il fut sans doute bien aise de trouver toute faite, selon une expression qu'on lui prête, « la petite histoire » qui devait former la trame de son poème : il en utilisa les données, sans se demander si les aventures et le caractère de son héros cadraient ensemble, sans se rendre compte de l'effet que le manque de convenance ou de vraisemblance pouvait produire.

Ce qui frappe, en effet, et, pour tout dire, ce qui gêne, dans *Jocelyn*, c'est le contraste entre la violente singularité de l'action et la simplicité profonde des sentiments. Considéré du point de vue de l'intrigue, c'est un roman bizarre, invraisemblable, à peine justifié par les temps exceptionnellement tragiques où Lamartine l'a placé. La longue solitude de Jocelyn, toute l'histoire de Laurence, et surtout la scène de la prison, Jocelyn ordonné prêtre contre son gré et sacrifiant son amour à un devoir douteux, pas un épisode qui n'appelle les objections. Elles s'élevèrent en foule : Lamartine, qui ne les avait

1. V. ci-dessous, p. 176.

2. Antoir était attaché à la légation de France à Florence. « C'est avec lui, dit Lamartine, que je visitai Vallombreuse, abbaye monumentale, *Grande Chartreuse* de l'Italie, bâtie au sommet des Apennins, derrière un rempart de rochers, de précipices, de torrents et de noires forêts de sapins... Grâce au nom de M. Antoir et à sa familiarité avec les moines, qui reconnaissaient en lui un visiteur de tous les êtres, nous fûmes bien reçus à Vallombreuse... Ces journées passées... au-dessus de l'horizon des agitations terrestres, en compagnie d'un homme né philosophe, dans la confidence de ces arbres, de ces murs, de ces eaux, de ces déserts bourdonnants de végétation, de sources, de vol d'insectes, de rayons et d'ombres, me laissèrent une longue et forte impression de recueillement et de rafraîchissement dans l'âme. Je m'en suis souvenu en écrivant, dix ans après, les sites de Valneige, dans le petit poème de *Jocelyn* ; la figure de M. Antoir se retrouve aussi dans celle de ce pauvre prêtre. » (*Harmonies*, Commentaire de *l'Abbaye de Vallombreuse*).

3. *Mémoires inédits*, l. III, XV-XVI.

pas prévues, en fut stupéfait. Il ne voyait pas ce qui, dans son œuvre, pouvait étonner et surtout choquer le public. « Cette aventure est bien simple, » écrit-il dans l'*Avertissement*: et, peu de temps après, il répondait avec une surprise et une candeur non feintes à ceux qui l'accusaient d'avoir voulu plaider contre le célibat des prêtres et attaquer le christianisme catholique : « Ce serait méconnaître également et l'instinct du poète et le tact moral de l'homme, que de supposer une intention de polémique hostile dans un ouvrage de poésie pure, dont l'unique mérite, s'il en avait un, serait le sentiment moral et religieux dont chaque vers est imbibé. »

C'est que l'intrigue, pour lui, restait secondaire; et du point de vue du sentiment, où il veut que le lecteur se place avec lui, tout change assurément : *Jocelyn*, c'est « l'épopée de l'homme intérieur », l'histoire d'une âme que hantent tour à tour les émotions de la famille, de la nature, de la religion, de la vie sociale, l'amour enfin, avec ses courts bonheurs et ses longs regrets, et qui a su éprouver avec une pleine sympathie, exprimer avec une touchante simplicité ces émotions communes à tous. Sans doute, malgré la forme objective de l'œuvre, c'est lui encore et toujours que Lamartine a mis en scène, mais en se simplifiant en quelque sorte, selon la grande manière classique, et en n'empruntant au souvenir de ses sentiments personnels que ce qui pouvait être compris et senti de tout le monde. Il serait aisé de passer en revue les époques de la vie de Jocelyn et de mettre en regard de chacune d'elles les circonstances de la vie du poète qui y correspondent : il y a là comme une perpétuelle réminiscence, transposée et généralisée conformément au plan et à l'esprit du poème. Voici les joies candides de la seizième année, l'éveil de l'adolescent à la vie, symbolisé par la pure splendeur d'un matin d'été :

> Que ce jour s'est levé serein sur le vallon !
> Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,
> Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore
> Semblait comme un ami solliciter l'aurore ;
> On voyait la fumée, en colonnes d'azur,
> De chaque humble foyer monter dans un ciel pur ;
> Du pieux carillon les légères volées
> Couraient en bondissant à travers les vallées.....

Voici le mysticisme des années de Belley, le sentiment religieux de l'écolier exalté par l'église, le culte et les cérémonies, avant tout contact avec le monde et la nature[1]. Voici des ré-

1. V. ci-dessous, p. 189, note du vers 117.

flexions politiques (issues du spectacle des événements de 1830):

Je creuse nuit et jour dans mes réflexions
Cet abîme sanglant des révolutions,
Du grand corps social remède ou maladie
Qui brise ou rajeunit la machine engourdie.....

Voici l'amour de la nature, et de la nature silencieuse et solitaire, qui d'abord suffit à jeter ce jeune cœur ivre de lui-même dans d'ineffables extases :

... Alors je sens en moi des voluptés si vives,
Un si complet oubli des heures fugitives,
Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois,
De son corps détaché ne sent pas plus le poids
Que le cygne, essayant son aile déjà forte,
Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte.
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,
A ne me sentir plus ni vivre ni penser,
A croire que l'esprit, qu'en vain le corps rappelle,
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle,
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel.....

Puis naît en lui un besoin encore obscur de société et de sympathie (la scène caractéristique est celle où Jocelyn, sans être vu, observe de loin un couple de jeunes bergers); puis vient l'amitié, puis l'amour. Comme Elvire sur le chemin de Lamartine, Laurence se trouve sur le chemin de Jocelyn ; il l'aime parce qu'il a besoin d'aimer :

Mon cœur est trop rempli pour ne pas déborder,
Et, si mon sort voulait seulement m'accorder
Un second cœur, un cœur vide et muet encore,
Où la vie et l'amour ne fissent que d'éclore,
Cette ardeur, que le mien ne peut plus renfermer,
Suffirait pour l'étreindre et pour le consumer ;
Je verserais en lui le trop-plein de mon âme ;
Sa flamme servirait d'aliment à ma flamme.....
Il semble qu'à mon être il manque une moitié,
Objet de chaste amour ou de sainte amitié ;
Que je marche à tâtons, que je sois dans ce monde
Une voix qui n'a pas d'écho qui lui réponde,
Un œil qui dans un œil ne se réfléchit pas,
Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas,
Et que, malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre,
Vivre seul c'est languir, c'est attendre de vivre !

Après la catastrophe, après le sacrifice, les mêmes thèmes reparaissent, avec un accent nouveau : la foi, mais plus morale et philosophique que mystique ; la nature, mais resserrée,

bornée par les sommets voisins, engourdie par le long hiver des montagnes ; la vie sociale, source non plus de méditations politiques, mais d'active charité ; la famille, déjà chérie autrefois, plus chère à mesure que le cœur s'est vidé des autres affections ; l'amour enfin, mais sous une forme qu'ignore l'égoïsme de la jeunesse, celle d'une vaste et universelle sympathie qui embrasse toutes les créatures, accueille avec reconnaissance les plus humbles, les plus obscurs témoignages de tendresse ou de bonté, dévouement de la servante, fidélité du chien, confiante familiarité des oiseaux, et dont les effusions s'étendent jusqu'au monde muet des plantes :

..... Je descends,
Dans mon jardin trempé par les froides ondées,
Visiter un moment mes plantes inondées ;
Je regarde à mes pieds si les bourgeons en pleurs
Ont de mes perce-neige épanoui les fleurs ;
Je relève sous l'eau les tiges abattues,
Je secoue au soleil les cœurs de mes laitues,
J'appelle par leurs noms mes arbres en chemin,
Je touche avec amour leurs branches de la main,
Comme de vieux amis de cœur je les aborde :
Car dans l'isolement mon âme, qui déborde
De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
Au monde végétal s'unit par sentiment ;
Et, si Dieu réduisait les plantes en poussière,
J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre !...

Là est la vraie philosophie, si l'on veut employer ce mot, ou, pour mieux dire, la vraie morale de *Jocelyn*. A tous ces héros de l'orgueil humain qui, de Werther à Chatterton, ont enflammé les imaginations romantiques Lamartine oppose cet humble de cœur ; aux poèmes de la révolte, le poème de la résignation, l' « épopée du sacrifice [1]. » Un désenchantement sans désespoir, la volonté de vivre et de faire le bien consolant presque de l'absence du bonheur, la charité envers les petits et les simples secrètement préférée aux élans de la passion, la vie du cœur mise partout au-dessus de la vie de l'esprit : voilà l'exemple qu'offre Jocelyn. A ce titre, *Jocelyn* est unique dans notre littérature ; c'est le seul chef-d'œuvre qu'ait inspiré chez nous la morale du bon sens et de la charité.

Avec *Jocelyn*, d'autre part, Lamartine aborde le genre épique. Lui qui jusqu'alors avait surtout montré le côté contemplatif

1. Émile Faguet, *Études littéraires sur le XIXe siècle.*

de sa nature de poète, il se révèle capable d'animer des personnages, de les faire agir et parler, bref de conduire une action dramatique. Le plan du poème, malgré diverses défaillances [1], est bien fait : l'action se développe avec sûreté, les effets sont habilement ménagés. Les parties de récit sont traitées avec un art supérieur, bien éloigné des froides gaucheries du *Pèlerinage d'Harold* ; quelques passages atteignent au sublime. On peut penser ce qu'on voudra, au point de vue de la vraisemblance, de l'ordination de Jocelyn dans la prison de Grenoble : le récit est, d'un bout à l'autre, admirable de force, de grandeur, de pathétique ; il n'y a aucune exagération à dire qu'il fait songer à *Polyeucte*. Les descriptions qui encadrent ou pénètrent les scènes principales du poème répondent au caractère général de l'œuvre : on y retrouve la luxuriante ampleur et parfois l'allure lyrique des descriptions des *Harmonies*, tempérée par la précision qui convient à la poésie narrative.

Ces nouveautés promettaient beaucoup. Que ne pouvait-on attendre d'un poète parvenu à la fois à une pareille maîtrise de son art et à une si sereine simplicité de sentiments et de pensée ? Sainte-Beuve s'est fait l'écho de ces espérances du public lettré : « *Jocelyn*, dit-il, était un début dans l'ordre des compositions ; bien que la fable n'en fût pas bien difficile à inventer, elle était touchante, elle prêtait aux plus riches qualités du poète, et l'induisait sans violence à des tons rajeunis. Malgré des incorrections de détail et des longueurs, l'essai était charmant ; ce dut paraître un très heureux commencement pour les poèmes à venir, comme *Hernani* avait pu paraître, dans ses hasards, un heureux prélude pour des drames futurs [2]. » Et Lamennais, exhortant le poète, lui indiquait en ces termes la route à suivre : « Vous avez enrichi notre langue d'une nouvelle et magnifique harmonie... Continuez votre œuvre, elle est trop belle pour être délaissée ; mais qu'en planant au-dessus de la terre, dans les hautes régions, votre génie ne perde pas de vue les choses d'ici-bas, les choses présentes, cette multitude immense d'hommes altérés du

1. *Jocelyn* se ressent des conditions dans lesquelles il a été composé et des remaniements successifs qu'il a subis. Il y subsiste même, à côté d'inadvertances de détail, quelques incohérences assez fortes : c'est ainsi que Jocelyn visite en 1800 (Septième époque) la maison de ses parents, incendiée et détruite de fond en comble en 1793 (Deuxième Époque).

2. *Portraits contemporains*, t. I, article sur les *Recueillements* (avril 1839).

vrai et du bien, qu'un puissant instinct pousse vers un but inconnu pour eux et dont la poitrine haletante aspire avec effort le souffle de l'avenir! Soyez aussi leur poète à eux.....[1]. »

Lamartine lui-même se sentait alors plein de confiance en son avenir poétique. *Jocelyn* avait répondu de façon victorieuse à ceux qui insinuaient que son talent mourrait « au seuil de la Chambre ». Le domaine de l'art s'agrandissait sans cesse à ses yeux : poésie politique, philosophique, domestique et familière, il comprenait tout désormais et croyait pouvoir tout tenter. Dès 1834, au retour d'Orient, et tandis qu'il achevait *Jocelyn,* il avait repris, en l'élargissant encore, l'idée de ce poème universel qu'il méditait depuis 1821; il promettait 8 000 vers à Virieu pour la fin de l'année et lui en annonçait 60 000 autres : « Nous aurons aussi nos poèmes indiens, infinis comme la nature, dont tout poème doit être la vaste et vivante réflexion. Nous n'avons eu jusqu'ici que des chambres obscures en fait de poésie. » *Jocelyn* fini, la *Chute d'un Ange* s'exécute en dix-huit mois. A cette poésie « antédiluvienne, primitive, orientale », doit succéder l'*Ouvrier,* « épopée populaire de la chaumière et du grenier », où il n'y aura plus de controverse religieuse ni politique, mais « sentiment tout pur et pathétique élémentaire par le pain et le sel ». Puis viendront les *Pêcheurs.....*

Rien n'est plus pénible que de voir, à partir de *Jocelyn,* naître et s'accentuer la disproportion entre tant de beaux ou de généreux projets et leur exécution. Négligence hâtive, déplorable facilité à se satisfaire, composition lâche, tous les défauts que contenaient en germe quelques-unes des œuvres de sa jeunesse, mais que rien maintenant ne corrige ou n'atténue, voilà ce que Lamartine va mettre au service d'une pensée poétique aussi vigoureuse que jamais. Transportant dans la poésie les habitudes de l'improvisation oratoire, il se contente de la première expression venue, trop souvent diffuse et plate, parfois inintelligible. Visiblement, en plus d'un passage, il ne s'est même pas relu. Les yeux fixés sur les poèmes qu'il rêve, et qu'il n'écrira pas, le travail actuel lui pèse, et il ne songe qu'à l'expédier au plus vite, comptant sur l'avenir pour racheter les faiblesses du présent. « C'est détestable, mais indispensable à mon œuvre future », écrit-il tranquillement à Virieu à propos de la *Chute d'un Ange,* sans se rendre compte

1. Lettre du 24 mars 1836.

qu'un pareil excès de facilité et de complaisance envers soi-même est fatal au plus beau génie.

La *Chute d'un Ange* parut en mai 1838. Le sentiment du public semble avoir été d'abord la surprise : ceux même qui admiraient ne comprenaient pas bien. L'*Avertissement* placé en tête de la première édition n'était pas fait pour éclairer beaucoup le lecteur : « C'est, disait le poète, une page de plus de cette œuvre de trop longue haleine dont je me suis tracé le plan de bonne heure et dont j'ébaucherai quelques fragments de plus jusqu'à mes années d'hiver, si Dieu m'en réserve. La nature morale en est le sujet, etc. »

Cette « nature morale », que Lamartine avait montrée dans *Jocelyn* sous son aspect moderne et chrétien, avec ses scrupules, ses luttes, ses sacrifices, il voulait cette fois la saisir dans l'humanité des premiers âges, réduite aux sentiments élémentaires et quasi instinctifs de l'amour et de la haine. Cédar, l'ange déchu, Daïdha, fille de la tribu primitive, tels sont les héros qu'il est allé chercher au delà du Déluge, à la source des temps :

> Or c'était dans ces jours où le souverain Juge
> A peine retenait les vagues du Déluge.....

En eux, tout est sentiment. Ce n'est ni l'orgueil ni la révolte de l'esprit qui causent la chute de Cédar, mais son amour pour Daïdha. Devenu homme, rien ne subsiste de son intelligence céleste : il ignore jusqu'au langage de ses nouveaux compagnons. L'amour seul vit en lui. Daïdha, de même, ne sait qu'aimer son époux et ses enfants avec la sauvagerie sublime de l'instinct ; quand ses petits sont en danger, elle les défend comme la lionne ses lionceaux, comme la biche ses faons. Persécutés, ils s'enfuient et trouvent miraculeusement auprès d'un vieux sage, avec le repos et la sécurité, les premiers enseignements de la morale ; ces conseils de justice et de bonté les pénètrent d'une surprise attendrie, et, pour la première fois, l'amour s'ennoblit en eux par la piété : tous deux,

> assis aux pieds du beau vieillard,
> Suivaient, sans respirer, ses lèvres du regard,
> Et, de ce monde neuf admirant les merveilles,
> Croyaient entendre un rêve enseigner leurs oreilles ;
> Et souvent le vieillard pour eux recommençait,
> Et chaque fois en eux leur âme grandissait.
> O délices sans fond de ce ciel sur la terre
> Qu'ils savouraient tous deux aux pieds du solitaire !
> Dans leurs cœurs confondus recevoir à la fois
> L'ivresse de la vie et les divines lois,

Se reposer d'aimer en tombant dans l'extase !
Ah ! c'est plus de nectar que n'en contient le vase,
C'est de quoi sur vos pieds le faire déborder :
C'est ce qu'à ces enfants Dieu semblait accorder !

Mais cette première éducation, ce premier effort de l'âme pour s'élever au-dessus des affections trop étroites de la famille, est brusquement rompu. Arrachés à leur retraite, Cédar et Daïdha se voient transportés dans l'infâme cité des géants, idoles humaines qu'adore en tremblant un peuple d'esclaves :

Dans leurs affreux blasphèmes,
Quelques hommes hardis se sont faits dieux eux-mêmes !
De prestiges sacrés éblouissant les yeux,
L'ignorance et la peur les reconnaissent dieux.
Pour imposer leur joug au reste de la terre,
Ils cachent leurs secrets dans la nuit du mystère,
Et sur l'esprit du peuple épaississant la nuit,
Voilent le jour à ceux que leur fourbe séduit.....

La vie ignoble de ces monstres est longuement et complaisamment dépeinte. Tous les excès d'une société que n'a point encore visitée l'idée de Dieu, toutes les horreurs d'une civilisation grossière où l'abus des jouissances conduit à la plus atroce cruauté y sont accumulés à plaisir :

A leurs goûts dépravés par l'excès monotone,
Il n'est plus de plaisir qu'un crime n'assaisonne.
Ils ne savourent plus l'amour ni la beauté
Si l'horreur ne s'y mêle avec la volupté,
Si de la bouche même où leur bouche se pâme
Quelque cri de douleur n'aiguillonne leur âme.
Dans les infâmes jeux de leur divin loisir
Le supplice de l'homme est leur premier plaisir

Cédar et Daïdha, séparés l'un de l'autre, voués à l'esclavage et à l'ignominie, se réunissent pourtant après bien des épreuves et prennent avec leurs enfants le chemin du désert ; mais c'est pour y périr. Tant de douleurs n'ont pas suffi à expier la faute que l'ange a commise en préférant la terre au ciel : il lui faut subir la suprême torture des cœurs humains, voir, impuissant, mourir ses enfants et sa femme, et entendre retentir sur sa propre agonie, au-dessus du bûcher qu'il s'est élevé lui-même, l'arrêt du ciel inexorable :

« Tu ne remonteras au ciel qui te vit naître
Que par les cent degrés de l'échelle de l'être,
Et chacun en montant te brûlera le pied ;
Et ton crime d'amour ne peut être expié

Qu'après que cette cendre aux quatre vents semée,
Par le temps réunie et par Dieu ranimée,
Pour faire à ton esprit de nouveaux vêtements
Aura repris ton corps à tous les éléments,
Et, prêtant à ton âme une enveloppe neuve,
Renouvelé neuf fois ta vie et ton épreuve ;
A moins que le pardon, justice de l'amour,
Ne descende vivant en ce mortel séjour ! »
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
L'ouragan, à ces mots se levant sur la plaine,
Souffla sur le bûcher de toute son haleine,
Et dispersa la cendre en pâles tourbillons,
Comme un semeur, l'hiver, la semence aux sillons.
L'immobile désert sentit frémir sa poudre,
L'occident se couvrit de menace et de foudre ;
Des nuages pesants, pleins de tonnerre et d'eau,
Posèrent sur les monts comme un sombre fardeau,
Et, sur son front levé vers la céleste voûte,
L'homme sentit pleuvoir une première goutte.

Et le poème s'achève ainsi, non sans grandeur, sur les ténèbres vengeresses du Déluge et sur l'obscure espérance de la Rédemption.

Il y a dans la *Chute d'un Ange* l'ébauche d'un poème philosophique, admirable dans quelques-unes de ses parties, mais fragmentaire et passablement confus ; il y a surtout un immense poème de la nature orientale et primitive, éclatant, coloré, et qui, en dépit de nombreuses défaillances, présente le génie de Lamartine sous un jour inattendu. Après les grisailles des *Méditations* et la pure lumière des *Harmonies,* les « visions » de la *Chute d'un Ange* sont le triomphe de la couleur. Pour la première fois, Lamartine semble vouloir s'adresser aux yeux plus qu'à l'oreille, aux sens plutôt qu'à l'âme. La nécessité de renouveler ce thème, si souvent traité depuis les débuts du romantisme, des amours et des aventures des anges, le désir d'utiliser en poésie, comme il les avait utilisés en prose dans le récit de son voyage, les matériaux rapportés d'Orient, l'ont amené à multiplier les épisodes et les descriptions, richesses accessoires qui ont fini par passer au premier plan. Jamais encore il n'avait fait un tel effort pour sortir de lui-même, pour peindre autre chose que des lieux familiers, pour exprimer des passions étrangères à sa propre nature. Ou n'est-ce pas plutôt sa nature qui a changé, en échappant aux étroitesses et aux timidités coutumières du goût occidental? Tout est énorme et monstrueux dans la *Chute d'un Ange* : la

force surhumaine de Cédar, les prodigieux palais de Babel, la férocité de ses « dieux » immondes : Lamartine, qui jusqu'alors s'était gardé si prudemment des exagérations romantiques, donne ici le modèle de ces peintures colossales que la *Légende des Siècles* nous a depuis rendues familières.

Hugo, du reste, et après lui Théophile Gautier, plus tard Leconte de Lisle et Hérédia, séduits par le faste des couleurs, par l'abondance et l'éclat des inventions de détail, par l'ampleur de l'inspiration, mettaient la *Chute d'un Ange* au premier rang des œuvres de Lamartine, voire même des œuvres du siècle. « Jamais, écrivait Hugo, le souffle de la nature n'a plus profondément pénétré et n'a plus largement remué, de la base à la cime et jusque dans les moindres rameaux, une œuvre d'art. » Il est vrai qu'il disait aussi : « Que sera donc l'édifice si ce ne sont là que les bas-reliefs ! » Et nous savons que « l'édifice » n'a pas été bâti. Il faut lire la *Chute d'un Ange,* et même l'étudier de près, si l'on veut se faire une idée complète de l'art de Lamartine et de l'influence exercée par l'Orient sur son imagination : il faut, le premier étonnement passé, savoir en goûter les étranges beautés. Mais il est difficile d'admirer sans réserve ce fragment gigantesque et bizarre, deux fois inachevé, aussi bien par les négligences d'une exécution hâtive que par l'absence d'une suite attendue et qui en compléterait le sens.

Un an plus tard (1839) Lamartine publiait les *Recueillements,* œuvre, elle aussi, décevante et inégale. Sous ce titre trompeur, qui semblait promettre, dans l'âge mûr du poète, une suite aux *Méditations* de la jeunesse, il avait rassemblé des pièces de circonstances, consolations à des amis affligés, remerciements, discours, toasts et professions de foi. La transformation qu'il sentait s'accomplir en lui depuis plusieurs années est maintenant définitive : « Je vois se réaliser, écrivait-il dès 1835, ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie, qui n'est qu'une de ses formes[1]... » Le *Cantique sur la mort de Mme la duchesse de Broglie,* la pièce *A M. de Genoude sur son ordination,* la *Réponse à M. Wap,* le poème adressé *A M. Félix Guillemardet sur sa maladie,* le *Toast des Gallois et des Bretons, Utopie,* d'autres

1. Lettre à Virieu du 22 septembre 1835. — V. aussi lettre d'août 1837 : « Adieu les vers ! j'aime mieux parler ..... les paroles crachées coûtent moins que les stances fondues en bronze. »

morceaux encore sont moins de la poésie, en effet, que de la parole, une parole abondante et chaleureuse, pressante ou persuasive, à demi improvisée. C'est que, de jour en jour, l'action l'emporte sur le rêve, la prose sur les vers, et que le lyrisme se noie dans l'éloquence : les discours ont remplacé les chants.

De l'ancienne inspiration, rêveuse, enthousiaste ou mystique, il ne reste plus trace : ou plutôt on dirait qu'elle s'est réfugiée dans les pages mélancoliques de la Préface, où l'on trouve comme en germe toute la littérature de souvenirs et d'autobiographie que Lamartine devait développer si copieusement dans les *Confidences*, les *Nouvelles Confidences*, le *Cours familier de Littérature* et les *Mémoires inédits* : « L'heure du chant, pour moi, c'est la fin de l'automne ; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent.... A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille.... J'ouvre ma fenêtre ; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards ; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leurs tas de feuilles mortes, qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

« A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose en nous attendant tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu?.... »

Mais, tandis qu'il ouvre ainsi, pour les œuvres en prose, la série inépuisable des souvenirs et des confidences personnelles, Lamartine s'interdit désormais d'en faire le thème de ses poèmes. L'amour de l'humanité, une pitié profonde pour ses douleurs; l'histoire des idées, de leurs lents progrès, de leurs défaites et de leurs triomphes; la liberté, la religion : voilà ce qui doit maintenant nourrir son inspiration. La pièce *A M. Félix Guillemardet,* sorte de confession intime, est l'histoire d'une âme généreuse qui dépouille peu à peu l'égoïsme de la jeunesse et des passions individuelles, pour n'éprouver plus que des sentiments d'universelle pitié, de fraternité envers tous les hommes, et toutes les émotions les plus hautes des âmes désintéressées :

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit.....

Ma personnalité remplissait la nature :
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi;
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi!

. . . . . .

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères :
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs;
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs.

Jamais les idées n'ont été plus nombreuses, plus hardies que dans ce petit recueil où pas une pièce n'est achevée, mais qui montre des routes si neuves. Lamartine touche à cette terre promise de la poésie agissante et bienfaisante, toute nourrie des réalités de la vie humaine et sociale, qu'il a si ardemment souhaitée. Mais sa pensée dépasse son œuvre, ses désirs dépassent ses forces, et la plume lui tombe des mains.... Il écrira encore çà et là, isolément, quelques poèmes qui sont parmi ses chefs-d'œuvre; mais les *Recueillements* sont le dernier volume de vers qu'il publie : à proprement parler, sa carrière poétique est close.

Il avait alors cinquante ans. La mort de son ami Virieu, survenue peu après (avril 1841), marqua pour lui une douloureuse étape : « Je perds en lui autant que vous-même, écrivait-il à Mlle de Virieu, tout le passé, tout ce qui restait d'affec-

tion, de jeunesse dans ma vie »; il ne voyait plus devant lui qu'un « reste de chemin bien morne et bien solitaire[1] ». Dix années de vie politique intense et affairée ne devaient même pas lui laisser le loisir d'entendre le « chant intérieur ». Pourtant, en 1849, au lendemain de la Révolution, il se laissait aller encore à rêver pour l'avenir un retour de l'inspiration poétique : « Si, après les sueurs, les labeurs, les agitations et les lassitudes de la journée humaine, la volonté de Dieu me réservait un long soir d'inaction, de repos, de sérénité avant la nuit, je sens que je redeviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un poète, un adorateur, un chantre de sa création. Seulement, au lieu de chanter pour moi même ou pour les hommes, je chanterais pour lui; mes hymnes ne contiendraient que le nom éternel et infini, et mes vers... seraient une note sacrée de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter, du cœur ou de la voix, en naissant, en vivant, en passant, en mourant, devant son Créateur[2]... »

Cette poésie de la vieillesse, « extase de résignation, de confiance et d'adoration », dont il se faisait une idée si sereine et si pure, il ne lui fut pas donné de la réaliser. Est-il bien nécessaire de se demander pourquoi? Des soucis d'argent, plus pressants de jour en jour, l'arrachaient à lui-même et lui ôtaient toute liberté d'esprit. Les artifices du métier poétique, si pénibles dès qu'ils ont cessé d'être une joie pour l'artiste heureux de sa virtuosité, lui devenaient insupportables. Il n'y a assurément ni exagération ni affectation dans ces lignes qu'il adressait à Mme de Girardin dès 1842 : « Faites-vous des vers? J'y ai renoncé. C'est trop puéril pour le chiffre de mes années. La rime me fait rougir de honte. Sublime enfantillage dont je ne veux plus. — Philosophie et politique, je ne vois plus que cela, et cela se fait en prose. » Surtout, à mesure qu'il avançait en âge, il avait le sentiment que bien peu de paroles valent la peine d'être prononcées : il ne voulait plus dire que des choses essentielles, ou se taire.

Mais, quand l'inspiration renaissait, à de longs intervalles, assez spontanée et assez forte pour dominer les préoccupations de la vie quotidienne et susciter en lui cette espèce de chaleur, cette espèce d'illusion aussi qui sont nécessaires à la

1. Lettre à Mlle de Virieu du 14 avril 1841.
2. Préface des *Méditations* (2 juillet 1849).

création poétique, il donnait des œuvres admirables. Ainsi sont nés *la Marseillaise de la Paix* (1841), les fragments du *Désert* (1856), et les sublimes « psalmodies de l'âme » de *la Vigne et la Maison* (1857), adieux à sa vie finissante, pieux souvenir adressé aux joies et aux douleurs de jadis :

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride ?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide ?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas !.....
Des bonheurs disparus se rappeler la place,
C'est rouvrir des cercueils pour revoir des trépas !

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment ;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement.....

La porte où file l'araignée,
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil ;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit ;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid !

Leur gazouillement sur les dalles
Couvertes de duvets flottants
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !.....

Toute une vie tient entre la tristesse élégiaque et amoureuse de *l'Isolement*, de *l'Automne*, et la tristesse si désolée, mais si sereine et si noble, de *la Vigne et la Maison*. Cependant, que l'on compare entre elles ces œuvres du début et de la fin, ni le poète ni la poésie n'ont, au fond, beaucoup changé : ici et là, même âme passionnée et résignée à la fois ; ici et là, même paysage entrevu à travers les brouillards d'octobre, à demi réel, à demi rêvé. Fils des coteaux bourguignons, ébloui par l'Italie, fasciné par l'Orient, Lamartine a fini par revenir aux lieux aimés de son enfance. Avant tout poète de l'âme, tenté par les aventures de la vie publique, par le rôle de « prophète » et de conducteur de peuples, par les

spéculations de l'esprit, c'est à l'âme que s'adresse son dernier chant. Ce chant est le plus émouvant qui soit sorti de son cœur; et c'est bien le couronnement de cette œuvre poétique si complexe, mélodieuse et colorée, pleine tour à tour de langueur et d'ardeur, de passions indécises et de fortes idées.

MÉDITATIONS POÉTIQUES

(1820)

I

L'ISOLEMENT

Cette pièce fut ébauchée sur l'album du poète le 22 août 1818 et insérée deux jours après, à titre confidentiel, dans une lettre à Aymon de Virieu, sous cette rubrique : *Méditation huitième. Stances.* (V. *Correspondance* de Lamartine, éd. in-16, t. I, p. 331). Avant de la publier, Lamartine la remania et la raccourcit. Elle devint la première du recueil.

Lamartine vivait depuis plusieurs mois à Milly, dans la maison de son père, isolé, l'âme triste, ayant perdu peu de temps auparavant, « par une mort précoce, la personne qu'il avait le plus aimée jusque-là ». V. Introduction, p. XIX. — Le paysage décrit, quoiqu'inspiré par celui que le poète avait sous les yeux, est un paysage de fantaisie.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ; 5
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

8. *Où l'étoile du soir se lève dans l'azur* : où l'on voit, par reflet, l'étoile du soir se lever dans l'azur. — Dans la première rédaction :

Et le pâle Vesper tremble dans son azur,

il s'agissait de l'azur du lac.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ; 10
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique 15
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts. 20

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières, 25
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ; 30
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

11. *Le char.* Image d'origine mythologique, que Lamartine affectionne. Cf. 45 : le char de l'Aurore ; III, 4 ; VIII, 2 ; XXIII, 63 ; XXX, 99. — *La reine des ombres.* La lune est peut-être l'objet qui a inspiré à Lamartine le plus de périphrases poétiques. Cf. V, 59 ; VII, 59 ; etc.

15. *Le voyageur.* — Première rédaction : le laboureur. Rapprochez XL, 275.

16. *Concerts* (toujours au pluriel) s'applique, dans le vocabulaire poétique de Lamartine, à un son musical quelconque, provenant même d'un seul instrument. Il emploie *accord* de la même manière.

22. *Aquilon*, pour nord, comme *aurore* pour levant.

26. *Est envolé.* Lamartine prête fréquemment aux verbes réfléchis des formes intransitives ou passives. Cf. XXVI, 102 ; XXXIII, 11 ; XXXVI, 199 ; XL, 55 ; XXXVIII, 43 ; XLVI, 90 ; etc.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ; 35
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux ! 40

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore, 45
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ; 50

34. *Déserts.* Mot très fréquent (surtout au pluriel) dans la poésie de Lamartine, pour désigner une vaste étendue quelconque, en particulier les espaces célestes.

38. *Le vrai soleil.* Celui que nous voyons n'en est que l'image et l'apparence : conception platonicienne. Dans l'imagination du poète, le monde des « Idées » de Platon se confond avec le Paradis chrétien.

40. *Ce que j'ai tant rêvé.* — Première rédaction : ce que j'ai tant pleuré. Le poète a atténué l'expression, mais le sens est le même : je reverrais celle que j'ai perdue.

41. Cf. Du Bellay, l'*Olive*, sonnet CXIII :

> La est le bien que tout esprit desire,
> La, le repos ou tout le monde aspire,
> La est l'amour, la le plaisir encore.
> La, ô mon Ame, au plus hault ciel guidee,
> Tu y pourras recognoistre l'Idee
> De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

— *Où* : à laquelle, conformément à l'usage classique, d'après lequel cet adverbe remplace le pronom relatif précédé de diverses prépositions.

45. *Le char de l'Aurore.* Image païenne, adaptée à l'idée chrétienne d'une vie future, dont le séjour est le ciel.

46. *Vague objet* : ce bien idéal, qui « n'a pas de nom » ici-bas

Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

II

L'HOMME

Méditation dix-septième. A lord Byron. Tel est le titre sous lequel Lamartine adressait de Milly, le 20 octobre 1819, à son ami de Virieu des fragments de ce poème, auquel il travaillait depuis plus d'un mois (v. *Correspondance*, t. II, pages 70 et 77). Cela avait, dit-il, trois cent cinquante vers. Le texte publié est sensiblement moins long ; il a subi plus d'une retouche importante.

Lamartine ne connaissait Byron que par ses œuvres (*a*). Il avait lu, probablement dès 1818 (v. *Correspondance*. t. I, p. 341), dans un périodique suisse, la *Bibliothèque universelle de Genève*, quelques « fragments traduits » du *Pèlerinage de Childe Harold*, du *Corsaire*, de *Lara*, etc. ; peut-être avait-il lu aussi *Manfred*, qui n'était pas encore traduit, dans le texte anglais. Il a dit plus d'une fois la profonde émotion qu'il en avait ressentie. L'imagination déjà frappée par ce qu'on lui avait conté de « ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageant à son gré ou se fixant à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves, passant l'été sous les ombrages des Alpes, les hivers sous les orangers de Pise », et qui lui « paraissait le plus favorisé des mortels », il trouva dans l'amère mélancolie de ses vers « un attrait de plus pour son cœur ». Il devint « ivre de cette poésie » et ne rêva que de l'égaler. Mais, en même temps, le scepticisme et le pessimisme de Byron l'affligeaient et l'indignaient ; lui qui venait de traverser une crise aiguë de désenchantement et de doute (v. Introduction, p. xxv, et ci-dessous, *le Désespoir*) et qui en sortait régénéré, raffermi dans sa foi et dans ses espérances, il éprouva une peine réelle à voir un si grand génie glorifier avec complaisance le désespoir et l'impiété. Il écrivit l'*Homme* pour tenter de ramener Byron « à des idées un peu moins satanïques », en se donnant lui-même en exemple : prétention

52. *Aquilons*, pour vents en général, spécialement vents violents. Métonymie usuelle chez Lamartine.

(*a*) Il est démontré qu'il n'avait pu l'apercevoir en Suisse ni en 1815, selon le récit du *Cours familier de Littérature* (t. II, p. 256 et suiv.), ni en 1819, selon le récit du *Commentaire* de *l'Homme* : Byron n'était en Suisse à aucune de ces deux dates. V. Edmond Estève, *Byron et le Romantisme français*, p. 318 et suiv.

plutôt naïve, qu'excusent seules l'excellence de l'intention et la sincérité d'un enthousiasme resté juvénile.

Lamartine n'envoya d'ailleurs pas ses vers à Byron: Quand celui-ci apprit qu'il y était traité de « chantre d'enfer », il en fut d'abord courroucé. On dit qu'il rendit plus tard justice aux mérites du poète français ; mais ils n'entrèrent jamais en relations.

Nous donnons cette pièce en raison de sa célébrité plus que de l'intérêt qu'elle présente en elle-même. Malgré la conviction très chaleureuse qui l'anime, elle ne contient guère qu'une série d'amplifications assez banales sur la petitesse et la faiblesse de l'homme, sur l'impossibilité où il est de résoudre le problème de sa destinée, sur le devoir qu'il a de se résigner à cette ignorance et de se soumettre humblement à son sort, en adorant son Créateur. Il y a là comme un écho versifié des doctrines que Lamennais venait de développer dans son *Essai sur l'Indifférence en matière de religion* et qui avaient vivement touché Lamartine (v. Christian Maréchal, *Lamennais et Lamartine,* p. 107 et suiv.). La seule originalité de Lamartine, c'est de faire de la raison la source même, ou tout au moins l'une des sources essentielles de la foi.

A Lord Byron.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;

2. *Esprit mystérieux.* C'est sous cet aspect que Byron, qui se plaisait à s'entourer de mystère et à se donner des allures bizarres et démoniaques, apparaissait à tout le monde aux environs de 1820. On voyait en lui un très grand génie, qu'on admirait, mais un génie pervers et ténébreux, qui déconcertait le sens commun : il était vraiment l'énigme vivante que dépeint Lamartine.

4. *Concerts.* V. I, 16 (note).

5. *Comme j'aime.* — Première rédaction : comme *on* aime.

8. La comparaison avec l'aigle paraît avoir été inspirée à Lamartine par Byron lui-même. Cf. *Manfred,* acte I, sc. II : « O toi, monarque des airs, qui d'une aile rapide prends ton essor vers les cieux, que ne daignes-tu fondre sur moi, faire ta proie de mon cadavre et en nourrir tes aiglons ! Tu as déjà franchi l'espace où mes yeux pouvaient te suivre, et les tiens découvrent encore tous les objets qui sont sur la terre et dans l'air... » (trad. Pichot). — *Déserts.* V. I, 34 (note).

Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés, 10
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime, 15
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie. 20

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton autel, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu, 25
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal. 30

13. *L'oiseau qui chante ses douleurs* : le cygne. Cf. XI, 54.

15. *Athos*. Nom antique du Monte-Santo, dans la presqu'île de Chalcidique en Macédoine ; il est pris ici comme type de montagne abrupte et sauvage. — Lamartine avait d'abord écrit : des sommets *glacés*. Cf. *Manfred*, acte II, sc. II : « Mes plaisirs étaient d'errer dans la solitude, de respirer l'air des montagnes couvertes de glaces, sur la cime desquelles les oiseaux n'osent bâtir leur nid. » — *Horrible*, au sens actif : qui inspire l'horreur, l'effroi.

16. *Aux flancs*. V. IV, 6 (note).

22. *Concerts*. Comparez VI, 75, où le mot est employé avec la même valeur ironique.

24. *Comme Satan*. Elliptique : comme l'œil de Satan.

25-26. *Dieu, adieu*. La rime du simple et du composé est fréquente chez Lamartine. Cf. IV, 27-28 : enfin, fin ; 57-58 : abuse, use ; V, 50-52 : toujours, jours ; IX, 55-56 : parfaits, faits ; XIII, 21-22 : inonde, onde ; XXVI, 27-28 : rompus, interrompus, etc.

30. *L'hymne de gloire*. Cf. dans *Manfred*, acte II, scène IV, l'hymne que les Esprits chantent à Arimanes, assis sur le globe de feu qui lui sert de trône.

Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ; 35
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ; 40
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir : c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté ; 45
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté, 50
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser ;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace : 55
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;

31. Le fil de la pensée se perd un peu. Après le vers 30, Lamartine avait primitivement introduit une énergique apostrophe à Byron :

Gloire à toi! fier Titan, j'ai partagé ton crime...

qui commençait une tirade sans doute assez longue. La suppression de ce passage, que rien n'a remplacé dans le texte définitif, explique pourquoi le vers 31 ne se rattache pas nettement à ceux qui précèdent. On retrouve pourtant la suite des idées : Byron, en même temps qu'un désespéré, est, comme Satan, un révolté ; à cette révolte de l'incrédule contre la destinée que Dieu lui a faite, Lamartine oppose la résignation du croyant à la volonté de son Créateur

41. *Il le sait* répond au *qui sait?* du vers 37.

43. *Homme*, au singulier, avec une valeur indéterminée. Cf. XXX, 22 : comme si des jours Dieu vous eût fait *maître*.

44. *Servir*, au sens fort : être esclave

56. *A sa place* : s'il est, s'il reste à sa place.

Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice, 60
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que Celui qui l'a fait t'explique l'univers : 65
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux : 70
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur,
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère. 75
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile :
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile ! 80
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour 85
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;

63. *Comme toi.* Elliptique : comme la tienne.

69-70. Ces deux vers souvent cités, ne représentent pas toute la pensée de Lamartine, puisque dès le vers suivant il en reprend l'idée sous la forme d'une simple hypothèse, et pour lui opposer une hypothèse contraire, qu'il donne comme également vraisemblable.

81. *L'exilé d'Éden* : Adam. V. *Genèse*, III, 23.

Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort. 90

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité ;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance ; 95
Le réel est étroit, le possible est immense ;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère, 100
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts ; 105
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé, 110
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges :
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature, 115
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux ;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux ;

89. *S'arrachant.* Pour la construction, cf. IV, 129 (note).
103. Ici commence une longue tirade très artificielle, où Lamartine s'attribue une série de démarches et d'attitudes imaginaires, et dont la principale inspiration doit probablement être cherchée dans *Manfred*. Il est sensible que le poète se donne un rôle et joue au byronisme.
112. *Passant les mers.* Pure métaphore : m'adressant aux sages des pays lointains, par exemple à ceux de la Grèce.
117. *Par qui.* Emploi classique de *qui* avec la valeur d'un neutre.
118. *Déserts.* V. I, 34 (note). — *Newton.* L'illustre physicien et astro-

Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre; 120
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants, 125
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements, 130
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre, 135
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre!

nome Isaac Newton (1642-1726), qui découvrit et démontra la loi de la gravitation universelle. Lamartine n'étudia jamais l'astronomie, mais la contemplation du ciel étoilé fut toujours pour lui la source d'émotions profondes et d'ardentes méditations (v. ci-dessous, VIII : *la Prière*, et XXVI : *l'Infini dans les cieux*).

119. *Je méditai la cendre.* Construction anormale : le verbe *méditer*, avec ce sens, est d'ordinaire intransitif.

123-124. La première rédaction était plus claire :

J'allais interroger cette vaine poussière
Sur l'immortalité que tout mortel espère.

— Cf. Byron, *Manfred*, acte II, sc. II : « Dans mes rêveries solitaires, je descendais au fond des caveaux de la mort, pour étudier sa cause dans son effet ; et de ces ossements blanchis, de ces cranes, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer des conclusions criminelles. »

127. *Sur ces sommets...* La suite des idées devient de nouveau difficile à saisir. Cela provient, comme au vers 31, d'une retouche maladroite du poète. Dans l'ébauche communiquée par Lamartine à Virieu, il y avait après le vers :

Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants,

deux lignes de points qui tenaient la place d'un développement absent ; ce développement (de quatre vers au minimum) n'a pas été rétabli dans le texte définitif, et les points de suspension ont été remplacés par un simple point et virgule, qui dissimule mal la lacune.

130. *Semblable* se rapporte à *la nature*. — *La sibylle.* On donnait le nom de sibylles, dans l'antiquité, à des prophétesses qui rendaient leurs oracles dans un état de délire et de fureur qu'on attribuait à l'inspiration divine. La plus célèbre était la sibylle de Cumes ; v. XXIX, 55.

135-136. *Surprendre, comprendre.* Lamartine fait assez souvent rimer en-

J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein ;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître ; 14
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit, 145
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté ! 150
Toi, dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi, dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître, 155
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être :
Me voici ! le néant te salue en naissant ;
Me voici ! mais que suis-je ? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence, 160

semble deux composés de même famille ou de même terminaison. Cf. IX, 171-172 : subsister, exister ; XV, 41-43 : soupire, expire ; 211-212 : ensemble, rassemble ; XVIII, 9-10 : déifie, sacrifie ; 39-40 : aspect, respect ; XXXIV, 53-54 : réserve, conserve ; etc.

140. *Je l'ai blasphémé* : j'ai blasphémé Dieu.

146. *Me tenta de* : m'inspira le désir de. Ni ce sens ni cette construction du verbe *tenter* ne sont ordinaires : Lamartine étend hardiment à la voix active un tour qui n'est usité dans la langue courante qu'avec le passif (être tenté de...).

147. *Cédant*. Pour la construction, v. IV, 129 (note).

150 1re version :

Toi dont le néant même a fait la volonté.

157. *En naissant* : au moment où, arrivant à l'existence, il cesse d'être néant.

158 Cet *atome pensant* fait penser au fameux « roseau pensant » de Pascal (*Pensées*, éd. Brunschwicg, p. 488).

160. *En toi*. Sur la valeur de cette expression, cf. IX, 46 et la note.

A l'insu de moi-même à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême!
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains : 165
Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
Dispose, ordonne, agis; dans les temps, dans l'espace,
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger. 170
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes, 175
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue, 180
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage.
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ma loi, 185
Jusqu'aux bords du néant murmurer : « Gloire à toi! »

« Ni si haut, ni si bas! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère;

162. Entendez : tu ne me dois rien avant ma naissance, puisque tu ne peux rien devoir au néant; tu ne me dois rien après, puisque je n'existe que par toi.

167. *Je suis*. Au sens fort : j'existe.

172. *Ton ombre* : le soleil, autour duquel gravitent les autres astres, et que le poète considère souvent comme une sorte d'image réduite et symbolique de la splendeur et de la majesté divines. — Comparez le mot attribué par Lamartine à Mirabeau mourant : « Il fit rouler son lit près de la fenêtre, et dit à son secrétaire Frochot, en lui montrant le soleil dans toute la splendeur d'un jour de printemps : « Si ce n'est pas là Dieu, c'est à coup sûr son ombre! » (*Histoire des Constituants*, XVIII, XVIII).

177. *D'esclaves* : de satellites.

185. *D'un égal amour* : avec un égal amour.

Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit, 190
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être; 195
J'eusse été.... Mais je suis ce que je devais être;
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ; 200
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi ! le malheur en naissant m'a choisi ; 205
Comme un jouet vivant, ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu ; 210
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.

190. *Où ton doigt le conduit.* Cf. 175 : où ton doigt me conduit. Il y a dans tout ce morceau beaucoup de répétitions et de négligences ; celle-ci est une des plus notables.

193. *Fatal* : marqué par le destin, c'est-à-dire ici par la Providence. — *Les deux infinis* : l'infini en grandeur et l'infini en petitesse. On reconnaît la doctrine de Pascal, d'après qui l'homme est placé dans l'univers à égale distance entre ces deux extrêmes : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini (entendez : de l'infiniment grand), un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. » (*Pensées*, éd. Brunschwicg, p. 350).

200. *L'adversité.* Tout ce passage, où Lamartine se donne comme la victime d'un sort implacable, sonne faux. De telles plaintes peuvent être sincères chez un Byron, chez un Chateaubriand ; mais comment Lamartine peut-il dire que le malheur l'a « choisi » dès sa naissance ? Il ne faut voir dans tout ceci qu'une pure amplification littéraire : le poète n'a vraiment pas tort de dire qu'il était « ivre » de byronisme.

203-204. Le sens est net : je cherche en vain à faire revenir ma jeunesse en arrière, comme je chercherais en vain à faire remonter l'eau d'un torrent vers sa source. Mais l'expression est assez confuse.

208. *Des eaux de ta colère.* Image biblique. Cf. *Job*, XXI, 20 : « Qu'il (le méchant) boive la colère du Tout-Puissant. »

Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame, 215
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible : 220
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour. 225
Je disais chaque jour : « Soleil, encore un jour ! »
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer, 230
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore !
Ce soupir, ô mon Dieu ! dans ton sein s'exhala ;
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola !
Pardonne au désespoir un moment de blasphème, 235
J'osai.... Je me repens : Gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !

Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ; 240

213. *L'innocence est coupable.* En raison du péché originel.
214. *Un seul être* : Elvire. V. Introduction, p. XVII-XIX. — Ce souvenir inspire enfin au poète quelques vers d'une émotion réelle et profonde.
220. *La.* Remarquer le passage du masculin au féminin.
229. *Flambeau.* Métaphorique : soleil, jour.
231. *S'évapore.* V. XI, 20 (note).
232. *Dans son dernier regard.* Lamartine n'avait pas assisté aux derniers moments d'Elvire ; il y avait même, lorsqu'elle mourut, six mois qu'ils ne s'étaient revus. Nous retrouvons ici un écho de la légende du *Crucifix* ; v. l'argument et les notes de cette pièce (ci-dessous, XVI).
237. *L'aquilon.* V. I, 52 (note).
240 et suiv. Même opposition entre l'homme intelligent et la nature brute

Moi seul te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu, 245
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même.
Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : « Gloire à jamais à toi ! » 250

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre ! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie : 255
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme ; 260
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs, 265
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,

que dans le passage célèbre de Pascal (*Pensées*, éd. Brunschwicg, p. 488): « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qu le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. »

252. *Fit le reste* : acheva de me ramener à lui, par la grâce.

255. Entendez : prends la lyre à ma place, tu chanteras mieux que moi les mêmes vérités.

257. *Jette un cri*. Entendez : si tu jettes un cri...

258. *Concerts*. V. I, 16 (note).

266. *Sous tes doigts*. — 1re version :

Soupirait *vers ton Dieu* l'hymne de tes douleurs.

Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor ; 270
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine ! 275
Tu portes sur ton front ta superbe origine ;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ; 280
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer, 285
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !

268. *Comme un ange tombé.* Cf. 24 : comme Satan. — Ces vers sont la contre-partie exacte de ceux ou Lamartine montrait le poète anglais chantant l'hymne du mal au sein des ténèbres infernales.

280. *Le doute et le blasphème.* — 1re version : la gloire du blasphème.

286. Lamartine n'était pas seul, à cette date, à rêver la conversion de Byron : Mme de Rémusat écrivait à son fils Charles, le 11 novembre 1819 : « (Byron) me charme. Je voudrais être jeune et belle, sans liens ; je crois que j'irais chercher cet homme, pour tenter de le ramener au bonheur et à la vertu. » — Quant à Lamartine, ses illusions à cet égard, s'il en avait eu, ne furent sans doute pas de longue durée. Son admiration pour celui qu'il n'hésitait pas à déclarer « le plus grand poète lyrique et le plus grand poète épique de tous les modernes » ne se démentit jamais, mais sa réprobation pour son caractère et ses idées ne diminua pas. Voici le jugement sur lequel se termine la *Vie de Byron*, qu'il fit paraître dans le *Constitutionnel*, en 1865 : « Il y a des hommes qui trouvent dans ces impassibilités, dans ces blasphèmes, dans ces ironies, le signe d'un esprit supérieur, un sublime et intrépide défi de la nature au sort, à Dieu ; nous n'y trouvons qu'un seul défi à la raison.... En résumé, lord Byron restera dans l'esprit des hommes comme un de ces êtres fantastiques qui semblent créés par la magie plutôt que par la nature, qui éblouissent l'imagination, qui passionnent le cœur, mais qui ne satisfont ni la raison ni la conscience. »

III

LE SOIR

Ces strophes furent écrites à Montculot, près Dijon, au printemps de 1819, dans les bois qui entouraient le château de l'abbé de Lamartine, oncle du poète.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ; 5
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux : 10
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne, 15
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ? 20

4. *Le char de la nuit.* V. I, 11 (note).
5. *Se lève.* En réalité, Vénus ne se lève pas le soir : elle se couche. Invisible pendant la journée, elle apparaît vers l'occident après le coucher du soleil et ne tarde pas à disparaître elle-même au-dessous de l'horizon.

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence 25
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ? 30
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus : 35
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux ! 40

Ah ! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour 45
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

23. *La sphère* : la sphère céleste
30. *Implore*. V. VII, 25 (note).

Venez !.... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon : 50
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

IV

L'IMMORTALITÉ

Cette « contemplation sur les destinées de l'homme » fut adressée, en octobre ou novembre 1817, à Elvire mourante. Les « espérances d'immortalité » de la jeune femme étaient, nous dit Lamartine, « voilées dans son cœur par le nuage de ses tristesses ». Le poète, fort malade lui-même, essaye de la rasséréner en lui communiquant sa propre foi. — Le fond ne sort guère du lieu commun, mais il y a peu de poésie plus émue et, quand on en imagine les circonstances, plus émouvante.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse, 5
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,

50. *Des bords de l'horizon.* Cf. I, 12.

1. *Nos jours.* Le poète croyait alors sa propre vie en danger.

3. La lutte des rayons et des ombres est un des spectacles auxquels Lamartine était le plus sensible. Il l'a dépeinte plus d'une fois ; il en a tiré plus d'une métaphore et plus d'un symbole.

6, 10. *Bords.* Lamartine a une tendance marquée à employer ce mot au pluriel, même quand l'usage ou la logique demanderaient le singulier. Cf. VIII, 7 ; X, 19 ; XXIII, 63 ; XXIX, 108 ; XXXIII, 20, 91. — Rapprocher II, 16 : *aux flancs* des monts ; XI, 1 : *aux sommets* de l'Hymette ; XII, 14 : *aux bornes* de la course ; XV, 116 : *des sommets* d'un rocher ; XXXVII, 86 : *aux parois* d'un mamelon ; 110 : le vent la fouette (la cascade) *à ses parois.*

7. *De loin.* C'est-à-dire : d'avance, en imagination.

Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire, 10
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !

Je te salue, ô Mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ; 15
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin. 20
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'Espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau.
Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde plus beau.

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles ! 25
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet Être inconnu, mon principe et ma fin !

— Qui m'en a détaché ? Qui suis-je, et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître. 30
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports, 35
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?

13. *Libérateur céleste.* C'est l'idée qui inspire toute la *Mort de Socrate* (v. plus bas, XII). — En personnifiant la mort, Lamartine en fait un être masculin. Cf. XVIII, 76 : *vengeur* appliqué à la Liberté.

18. *Guide.* Lamartine emploie très librement ce verbe, avec différentes nuances de sens : cf. VIII, 77 ; XX, 54 ; XXVII, 103.

25. Même mouvement que dans La Fontaine, *la Mort et le Malheureux* :

« Viens vite, viens finir ma fortune cruelle. »

Est-il utile de remarquer combien le sentiment diffère ?

27-28. *Enfin, fin.* V. II, 25-26 (note).

35. *Rapports,* au sens propre : liens, liaison.

Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau séjour quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ? 40
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?

— Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie ! 45
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant, vous me verrez sourire, 50
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

« Vain espoir ! » s'écriera le troupeau d'Épicure
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit, 55
Voit penser la matière et végéter l'esprit

42. *Ta source.* — 1re rédaction : ton centre.

45. *Moitié de ma vie.* C'est, avec plus de tendresse et de tristesse, le *animae dimidium meae* d'Horace (*Od.*, I, III, 8).

46, 49. *Par lui* : grâce à lui.

53 et suivants. Exposé de la thèse matérialiste. — *Le troupeau d'Épicure.* C'est le *grex Epicuri* dans lequel Horace se rangeait par plaisanterie (*Epist.*, I, IV, 16), mais l'intention est ici bien plus méprisante.

54. *Celui dont la main...* Le savant, conduit au matérialisme non plus par l'amour des voluptés grossières, mais par l'observation désintéressée des phénomènes naturels, et particulièrement de ceux dont la matière vivante est le siège. Allusion aux expériences et aux doctrines de l'école dite « physiologique », que Pinel et Broussais représentaient alors avec éclat. — Lamartine avait d'abord écrit, visant les seules mathématiques :

> Vain espoir ! s'écriera ce docteur au front blême,
> Qui croit par A plus B résoudre ce problème,
> Et qui, soumettant tout à son étroit compas,
> Rejette hardiment ce qu'il ne comprend pas.

56. *Végéter* : vivre d'une vie matérielle, à la manière d'une plante. N'a-t-on pas comparé la pensée à une effervescence de la matière ?

« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ; 60
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance, 65
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière, 70
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté, 75
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! »

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur ; j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond. 80
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;

57-58. *Abuse, use.* V. II, 25-26 (note).

71. *D'un seul pas* s'accorde mal avec l'image du vers suivant.

73-74. Entendez : l'homme croit *qu'il est le seul à* retrouver la vie. Le mot *seul* est parfois employé d'une manière très libre par Lamartine ; cf. XVIII, 30.

77. *Qu'un autre vous réponde.* Le poète se refuse à engager une controverse philosophique avec les apôtres du matérialisme ; la discussion l'entraînerait sur un terrain trop mal assuré : aux arguments de la raison il n'opposera, quant à lui, que les suggestions du sentiment. Cf. Introduction, p. XXV.

81-83. *Dans les célestes plaines... dans les champs de l'éther.* Redondance.

82. *Certaines* : fixes, déterminées.

Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ; 85
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres, 90
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour 95
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités. 100
Les ombres, à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes ;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue, 105
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire. 110

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre et de la terre aux cieux :

93. *L'éternelle aurore* répond à *l'éternelle nuit* (v. 88).
95. *Cet heureux séjour.* Les monts de Savoie, à Aix-les-Bains et aux environs.
99. *Emportés,* au pluriel : l'accord logique substitué à l'accord grammatical.
103. *Sans éclat,* à cause de la lumière crépusculaire qui règne encore dans le ciel ; *sans bruit,* à cause du silence qui enveloppe la campagne à cette heure.
105. *Nous rendant* répond exactement à *dérobaient* (v. 102).
106. *Molles.* Épithète familière à Lamartine pour peindre la lumière de la lune et des astres nocturnes.

« Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple !
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple ;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir, 115
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire ;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ; 120
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu ! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être, 125
Impatient d'aimer, brûle de te connaître. »

Tu disais ; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages, 130
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux, 135
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux,

120-121. *Attributs, essence.* Terminologie métaphysique, qui surprend dans la bouche d'Elvire.

123. *Par sa sublime loi.* En vertu de sa loi sublime, qui est d'aimer, l'esprit aspire obstinément à connaître le seul Être complètement digne d'amour.

124. *A toi* : vers toi, mais non jusqu'à toi. V. XII, 4 (note).

128. *Qu'attestaient.* — 1re version : que cherchaient.

129. *L'aimant.* Construction très irrégulière, particulière à Lamartine. On trouve souvent dans ses vers des adjectifs ou des participes se rapportant à une personne qui n'est représentée dans la proposition que par un adjectif possessif (ici *nous*, représenté par *nos* hommages). Cf. II, 89, 147 ; VIII, 79-81 ; IX, 59 ; XV, 28, 328 ; XVIII, 29 ; XXXI, 30 ; XXXVI, 25 ; XXXVII, 84 ; XLII, 57 ; etc.

132. *Notre exil.* Cf. I, 47.

133. *Fugitive* : cherchant à fuir.

134. *Captive* : retient captive. Cf. XLII, 47. L'emploi de ce verbe au sens propre est un véritable archaïsme. Rapprocher Corneille, *Médée*, v. 1220 :

Cessez, indignes fers, de captiver un roi ;

La Fontaine, *Contes*, II, x, 8 : il captivait sa femme ; etc.

Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour, 140
Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
Ces vœux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que nos êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle, 145
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler?
Après un vain soupir, après l'adieu suprême,
De tout ce qui t'aimait n'est-il plus rien qui t'aime? 150
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi!
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

148. Entendez : va-t-elle s'évanouir dans l'air, à la manière d'un son qui meurt? Cf. X, 31-32 :

... et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

151. *N'interroge que toi* : ne raisonne pas, écoute ta conscience, ton instinct.

152. *Ce qui t'aime.* On peut entendre : moi qui t'aime ; ou, d'une manière générale : qui que ce soit qui t'aime. Le spectacle d'une telle mort obligera Elvire à croire à l'immortalité de l'âme : le dernier mot reste, et doit rester au sentiment. — Dans la première version de cette pièce, qui avait un caractère tout intime et n'était pas destinée au public, Elvire était nommée dès le début (v. 2) sous son vrai nom de Julie ; de même au v. 45. La fin différait : après le v. 144 :

Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?

on lisait :

Non, cet Être parfait, suprême Intelligence,
A des êtres sans but n'eût pas donné naissance;
Non, ce but est caché, mais il doit s'accomplir,
Et ce qui peut aimer n'est pas né pour mourir!...

— Et cependant, jeté dans les déserts du monde,
L'homme, pour s'éclairer dans cette nuit profonde,
N'a qu'un jour incertain, qu'un flambeau vacillant
Qui perce à peine l'ombre et meurt au moindre vent.
Et, tel qu'aux sombres bords l'ombre des Danaïdes
S'efforce de remplir des urnes toujours vides,
Poussé par son esprit, tourmenté par son cœur,
L'un cherche la lumière, et l'autre le bonheur;
L'un, sans cesse entouré de nuages funèbres,
Creusant autour de soi ne trouve que ténèbres,

V

LE VALLON

Le vallon dont il s'agit ici est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du Grand-Lemps, où résidait la famille de Virieu. Lamartine y séjourna six semaines en 1819 (juin-juillet). C'est de cette époque que datent ces strophes, écrites pour Aymon de Virieu. Les sentiments qui y sont exprimés étaient alors communs aux deux amis. Cf. *Confidences*, l. XI, ch. XXI, et *Correspondance*, année 1819, *passim*. V. aussi Des Coignets, *La Vie intérieure de Lamartine*, p. 105-106.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée : 5
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Et, suivant vainement la lueur qui le fuit,
De la nuit échappé, retombe dans la nuit ;
L'autre, altéré d'amour, enivré d'espérance,
Vers un but fugitif incessamment s'élance ;
Toujours près de l'atteindre et toujours abusé,
Sur lui-même à la fin il retombe épuisé.
Ainsi l'homme, flottant de misère en misère,
Du berceau vers la tombe achève sa carrière,
Et, du temps et du sort jouet infortuné,
Descendant au tombeau, dit : Pourquoi suis-je né ?
— Pourquoi ? pour mériter, pour expier peut-être.
Et, puisque tu naquis, il était bon de naître !

(Poésies inédites.)

4. *Mon enfance*. Lamartine alla pour la première fois au Grand-Lemps en octobre 1804 (*Mémoires inédits*, p. 123, l. II, ch. XXIV). Il y retourna souvent les années suivantes, en particulier à l'époque des vacances.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ; 10
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée :
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour ;
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée 15
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux. 20

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ; 25
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence ;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant, 30
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image 35
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

14. *Sans nom.* En 1819, Lamartine n'a encore de renommée que dans un petit cercle d'amis.
16. *D'un beau jour* : d'un seul beau jour. Cf. XXX, 225.
26. *Léthé* (en grec Oubli), fleuve des Enfers dans l'ancienne mythologie. En buvant de son eau, on perdait la mémoire du passé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir. 40

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière :
L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne, 45
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours : 50
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore, 55
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre :
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon. 60

41. *Secouons la poussière.* Locution biblique. Secouer la poussière de ses pieds sur quelque chose ou quelqu'un est un geste symbolique, qui signifie qu'on s'éloigne avec la volonté de ne pas revenir : Jésus recommande à ses apôtres de secouer la poussière de leurs pieds en sortant des maisons ou des villes ou on les aura mal reçus (Mathieu, X, 14 ; Luc, IX, 5 ; X, 11 ; Marc, VI, 11). Lamartine détourne un peu l'expression de son sens traditionnel, qui implique un sentiment de mépris et d'indignation.

47. *L'amitié te trahit.* On aurait tort de chercher dans ces mots une allusion aux événements de la vie privée de Lamartine.

50-52. *Toujours, jours.* V. II, 25-26 (note).

55. *Pythagore.* D'après ce philosophe, pour qui l'univers entier n'est que nombre et harmonie, les mouvements des planètes dans le ciel produisent la plus admirable des musiques.

58. *Aquilon.* V. I, 52 (note).

59. *L'astre du mystère.* V. I, 11 (note).

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

VI

LE DÉSESPOIR

Primitivement intitulée *Ode au Malheur*, cette pièce, qui contient de fort beaux vers, fut composée par Lamartine dans un accès de désespoir et de révolte, comme en ont parfois les cœurs les plus fermes et les âmes les plus pieuses (v. Introduction, p. xxv). Le poète avouait aussitôt après l'avoir faite que c'était « un blasphème d'un bout à l'autre » et ne parlait de rien de moins que de « l'anéantir » (lettre à Virieu, 1er décembre 1818, *Correspondance*, t. I, p. 355). Il la conserva pourtant et la publia, en y adjoignant une contrepartie, d'ailleurs médiocre : *La Providence à l'Homme*. — Les réfutations du *Désespoir* et les actes de foi ne manquent pas dans l'œuvre de Lamartine : voir, par exemple, dans les *Méditations*, *la Prière* (ci-dessous, VIII) et *la Foi*.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace, 5
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ; 10
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi ! »

64. *Son silence* : le silence de la nature.

1. *La parole féconde*. V. *Genèse*, I.
10. *Déserts*. V. I, 34 (note).

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ; 15
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire 20
Commença de souffrir ;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines, 25
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente ;
Vous cherchez votre appui ? l'univers vous présente
Votre persécuteur. 30

De quel nom te nommer, ô fatale puissance ?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi ;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime ; 35
Toujours, c'est toujours toi !

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes, 40
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois ! 45

Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacrifices
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices 50
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure ou la blanche colombe
Engraissaient leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être, 55
Toi pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité ! 60

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ! tu le pouvais sans doute, 65
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ? 70
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

46-48. Cf. *la Gloire* (*Méditations*, XV) :

> Partout des malheureux, des proscrits, des victimes...
> On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
> Mesure plus de maux.

49. *Tel* joue ici le rôle d'adverbe : ainsi, de même. — *De sang* : sanguinaires. Le complément déterminatif équivaut à une épithète : tour fréquent chez Lamartine, surtout dans les dernières œuvres. Cf. XV, 275 ; XXXII, 49 ; XXXVI, 39, 61 ; XXXVII, 33 ; XL, 199 ; etc.

58. *Au gré de ton envie* : autant que tu aurais voulu.

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins ; 75
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins !

Terre, élève ta voix ; cieux, répondez ; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes, 80
Ne formez qu'un soupir !
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir !

Du jour où la nature, au néant arrachée, 85
S'échappa de ta main comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant ?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissante, hélas ! et toute vie
Jalouse du néant ! 90

Des éléments rivaux les luttes intestines ;
Le Temps, qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères ;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères, 95
Les germes des humains !

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie ;
L'errante liberté

74. *Blasphème*, au singulier pour la rime.
75. *Plaisirs, concerts divins*. Double apposition à l'énumération du vers précédent. — Pour *concerts*, v. I, 16 (note).
79. *Répondez* : faites écho (à la terre).
91. *Intestines* : ayant lieu dans l'enceinte même du monde.
94. *Sur le seuil* (de l'univers) : dès le moment où elles arrivent à l'existence.
99. *Errante*, parce qu'elle ne trouve d'asile nulle part.

Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice; 100
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité !

La valeur sans les dieux décidant les batailles !
Un Caton libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon; 105
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : « Tu n'es qu'un nom !... »

La fortune toujours du parti des grands crimes ;
Les forfaits couronnés devenus légitimes ; 110
La gloire au prix du sang ;
Les enfants héritant l'iniquité des pères ;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Hé quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices, 115
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels ? 120

100. *Dieux vivants.* Les tyrans se sont souvent fait adorer de leur vivant : els César et les empereurs romains.

103. *Sans les dieux* : sans avoir les dieux pour elle. Cf. Horace, *Od.*, III, IV, 20 : non sine dis animosus.

104. *Caton* se suicida à Utique pour ne pas tomber entre les mains de César (46 av. J.-C.). Avant de se percer de son épée, il avait relu à plusieurs reprises le *Phédon*, dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

106. *Brutus* se donna la mort sur le champ de bataille de Philippes (42 av. J.-C.), en prononçant, dit-on, cette dernière parole découragée : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! »

112. *Héritant l'iniquité* : châtiés pour l'iniquité de leurs pères. Cf. *Ode* (*Méditations*, X) :

Peuple ! des crimes de tes pères
Le ciel punissant tes enfants
De châtiments héréditaires
Accablera leurs descendants...

et Horace, *Od.*, III, VI, 1 :

Delicta majorum immeritus lues.

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence 125
L'éternelle douleur !

VII

LE LAC

« Le Lac » est le lac du Bourget, en Savoie. Cette méditation fut composée à Aix, en septembre 1817. Lamartine y attendait Elvire ; elle ne vint pas l'y rejoindre (v. Introduction, p. XIX). Elle mourut, trois mois plus tard, sans qu'ils se fussent revus.

Le titre primitif était : *Ode au lac du B...*

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière, 5
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ; 10
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

3. *L'océan des âges.* Métaphore familière à Lamartine ; cf. XXX, 282. Particulièrement heureuse ici, elle se poursuit pour ainsi dire d'un bout à l'autre de la pièce : rapprocher surtout les vers 35-36.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence 15
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos,
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots : 20

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent : 25
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit; 30
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; 35
Il coule, et nous passons ! »

21. On trouve une première et lointaine esquisse de ces vers dans une poésie écrite par Lamartine en 1814 (*Correspondance*, t. Ier, p. 234) :

Coulez, jours fortunés, coulez plus lentement,
Pressez moins votre course, heures délicieuses,
Laissez-moi savourer ce bonheur d'un moment.
Il est si peu d'heures heureuses !...

25. *Vous implorent* : vous souhaitent, vous désirent ardemment. Lamartine emploie très souvent le verbe *implorer* avec ce sens et cette construction. Cf. III, 30 ; VIII, 97 ; XII, 37 ; XIV, 23 ; XV, 14 ; XXVII, 86 ; XXXVI, 88, 273. De même, le verbe *pleurer* : XXXVI, 242 ; XLIV, 218.

27. *Soins* : soucis ; sens classique.

36. Après cette strophe, le texte primitif, publié dans les *Poésies inédites*, contenait les deux strophes suivantes :

Elle se tut ; nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur? 40

Hé quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes, 45
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir, 50
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages 55
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés! 60

Et, dans un long transport, nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient: Éternité!

37. *Temps jaloux.* — Première version : Juste ciel!
59. *L'astre au front d'argent.* V. I, 11 (note).
60. *Molles.* V. IV, 106 (note).

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire.
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

VIII

LA PRIÈRE

Cette méditation fut composée en Savoie, dans les montagnes qui dominent Chambéry, au mois d'août 1819 (*Corresp.*, t. II, p. 90). Lamartine l'a appelée lui-même un « hymne de l'adoration rationnelle ». On ne saurait en marquer plus justement le caractère. — Sur le rationalisme de Lamartine, v. ci-dessous, XLIII, note sur le vers 104. Cf. Introduction, p. XXVII.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire ;
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue. 5
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie, 10
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

2. *De son char.* V. I, 11 (note). — L'image est belle, mais un peu confuse : *se couchant* et *descend* s'accordent mal ; les impressions personnelles du poète ne se combinent pas sans difficulté à ses souvenirs mythologiques.
7. *Aux bords de l'horizon:* V. IV, 6 (note) ; cf. I, 12.
8. *Affaiblis*, encore faibles, parce que le soleil n'a pas complètement disparu. V. XV, 68 (note). — 1re version : amortis.

Voilà le sacrifice immense, universel! 15
L'univers est le temple et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés; 20
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore 25
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence. 30
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel, 35
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom. 40
Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,

20. Après ce vers, la première rédaction contenait les quatre suivants :

Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
L'astre des nuits, jetant son éclat sur la terre,
Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.

22. *L'aurore*. Cf. I, 22.

27. La première rédaction n'a pas de ponctuation après *concerts*.

31. *Les ailes du vent*. Image à la fois classique et biblique, familière à Lamartine. Cf. XV, 245; XXIII, 36; XXVII, 12; etc. Rapprocher : les ailes de la nuit (XXI, 22); l'aile de l'aurore (XXIII, 158); les ailes des heures (XXIII, 226).

34. *L'adorer* : adorer Dieu.

36. *Le désert*. V. I, 34 (note).

Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole, 45
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
L'univers tout entier réfléchit ton image, 50
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore:
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux, 55
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême!
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour, 60
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi!
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature, 65
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts:
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore, 70
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,

46. *Mon symbole*: le symbole de ma foi.
49. 1re version: Tu t'es produit partout dans ton brillant ouvrage
53. *Autour de toi*: dans tes attributs. — La première version:

Ma raison, concevant tes attributs divers,
Partout autour de *soi* te découvre...

donnait un sens très différent.
67. *Déserts*. V. I, 34 (note).
73. *L'astre*: le soleil. Cf. XXIV, 16; XXV, 37. — *Carrière*, pour course. Acception classique

M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens, 75
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté, 80
Enveloppé de calme et d'ombre et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence : 85
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire. 90
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi, 95
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins!
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins : 100
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée, 105
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée!

75-76. *Sens* (substantif), *sens* (verbe). Rime faible. Cf. XXIII, 118-120; XXXII, 19-20; XLII, 1-2.
77. *Guidant.* V. IV, 18 (note).
79-81. *Seul... enveloppé.* Sur la construction, v. IV, 129 (note).
97. *Que j'implore.* V. VII, 25 (note).

IX

DIEU

Lamartine était depuis peu en relations avec l'abbé de Lamennais, dont le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* (1817) l'avait enthousiasmé, lorsqu'il lui adressa ces vers. Il les composa au cours d'un voyage qu'il fit à cheval entre Paris et Dijon, dans les premiers jours de mai 1819. — Comme la méditation sur *l'Homme* (ci-dessus, II), à laquelle elle fait en quelque sorte pendant, la méditation sur *Dieu* se rattache au genre didactique ; elle contient peut-être les plus beaux vers par lesquels on ait tenté de définir et de dépeindre la toute-puissance divine. Il est rare que la poésie philosophique soit soutenue par une inspiration aussi ardente.

A M. l'abbé F. de Lamennais.

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes :
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible, 5
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée ; 10
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens, 15
Toute parole expire en efforts impuissants ;
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vingt sons, ombre de ma pensée.

6. *Du possible.* Cf. II, 95-96, même opposition du « possible » au réel.
7. *Sa vaste prison.* La « prison » de l'ame est généralement le corps ; ici c'est le monde sensible tout entier.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers :
En sons articulés l'un vole dans les airs ; 20
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes ;
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstants,
Change avec les climats ou passe avec les temps.
L'autre, éternel, sublime, universel, immense, 25
Est le langage inné de toute intelligence :
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu ;
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme ;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme : 30
De ce que l'âme éprouve interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans ;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour parle seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler, 35
L'enthousiasme aussi vient me la révéler ;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc ! il est mon guide, et je veux t'en servir.
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir ! 40
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface :
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace ;
Et, dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité !

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore, 45
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore !

22. *Exil* : lieu d'exil. Cf. IV, 132.

30. *Ce langage senti* : ce langage du sentiment, saisi directement par l'âme, sans l'intermédiaire des organes corporels.

41. *L'ombre du monde* : le monde sensible, qui n'est que l'ombre de la vraie réalité. Nouvelle trace de platonisme ; cf. I, 47 : le vrai soleil.

42. *Au temps* : à la durée. — *Nous franchissons l'espace* : nous nous élançons au delà des bornes de l'espace, c'est-à-dire de l'étendue sensible ; nous nous affranchissons de l'espace, comme du temps.

43. *L'ordre éternel de la réalité*, par opposition à l'ordre des apparences éphémères, au-dessus duquel le poète vient de s'élever.

46. *Ce grand tout... tout est en lui.* On aurait tort de s'appuyer sur des expressions de ce genre pour taxer Lamartine de panthéisme. Son Dieu est un

Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image : 50
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits 55
Bénissent en naissant la main qui les a faits :
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi. 60
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse, 65
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse ;
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance, 70
Tendant par leur nature à l'être qui les fit :
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit !

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,

dieu personnel, distinct du monde qu'il a créé, mais, en un sens, présent partout dans sa création. V. XLIII, 36 (note).

47. *Les temps* : l'éternité tout entière.

49. *L'espace* : l'infini. Le mot n'a pas la même valeur qu'au vers 42.

55-56. *Parfaits, faits*, V. II, 25-26 (note).

59. *Tirant, rapportant*. V. IV, 129 (note).

64. *Par degré*, au singulier pour la rime. Cf. XV, 244 ; XXIV, 18 ; XXXVIII, 82 : par intervalle ; XXIV, 45, 213 : par mille.

74-75. *Pythagore, Socrate, Platon*. Aucun philosophe païen n'a eu la pleine notion d'un Dieu unique telle que devait la répandre le christianisme. Mais toute philosophie spiritualiste y tend par essence. Nous avons déjà noté l'influence du platonisme sur la pensée religieuse de Lamartine. Quant

Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon ; 75
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre !
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres :
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom !

Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l'adore ! 85
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence ! 90
Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu ;
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Ah ! que ne suis-je né dans l'âge où les humains, 95
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence !
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil !
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil ! 100
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même ;
L'univers respirait ta majesté suprême ;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Étalait en tous sens le nom de son auteur :

à la gradation qu'il cherche à établir ici entre Pythagore, Socrate, Platon, elle est purement artificielle. Socrate, en particulier, n'a jamais « annoncé » Dieu à la façon d'un prophète ; mais Lamartine a toujours eu la tentation de faire de lui un précurseur du christianisme, et comme un chrétien avant le Christ (v. *la Mort de Socrate*).

93. *Ailes de flamme.* Même idée et même expression qu'au v. 40 (ailes de feu).

Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges, 105
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages ;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi ;
Il invoquait son père, et tu disais : « C'est moi. »

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire. 110
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Horeb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime !
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains, 115
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles ;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles ;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus. 120
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course ;
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Éclipsa par degrés les rayons éclatants.
Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges, 125
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages ;
Les siècles en passant firent pâlir la foi ;
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.
Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire ;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire ; 130

112. *Sennar* (Sennaar ou Schinear), nom donné par les Hébreux à la plaine où séjournèrent les hommes depuis le Déluge jusqu'à la construction de la tour de Babel (*Genèse*, XI, 2). D'après la Bible (ibid., 5), l'Éternel y descendit. C'était probablement la plaine de Babylonie. — *Membré* (ou Mamré), chênaie près d'Hébron où Abraham vint séjourner après sa séparation d'avec Loth. D'après la Bible (*Genèse*, XVIII, 1), Dieu y apparut.

113. *Horeb*, montagne du désert de Sinaï (Arabie Pétrée), où, selon la Bible, Moïse vit Dieu dans un buisson ardent (*Exode*, III, 2 et suiv. ; cf. *Deutéronome*, V, 2). — *L'auguste cime* : le mont Sinaï (ou Sina), au sud-est de l'Horeb. C'est sur le Sinaï, d'après la tradition juive, que Dieu, s'étant manifesté à Moïse au milieu du tonnerre et des éclairs, lui dicta sa loi (*Exode*, XIX et suiv.). Certains interprètes assimilent l'Horeb et le Sinaï de la Bible.

116. *La manne*. V. *Exode*, XVI.

Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours.
Nature, firmament ! l'œil en vain vous contemple :
Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple ;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux, 135
De leurs mille soleils le cours mystérieux ;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain !
Qui sait où commença leur glorieux chemin ? 140
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde ?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral en vain ta providence 145
Dans ces grands changements révèle ta présence,
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains ;
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude : 150
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort !
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu ! parle, et change le monde ;
Fais entendre au néant ta parole féconde :
Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos ; 155
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles ;
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles.

135. *Les déserts des cieux.* V. I, 34 (note).
141. *Ce flambeau.* Cf. *La Foi* (*Méditations*, XXI) :

> Salut, sacré flambeau qui nourris la nature,
> Soleil, premier amour de toute créature !

149. *Vicissitude.* L'emploi de ce mot au singulier peut être considéré comme un archaïsme. Cf. Racine, *Plaideurs*, a. III, sc. III :

> L'inconstance du monde et sa vicissitude.

154. *Ta parole féconde.* Cf. VI, 1.

Change l'ordre des cieux, qui ne nous parle plus !
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus ; 160
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire ;
Viens, montre-toi toi-même, et force-nous de croire !
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée 165
Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit !
Alors tu briseras ton inutile ouvrage.
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge : 170
« Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister ! »

X

L'AUTOMNE

Composés dans un moment de souffrance et de découragement, ces vers pleins d'une délicieuse amertume expriment la « lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie ». Ils furent écrits, suivant Lamartine, dans l'automne de 1819.

Le poète semble d'être souvenu de la célèbre *Chute des feuilles*, de Millevoye.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !

165. *Ce soleil moral* : la foi. Cf. *la Foi* :

> Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
> Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
> Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !
> Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !

170. Entendez que les débris du monde foudroyé par Dieu attesteront éternellement son absolue et unique toute-puissance : il parlera, pour ainsi dire, par eux.

171-172. *Subsister, exister*. V. II, 135-136 (note).

Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire; 5
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits; 10
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie 15
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau;
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau! 20

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore 25
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

14. *De mes longs jours.* Entendez : les biens dont j'espérais jouir, si j'avais vécu de longs jours.

19. *Aux bords..* V. IV, 6 (note).

27. *Une âme que j'ignore.* Il y aurait dans ce vers, d'après Lamartine, une allusion « à l'attachement sérieux que le poète avait conçu pour une jeune Anglaise qui fut depuis la compagne de sa vie ». V. Introduction, p. XXIX

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux : 30
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

31. *Au moment que.* Syntaxe classique. Cf. XXII, 17. — *Expire* : s'exhale.
32. Comparer cette dernière strophe à la dernière strophe de *l'Isolement* : l'image est analogue, le sentiment d'une nuance très différente.

LA MORT DE SOCRATE

(1823)

C'est du *Phédon*, l'un des chefs-d'œuvre de Platon, que Lamartine a tiré le sujet de ce poème. Phédon, ami et disciple de Socrate, y raconte les derniers moments de son maître. On sait qu'à l'âge de 70 ans, Socrate, victime d'une accusation calomnieuse, fut condamné à mort comme coupable d'un double crime envers l'État : ses accusateurs lui reprochaient d'avoir introduit dans Athènes des divinités nouvelles et de corrompre la jeunesse. Les trente jours qu'il passa dans sa prison s'écoulèrent en entretiens familiers avec ses amis. Le dernier jour, il leur parla, avec sa sérénité ordinaire, de l'immortalité de l'âme ; puis il but la ciguë et mourut.

La *Mort de Socrate* n'est pas une traduction. C'est à la fois une réduction et une transposition du *Phédon*. Lamartine ne la donne lui-même que comme un « fragment » : il a éliminé en particulier la majeure partie des développements métaphysiques du dialogue grec. En revanche, le poète français prête à Socrate une sorte de mysticisme chrétien, qui ne se rencontre naturellement pas dans l'original ; il en fait un précurseur du Christ : « Quoique ce morceau porte le nom de Socrate, dit l'*Avertissement* des éditeurs, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclore. » Le Socrate de Lamartine n'est ni le Socrate de l'histoire, ni le Socrate déjà modifié de la légende platonicienne ; c'est un Socrate modernisé, qui parle en docteur et en prophète, et dont la sagesse tend à se convertir en sainteté. On peut regretter qu'il ne soit pas demeuré plus proche de la simplicité du modèle antique.

Le récit, chez Lamartine, est fait par un ami anonyme de Socrate.

O O O

XI

LE RÉVEIL

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette,
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison.
On voyait sur les mers une poupe dorée, 5
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour;
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie, 10
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux 15
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux.

1. *Aux sommets.* V. IV, 6 (note). — *Hymette,* montagne de l'Attique, au sud-est d'Athènes.

2. Le *temple de Thésée* ou Theseion, bâti au ve siècle av. J.-C. pour recevoir les restes du célèbre héros athénien, s'est admirablement conservé jusqu'à nos jours ; il est placé sur une éminence au nord-ouest de l'Acropole.

3. Le *Parthénon,* consacré à la déesse Athéna, fut également construit au ve siècle, sur l'Acropole d'Athènes. Son nom signifie : temple de la Vierge. Il resta à peu près intact jusqu'à la fin du XVIIe siècle ; on n'en contemple plus aujourd'hui que les ruines.

4. *Le Pirée.* Le plus important des trois ports d'Athènes.

7. *Ce vaisseau.* La galère, dite *paralienne,* sur laquelle Athènes envoyait chaque année dans l'île de Délos une *théorie,* c'est-à-dire une députation solennelle, pour prendre part aux fêtes d'Apollon. Une loi défendait d'exécuter aucune sentence de mort entre le départ et le retour du navire. Cf. *Phédon,* 58, B.

9. Une autre loi interdisait de mettre un condamné à mort avant le coucher du soleil.

14. *Deux fois.* Elliptique. Entendez : n'eût à pleurer à la fois la vie et la lumière.

*

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique;
Et sa femme, portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verroux, 20
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule, inattentive au cri de ses douleurs,
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue, 25
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce! 30
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,

17. *Sophronique.* Le vrai nom du père de Socrate était Sophronisque.

18. *Portique.* Galerie couverte à colonnade. — Cf. *Phédon,* 59, D : « Depuis la condamnation de Socrate nous ne manquions pas un seul jour d'aller le voir. Comme la place publique... était tout près de la prison, nous nous y rassemblions le matin, et là nous attendions, en nous entretenant ensemble, que la prison fût ouverte, et elle ne l'était jamais de bonne heure. Aussitôt qu'elle s'ouvrait, nous nous rendions auprès de Socrate, et nous passions ordinairement tout le jour avec lui. Mais ce jour-là nous nous réunîmes de plus grand matin que de coutume... » (traduction Cousin).

19. *Sa femme.* La femme de Socrate, proverbiale dans l'antiquité pour son humeur acariâtre, s'appelait Xanthippe. C'est d'elle que parle Platon dans le passage du *Phédon* (60, A) correspondant à celui-ci. Lamartine lui a substitué une certaine Myrto, dont une tradition des plus suspectes fait la fille ou la petite-fille d'Aristide et la seconde femme du philosophe.

20. *Joue.* Lamartine emploie souvent le présent, dans les propositions subordonnées, particulièrement dans les relatives, alors qu'on attendrait logiquement un autre temps. C'est, si l'on peut ainsi parler, une sorte de présent *indéfini,* qui allège la phrase et le vers, sans nuire généralement au sens. Cf. II, 231 ; XIV, 78 ; XXIX, 295 ; XXXIII, 29 ; XXXVII, 64 ; etc., et un emploi analogue du parfait pour le plus-que-parfait, XL, 140.

23. *Inattentive* : sans s'y intéresser autrement qu'en passant.

26. *Parvis* s'applique proprement au vestibule d'un temple ; ici galeries, portiques.

30. *Ce Dieu sans nom.* Lamartine précise d'une manière tout arbitraire l'accusation des ennemis de Socrate : ils l'accusaient d'introduire des divinités nouvelles dans la cité et de corrompre la jeunesse, mais non de monothéisme.

Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice !
Socrate ! et c'était toi qui, dans les fers jeté, 35
Mourais pour la justice et pour la vérité !!!

*

Enfin de la prison les gonds bruyants roulèrent ;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent.
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos : 40
« Regardez ! sur les mers cette poupe fleurie,
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse théorie !
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort !
Mon âme aussitôt qu'elle entrera dans le port.
Et cependant parlez, et que ce jour suprême 45
Dans nos doux entretiens s'écoule encor de même !
Ne jetons point aux vents les restes du festin,
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage ; 50
Mais, couronné de fleurs et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants !

*

« Les poëtes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :
Amis, n'en croyez rien ; l'oiseau mélodieux 55
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.

32. *Oreste*, dont on connaît la légende, est pris ici comme type du parricide ; les anciens ont toujours assimilé les crimes de lèse-patrie à l'attentat du fils contre ses parents.
38. *S'écoulèrent*, hors du portique, pour entrer dans la prison.
42. *L'heureuse théorie* : la députation sacrée que le vaisseau ramène.
46. *De même*. Elliptique : de même que les autres jours.
50. *Course*. Cf. le latin *cursus*, traversée, navigation.
51. *Couronné de fleurs*. C'était l'usage des matelots dans l'antiquité d'enguirlander les mâts lorsqu'ils rentraient au port. Cf. Virgile, *Géorg.*, I, 304 :

Ceu pressae cum jam portum tetigere carinae,
Puppibus et laeti nautae imposuere coronas.

Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité, 60
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter ! »

*

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent; 65
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité !
— Je le veux bien, dit-il; mais éloignons les femmes :
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes; 70
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau ! »

XII

L'AME EST IMMORTELLE

Les premières paroles de Socrate émeuvent profondément ses amis. Lui, continue en souriant :

« Quoi ! vous pleurez, amis ! vous pleurez quand mon âme,

57. *Eurotas.* Fleuve de Laconie (auj. Iri), célèbre pour la fertilité de ses rives, qu'égayent en particulier d'innombrables lauriers-roses.

64. Passage presque littéralement traduit du *Phédon* (84, E — 85, E) : « Les cygnes, quand ils sentent qu'ils vont mourir, chantent encore mieux ce jour-là qu'ils n'ont jamais fait, dans leur joie d'aller trouver le dieu qu'ils servent [Apollon, auquel ils étaient consacrés]. Mais la crainte que les hommes ont de la mort leur fait calomnier ces cygnes, en disant qu'ils pleurent leur mort, et qu'ils chantent de tristesse... Je crois plutôt qu'étant consacrés à Apollon, ils sont devins, et que, prévoyant le bonheur dont on jouit au sortir de la vie, ils chantent et se réjouissent ce jour-là plus qu'ils n'ont jamais fait. Et moi, je pense que je sers Apollon aussi bien qu'eux, que je suis consacré au même dieu, que je n'ai pas moins reçu qu'eux de notre commun maître l'art de la divination, et que je ne suis pas plus fâché de sortir de cette vie. » (trad. Cousin).

69. *Éloignons les femmes.* Cf. *Phédon*, 60, A : Socrate fait de même, avant l'entretien, remmener Xanthippe chez elle.

Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être, 5
Chercher la vérité, la voir et la connaître !
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir ?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir ?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie, 10
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu ?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu ?...
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne ;
La voix de Jupiter qui nous appelle à lui ! 15
Amis, bénissons-la ! Je l'entends aujourd'hui :
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste ;
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours !
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours ! 20
Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes,
Suspendez une offrande aux murs de la prison,
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée, 25
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main !...

*

4. *Aux dieux.* Cet emploi de *à* pour indiquer la direction est fréquent chez Lamartine.

5. *Ce jour pur* : le jour de la vérité, que j'ai peut-être entrevu pendant ma vie.

11. *Aux bornes.* V. IV, 6 (note).

15. *Jupiter.* Socrate avait beau penser qu'un principe unique gouverne l'univers, il se servait souvent dans la conversation, d'une manière allégorique, des noms des divinités païennes. Cf. 19 : les dieux ; et XIII, 26 et suivants.

18. *Me faire répéter deux fois l'ordre céleste.* Socrate aurait pu s'enfuir de sa prison ; ses amis lui en avaient ménagé le moyen. Il refusa. V. le *Criton* de Platon.

« Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme, 30
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger.
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer!
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté, 35
Suit d'un pas chancelant ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux; 40
Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre!

*

« — Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
— Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice, 45
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine, 50
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité. »

36. *Perd* la trace de.
37. *Qu'il implore.* Cf. VII, 97 :

Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore!

et V, 25 (note).
39. *Comme un rayon du soir.* L'âme du mourant remonte au ciel, comme semblent s'y élancer les derniers rayons du soleil couchant. Cf. VIII, 31.
45. Entendez : rendu sacré par la souffrance de notre chair comme l'instant du sacrifice l'est par le sang versé de la victime.
50. *Peine,* au sens fort : douleur.

XIII

IL N'Y A QU'UN DIEU

Après avoir convaincu ses amis de l'immortalité de l'âme, Socrate entreprend de les convaincre de l'existence d'un Dieu unique, qui est toute vérité et toute bonté.

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu ;
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète ; 5
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette ;
Le Cythéron nageait dans un océan d'or ;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue ; 10
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.

*

« Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain. 15
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain !
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit ; et, se plongeant dans l'urne qui murmure,

1. *Était sur.* Touchait le sommet des montagnes situées à l'ouest d'Athènes, en particulier du Cithéron (v. note 7). C'est la contre-partie de :

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette... (XI, 1).

3-4. *Adieu, Dieu.* V. II, 25-26 (note).
5. *Taygète* (auj. Pentedactylon), montagne située à l'extrémité méridionale du Péloponnèse, dont le nom surprend ici.
6. *Hymette.* V. XI, 1 (note).
7. *Cithéron* (et non Cythéron), montagne de Béotie (auj. Elateas).
18. *Murmure.* V. XI, 20 (note).

Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur, 20
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde ;
Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
« Nous oublions le Dieu pour adorer ses traces. 25
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la riante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature, 30
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air :
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
Des lettres de son nom sur la nature écrit, 35
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit.
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore ;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,

21. *Inonde.* V. XI, 20 (note), et, pour la rime, II, 25-26 (note). *Il* représente le flot. — Tous ces détails ne sont pas dans Platon, chez qui Socrate quitte ses amis pour aller se baigner dans une salle voisine, accompagné du seul Criton. Lamartine, préoccupé d'idées chrétiennes, a vu dans ce « bain » de Socrate une sorte d'image anticipée du baptême. De là le flot *libérateur* du vers 20.

26. *Apollon*, dieu de la poésie et des présages. Socrate professait pour lui une adoration particulière. V. XI, 64 et XII, 15 (notes). — *Les Grâces*, au nombre de trois, faisaient partie du cortège de Vénus : c'étaient des déesses de la joie.

27. *Hébé*, jeune et belle déesse, qui servait à boire aux dieux dans l'Olympe. — *Lambris* : palais (style de la poésie classique).

28. Le dieu Éros, personnification de l'amour, était représenté avec un carquois et des flèches. — *Iris*, messagère des dieux de l'Olympe, avait l'arc-en-ciel pour écharpe.

29. La *ceinture de Vénus* était une sorte de talisman donnant une irrésistible puissance de séduction à la personne qui en était ornée. Lamartine en fait ici le symbole même de l'amour. — *Riante.* Var. : brillante.

31. *Éternel.* Saturne, toujours représenté sous les traits d'un vieillard, est souvent considéré comme le dieu du Temps.

33. *Élysée* ou Champs-Élysées, région des Enfers où se réunissaient les âmes vertueuses. Ici, les Enfers en général.

34. Entendez : sont autant d'images de Dieu, dont nous faisons des dieux distincts.

Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés, 40
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.
Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue, 45
Dans tout ce qui se meut une âme est répandue :
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils vivants et des feux animés ;
Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée ; 50
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur ;
Que le jour est un œil qui répand la lumière,
La nuit une beauté qui voile sa paupière ;
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu, 55
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu.

*

« Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre :
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,
Quelque chose d'obscur et de mystérieux 60
Que la nécessité, que la raison proclame,

40. *Enfer*, au singulier, est proprement un terme chrétien.
44. Entendez : les astres divers des êtres (c'est-à-dire séjours des êtres) semés dans l'univers.
48. *Animés*, au sens propre : doués d'une âme, mus par une âme.
53-54. Entendez : que le jour est la lumière émanant d'un œil divin ; que la nuit se produit quand cet œil d'une divine beauté se ferme. Cf. VIII, 68-72 :

> ... Quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
> Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,...
> Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
> S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour ;

IX, 50 :

> Le jour est son regard ;

XXIII, 58 :

> C'est que le ciel s'entr'ouvre, ainsi qu'une paupière...

54. *Paupière*. Synonyme poétique de œil, d'un emploi constant chez Lamartine.
57. *Prête à*. Confondu avec *près de*, selon l'habitude constante des classiques. Cf. XV, 114.

Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme !
Contemporain des jours et de l'éternité !
Grand comme l'infini, seul comme l'unité !
Impossible à nommer, à nos sens impalpable ! 65
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable !
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui !
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence ! 70
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux ! c'est le seul ! c'est le mien !...

*

« — Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé ? — Le crime :
Des coupables mortels châtiment légitime,
Sur ce globe déchu le mal et le trépas 75

65. *Impalpable* : insaisissable, inaccessible.

69. Entendez : tout ce qui tombe sous nos sens manifeste sa toute-puissance de créateur.

73. *Cébès*, de Thèbes, un des amis les plus dévoués de Socrate. Il avait écrit trois dialogues philosophiques, que nous ne possédons pas. — *Le crime*. On a fait remarquer qu'il y avait quelque naïveté dans cette « métaphysique de poète ». En tout cas, l'idée du poète a besoin d'être éclaircie. Il veut dire que Dieu, qui est tout « amour », « créateur de tout bien », n'a pas créé, parallèlement et simultanément, le mal. Le mal est l'œuvre de l'homme ; plus exactement, il est issu du crime, que l'homme, usant de son libre-arbitre, a commis. Le mal est donc un « châtiment légitime », que Dieu laisse en quelque sorte se produire en dehors de lui. Et, si le mal est possible, c'est en raison de l'union adultère de l'esprit avec la matière, de l'âme avec le corps ; la mort y met fin. En un sens la mort est, elle aussi, un châtiment des crimes de l'homme ; en un autre, elle est un remède au mal, puisqu'elle dissocie les deux éléments funestement unis. — Ce sont là, en grande partie, des idées chrétiennes, mais assez voisines de la doctrine platonicienne sur l'origine du mal et les rapports de l'âme et du corps. Il y a un dialogue de Platon où l'incorporation des âmes est présentée comme la conséquence d'une chute : c'est le *Phèdre* ; il est vrai que le *Timée* en donne une autre explication, d'après laquelle les âmes « descendent dans les corps » non par une sorte d'accident, mais par une nécessité de leur nature : Dieu inspirerait aux âmes le désir d'entrer dans les corps pour y introduire la vie. Lamartine fait allusion à cette double doctrine (vers 77-82). Quant au mal, Platon professe que le mal de l'âme provient de son union passagère avec le corps naturellement corruptible. (Cf. Fouillée, *la Philosophie de Platon*, t. I, p. 566 et suiv. ; 586 et suiv.).

74. *Mortels* est impropre : la race humaine ne devient mortelle qu'à partir de cet instant fatal.

Sont nés le même jour : Dieu ne les connaît pas !
Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme,
Ait attiré jadis la matière vers l'âme ;
Soit plutôt que la vie, en des nœuds trop puissants
Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens, 80
Les pénètre tous deux d'un amour adultère,
Ils ne sont réunis que par un grand mystère.
Cette horrible union, c'est le mal ; et la mort,
Remède et châtiment, la brise avec effort.
Mais, à l'instant suprême où cet hymen expire, 85
Sur les vils éléments l'âme reprend l'empire,
Et s'envole, aux rayons de l'immortalité,
Au monde du bonheur et de la vérité !

*

« — Connais-tu le chemin de ce monde invisible ?
Dit Cébès ; à ton œil est-il donc accessible ? 90
— Mes amis, j'en approche ; et pour le découvrir...
— Que faut-il ? dit Phédon. — Être pur et mourir ! »

81. *Tous deux* : l'esprit d'une part ; les sens, c'est-à-dire la matière, le corps, de l'autre.

92. *Phédon*, d'Élis, ami très aimé de Socrate. Il professa la philosophie dans sa ville natale, après la mort de Socrate, et composa des dialogues socratiques, que nous ne connaissons que par de courts fragments.

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

(1823)

XIV

L'ESPRIT DE DIEU

Dédiée d'abord au marquis de la Maisonfort (*a*) (v. *Correspondance*, t. II, p. 216), puis à Louis de Vignet (*b*), cette ode sur l'inspiration poétique fut composée, ou tout au moins achevée, en 1822. Le thème développé est que l'inspiration vient de Dieu et que le poète ne peut ni s'y soustraire ni la recevoir à son gré. Cette idée est illustrée par la « belle image de Jacob luttant avec l'ange » (v. 41-70), qui, d'après Lamartine, symbolise « l'inspiration de Dieu luttant contre la volonté aveugle et rebelle de l'homme ». — Comparez, dans les premières *Méditations*, l'ode intitulée l'*Enthousiasme* et, ci-après, le début des *Préludes* (XV).

L'Esprit de Dieu était la première pièce des *Nouvelles Méditations* dans l'édition de 1823.

A L. DE V***.

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Au bord des profondes forêts :
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille, 5
L'humble foyer couve et sommeille ;

(*a*) Diplomate et poète lui-même. Lamartine l'avait connu à Florence et fut plus tard secrétaire d'ambassade sous ses ordres.

(*b*) L'un des meilleurs amis de Lamartine, neveu de Joseph et de Xavier de Maistre. V. Introduction, p. XI.

1. *Nous*, les poètes.

Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde, et l'incendie
Embrase un immense horizon ! 10

O mon âme ! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu ?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu ?
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre, 15
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur ?
Ou sous ses ailes frémissantes
Briser ces cordes, gémissantes
Du cri perçant de la douleur ? 20

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible, au gré du sort :
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort.
Aux cœurs altérés d'harmonie 25
Qu'importe le prix du génie ?
Si c'est la mort, il faut mourir !....
On dit que la bouche d'Orphée,

7. *S'il respire l'aquilon.* Belle image, qui achève de donner la vie au foyer. — Sur *aquilon,* v. I, 52 (note).

9. *Déborde.* — 1re version : s'irrite.

16. *Il* : le zéphyre. Construction un peu embarrassée.

18-20. Entendez : (viendra-t-il), sous le choc de ses ailes frémissantes, ébranler jusqu'à les briser ces cordes qu'il fera retentir (plutôt que *gémir*) du cri perçant de la douleur ?

21. *L'aurore* : l'orient. Cf. I, 22 ; VIII, 22.

23. *T'implore.* V. VII, 25 (note).

28. *Orphée,* poète et chanteur légendaire de la Thrace. Sa voix charmait les bêtes, les arbres et les rochers. Il fut massacré et déchiré par les Bacchantes dont il avait dédaigné l'amour. Sa tête, jetée dans l'Hèbre et roulée par le courant du fleuve, continua à faire entendre des accents harmonieux. Cf. Ovide, *Métamorphoses,* XI, 50 :

... caput, Hebre, lyramque
Excipis ; et, mirum ! medio dum labitur amne,
Flebile nescio quid queritur lyra, *flebile lingua*
Murmurat exanimis, respondent flebile ripae ;

et Virgile, *Géorgiques,* IV, 522 et suiv.

Par les flots de l'Hèbre étouffée,
Rendit un immortel soupir. 30

Mais, soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'Esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais...
Préparons-lui des lèvres pures, 35
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfants, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu ! 40

Fuyant les bords qui l'ont vu naître,
De Laban l'antique berger,
Un jour, devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger.
Dans l'ombre, ses larges prunelles 45
Lançaient de pâles étincelles ;
Ses pas ébranlaient le vallon ;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon. 50

34. *Ne se repose jamais* : ne séjourne jamais longtemps au même lieu, dans la même âme.

41-80. Paraphrase du récit de la *Genèse* (XXXII, 24 et suiv.) : « Or Jacob demeura seul ; et un homme lutta avec lui, jusqu'au lever de l'aurore. Et quand cet homme vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha l'emboîture de sa hanche ; et l'emboîture de la hanche de Jacob fut démise, pendant qu'il luttait avec lui. Et cet homme lui dit : Laisse-moi aller, car l'aurore est levée. Mais il dit : Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni. Et il lui dit : Quel est ton nom ? et il répondit : Jacob. Alors il dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël (*qui lutte avec Dieu*) ; car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu as vaincu. Et Jacob l'interrogea, et dit : Apprends-moi ton nom, je te prie. Et il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Et il le bénit là. Et Jacob nomma le lieu Peniel (*face de Dieu*) ; car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été délivrée. »

42. *Laban*. On connaît l'histoire de Jacob, obligé de servir comme gardien de troupeaux chez son oncle le Syrien Laban. Mais au moment où il rencontra l'ange, il ne fuyait pas « les bords qui l'avaient vu naître », c'est-à-dire le pays de Chanaan ; il y retournait au contraire, après s'être enfui de chez Laban.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement.
Leurs bras menaçants se replient, 55
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;
Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés. 60

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob, enfin terrassé,
Chancelle, tombe et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :
Palpitant de crainte et de rage, 65
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux ! 70

Mais sur le lutteur qu'il domine
Jacob encor mal affermi
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi.
Enfin, depuis les heures sombres 75
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'Esprit du Seigneur ! 80

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux ;

57. *Pressent leurs flancs pressés* est un lapsus du poète. Entendez : leurs flancs se pressent mutuellement.
76. *Le soir*, le jour finissant ; *les ombres*, les ombres de la nuit. V. IV, 3 (note).
78. *Ignore*. V. XI, 20 (note)

Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt d'en haut se retire, 85
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords. 90

XV

LES PRÉLUDES

La poésie a toujours été pour Lamartine une musique : les mots de *lyre*, de *luth*, de *harpe*, etc., qui reviennent à tout moment sous sa plume, ne sont pas seulement des artifices de langage ; ils répondent au sentiment profond que le poète a de son art. Dans aucune partie de son œuvre cette conception de la poésie ne se manifeste d'une manière aussi pleine et aussi originale que dans la pièce des *Préludes*. C'est, dit-il lui-même, « une sonate de poésie ». Elle se compose essentiellement de quatre thèmes, précédés chacun d'une courte phrase mélodique qui en annonce le caractère, et reliés les uns aux autres par des morceaux de transition, sortes de récitatifs d'un ton plus uni.

Voici, du reste, le plan général du poème :

1° Introduction : le poète attend et sollicite l'inspiration (v. 1-16).

2° Arrivée de l'inspiration. — Premier thème. Élégie amoureuse, mêlée de tristesse et de douceur (v. 17-85).

83. *Nous-même*, sans *s*, pour la rime. Licence classique, qui se rencontre également dans le corps du vers. Cf. XV, 176 ; 354.

85. *Le doigt d'en haut.* — 1re version : le doigt divin.

87. *Qui recueille ses saints transports.* Entendez : la lyre sacrée qui, dans l'intervalle des circonstances où on la fait retentir, recueille pour ainsi dire en elle son harmonie. — Ce sens était mieux marqué dans la version primitive :

Soyons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce qu'une main sacrée
Ébranle la corde inspirée
Où dorment les divins accords !

Dans le texte définitif, la *main puissante* est celle de Dieu ; la *corde frémissante* est l'âme même du poète : la comparaison s'achève en métaphore.

3° Transition : le poète renonce à chanter l'amour avec des mots (v. 86-96).

4° Deuxième thème. L'inspiration se fait plus grave, le poète déplore en grands vers douloureux la platitude et la monotonie de l'existence humaine (v. 97-137).

5° Transition : accablé par ces pensées, attristé aussi par le souvenir de sa propre félicité, le poète souhaite une inspiration nouvelle qui l'en délivre et étourdisse ses regrets (v. 138-153).

6° Troisième thème. La guerre : description sur le mode héroïque du combat et du champ de bataille après le combat (v. 154-274).

7° Transition : bouleversé par ces sombres images, le poète cherche ailleurs une inspiration douce et pacifique (v. 275-293).

8° Quatrième thème. La vie champêtre : retour du poète au foyer paternel ; accueil que lui fait la nature amie (v. 294-370).

9° Strophe finale : l'inspiration quitte le poète (v. 371-374).

Le poème ainsi constitué fut dédié en 1822 à Victor Hugo, avec qui Lamartine était depuis peu en relations personnelles.

Mais il est certain que les *Préludes* n'ont pas été composés en une fois : le texte actuel est le résultat de remaniements successifs, plus ou moins bien coordonnés. Lamartine nous avertit lui-même qu'il « intercala » dans ce « jeu » d'artiste « une élégie réelle, inspirée par l'amour pour la compagne que Dieu lui avait donnée :

L'onde qui baise ce rivage, etc. »

Nous savons d'autre part que les vers 102-113 formaient, avant d'être transportés ici, le début de la méditation intitulée *Tristesse* (*Secondes méditations poétiques*, XII), inspirée par le souvenir de Graziella (cf. Léon Séché, *Lamartine de 1816 à 1830*, 3e éd., p. 212); et il paraît bien probable qu'avant l'introduction dans les *Préludes* de l'élégie à madame de Lamartine, *Tristesse* y occupait la place qu'occupe actuellement le deuxième thème (v. note sur le vers 144). Chacun des quatre grands thèmes a été évidemment traité à part, pour lui-même ; en les groupant ensuite de manière à former un poème unique, Lamartine les a cousus les uns aux autres sans se préoccuper de donner à l'ensemble une contexture très serrée.

Le musicien Franz Liszt a écrit sur la donnée des *Préludes* un « poème symphonique » célèbre.

A M. Victor Hugo.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pas silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux ;
C'était l'heure où jadis... Mais aujourd'hui mon âme,

Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse ! O lyre ! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie, 10
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore !
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré, 15
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !

Il descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé. 20

*

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords ?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords ? 25

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ? 30

6. *Comme un feu.* Cf. XIV, 1re strophe. Tout ce début est à rapprocher de la même pièce.
14. *Implore.* V. VII, 25 (note).
16. *Esprit capricieux.* Cf. XIV, 32 :

Toujours rebelle à nos souhaits,
L'Esprit ne souffle qu'à son heure...

28. *Seule* ne se rapporte à aucun mot exprimé dans la proposition. V. IV, 129 (note). — *Ramier* : au propre, pigeon sauvage ; ici, mâle de la tourterelle.

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur ? 35

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur. 40

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux, 45

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté ; 50

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs. 55

Ah ! laisse le zéphir avide
A leur source arrêter tes pleurs ;
Jouissons de l'heure rapide :

31. *Toi.* La femme du poète. V. l'argument.
31-33. *Livre. enivre*, pour livres, enivres. Licence qu'affectionne Lamartine et que n'ont jamais admise les classiques : ils pratiquaient le retranchement de l's finale dans les verbes à la première personne du singulier (je croi, je fai), mais ne l'étendaient pas à la seconde. — Cf. XXVIII, 41 ; XL, 238 ; XLI, 114 ; XLII, 101.
41-43. *Soupire, expire.* V. II, 135-136 (note).
35. *En extase* dépend de *anéantie.*

Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs. 60

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort. 65

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,
Le terme incertain de nos jours,
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours ! 70

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi ! 75

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé. 80

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux ! 85

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.

68. *Calmée*, pour calme. Lamartine remplace très fréquemment l'adjecti par le participe du verbe qui en dérive. Cf. 86 : amollie ; 294 : rafraîchi ; XIX, 83 ; XXIX, 28 : assouplis ; XXIX, 94 : rétrécie ; XXX, 11 : durcis XL, 15 : adoucis.

86. *Brise*. Le poète s'adresse à l'Esprit invoqué au vers 16. Cf. v. 139, 275, 372. — *Amollie*, pour molle : v. la note précédente.

L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie, 90
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre ! en disent plus que ta vaine harmonie.
L'amour est à l'amour, le reste est au génie. 95
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

*

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde ;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde 100
Quand l'aigle au vol pesant rase le sein des mers.

*

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons, 105
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au fond des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers ?
D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue, 110

92. *Sa voix* : la voix de l'amour. Entendez : la moindre parole, dite d'un certain ton propre à l'amour.
96. *Tu* : l'Esprit, comme au v. 86. L'apostrophe à la lyre du v. 94 était purement incidente.
97. *Tes fibres d'airain.* V. note 156.
102-113. Sur l'origine de ces vers, voyez l'argument, p. 67.
104. *Aquilons.* V. I, 52 (note).
107. 1re rédaction : au *bord* des noirs abîmes.
107-109. 1re rédaction :

Et *revenir* cent fois par les gouffres amers
Flotter comme l'écume *au sein des vastes* mers.

Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore. 115
Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau 120
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre au vent des hivers ses feuillages flétris ; 125
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie ;
Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre, 130
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre :
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins ;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places ;
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces. 135
Tout s'use, tout périt, tout passe ; mais, hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

*

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée !

114. *Prête à.* V. XIII, 57 (note). — *Qu'elle ignore* : dont elle ne connaît pas la vraie nature, où elle ne sait ce qui l'attend.
116. *Des sommets.* V. IV, 6 (note).
119. *Épuisés* : s'épuisant à mesure.
128. *Effort.* Le singulier pour le pluriel, à cause de la rime.
137. *Ici-bas* : dans la vie humaine. Le poète veut dire que les générations ont beau se succéder, l'existence est toujours la même, uniforme et stérile, pour tous les individus.

On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs, 140
Rouler à flots plaintifs le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage?...
Pourquoi ce vain retour vers la félicité?
Quoi donc! ce qui n'est plus a-t-il jamais été? 145
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse toujours tomber les coupes de leurs mains?
Non: de ce triste aspect que ta voix me délivre! 150
Oublions, oublions: c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé détournant mes regards,
Précipite mon âme au milieu des hasards!

*

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée!
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier: 155

140. *Au séjour des douleurs.* C'est la *città dolente* du Dante (*Enfer*, III, 1). — Le *torrent des pleurs* est l'Achéron (de ἄχος, douleur), ou encore le Cocyte (de κωκύω, pousser des cris de douleur).

144. Il est impossible de ne pas sentir une sorte d'incohérence, de rupture dans la suite des idées, entre le vers 143 et le vers 144. L'hypothèse la plus vraisemblable est que, dans la composition primitive des *Préludes*, la pièce intitulée actuellement *Tristesse* :

« Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage, etc. »

occupait la place du deuxième thème actuel (v. l'argument). Cette pièce fait allusion à l'amour du poète pour Graziella et au bonheur de ce temps qui ne saurait revenir; elle n'est autre chose qu'un « vain retour vers la félicité », que l'expression d'un regret impuissant. Lamartine, ayant ensuite introduit dans les *Préludes* l'élégie du début inspirée par son amour pour sa femme, en aura éliminé les vers relatifs à Graziella. Mais, en remaniant la transition du deuxième au troisième thème, il aura laissé subsister sans y prendre garde des traces de la première version. Du texte primitif il n'a gardé que les vers 102-113; il en a repris aussi un peu plus bas une image (v. note suivante). — Les lecteurs qui trouveraient étrange cette négligence du poète peuvent se reporter à la pièce de *l'Homme* (ci-dessus, II), où ils trouveront à deux reprises une particularité analogue (vers 31 et 127).

149. *Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains.* Cf. *Tristesse* :

S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée...

La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

*

La trompette a jeté le signal des alarmes :
« Aux armes ! » et l'écho répète au loin : « Aux armes ! » 160
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant, 165
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas, 170
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire, 175
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ; 180
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;

156. *La corde de sang trempée.* C'est la troisième corde de la lyre (ou de la harpe) poétique, par opposition à la « corde frémissante » du v. 17 et aux « fibres d'airain » du v. 97.
159-160. *Alarmes, armes.* V. II, 25-26 (note), et ci-dessous, v. 199-200.
163. *Mortelles* : vouées à la mort. Cf. v. 170.
167. *La foudre* : v. ci-dessous vers 181. (Le mot revient aux vers 194, 213, 241.)
176. *D'eux-même.* V. XIV, 83 (note).
177. *Pavillons* : tentes.

Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon, 185
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur. 190
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ; 195
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rène,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes. 200
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards....
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux, 205
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami : 210
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante 215
Se referme soudain sur sa trace fumante,

187. *Le trait fatal.* Expression toute faite, qui s'applique assez imparfaitement aux boulets de canon.
211-212. *Ensemble, rassemble.* V. II, 135-136 (note).

Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants!...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance, 220
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent,
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer, 225
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort. 230
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées, 235
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble. 240
. . . . . .
Mais la foudre se tait. Écoutez!... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,

219. *Sans vengeance* : qu'on ne peut venger sur son auteur, puisqu'on combat de loin et à coups de canon;
224. *Voûte d'airain*. Cf. *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, XXXII :

Dans des sillons de feu, sous des voûtes d'acier.

228. *La ligne* : la trajectoire.
229. *Leur* se rapporte aux rangs.
238. *Déserts*. V. I, 34 (note).
239-240. *Rassemble, ensemble*. V. II, 135-136 (note).
244. *Intervalle*. Au singulier pour la rime. Cf. IX, 64 (note).

S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents 245
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants!...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer! 250
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière, 255
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

. . . . . .

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères; 260
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre!
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit, 265
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux; 270
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

*

245. *L'aile des vents*. Cf. VIII, 31 et la note.
246. *Et les cris* : avec les cris, mêlés aux cris.
255. *Carrière* : champ de bataille, comme au v. 203. Ici, « coursiers » et « chars » amènent assez naturellement « carrière ».

Silence. Esprit de feu ! Mon âme épouvantée 275
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux ;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages. 280
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant, 285
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline ;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ; 290
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée.
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

*

Un vent caresse ma lyre : 295
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

*

275. *De feu.* V. VI, 49 (note).

290. *La voix* de la flûte. Le poète veut dire qu'il se laisse distraire de ses chagrins par le son de l'instrument rustique. Cf. 297 : sa voix (la voix de ma lyre).

294. *Rafraîchi,* pour frais. V. 68 (note).

297. *Dans le cœur expire* : au lieu de l'ébranler violemment, comme lorsqu'il s'agissait d'un chant belliqueux ; celui dont il s'agit maintenant est extrêmement doux et léger. Cf. XXI, 52.

298. *L'humble corde* : la quatrième, bucolique et idyllique. V. note 156. — Pour la rime *expire, soupire,* v. 41-43 (note).

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière 300
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi, 305
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du Dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure 310
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
Je suis né parmi les pasteurs. 315

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères, 320
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids, 325
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

304-305. Cf. XXIX, 165 et suiv.

317. *Égarés* : errant. Se rapporte aux pasteurs, et par suite au poète, qui les accompagnait.

321. *Gravir*. Lamartine emploie volontiers ce verbe intransitivement. Cf. XXIX, 138.

325. Cf. Hugo, *la Tristesse d'Olympio* :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

Ce sont les *stridentia plaustra* de Virgile (*Géorg.*, III, 536).

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours loin des cités des voluptés secrètes 330
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez. 335

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles 340
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour ; 345
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale 350
Sur le sein flottant des guérets ;

328. *Exilé* ne se rapporte à aucun mot exprimé dans la proposition. V. IV, 129 (note). Cette construction irrégulière se poursuit dans le vers suivant.

329. *Imprégné* : qui reste imprégné. La comparaison n'est d'ailleurs qu'ébauchée.

334. *Contemporains* : mes contemporains (cf. le latin *æqualis*).

337. *J'insultais*. Cf. Boileau, *Epît.*, VI, 11-12 :

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés
Et de noyers souvent du passant insultés.

350. *Onduler*. Appliqué par transposition au vent : au propre, ce sont les guérets qui ondulent.

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir ses blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ; 355

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière, 360
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit 365
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre : 370
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie ;
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux. 375

XVI

LE CRUCIFIX

Elvire était morte, le 18 décembre 1817, après d'horribles souffrances. Un ami de Lamartine rapporta au poète, de la part de celle

354. *D'eux-même.* V. XIV, 83 (note).
362. Y : dans la chaumière.
368-369. *Les fruits, les fruits.* Répétition d'un goût médiocre.

qu'il aimait, le crucifix qu'elle avait tenu dans son agonie. Il écrivit l'élégie suivante, à ce qu'il dit lui-même, un an plus tard. Elle ne parut pourtant qu'en 1823, dans le recueil des *Secondes Méditations*. Peut-être la retoucha-t-il dans l'intervalle (voir v. 42 et la note). Il avait en tout cas modifié, selon son habitude, un certain nombre de circonstances et mêlé la réalité de fiction.

Il existe, sous le titre italien *Il Crucifisso*, une sorte d'esquisse en prose du *Crucifix*, que le poète n'a d'ailleurs pas suivie fidèlement. Elle a été publiée à la suite des *Poésies inédites*.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore, 5
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort, 10
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce, 15
La mort sa majesté.

1. *Toi que j'ai recueilli.* De son propre aveu, le poète n'assistait pas aux derniers moments d'Elvire (v. l'argument). Peut-être le regret poignant de n'y avoir pas assisté lui a-t-il suggéré cette scène de pure imagination.

2-4. *Adieu, Dieu.* V. II, 25-26 (note).

6. *D'un martyr.* Ce « martyr » n'est autre qu'Elvire. Par une licence assez hardie, le mot est employé au masculin, comme s'il n'avait pas de féminin en français. Il faut d'ailleurs l'entendre au sens très affaibli de : personne qui éprouve de grandes souffrances. — On peut rapprocher les masculins « vengeur » appliqué à la Liberté personnifiée (XVIII, 76) et « libérateur » appliqué à la Mort (IV, 13).

13 et suivants. Lamartine n'avait pas vu Elvire à son lit de mort ; mais il l'avait vue inanimée, un jour qu'elle faillit se noyer dans le lac du Bourget. C'est sans doute ce souvenir qu'il a évoqué ici. Cf. *Raphaël*, ·

14. *Frappés* : marqués, empreints.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès. 20

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore; 25
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi, 30
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette 35
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils! » 40

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage:
Tu ne m'as pas quitté.

26. *Dans ce baiser* : au milieu de ce baiser. Le baiser est demeuré inachevé par suite de la fuite de l'âme.

27-28. Entendez : comme le léger parfum d'un encens que la chaleur du feu volatilise sans l'avoir embrasé. Il y a quelque confusion dans l'expression, « parfum » désignant à la fois la fumée aromatique qui s'échappe de l'encens et l'encens lui-même.

42. *Sept fois*. Nouvelle inexactitude, qui va jusqu'à l'invraisemblance, puisque *le Crucifix* fut composé, d'après le *Commentaire* de Lamartine, un an seulement après la mort d'Elvire. On peut supposer que cette strophe

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface, 45
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi 50
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie, 55
Sourde aux derniers adïeux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ; 60

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage, 65
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain, 70
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

(ou ce vers) provient d'une retouche postérieure ; mais le recueil des *Secondes Méditations* ne parut lui-même que six ans après l'événement. V. l'argument.

55. *Hors de nos sens* : hors du corps, siège de nos sens.

70. *Tu prias en vain.* A Gethsémani, au pied du mont des Oliviers (Évangiles de saint Mathieu, XVI, 36, de saint Marc, XIV, 32, de saint Luc, XXII, 39 et suivants).

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre, 75
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir ! 80

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche, 85
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour, 90
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre 95
De l'éternelle croix !

XVII

ADIEUX A LA POÉSIE

« J'étais sincère quand j'écrivis ces adieux à la poésie... Je ne comptais plus rien écrire en vers, ou du moins plus rien imprimer. Les

73. *Où* : sur laquelle. V. I, 41 (note).
87. *Recueillir sur ma bouche.* Reprise expressive des termes de la première strophe. On peut du reste comparer, pour les expressions et les rimes, l'ensemble de ces deux strophes (v. 81-88) aux strophes 1 (v. 1-4) et 6 (v. 21-24).

hasards de la pensée et du cœur, les sentiments, les circonstances, les bonheurs, les larmes de la vie, m'ont fait mentir souvent à ces adieux. » (*Commentaire* des *Adieux à la poésie.*) D'après la *Correspondance* de Lamartine (t. II, p. 144), c'est en 1820, à Naples, où il était attaché à la légation de France et trop absorbé par la confection des dépêches diplomatiques pour faire des vers, qu'il écrivit cette méditation ; il l'appelle « une *odula*, du style d'Horace ».

Dans l'édition de 1823, c'était la dernière pièce du recueil.

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance;
Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois. 5

Il est un âge où de la lyre
L'âme aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir. 10

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours :
A midi caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours. 15

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux !
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux. 20

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.
Combien sur ta corde fidèle
Mon âme, hélas ! en versa-t-elle,
Que tes soupirs n'ont pu sécher ! 25

12-15. *Toujours, jours.* V. II, 25-26 (note).

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs. 30

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs ;
Du bonheur la corde est muette ;
De Philomèle et du poète
Les plus doux chants sont des soupirs. 35

Dans l'ombre auprès d'un mausolée,
O lyre, tu suivis mes pas ;
Et, des doux festins exilée,
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-bas. 40

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive
T'attacher, comme une captive,
Aux portes des palais des rois. 45

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour ;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Hormis le souffle de l'Amour. 50

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fît plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon âme étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix. 55

33. Cf. *Commentaire* du *Chant d'amour* (*Secondes Méditations*, XXIV) : « (La poésie) n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel ; et que l'homme, au contraire, connaît la douleur dans toute son intensité. »

34. *Philomèle.* Nom mythologique du rossignol.

36. *Auprès d'un mausolée.* Allusion à la poésie née du deuil d'Elvire.

Aux monts d'où le jour semble éclore
Quand je t'emportais avec moi
Pour louer celui que j'adore,
Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi. 60

Au bruit des flots et des cordages,
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages,
Et, comme l'oiseau des orages,
Tu rasais l'écume des mers. 65

Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle haleine,
Comme tes cordes sous mes doigts. 70

Peut-être à moi, lyre chérie,
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand, de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir. 75

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains. 80

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore, ou souffle tard;
Il aime à jouer avec grâce
Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard. 85

71-85. Cf. *Commentaire* : « Je n'ai jamais compris la poésie qu'à deux époques de la vie humaine : jeune pour chanter, vieux pour prier. Une lyre dans la jeunesse, une harpe dans les jours avancés, voilà pour moi la poésie : chant d'ivresse au matin, hymne de piété le soir ; l'amour partout. » La même théorie est développée avec plus d'abondance dans les dernières pages de la préface de 1849 des premières *Méditations*.

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton ;
Et le rayon de la pensée
Rendait la lumière éclipsée
Aux yeux aveugles de Milton. 90

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir,
Comme l'insecte amant de Flore
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir. 95

Peut-être ainsi... Mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des cieux que je vais quitter. 100

Depuis longtemps ma voix plaintive
Sera couverte par les flots,
Et, comme l'algue fugitive,
Sur quelque sable de la rive
La vague aura roulé mes os. 105

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers. 110

87. La légende antique représente toujours Homère sous les traits d'un vieillard aveugle.

90. *Milton*. Poète anglais (1608-1674), également aveugle. Son principal ouvrage est le poème du *Paradis perdu*.

93. *L'insecte*. La luciole. — *Flore*. Déesse des fleurs chez les Romains.

100. *Que je vais quitter*. Il est difficile de dire à quel événement ou à quel projet ce vers fait allusion.

108. *Envieuse*. Cf. XI, 54 et la note sur le v. 64.

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD

(1825)

Le *Pèlerinage de Childe Harold*, poème en quatre chants, est un des plus célèbres ouvrages de Byron. Harold, personnage imaginaire, mais prête-nom du poète, « est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense... Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne ; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques-unes des grandes et terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

« Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour à tour leurs mers, leurs montagnes, leurs tombeaux, leurs ruines ; et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

« Le troisième chant commence par une invocation touchante à Adda, fille unique du poète, loin de laquelle les orages de la vie l'emportent encore... Il dit un éternel adieu au rivage d'Angleterre, et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et l'*homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

« Le quatrième chant... trouve le poète à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta, va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Arqua ; déplore le sort de l'Italie, tour à tour envahie par tous les barbares ; jette un regard sur Florence, et, se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monuments et de ses débris... Ici le poète, abandonnant tout à coup son héros, adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples ; et, disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même. » (*Avertissement* des éditeurs de Lamartine.)

Ce quatrième chant parut en 1818. Quelques années plus tard la guerre de l'indépendance grecque éclate : Byron, ardent *philhellène*,

retourne en Grèce, part comme à la croisade, et va « de son or et de son bras soutenir la liberté renaissante d'une grande race ». « Enflammé d'une ardeur militaire qui allait jusqu'au délire », il organise la défense de Missolonghi contre les Turcs. Mais sa santé est atteinte : il meurt le 19 avril 1824, à l'âge de trente-six ans, sans pouvoir assister au triomphe de la cause à laquelle il s'est dévoué.

Dans le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, suite et pastiche de l'œuvre anglaise, Lamartine, « voulant conduire le poème de *Childe Harold* jusqu'à son véritable terme, la mort du héros, le reprend où lord Byron l'avait laissé, et, sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions et les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort ».

Donner une suite à *Childe Harold*, c'était, dans la pensée de Lamartine, payer au grand romantique anglais le tribut d'une admiration fervente. Il avait un culte pour lui : « Lord Byron, déclarait-il, est incontestablement à mes yeux la plus grande nature poétique des siècles modernes. » Une chose toutefois effarouchait sa sympathie et gênait son enthousiasme : c'était l'irréligion affectée, le scepticisme impénitent de Byron. Il lui avait dédié en 1819 sa méditation intitulée *l'Homme* (ci-dessus, II), où, se posant en face de ce champion du doute et du désespoir en champion de l'espérance et de la foi, il l'engageait à renoncer à l'impiété. Dans le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, il ne put se défendre de transformer son héros dans le sens de ses désirs, et de faire mourir Byron, sinon chrétien, du moins très ébranlé dans son incrédulité. De l'aveu de Lamartine lui-même, le *Dernier Chant* fut écrit « dans une intention religieuse », afin, dit-il, « de montrer la nécessité d'une foi venant d'en haut » (lettre à de Fréminville, sept. 1825).

○ ○ ○

XVIII

INVOCATION

Le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* commence par une invocation à la Liberté. C'est en effet pour la conquête de leur liberté que les Grecs se battent contre les Turcs. Mais la lutte qui se livre est aussi une lutte religieuse, la lutte du Christ contre l'Islam ; et, sous l'empire de cette préoccupation, le poète confond sous ce nom de Liberté deux choses absolument distinctes : l'indépendance politique, et la liberté de l'âme ou libre arbitre. L'une est un droit humain, l'autre un dogme religieux ou philosophique.

I

Muse des derniers temps, divinité sublime
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime ;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels ;
Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre 5
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité
Des noms vengeurs du Christ et de la liberté ;
Sentiment plus qu'humain que l'homme déifie,
Viens seul : c'est à toi seul que mon cœur sacrifie ! 10
Les siècles de l'erreur sont passés, l'homme est vieux ;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,

1. *Des derniers temps* : récente, moderne. Cette muse est la Liberté. Byron avait invoqué, au sujet de la Grèce, le « génie de la Liberté » (*Childe Harold*, II, LXXIV).

2. Entendez : qui n'habites pas, comme les Muses des temps fabuleux, la cime des monts.

7. *Hémus*, chaîne de montagnes de Thrace (auj. Balkans). — *Ressuscité*, après de longs siècles de silence.

9. *Sentiment*. Apposition à *Muse*, qui entraîne au vers suivant le masculin *seul*. — *Plus qu'humain* : qui élèves l'homme au-dessus de lui-même. Il y a quelque embarras dans la pensée comme dans la construction de cette fin de phrase ; la source de cette confusion est dans le double sens du mot « liberté » : v. l'argument. — Sur la rime *déifie, sacrifie*, v. II, 135-136 (note).

Comme l'homme qui touche à son adolescence
Brise les vains hochets de sa crédule enfance.
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés, 15
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés ;
Jupiter voit sa foudre, entre ses mains brisée,
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée ;
Le Nil souille au désert de son impur limon
Les débris mutilés de l'antique Memnon ; 20
Délos n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles ;
Le temps a balayé le temple et les miracles.
Hors le culte éternel, vingt cultes différents,
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,
Ont passé : cherchez-les dans la cendre de Rome !... 25
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme
Deux sentiments divins, plus forts que le trépas :
L'amour, la liberté, dieux qui ne mourront pas !

II

L'amour ! je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre, 30
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai, je fus aimé, c'est assez pour ma tombe ;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe !

18. *Les fils d'Omar* : les mahométans. On sait qu'Omar Ier, cousin de Mahomet et deuxième calife de l'Islam (634 ap. J.-C.), fut le plus actif propagateur de la religion musulmane.

20. *Memnon*, roi légendaire d'Éthiopie. Il s'agit ici d'une statue célèbre qu'il avait à Thèbes, en Égypte, et qui rendait des sons harmonieux lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil.

21. *Délos*, île de la mer Égée, où la légende faisait naître Apollon ; ce dieu y avait un temple célèbre dans toute l'antiquité. Cf. XI, 7 (note). — *Delphes*, ville de Phocide (auj. Kastri), où Apollon avait également un temple et un oracle fameux. — Cf. Byron, *Har.*, II, 53 : « O antique Dodone ! où est ta forêt sacrée, ta source prophétique, et ton oracle divin ? Quelle est la vallée dont l'écho redisait les réponses de Jupiter ? Quels vestiges restent encore de l'autel du maître du tonnerre ? Tout est oublié... » (trad. Pichot).

29. *Plein* ne se rapporte à aucun mot exprimé dans la proposition. V. IV, 129 (note).

30. *Seul* a la valeur d'un adverbe : seulement. Entendez : quand il suffisait de ce nom murmuré pour faire vibrer ma lyre.

Remplis seul aujourd'hui ma pensée et mes vers, 35
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté! premier don que Dieu fit à la terre,
Qui marquas l'homme enfant d'un divin caractère,
Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect; 40
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel, qui fais respirer l'âme!
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous :
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves, 45
De ce que Dieu fit libre ils ont fait des esclaves;
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison :
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle, 50
Dans les cœurs asservis tu dors; tu ne meurs pas!
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée!

III

Ces temps sont arrivés! Aux rivages d'Argos 55
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles,
Il réveille en sursaut l'écho des Thermopyles;

37. *Premier don* : don qui dates des origines même du monde et de l'humanité.

38. *D'un divin caractère.* C'est ici la liberté au sens théologique et métaphysique.

39. *Aspect, respect.* V. II, 135-136 (note).

42. *Trop souvent...* Il s'agit à présent de la liberté matérielle et politique.

47. *Dégrader de.* Construction classique. Cf. Corneille, *Nicomède*, v. 161 :

(Rome) vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.

55. *Argos*, l'une des principales villes du Péloponnèse. Son nom est souvent employé en poésie, dès l'antiquité, pour désigner par métonymie la Grèce entière.

57. *Les écueils des Dactyles* : les écueils des côtes de la Crète. On appelait Dactyles, dans l'antiquité, des prêtres de Cybèle qui habitaient dans cette île, au mont Ida.

58. *Thermopyles*, défilé montagneux du massif de l'Œta, célèbre par le com-

Du Pinde et de l'Ithome il s'élance à la fois;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix : 60
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne;
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas!
N'entends-tu pas siffler sur les flots du Bosphore 65
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore;
Qui, sillonnant la nuit l'Archipel enflammé,
A travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent les mers de cent phares funèbres, 70
Surprennent sur les flots leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,
Bénissent leur trépas, pourvu qu'il les consume?...

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels! 75
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,

bat qui s'y livra en 480 av. J.-C. et où le roi de Sparte Léonidas trouva la mort en voulant barrer la route à l'armée perse. La guerre de l'indépendance grecque venait d'avoir son Léonidas dans le diacre Diakos, qui, avec une poignée d'hommes, tenta d'arrêter aux Thermopyles les Turcs du général Omer Vrione et y fut tué (4 mai 1821).

59. *Du Pinde et de l'Ithome* : du nord et du sud, de la Grèce continentale et de la Grèce péninsulaire. Le Pinde est une chaîne de montagnes de Thessalie ; Ithome est le nom antique du mont Vurkano, en Messénie.

62. *Étonne*, au sens classique : ébranle violemment. — Pour la rime, v. II, 25-26 (note).

64. *Miltiade*, général athénien, qui vainquit les Perses à la bataille de Marathon (490 av. J.-C.). — Sur *Léonidas*, v. 58 (note). — Cf. Byron, *Har.*, II, LXXXIV : « Lorsque les Spartiates austères renaîtront avec leurs vertus, lorsque Thèbes donnera le jour à un autre Épaminondas, lorsqu'Athènes pourra citer des cœurs dignes de ses anciens héros, ...alors, mais alors seulement tu seras délivrée. »

65. *Bosphore*. Nom ancien du détroit de Constantinople.

68. *Mégare*. Il faut entendre sans doute la côte de Mégare : la ville elle-même est à 2 kilomètres de la mer. Dans ces parages, la côte du golfe Saronique est très rocheuse et très escarpée.

71. *Leurs* ne se rapporte à aucun mot exprimé, mais aux Grecs montés sur les brûlots. De même pour *leur* trépas, au v. 74.

74. Entendez : bénissent leur propre trépas, pourvu que le feu qu'ils portent consume les vaisseaux ennemis. Les équipages des brûlots étaient très souvent victimes de leur propre manœuvre.

76. *Vengeur*. V. IV, 13 (note)

Toi que la tyrannie osait nommer un rêve :
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errants,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans ! 80

XIX

L'ITALIE

Cette imprécation contre l'Italie, imitée d'ailleurs des imprécations de Byron contre la Grèce au chant II du *Pèlerinage de Childe Harold* (LXXIII et suiv.), contient de fort beaux vers, mais ne fut naturellement pas du goût des Italiens. Peu de temps après la publication du poème, le colonel Gabriel Pepe, voulant venger l'honneur de sa patrie, écrivit contre Lamartine, qui venait d'être nommé premier secrétaire de la légation de France à Florence (v. Introduction, p. xxx), une brochure d'un ton si vif que le poète dut en demander satisfaction. Un duel eut lieu sur les bords de l'Arno. Lamartine fut blessé au bras droit. « Tout, dit-il, fut effacé par un peu de sang entre l'Italie et moi. Je restai l'ami de mon adversaire. »

I

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;
La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,
En sillons écumeux se creuse tour à tour ;
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie, 5
Vole, et rase de près la côte d'Italie.
Harold s'éveille ; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain ;
Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre, 10

1. *Rayon.* Lamartine emploie presque toujours ce mot au singulier, avec une valeur collective. Cf. XXII, 27 ; XXIII, 165 ; XXV, 6 ; XXVI, 17 ; XXXI, 26 ; etc.

5. *Serrant la voile mieux remplie* : fixant plus solidement la voile, parce que le vent la gonfle davantage.

10. *Enfin* porte sur *être libre*. — Cf. Byron, *Har.*, IV, LXXIX : « Peux-tu

Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde où languit Parthénope,
Comme un phare éternel sur les mers allumé, 15
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé :
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés;
La mer rougit des feux dans son sein reflétés, 20
Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pæstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare, 25
Harold longe les bords où frémit le Ténare;
Où l'Élysée antique, en un désert changé,
Étalant les débris de son sol ravagé,

couler, antique fleuve du Tibre, dans ces déserts de marbre ? soulève tes flots jaunâtres pour en couvrir, comme d'un manteau, les affronts de Rome. »

11. *Soracte*, mont des environs de Rome (auj. monte di S. Silvestro ; selon d'autres, monte S. Oreste). — Souvenir d'Horace, *Od.*, I, IX :

> Vides ut alta stet nive candidum
> Soracte ;

et de Byron, *Har.*, IV, LXXIV et suiv. : « Il s'élève au milieu de la plaine comme une vague écumeuse qui va se briser, et qui reste un moment suspendue avant d'expirer sur la plage. »

13. *Confins* : bords. Le Vésuve touche à la mer.

14. *Parthenope*, nom antique de Naples. Selon la légende, la ville fut bâtie à l'endroit où les flots avaient rejeté Parthénopé, l'une des Sirènes, lorsqu'elles se furent jetées à la mer de désespoir qu'Ulysse leur eût échappé. L'*Éden du monde* est la contrée avoisinante, célèbre dans l'antiquité, sous le nom de Campanie, pour la douceur et la mollesse de son climat; d'où « languit ». — Byron avait appelé l'Italie « le jardin de l'univers » (*Har.*, IV, XXVI).

18. *Assoupie*. Non que l'activité du volcan se ralentisse, mais on distingue beaucoup moins bien la flamme en plein jour.

21. *Sublime*, au sens du latin *sublimis*, qui se dresse haut dans les airs.

23. *Pæstum*, nom ancien du port de Pesto, sur la mer Tyrrhénienne, sensiblement au sud du Vésuve. — Sur la rime *jours, toujours*, v. II, 25-26 (note).

26. *Ténare*. Promontoire au sud de la Grèce (auj. cap Matapan), près duquel les anciens plaçaient une entrée des Enfers. Il y en avait une autre en Campanie, au lac Averne : Lamartine semble prendre ici un nom pour l'autre.

27. *L'Élysée antique*. Les anciens donnaient le nom d'Élysée ou Champs-Élysées à une région peu éloignée de l'Averne, et voisine de la côte, où l'on a retrouvé les ruines de colombaires et de tombeaux nombreux.

Du céleste séjour dont il offrait l'image
Semble avoir conservé les astres sans nuage. 30
Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,
Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.
Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
Voit sous les flots brillants la rive qui s'abaisse ;
Bientôt son œil confond l'Océan et les cieux ; 35
Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

II

« Italie ! Italie ! adieu, bords que j'aimais !
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais ! 40
O terre du passé, que faire en tes collines ?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivants : tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire, 45
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire !
Tout dort, et cependant l'univers est debout !
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout !
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages
Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages, 50

30. Entendez : semble n'avoir conservé d'autrefois que son ciel pur et ses astres. Cf. *Tristesse* (*Secondes Méditations*, XII) :

> Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
> Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
> Ses coteaux, ses palais, *ses astres sans nuage...*

31. *Le grand cygne* : Virgile. Son tombeau se trouvait entre Pouzzoles et Naples ; on en montre encore la place sur le Pausilippe. Byron avait de même célébré le tombeau de Pétrarque (*Har.*, IV, xxx et suiv.).

32. *Au bord*, vers le bord, du côté du bord : le vaisseau s'éloigne du rivage. V. XII, 4 (note).

39. *Italie !...* C'est Harold qui prend la parole. Cf. un mouvement analogue dans *la Perte de l'Anio* (*Harmonies*, II, III) :

> Italie ! Italie ! ah ! pleure tes collines,
> Où l'histoire du monde est écrite en ruines ;...

vers écrits précisément avec l'intention d'effacer l'impression causée par ceux-ci.

43. *Fouillé* : découvert en fouillant.

49. *Le Scythe et le Breton* : le Russe et l'Anglais, c'est-à-dire tous les autres peuples, même les plus lointains.

Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris,
Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,
Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,
Avec un rire amer demandent vainement 55
Pour qui l'immensité d'un pareil monument;
Si l'on attend qu'ici quelque autre César passe,
Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace.
Et tu souffres sans honte un affront si sanglant!
Que dis-je? tu souris au barbare insolent; 60
Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime;
Avec un lâche orgueil, tu lui montres toi-même
Ton sol partout empreint des pas de tes héros,
Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos,
Ces marbres mutilés par le fer du barbare, 65
Ces bustes avec qui son orgueil te compare,
Et de ces champs féconds les trésors superflus,
Et ce ciel qui t'éclaire et ne te connaît plus!
Rougis!... Mais non; briguant une gloire frivole,
Triomphe! On chante encore au pied du Capitole! 70
A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;
Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,

60. *Barbare*, au sens antique d'étranger, avec la nuance de mépris que ce mot impliquait pour les Romains. — Réminiscence de Byron: « Satisfaits de regretter tout bas ce qu'ils ont perdu, [les Grecs] abordent leurs tyrans avec un doux sourire. » (*Har.*, II, LXXXIII).

66. *Ces bustes*. L'étranger remarque, en voyant ces bustes antiques, la décadence de la race italienne, et s'enorgueillit de sa propre supériorité.

70. *Triomphe!* Rien n'égale l'ironie insultante de ce mot, quand on songe à ce qu'il représentait pour les anciens Romains. — *On chante encore* : on y fait encore une chose glorieuse, et c'est de chanter! Comparer Byron, *Har.*, II, LXXIX et suiv.: « Quelle ville offre plus de divertissements que toi, ô Stamboul!... Mes yeux n'avaient jamais vu le spectacle de tant de fêtes; mes oreilles n'avaient jamais été frappées de concerts plus doux que ceux qui faisaient tressaillir les échos du Bosphore... Les vierges de la contrée dansent sur le rivage; les danseurs et les danseuses oublient également le sommeil et le toit paternel; leurs yeux languissants font entre eux un doux échange de regards, auxquels peu de cœurs pourraient résister; etc. »

74. *Armides*. Le nom d'Armide, la magicienne de la *Jérusalem délivrée* qui fascine Renaud et le retient dans ses jardins enchantés, est souvent employé, surtout en poésie, pour désigner une femme qui joint aux séductions de la beauté celles d'une coquetterie savante.

Animer les couleurs sous un pinceau vivant; 75
Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,
Prêter avec mollesse au marbre de Blanduse
Les traits de ces héros dont l'image t'accuse.
Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux; 80
Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
Façonnée à ramper par un long esclavage, 85
Elle se prostitue au plus servile usage,
Et, s'exhalant sans force en stériles accents,
Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.

« Monument écroulé, que l'écho seul habite;
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite; 90
Terre, où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,

76. *Burin.* Le burin est proprement l'outil du graveur. Le mot paraît désigner ici l'action de buriner, de graver, et est appliqué par extension à la sculpture

77. *Blanduse,* déformation du nom de la source de Blandusie ou Bandusie, célébrée par Horace (*Od.*, III, XIII). Lamartine appelle Horace lui-même le « chantre de Blanduse » (*Pèlerinage d'Harold,* IV). Quant au marbre de ce nom, il n'en est question nulle part.

78. *T'accuse*: te convainc de mollesse et de lâcheté, par la comparaison qu'on fait de toi avec ces héros. Cf. v. 66.

81-82 Construction irrégulière : *douce* et *fausse* se rapportent à la langue, qui n'est représentée dans la proposition que par le pronom *en.*

83. *Assouplis,* pour souples. V. XV, 68 (note).

86. *Au plus servile usage.* L'italien est devenu la langue du chant par excellence. Or Lamartine n'a jamais tenu l'art musical, surtout l'art du chant, en haute estime. Cf. *Cours familier de Littérature,* XXIXe Entretien : « Quant aux plaisirs, aux langueurs, aux rêveries, à l'amour, l'institution du drame musical ou de l'opéra composé par des musiciens de génie, tels que l'Italie ou l'Allemagne italienne (allusion à Mozart) en donnent au monde de nos jours, les hommes n'inventèrent jamais une effémination et une corruption plus délicieuses, mais plus dangereuses, de la virilité des âmes. »

94. *Voilés* : hypocrites. — *Un nuage sombre,* à cause des projets ténébreux et machiavéliques qu'ils méditent.

Où l'amour n'est qu'un piège et la pudeur qu'un fard, 95
Où la ruse a faussé le rayon du regard,
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
Un nuage éclaté qui retentit encore :
Adieu ! Pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os, 100
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine !...

III

« Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux ;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire : 105
La Foi sur tes débris a fondé son empire ;
La Nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présents : ton soleil, ta beauté ;
Et, noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie. 110
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant !
A ce bruit impuissant la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore ! »

100. *A ranimé leurs os.* Lamartine veut dire que les Grecs modernes sont les dignes successeurs des Romains d'autrefois, qui ressuscitent pour ainsi dire en eux. Peut-être fait-il spécialement allusion aux Romains morts en combattant sur le sol même de la Grèce, dans des batailles telles que Philippes et Pharsale. Cf. XVIII, 63-64.

102. Cf. Byron, au sujet des Grecs modernes : « Esclaves tremblants depuis le berceau jusqu'à la tombe, ils ne méritent plus d'être appelés des hommes. » (*Har.*, II, LXXIV). Un peu plus loin, il les appelle : « Ombres des Ilotes ! » (*id.*, LXXVI).

106. *La Foi.* Allusion à la papauté dont Rome est devenu le siège. Cf. Byron : « Mère de notre religion, les peuples s'agenouillent à tes pieds pour obtenir les clefs du ciel ! » (*Har.*, IV, XLVII).

107. *Immuable.* Lamartine se plait à opposer l'immuabilité et même le rajeunissement perpétuel de la nature à la fragilité et à la mobilité humaines. Cf. VII, 50 ; XX, 17 ; XXVIII, 73.

111. *A* : pour.

114. Cf. Byron : « O Grèce ! bien froid est le cœur de l'homme qui peut te voir et ne pas sentir ce qu'éprouve un amant sur les cendres de celle qu'il aima. » (*Har.*, II, XV).

XX

LA GRÈCE

Ce morceau sur la Grèce peut être considéré comme la contre-partie du précédent. Le poète a fait honte à l'Italie de sa dégradation et de son apathie, en lui rappelant ce qu'elle était dans l'antiquité ; au contraire, lorsqu'il s'agit de cette Grèce en train de sortir d'un long abaissement et de se régénérer, il se plaît à rappeler dans une pensée sympathique les belles pages de son histoire d'autrefois.

Byron, parti de Livourne, avait abordé à Céphalonie, où il avait passé quelques jours, puis à Missolonghi, sur la côte occidentale de la Morée.

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore ;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages, 5
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce ! A ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme. 10
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète ;
Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté 15

7-8. *Aspect, respect.* V. II, 135-136 (note).

14. Cf. Byron : « Dans cette ancienne métropole de leur empire (Constantinople), les Grecs oublient que les turbans profanent aujourd'hui le temple de Sainte-Sophie et les autels de la Grèce. » (*Har.*, II, LXXIV).

15 et suiv. Imitation directe de Byron : « Et pourtant de quels charmes tu es encore parée dans ces jours de deuil, patrie des dieux et de tant de héros dignes de l'Olympe ! La verdure éternelle de tes vallons, tes montagnes toujours couronnées de neige te proclament encore l'objet de tous les dons

Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la nature au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux ;
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux, 20
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,
Expirent par degrés sur la plage sonore 25
Où Syrinx sur les flots semble gémir encore ;
Et, présentant aux yeux leurs penchants escarpés,
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure. 30
Là, l'histoire et la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde ; et ce fleuve est Alphée !
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée ;
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu ; 35
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.

variés de la nature... Ton ciel est toujours aussi beau, et tes rochers toujours aussi sauvages ; tes bocages sont aussi frais, tes plaines aussi verdoyantes. Tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire... Apollon n'a pas cessé de dorer de ses rayons tes longs étés... Les arts, la liberté passent, mais la nature est toujours belle. » (*Har.*, II, LXXXV et suiv.).

17. *La nature.* Cf. XIX, 107, et la note.

21. Entendez : noyant les contours de leur cime dans l'azur.

22. *Onde éthérée.* La mer qui baigne le pied des monts fait pendant, pour l'œil du poète, au ciel qui baigne leur cime ; elle en a la couleur et la limpidité : aussi l'appelle-t-il *éthérée*. Au vers précédent, *noyant* était employé à propos du ciel par une transposition inverse.

23. *Coteaux*, par opposition à *monts* (v. 20). — Le mot *cintre* désigne au propre la courbure concave d'une voûte ; Lamartine l'emploie ici, par une extension hardie, pour peindre la courbure convexe des coteaux.

24. *L'arbre de Minerve* : l'olivier. — *A demi* : jusqu'à mi-hauteur.

26. *Syrinx*, nymphe d'Arcadie, qui, poursuivie par le dieu Pan, s'élança pour lui échapper dans les eaux du Ladon, affluent de l'Alphée ; le dieu, croyant la tenir, ne saisit que des roseaux (cf. Ovide, *Métam.*, I, v. 689 et suiv.). Lamartine, modifiant la légende, semble croire qu'elle disparut dans la mer.

29. *Au mouvement...* A mesure que le jour chasse l'ombre devant lui.

33. *Le Pinde.* V. XVIII, 59. — *Alphée*, le principal fleuve du Péloponnèse (auj. Rouphia) ; il se jette dans la mer Ionienne.

Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère!
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatants,
Retentissant encor des pas lointains du temps, 40
D'un poème scellé par la gloire et les âges
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler,
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes, 45
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère, 50
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,

37. *Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère.* Imité de Byron : « Sombres, immenses, et s'agrandissant à mesure que la vue les parcourt, les *Alpes de la Chimère* [monts de Chimariot] s'étendent au loin, amphithéâtre volcanique au pied duquel une riche vallée forme un riant tableau... Voilà le noir *Achéron* [auj. Kalamas], consacré jadis à la tombe. » (*Har.*, II, 11 : le poète est en Albanie). Mais Lamartine a déformé son modèle : à l'Achéron il substitue le Styx (auj. Mavro-Nero, c'est-à-dire Eau-Noire), torrent d'Arcadie, à l'eau glaciale, dont le nom avait été donné par les anciens à l'un des fleuves des Enfers ; en parlant de la Chimère, il a en vue le monstre célèbre, qui figurait symboliquement les volcans. — Harold ne peut d'ailleurs apercevoir de la mer ni le Styx ni les monts de la Chimère.

41. *Scellé*, marqué du double sceau de la gloire et de l'antiquité.

43. *Le regard... l'esprit.* Même opposition qu'aux vers 8 et 15. — Entendez que l'esprit suit malgré lui le regard dans sa contemplation et se prête à cette sorte de résurrection imaginaire d'un passé lointain : ses souvenirs servent à repeupler les lieux devant lesquels passe le voyageur. La phrase entière est très confuse, surtout à cause de l'entassement des possessifs (v. les notes suivantes).

44. *Ses souvenirs* se rapporte grammaticalement au regard, logiquement à l'esprit. — *Les* représente ces bords (v. 39).

45. *Son deuil, ses charmes* se rapportent grammaticalement au poème (v. 41), dont les pages sont tour à tour pleines de douleur et de grâce.

46. *Leur éclat, leurs larmes* se rapportent à la fois, pour le sens, aux lieux contemplés et aux souvenirs qu'ils évoquent. Entendez : brille d'un éclat et pleure de larmes dont sont cause le spectacle de ces bords et les souvenirs qui s'y joignent.

54. *Guida*, dirigea, en l'attirant. V. IV, 18 (note). — *Paupière* : œil, regard. V. XIII, 54 (note).

Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter, 55
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre ;
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

XXI

HOMÈRE

Ce morceau fait suite au précédent, mais n'a guère de rapport avec lui. C'est une pure digression, mise à cette place et dans la bouche d'Harold par artifice. — Le poète chante la gloire d'Homère et invective contre l'engeance des critiques malveillants qui s'acharnent après le génie.

Homère ! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme, l'homme n'a plus le mot qui te mesure !
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer, 5
Et, dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poème.

1. *Du Pinde à l'Hellespont* : toute la Grèce, depuis le sommet des monts jusqu'à la mer. — Sur le *Pinde*, v. XVIII, 59. Son point culminant est à 2 574 mètres au-dessus de la mer. — L'*Hellespont* est le nom ancien du détroit des Dardanelles.

2. *Monument* : type. Le mot ne s'applique pas d'ordinaire à une personne.

4. *Homme*, c'est-à-dire quoique tu fusses, toi aussi, un homme. — Par ce mot et par ce qui suit, Lamartine se prononce contre la théorie, mise en vogue par Friedrich-August Wolf (1759-1825), d'après laquelle Homère n'aurait pas existé. Cette théorie est aujourd'hui abandonnée : les érudits admettent généralement qu'Homère fut le nom d'un aède très ancien, à qui ses descendants vouèrent un culte et qui devint bientôt légendaire. On lui attribua, entre autres compositions de génie, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui ne sont certainement pas du même temps l'une que l'autre, et qui, sous la forme où elles nous sont parvenues, ne sont ni l'une ni l'autre l'œuvre d'un auteur unique.

Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs !
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs ! 10
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme.
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé dans sa magnificence 15
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense ;
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives, 20
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde !

Cependant l'univers, de tes traces rempli, 25
T'accueillit, comme un dieu... par l'insulte et l'oubli !
On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire !...
Ta gloire ! Ah ! qu'ai-je dit ? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau ! 30
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,

10. *Un dieu.* Homère n'est pas plus un être surhumain, un « dieu », qu'un personnage imaginaire.

17. *Sympathique* : s'adaptant aux différents objets dont il reçoit l'image, comme s'il avait avec chacun d'eux une égale affinité.

22. *Aux ailes* : porté par les ailes. Sorte de complément instrumental. — Sur l'image, cf. VIII, 31 (note).

27. *On dit.* Allusion aux légendes qui couraient dans l'antiquité sur la misère du vieil aède, réduit à mendier son pain par le monde, souvent mal reçu ou maltraité. *L'Aveugle*, d'André Chénier, est le récit d'un épisode, d'ailleurs imaginaire, de cette existence errante.

30. Manière un peu confuse de dire que la gloire d'Homère, méconnu de son vivant, ne commença, comme pour tant d'autres, qu'après sa mort.

31. *Tes rivaux.* Ils avaient, disent les biographies antiques, poussé la jalousie jusqu'à lui dérober certaines de ses œuvres.

32. *Elle* : la gloire.

Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre ; 35
Et, de ces vils serpents qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles, 40
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris !
C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage.
Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu, 45
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu,
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle tout le temple et tourmente l'oreille,
Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots, 50
Comme un céleste accent, dans la vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,
Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et, tandis que le son lentement s'évapore, 55
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

33. *Ton dernier regard.* Métaphorique : Homère, d'après la tradition, était aveugle. Cf. XVII, 87.

36. *Ces vils serpents* : les critiques qui, dès l'antiquité, s'attaquèrent aux œuvres d'Homère.

40. *Zoïle*, sophiste et grammairien du IVe siècle ap. J.-C., célèbre pour sa manière étroite et acerbe de commenter les poèmes homériques. Son nom est devenu proverbial pour désigner un critique envieux et partial.

46. *L'airain suspendu* : la cloche. Cf. l'airain pieux (XXIII, 186) ; l'airain sonore (XXIX, 189).

51-52. *Soupire, expire.* V. II, 135-136 (note).

53. *Aux cieux.* V. XII, 4.

XXII

HAROLD MOURANT

Harold, sur le point de mourir, invoque la nature en ces vers :

I

« Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Élevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir ; triomphe ! tu survis !
Qu'importe ? Dans ton sein, que tant de vie inonde, 5
L'être succède à l'être, et la mort est féconde !
Le temps s'épuise en vain à te compter des jours,
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours !
Un astre dans le ciel s'éteint ? tu le rallumes !
Un volcan dans ton sein frémit ? tu le consumes ! 10
L'Océan de ses flots t'inonde ? tu les bois !
Un peuple entier périt dans les luttes des rois ?
La terre, de leurs os engraissant ses entrailles,
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles !
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas, 15
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas !
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas ! comme à présent, tu sembles lui sourire,
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité ! 20

7-8. *Jours, toujours.* V. II, 25-26 (note).
13. *Leurs os.* Syllepse.
17. *Au moment que.* V. X, 31 (note).
18. *Comme à présent.* Sous-entendu à moi.

« Quoi donc ! n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ?
N'as-tu point de pitié pour notre heure suprême ?
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure, 25
Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure,
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon,
Et que les flots, les vents, et la feuille qui tombe,
Diront : « Il n'est plus là ; taisons-nous sur sa tombe. » 30
Mais non : tu brilleras demain comme aujourd'hui !
Ah ! si tu peux pleurer, Nature, c'est pour lui !
Jamais être formé de poussière et de flamme
A tes purs éléments ne mêla mieux son âme ;
Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix, 35
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,
Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres ;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillants de l'air,
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair, 40
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,
Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages ;
Soit que, livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvants,

21 et suiv. Cf. Byron, *Lara*, II, 1 : « Quels que soient les regrets qui s'exhalent sur ta tombe muette, les cieux et la terre ne t'accorderont pas une larme ; aucun nuage ne deviendra plus sombre, aucune feuille ne tombera plus tôt, aucun zéphyr ne soupirera pour toi ; mais les vers rampants s'empareront de leur pâture, et prépareront tes dépouilles pour fertiliser la terre. »

22. *Notre heure suprême* : l'heure où nous nous voyons, toi et moi, pour la dernière fois.

27. *Rayon*. V. XIX, 1 (note).

32. *Lui*. On attendrait : moi ; *lui* est amené par « *il* n'est plus là » du v. 30.

33. *Être formé de poussière et de flamme*. Cf. Byron, *Manfred*, acte II, sc. II : « nous, moitié poussière et moitié dieux » ; et, pour le passage entier, *Harold*, III, XIII : « Au milieu des plus hautes montagnes il trouvait des amis, et sa demeure sur les flots de l'océan... Les déserts, les forêts, les cavernes, les vagues écumeuses étaient sa société chérie ; ces objets lui parlaient un langage qu'il trouvait plus intelligible que les livres de sa terre natale... »

36. *Horreur*, au sens latin : sentiment d'effroi pieux, que les païens éprouvaient en particulier en entrant dans leurs bois sacrés.

39. *Écueils brillants de l'air*. Cf. XX, 22 et la note.

J'aimasse à contempler une vague écumante 45
Crouler sur mon esquif en ruine fumante
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant !
Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée !
Plus l'homme s'éloigna de mon âme ulcérée, 50
Plus dans la solitude, asile du malheur,
Ta voix consolatrice enchanta ma douleur !
Et maintenant encore... à cette heure dernière...
Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
C'est le rayon brillant du soleil du midi 55
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi !

II

« Oui, seul, déshérité des biens que l'âme espère,
Tu me ferais encore un Éden de la terre,
Et je pourrais, heureux de ta seule beauté,
Me créer dans ton sein ma propre éternité ! 60
Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon âme
Réfléchît seulement son extase et sa flamme,
Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu,
Je pourrais... Mais j'expire... Arrête... encore adieu !
Adieu, soleils flottants dans l'azur de l'espace ! 65
Jours rayonnants de feux, nuits touchantes de grâce !
Du soir et du matin ondoyantes lueurs !
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs !
Sommets brillants des monts où la nuit s'évapore !
Nuages expirants, qu'un dernier rayon dore ! 70
Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux !
Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux !
Ondes de l'Océan, sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages !

45. *Contempler*, avec un infinitif pour complément, par analogie avec le verbe *voir*.
57. *Seul*. Quoique je sois seul et privé d'espérance.
63-64. *Dieu, adieu*. V. II, 25-26 (note).
69. *S'évapore*. La nuit, sombre et opaque aux flancs de la montagne, devient claire et vaporeuse autour de la cime.
74. *Vomissant, dévorant* : vomissant et dévorant tour à tour.

Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer !
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair !
Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire !
Harmonieux concerts de tous les éléments !
Bruit, silence, repos, parfums, ravissements ! 80
Nature enfin, adieu !... Ma voix en vain t'implore,
Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.
Mais la mort de plus près va réunir à toi
Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,
Et, les rendant aux flots, à l'air, à la lumière, 85
Avec tes éléments confondre ma poussière... »

86. Entendez : mêler à tes divers éléments les atomes qui constituent ma poussière. — Cf. Byron : « Ah ! lorsqu'un jour l'âme sera entièrement affranchie de cette forme odieuse, ... lorsque les éléments se réuniront aux éléments semblables, et que la poussière ne sera plus que la poussière, ne verrai-je pas réellement, sans en être ébloui, tout ce que je crois voir maintenant, les esprits aériens, la pensée incorporelle, et le génie de chaque lieu dont parfois je partage déjà l'immortelle existence ? Les montagnes, les vagues et les cieux ne sont-ils pas une partie de mon âme, comme je suis une partie d'eux-mêmes ?... » (*Har.*, III, LXXIV-LXXV). On peut rapprocher *Manfred*, a. I, sc. II : « Adieu, voûtes célestes... vous n'étiez point faites pour moi. Terre, je te rends ces atomes ! »

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

(1830)

XXIII

HYMNE DU MATIN

L'*Hymne du matin* fut écrit à Florence, en avril 1826. « Je crois, disait Lamartine, que j'ai fait comme le garçon charpentier le chef-d'œuvre qu'il doit prendre pour son enseigne. » (*Correspondance*, t. II, p. 332.)

Pourquoi bondissez-vous sur la plage écumante,
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons?
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante
En légers tourbillons?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie, 5
Forêts qui tressaillez avant l'heure du bruit?
Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie
Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,
Comme un front incliné que relève l'amour? 10
Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices
Des parfums qu'aspire le jour?

Ah! renfermez-les encore,
Gardez-les, fleurs que j'adore,
Pour l'haleine de l'aurore, 15

5. *Que l'aube essuie.* Ces mots doivent être pris dans un sens général. Au début de l'hymne, l'aube n'a pas encore paru.

Pour l'ornement du saint lieu !
Le ciel de pleurs vous inonde,
L'œil du matin vous féconde,
Vous êtes l'encens du monde
Qu'il fait remonter à Dieu. 20

Vous qui des ouragans laissiez flotter l'empire
Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux,
Sur l'onde qui gémit, sur l'herbe qui soupire,
Aquilons, autans, zéphyre,
Pourquoi vous éveillez-vous ? 25

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,
Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure ?
Oiseaux des ondes ou des bois,
Hôtes des sillons ou des toits,
Pourquoi confondez-vous vos voix 30
Dans ce vague et confus murmure
Qui meurt et renaît à la fois
Comme un soupir de la nature ?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,
Voix qui roulez sur le flot écumant, 35
Voix qui volez sur les ailes du vent,
Chantres des airs que l'instinct seul éveille,
Joyeux concerts, léger gazouillement,
Plaintes, accords, tendre roucoulement,
Qui chantez-vous pendant que tout sommeille ? 40
La nuit a-t-elle une oreille
Digne de ce chœur charmant ?

18. *L'œil du matin.* Cf. XIII, 53-54 (note).
20. *Il* : le monde. — Par une fiction familière à son imagination, Lamartine se représente la nature entière comme plongée pendant la nuit dans un complet engourdissement : les vents se calment, les vagues de la mer s'aplanissent, les feuillages cessent de s'agiter, les fleurs même cessent d'exhaler leurs parfums ; au matin, tout se ranime. Cf. XXVI, 41 et suiv.
21. *L'empire des ouragans* : l'Océan.
36. *Les ailes du vent.* V. VIII, 31 (note).
37. *L'instinct seul.* L'instinct qui vous fait, avant l'aube, pressentir le lever du jour.

Attendez que l'ombre meure,
Oiseaux, ne chantez qu'à l'heure
Où l'aube naissante effleure 45
Les neiges du mont lointain.
Dans l'hymne de la nature,
Seigneur, chaque créature
Forme à son heure en mesure
Un son du concert divin ; 50
Oiseaux, voix céleste et pure,
Soyez le premier murmure
Que Dieu reçoit du matin !

Et moi sur qui la nuit verse un divin dictame,
Qui sous le poids des jours courbe un front abattu, 55
Quel instinct de bonheur me réveille ? O mon âme,
Pourquoi me réjouis-tu ?

C'est que le ciel s'entr'ouvre, ainsi qu'une paupière
Quand des vapeurs des nuits les regards sont couverts ;
Dans les sentiers de pourpre aux pas du jour ouverts 60
Les monts, les flots, les déserts
Ont pressenti la lumière ;
Et son axe de flamme aux bords de sa carrière
Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière
Sur l'horizon roulant des mers. 65

Chaque être s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !

58. Cette strophe comprend trois temps successifs : 1° crépuscule précédant l'aube (v. 58-59) ; 2° premières lueurs de l'aube, avant-coureuses de la vraie lumière (v. 60-62) ; 3° apparition du soleil (v. 63-65).

59. Entendez : quand le regard est encore voilé comme d'une brume par les ténèbres de la nuit. C'est l'impression qu'on éprouve quand on se réveille avant le jour et qu'on ouvre les yeux en pleine obscurité.

60. *Dans les sentiers de pourpre...* dépend directement de *ont pressenti*. A la vue du ciel empourpré, toute la nature a senti que la lumière va paraître.

63. *Axe* : essieu ; pour char, par métonymie. Cf. VIII, 2. — *Bords*. V. IV, 6 (note).

65. *Roulant*. Cf. XVII,110 :

Sur l'abîme roulant des mers.

67. *Lui*. Le soleil, qui n'est pas nommé, mais dont tout parle.

C'est lui, c'est l'amour!
Dans l'ombre assouplie 70
Le ciel se replie
Comme un pavillon;
Roulant son image,
Le léger nuage
Monte, flotte et nage 75
Dans son tourbillon;
La nue orageuse
Se fend, et lui creuse
Sa pourpre écumeuse
En brillant sillon; 80
Il avance, il foule
Ce chaos qui roule
Ses flots égarés;
L'espace étincelle,
La flamme ruisselle 85
Sous ses pieds sacrés;
La terre encor sombre
Lui tourne dans l'ombre
Ses flancs altérés;
L'ombre est adoucie, 90
Les flots éclairés;
Des monts colorés
La cime est jaunie;
Des rayons dorés
Tout reçoit la pluie; 95
Tout vit, tout s'écrie:

72. *Pavillon*: tente. Le ciel semble s'écarter pour ouvrir passage au char solaire. Cf. *Psaumes*, CIV, 2: « Il (l'Éternel) étend les cieux comme un pavillon. »

73. *Son image*: l'image du soleil, reflété dans le nuage. Ce nuage, sorte de vapeur matinale, semble entraîné dans le tourbillonnement du char de feu.

77. *La nue orageuse*, par opposition au *léger nuage* du v. 74.

79. *Sa pourpre écumeuse*: son écume empourprée par l'aurore.

80. *Brillant sillon*. Cf. l'*éclatante ornière* du v. 64.

82. *Ce chaos* de nuages.

83. *Égarés*: désordonnés.

89. *Altérés*: de lumière. Ce mot annonce déjà la pluie de rayons v. 59.

C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !
C'est lui, c'est l'amour !

O Dieu, vois dans les airs ! l'aigle éperdu s'élance 100
Dans l'abîme éclatant des cieux ;
Sous les vagues de feu que bat son aile immense,
Il lutte avec les vents, il plane, il se balance ;
L'écume du soleil l'enveloppe à nos yeux :
Est-il allé porter jusques en ta présence 105
Des airs dont il est roi le sublime silence
Ou l'hommage mystérieux ?

O Dieu, vois sur les mers ! le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé, 110
Presse le mouvement de son flot cadencé,
Et dans ses lames garde encore
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé.
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
Dans un champ où la brise a balancé l'épi, 115
Un flot naît d'une ride ; il murmure, il sillonne
L'azur muet encor de l'abîme assoupi ;
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme ;
Le regard le perd un moment :
Où va-t-il ? Il revient, revomi par l'abîme, 120
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime ;
Le jour semble rouler sur son dos écumant ;
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base ;
Puis enfin, chancelant comme une vaste tour, 125
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,

104. *L'enveloppe à nos yeux.* Il disparaît à nos regards éblouis comme s'il avait plongé dans cet océan de flamme.

113. *Que la nuit a laissé.* La teinte de l'eau ne s'éclaircit pas aussi rapidement que celle du ciel.

118-120. *Abîme* (verbe), *abîme* (substantif). Rime faible. V. VIII, 75-76 (note).

Il croule, et sa poussière
En flocons de lumière
Roule et disperse au loin tous ces fragments du jour.

La barque du pêcheur tend son aile sonore 130
Où le vent du matin vient déjà palpiter,
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter,
Pareille au coursier qui dévore
Le frein qui semble l'irriter.

Le navire, enfant des étoiles, 135
Luit comme une colline au bord de l'horizon,
Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.
Léviathan bondit sur ses traces profondes,
Et, des flots par ses jeux saluant le réveil, 140
De ses naseaux fumants il lance au ciel les ondes
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue
La tente des matelots ;
L'air siffle, le ciel se joue 145
Dans la crinière des flots ;
Partout l'écume brillante
D'une frange étincelante
Ceint le bord des flots amers :
Tout est bruit, lumière et joie ; 150
C'est l'astre que Dieu renvoie,
C'est l'aurore sur les mers.

O Dieu, vois sur la terre ! un pâle crépuscule
Teint son voile flottant par la brise essuyé ;
Sur les pas de la nuit l'aube pose son pied ; 155

135. *Le navire*, par opposition à la *barque* du v. 130. — *Enfant des étoiles*. La barque du pêcheur ne quitte le rivage qu'au matin ; grâce aux étoiles qui dirigent et protègent sa route, le navire a voyagé pendant la nuit sur la haute mer

139. *Léviathan*. Animal monstrueux que décrit le *Livre de Job* (XL-XLI) et qui, d'après certains commentateurs, représente la baleine. — Ces vers sont une paraphrase du *Psaume* CIV, verset 26 : « C'est là (sur la mer) que les navires se promènent, et ce Léviathan que tu as formé pour s'y jouer. »

154. *Son voile* : le voile de la terre, les brumes matinales.

L'ombre des monts lointains se déroule et recule,
Comme un vêtement replié.
Ses lambeaux, déchirés par l'aile de l'aurore,
Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil ;
La pourpre les enflamme et l'iris les colore ; 160
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,
Comme des pavillons quand une flotte arbore
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée
Le rayon va pâlir sur les tours des cités, 165
Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,
Ces toits par l'innocence et la paix habités,
Sur la colline embaumée,
De jour et d'ombre semée,
Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés. 170

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle,
L'aurore les ramène au sillon commencé,
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,
Le vallon retentit sous le soc renversé ;
Au gémissement de la roue 175
Il mesure ses pas et son chant cadencé ;
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,
Et le chêne à sa voix secoue
Le baume des sillons que la nuit a versé.

L'oiseau chante, l'agneau bêle, 180
L'enfant gazouille au berceau,
La voix de l'homme se mêle
Au bruit des vents et de l'eau ;
L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne, 185

158. *L'aile de l'aurore.* V. VIII, 31 (note).
164. *De fumée* : la fumée qui s'élève des villes et que traversent les rayons du soleil.
165. *Rayon.* V. XIX, 1 (note).
166. *Les hameaux*, par opposition aux *cités*.
167. *Toits*, pour maisons. Métonymie usuelle chez tous les poètes. — Lamartine a employé inversement *demeure* pour toit (ci-dessous, XXIV, 125).

L'airain pieux qui résonne
Rappelle au Dieu qui le donne
Ce premier soupir du jour :
Tout vit, tout luit, tout remue,
C'est l'aurore dans la nue, 190
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour !

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton aurore
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain 195
Fait remonter vers toi les parfums du matin,
D'autres soleils, cachés par la nuit des distances,
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,
Vont porter dans l'espace à leurs planètes d'or
Des matins plus brillants et plus sereins encor. 200
Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle ;
Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle,
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits
N'ont été par ton souffle allumés et conduits
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures, 205
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,
Et te faire bénir par l'aurore des jours,
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours !

Oui, sans cesse un monde se noie
Dans les flots d'un nouveau soleil, 210
Les cieux sont toujours dans la joie,
Toujours un astre a son réveil ;
Partout où s'abaisse ta vue
Un soleil levant te salue,

186. *L'airain pieux.* Cf. XXI, 46 (note).
187. *Rappelle* : ramène, renvoie.
195. *L'abîme* des cieux. Cf. v. 101.
206. *L'un l'autre.* Cf. v. 199-200 : les soleils vont porter aux planètes la plus belle des heures, c'est-à-dire l'heure de l'aurore.
207-208. *Jours, toujours.* V. II, 25-26 (note). — *Sans cesse, à jamais et toujours.* Le poète s'efforce, par ce pléonasme, d'exprimer l'éternité.

Les cieux sont un hymne sans fin ! 215
Et des temps que tu fais éclore,
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,
Et l'éternité qu'un matin !

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vents, flamme,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix ! 220
Terre, exhale ton souffle ! homme, élève ton âme !
Montez, flottez, roulez, accomplissez vos lois !
Montez, volez à Dieu ! plus haut, plus haut encore !
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui ;
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore ; 225
Montez, il est là-haut ; descendez, tout est lui !

Et toi, jour, dont son nom a commencé la course,
Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,
La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source :
Tu finis dans l'éternité ! 230

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure,
Tu dois de son auteur rapprocher la nature ;
Il ne t'a point créé comme un vain ornement
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures, 235
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,
Et la louange à tout moment !

226. *Tout est lui.* Cf. IX, 46 (note).
227. *Son nom.* Le jour commence par une prière à Dieu.
229. *Rappelle* : ramène. — Ces quatre vers sont obscurs. Le poète veut dire que le jour finit comme il a commencé, par un acte d'adoration, et que le retour de la nuit, d'où il est sorti, le ramène à sa source, c'est-à-dire à Dieu.
232. Cette idée d'un acte d'adoration universel, quotidien, perpétuel, par lequel la nature entière s'élève à Dieu est, on le sait, familière à Lamartine.
236. *Les ailes des heures.* V. VIII. 31 (note).

XXIV

PENSÉE DES MORTS

Cette pièce paraît avoir été écrite en Italie, en 1827 ; c'est probablement elle que Lamartine avait d'abord intitulée *De Profundis* (v. *Correspondance*, t. III, p. 51).

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;
Voilà l'errante hirondelle 5
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais ;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts. 10

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois ;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix ;
Le soir est près de l'aurore ; 15
L'astre à peine vient d'éclore
Qu'il va terminer son tour ;
Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour. 20

L'aube n'a plus de zéphire
Sous ses nuages dorés ;
La pourpre du soir expire
Sur les flots décolorés ;

16. *L'astre* : le soleil. V. VIII, 73 (note).
18. *Par intervalle*. Au singulier pour la rime. V. IX, 64 (note).

La mer solitaire et vide 25
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif ;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif. 30

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison ;
La flûte aux accords champêtres 35
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours ;
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours ! 40

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille, 45
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers. 50

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir !
Quoique jeune sur la terre, 55
Je suis déjà solitaire

35. *Accords.* V. I, 16 (note).
45. *Par mille* : par milliers. Dans les locutions de ce genre, la correction demande un pluriel. Cf. la note du vers 18.
51. *Paupière.* V. XIII, 54 (note).

Parmi ceux de ma saison ;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime ? »
Je regarde le gazon. 60

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied la sait ; la voilà !
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
Jusqu'à l'indien rivage 65
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats ;
La voile passe et repasse ;
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas. 70

Ah ! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres 75
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : « N'es-tu par leur voix ? » 80

Du moins, si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents ;
Au fond des cœurs qui sommeillent, 85
Leurs souvenirs qui s'éveillent

62-64. *Voilà, là.* V. IV, 27-28 (note).
67. *Qu'il rapporte* : dont il rapporte la réponse.
69. *Son étroit espace* : la tombe.
74. *Accords.* V. I, 16 (note).
75. *Des ténèbres* : nocturne. V. VI, 49 (note).

Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés. 90

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés ;
Des baisers sont sur sa bouche ; 95
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi ;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
« Vous aime-t-on comme moi ? » 100

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau :
Triste, hélas ! dans le ciel même, 105
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : « Ma tombe est verte !
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! » 110

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur ;
Il n'est plus, notre âme est veuve ; 115
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié :
« Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié ? » 120

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant ;

C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure, 125
Avec celui qui les pleure,
Hélas ! ils dormaient hier ;
Et notre cœur doute encore
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair ! 130

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie, 135
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
« Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ? » 140

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage, 145
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé, 150
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

125. *Demeure*, pour : toit. V. XXIII, 167 (note).
145. *En avançant* : à mesure que nous avançons.
152. *Aimé*. Licence, pour *aimés*

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés !
Ils ont crié : « Que ta main soit bénie ! » 155
Dieu, tout espoir ! les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ? 160

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière 165
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas, 170
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire ; 175
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur :
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ? 180

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !

165. *Paupière.* V. XIII, 54 (note).
167. *Ces îles de lumière.* Les astres.

Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes, 185
Poussière, jouet du vent,
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant.
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent 190
Quelque lettre de ta loi,
O Père ! ô Juge suprême !
Ah ! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière, 195
Elle s'enfuit à ta voix ;
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts ;
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde 200
Et des cieux chancelleront ;
Si tu dis à l'innocence :
« Monte, et plaide en ma présence ! »
Tes Vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes 205
Ta propre immortalité ;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore ; 210
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter !

193. *Eux-même.* V. XIV, 83 (note).
204. *Tes Vertus.* Dans la hiérarchie céleste, les Vertus forment le cinquième chœur des Anges.
210. *Encore :* de nouveau.
213. *Par mille.* V. vers 45 et la note.

Les mondes que tu répares 215
Devant toi vont rajeunir.
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir :
Tu vis ! et tu vis ! Les âges,
Inégaux pour tes ouvrages, 220
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain.

O Père de la nature, 225
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien !
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même,
Triomphe en nous pardonnant !

XXV

L'OCCIDENT

Nous ne savons rien de la date ni des circonstances où cette harmonie fut écrite.

Et la mer s'apaisait comme une urne écumante
Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit,
Et, retirant du bord sa vague encor fumante,
Comme pour s'endormir, rentrait dans son grand lit;

220. *Tes ouvrages* : tes créatures.
226. *Abîme* s'oppose à *source*. Entendez : abîme où tout bien retourne.

2. *Qui s'abaisse*. Entendez : une urne dont l'écume s'abaisse.
3. *Retirant du bord*. Il ne s'agit pas de la marée descendante, mais du calme qu'amène l'approche de la nuit.

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage 5
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon,
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix, 10
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois;

Et dans mon âme, aussi pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature, 15
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour.

Et, vers l'occident seul, une porte éclatante
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer,
Et la nue empourprée imitait une tente
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer; 20

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,
Vers cette arche de feu tout paraissait courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avait craint de mourir.

La poussière du soir y volait de la terre, 25
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait;
Et mon regard long, triste, errant, involontaire,
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait; et mon âme oppressée
Restait vide et pareille à l'horizon couvert; 30
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert.

6. *Rayon*, au singulier. V. XIX, 1 (note).
7. *Image* : aspect, apparence.
12. Tout ce début est à opposer au début de l'*Hymne du matin* (ci-dessus, XXIII), où sont décrits au contraire le lever du soleil et le réveil des choses.
26. *Flottait*. Construit comme un verbe de mouvement : voguait en flottant.
29-32. Cf. Chateaubriand, *René* : « Une haute colonne se montrait seule

O lumière! où vas-tu? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous?
Poussière, écume, nuit; vous, mes yeux; toi, mon âme,
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

A toi, grand Tout, dont l'astre est la pâle étincelle,
En qui la nuit, le jour, l'esprit vont aboutir!
Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir!... 40

XXVI

L'INFINI DANS LES CIEUX

« J'ai roulé des milliers de fois cette pensée dans mes yeux et dans mon esprit, en regardant du haut d'un promontoire ou du pont d'un vaisseau le soleil se coucher sur la mer, et plus encore en voyant l'*armée des étoiles* commencer, sous un beau firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu. Quand on pense que le télescope d'Herschel a compté déjà plus de cinq millions d'étoiles; que chacune de ces étoiles est un monde plus grand et plus important que ce globe de la terre; que ces cinq millions de mondes ne sont que les bords de cette création; que, si nous parvenions sur le plus éloigné, nous apercevrions de là d'autres abîmes d'espace infini comblés d'autres mondes incalculables, et que ce voyage durerait des myriades de siècles, sans que nous pussions atteindre jamais les limites entre le néant et Dieu, on ne compte plus, on ne chante plus; on reste frappé de vertige et de silence, on adore, et l'on se tait. » (*Commentaire* de Lamartine.)

La date de la composition est inconnue.

C'est une nuit d'été; nuit dont les vastes ailes
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles;
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini;

debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont éprouvée. » C'est à peu près la même comparaison, intervertie.

34. *Aquilons*. V. I, 52 (note).

37. *Grand Tout*. V. IX, 46 et la note. — *L'astre*: le soleil. V. VIII, 73 (note).

Nuit où le firmament, dépouillé de nuages, 5
De ce livre de feu rouvre toutes les pages :
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard
Dans un double horizon se répand au hasard,
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée
Flotter comme une mer où la lune est bercée. 10

L'harmonieux éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos 15
L'ombre de son rivage onduler sous les flots.
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore ;
Elle déroule au loin ses horizons divers
Où se joua la main qui sculpta l'univers. 20
Là, semblable à la vague, une colline ondule ;
Là le coteau poursuit le coteau qui recule,
Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;
Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève, 25
La vague des épis s'abaisse et se relève ;
Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus,
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre ; 30
Comme un nuage noir, les profondes forêts
D'une tache grisâtre ombragent les guérets,
Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,
Où le regard confus dans les vapeurs se noie,

6. *Livre de feu.* Cf. v. 87 et suiv.
11. *Harmonieux* : qui met de l'harmonie dans les choses, en en adoucissant et en en fondant les contours. — *Dans ses vagues.* C'est encore le ciel comparé à une mer Cf. XX, 22 (note).
17. *Rayon.* V. XIX, 1 (note).
26 *La vague des épis.* Cf. XXIII, 114, la comparaison inverse.
27-28. *Rompus, interrompus.* V. II, 25-26 (note).
34. *Confus.* Équivaut à un adverbe : confusément.

Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé, 35
Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,
Comme un vaste miroir brisé par la poussière,
Réfléchit dans l'obscur des fragments de lumière.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit! 40
Ce sommeil, qui d'en haut tombe avec la rosée
Et ralentit le cours de la vie épuisée,
Semble planer aussi sur tous les éléments,
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature; 45
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure;
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix;
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois;
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,
Roule à peine à la plage une lame plaintive. 50
On dirait, en voyant ce monde sans échos,
Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence,
Et dont le regard seul atteste l'existence,
Que l'on contemple en songe, à travers le passé, 55
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.
Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix, 60
Comme pour attester, dans leur cime sonore,
Que ce monde assoupi palpite et vit encore.

Un monde est assoupi sous la voûte des cieux?
Mais dans la voûte même où s'élèvent mes yeux,
Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,
Trahis par leur splendeur, étincellent dans l'ombre!
Les signes épuisés s'usent à les compter,
Et l'âme infatigable est lasse d'y monter!

43. V. XXIII, 20 (note).
59. Entendez : qui s'y brise parfois.
67. *Les signes* : la série des nombres.

Les siècles, accusant leur alphabet stérile,
De ces astres sans fin n'ont nommé qu'un sur mille ; 70
Que dis-je ? aux bords des cieux, ils n'on vu qu'ondoyer
Les mourantes lueurs de ce lointain foyer :
Là l'antique Orion, des nuits perçant les voiles,
Dont Job a le premier nommé les sept étoiles ;
Le navire fendant l'éther silencieux, 75
Le bouvier dont le char se traîne dans les cieux,
La lyre aux cordes d'or, le cygne aux blanches ailes,
Le coursier qui du ciel tire des étincelles,
La balance inclinant son bassin incertain,
Les blonds cheveux livrés au souffle du matin, 80
Le bélier, le taureau, l'aigle, le sagittaire,
Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,
Tout ce que les héros voulaient éterniser,
Tout ce que les amants ont pu divniser,
Transporté dans le ciel par de touchants emblèmes, 85
N'a pu donner des noms à ces brillants systèmes.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,
Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert ;
Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,
Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage ! 90
Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain
Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,
Et l'œil voit, ébloui par ces brillants mystères,
Étinceler sans fin de plus beaux caractères.
Que dis-je ? à chaque veille, un sage audacieux 95
Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux :

70. *Sans fin* : innombrables.

73. *Orion* ou le Chasseur. La plus belle des constellations visibles dans nos pays. Elle est nommée deux fois dans le *Livre de Job* (IX, 9 ; XXXVIII, 31).

75. Le *Navire* ou Argo, le *Bouvier*, la *Lyre*, le *Cygne*, le *Cheval* ou Pégase, la *Balance*, le *Bélier*, le *Taureau*, l'*Aigle*, le *Sagittaire* : autres constellations, citées à peu près au hasard. Les *cheveux* sont la Chevelure de Bérénice. — A l'origine de chacun de ces noms est une légende. L'imagination du poète leur restitue leur sens propre et tire de là une peinture singulièrement pittoresque et animée de la voûte céleste.

86. Entendez : n'a pas suffi à donner des noms à tous ces brillants systèmes.

Depuis que le cristal qui rapproche les mondes
Perce du vaste éther les distances profondes,
Et porte le regard, dans l'infini perdu,
Jusqu'où l'œil du calcul recule confondu, 100
Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre
Qui laisse en se brisant évanouir son ombre;
Ses feux, multipliés plus que l'atome errant
Qu'éclaire du soleil un rayon transparent,
Séparés ou groupés, par couches, par étages, 105
En vagues, en écume, ont inondé ses plages,
Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui,
Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui,
Voit cent fois, dans le champ qu'embrasse sa paupière,
Des mondes circuler en torrents de poussière! 110
Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés 115
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.
C'est de là que prenant leur vol au jour écrit,
Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid, 120
Ils commencent sans guide et décrivent sans trace
L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,
Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,
Renouveler des cieux toujours à leur matin.

102. *Évanouir*, pour s'évanouir. V. I, 26 (note). — *Son ombre* : l'ombre qu'elle interposait entre nos regards et le ciel.

103. *L'atome errant*. Les grains de poussière qui flottent dans un rayon de soleil.

108. Entendez : lorsqu'il cherche à retrouver dans l'espace un astre qui lui a échappé.

109. *Paupière*. V. XIII, 54 (note).

112. *Ces lueurs*. La voie lactée, formée, selon la mythologie, des gouttes de lait qu'Hercule fit jaillir du sein de Junon, qui le nourrissait.

115. *Des astres futurs*. La voie lactée est en réalité une immense nébuleuse, constituée, ainsi que l'a prouvé Herschel, par un amas d'étoiles innombrables, mais déjà formées. Le poète semble confondre avec la nébuleuse hypothétique d'où serait sorti, d'après certains savants, tout le système solaire.

Et l'homme cependant, cet insecte invisible, 125
Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,
Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,
Leur assigne leur place, et leur route, et leurs lois,
Comme si, dans ses mains que le compas accable,
Il roulait ces soleils comme des grains de sable! 130
Chaque atome de feu que dans l'immense éther,
Dans l'abîme des nuits, l'œil distrait voit flotter,
Chaque étincelle errante aux bords de l'empyrée,
Dont scintille en mourant la lueur azurée,
Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon, 135
Chaque teinte du ciel qui n'a pas même un nom,
Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,
Qui, de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,
Guident, en gravitant dans ces immensités,
Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés, 140
Et tiennent dans l'éther chacun autant de place
Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse,
Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin,
Et Saturne obscurci de son anneau lointain!

Oh! que tes cieux sont grands! et que l'esprit de l'homme 145
Plie et tombe de haut, mon Dieu! quand il te nomme!
Quand, descendant du dôme où s'égaraient ses yeux,
Atome, il se mesure à l'infini des cieux,
Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,
Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : Que suis je? 150
Oh! que suis-je, Seigneur! devant les cieux et toi?
De ton immensité le poids pèse sur moi,
Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable;

131-132. *Éther, flotter.* Rime normande. Cf. XLIII, 101-102; XLIV, 49-50.
133. *Empyrée* : ciel ; proprement région des feux éternels.
134. *En mourant* : en disparaissant à l'horizon.
143. *Sa lune et sa terre.* La lune et la terre de notre système solaire, par opposition aux autres terres et aux autres lunes qui gravitent autour des autres soleils. — *L'astre du matin* est Vénus. La terre, Vénus et Saturne sont mis ici, à titre d'exemples, pour toutes les planètes de notre système solaire. De même, la lune et l'anneau de Saturne représentent les satellites de ces planètes.
154. *Ces,* démonstratif et péjoratif. Il s'agit des grains de sable de la mer.

Car ce sable roulé par les flots inconstants, 155
S'il a moins d'étendue, hélas! a plus de temps :
Il remplira toujours son vide dans l'espace
Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place.
Son sort est devant toi moins triste que le mien :
L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien, 160
Il ne se ronge pas pour agrandir son être,
Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître;
D'un immense désir il n'est point agité;
Mort, il ne rêve pas une immortalité!
Il n'a pas cette horreur de mon âme oppressée, 165
Car il ne porte pas le poids de ta pensée.

Hélas! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté?
J'étais heureux en bas dans mon obscurité;
Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie
Me paraissaient un sort presque digne d'envie; 170
Je regardais d'en haut cette herbe; en comparant,
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant, 175
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant!
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde;
Et mon propre regard, comme honteux de soi,
Avec un vil dédain se détourne de moi. 180
Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :
Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil qu'il te coûte!
Et mes yeux desséchés retombent ici-bas,
Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas,

157. *Son vide.* Le vide qu'il ferait en disparaissant.
166. *Ta pensée.* Entendez : le poids dont la pensée de Dieu m'accable. Cf. v. 152.
175. *Lui* : l'insecte.
176. *Lui* : Dieu.
180. *Vil.* Emploi hardi du mot au sens actif : méprisant.
183. *Desséchés.* Métaphorique : désabusés, désenchantés.

Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule 185
Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule :
Atomes animés par le souffle divin,
Chaque rayon du jour en élève sans fin ;
La minute suffit pour compléter leur être,
Leurs tourbillons flottants retombent pour renaître ; 190
Le sable en est vivant, l'éther en est semé,
Et l'air que je respire est lui-même animé !
Et d'où vient cette vie, et d'où peut-elle éclore,
Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore ?
Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon, 195
Si ce regard divin n'y portait son rayon ?
Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature !
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure ;
Et devant l'Infini, pour qui tout est pareil,
Il est donc aussi grand d'être homme que soleil ! 200
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,
Et mon cœur se console, et je dis à mon âme :
Homme ou monde, à ses pieds, tout est indifférent ;
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand !

Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères, 205
Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères !
Rendons gloire, là-haut et dans nos profondeurs,
Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,
Et toi par ta pensée, homme, grandeur suprême,
Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même, 210
Écho que dans son œuvre il a si loin jeté
Afin que son saint nom fût partout répété !
Que cette humilité qui devant lui m'abaisse
Soit un sublime hommage, et non une tristesse ;
Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux, 215
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux !

véritable hymne d'adoration

207. *Rendons gloire.* Sous-entendu : à Dieu.
209. *Grandeur suprême.* Apposition à *pensée.* L'apostrophe *homme* forme une sorte de parenthèse.

XXVII

LE CHÊNE

Jéhovah, le Chêne, l'Humanité, l'Idée de Dieu forment une suite de quatre harmonies destinées à montrer que tout, dans l'univers, parle de Dieu et révèle sa présence. Nous détachons la seconde de ces harmonies.

Lamartine l'écrivit à Florence, en 1826. « Il y a, dit-il dans son *Commentaire*, aux bains de Casciano, en Toscane, entre Pise et Florence, un chêne qui était déjà fameux par sa masse et par sa vétusté dans les guerres de 1300 entre les Pisans et les Toscans. Il n'a pas pris un jour ni un cheveu blanc depuis ces cinq siècles. Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à quatre-vingts pieds du sol ; et ses bras immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune. »

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre ; 5
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons ;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule, confondu dans les débris mouvants, 10
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient, l'aquilon soulève

12. *L'aile des vents.* V. VIII, 31 (note). — Ce vers rappelle par son ampleur le vers célèbre de La Fontaine :

Celui de qui la tête au ciel était voisine.
(*Fables*, I, XXII).

13. *L'aquilon.* V. I, 22 (note).

La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève 15
En laisse retomber un peu.
Le printemps, de sa tiède ondée,
L'arrose comme avec la main :
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin. 20

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer ;
Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer ! 25

Il vit, ce géant des collines ;
Mais, avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête, 30
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui ;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui. 35

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble, 40
Son ancre va chercher le sable

22. *Pénétrer.* L'image est précisée au vers suivant.
24. *L'audace* du savant ou du philosophe, qui prétend tout expliquer et doit renoncer pourtant à expliquer la vie. Cf. *Cours familier de Littérature*, Ier Entretien : « On devrait écrire sur le frontispice de toutes les sciences physiques ou métaphysiques, à la borne des choses explicables : « Arrêtez-« vous là ! Vous êtes au bord de l'abîme ! Contemplez ! admirez ! adorez ! « n'expliquez pas ! On n'escalade pas la pensée de Dieu... »
38. *Son empire.* La pleine mer.
40. *Filer.* Terme propre dans la langue des marins On dit même plus brièvement : filer un câble.

Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents. 45

Il vit ! Le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier.
Mais sa feuille boit la rosée, 50
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours,
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie
Pour qui les siècles sont des jours. 55

Les sillons où les blés jaunissent,
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons ;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule : 60
La tour monte, vieillit, s'écroule ;
L'hiver effeuille le granit ;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui ? voyez, il rajeunit ! 65

Son tronc que l'écorce protège,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux ;

45. *Roulis*. Au sens propre, le balancement du navire. Le mot est appliqué par transposition aux vents, cause de ce balancement.

47. *Qui couvre* : qui doit couvrir ; mais le présent est bien plus expressif.

57. *Sous les pas changeants des saisons* se rattache au vers suivant.

58. *Vêtissent*, pour vêtent. Ce présent de l'indicatif, grammaticalement incorrect, se rencontre fréquemment chez les meilleurs écrivains, surtout au XVIIIe siècle. Voltaire, Buffon, Montesquieu l'emploient couramment. Cf. Delille, *Paradis perdu*, VII :

De leurs molles toisons les brebis se vêtissent.

— Lamartine a formé de même l'imparfait *vêtissait* (XXIX, 176 ; XXXIII, 26).

68. *Feuille*, pour feuillage. Cf. XXXIV, 37 ; XL, 29 ; 61.

Ses bras que le temps multiplie, 70
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent. 75

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour;
Comme de nocturnes fantômes, 80
Les vents résonnent dans ses dômes;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir. 85

La nef, dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre 90
Des flancs de la colline sombre

73. Cf. dans la *Chute d'un Ange*, cette peinture, plus animée encore, des cèdres du Liban :

> Leurs gigantesques bras sont des membres vivants
> Qu'ils savent replier sous la neige ou les vents.

74. *Carrière*. Amené par la comparaison avec un lutteur.
81. *Ses dômes*. Cf. 97 : ses toits.
85. *Si* : lorsque, pour peu que.
86. *Implore* : cherche avidement. V. VII, 25 (note).
89. *Pyramider*. Terme pittoresque, familier à Lamartine, en prose comme en vers. Cf. *Raphaël*, XXXIX : « L'abbaye de Haute-Combe pyramidait e noir devant nous, de l'autre côté du lac. » *Voyage en Orient*, t. I, p. 71 : « Au-dessus du corps sombre du bâtiment, le nuage de toutes ses voiles était groupé pittoresquement et pyramidait autour de ses mâts. » *Id.*, t. II, p. 158 : « Des terrasses de maisons sans nombre pyramidaient comme des gradins d'étage en étage. » *Corresp.*, t. III, p. 157 : « J'y bâtis (à Saint-Point) des tours crénelées pour pyramider avec les sapins que je plante. » Il appelle de même les sommets alpestres « pyramides des airs » (XXIX, 35) et qualifie de « pyramidal » l'arbre des hautes cimes destiné à faire un mât (XLVII, 119).

Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux. 95

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités ;
Là, près des ruches des abeilles, 100
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables
Qu'écrase un lézard endormi. 105

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil ;
Cette intelligence divine 110
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin ;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin ; 115

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui :

98-99. Entendez : ayant, portant des empires dans ses racines, des cités sous son écorce.

101. *Arachné* : l'araignée. D'après la mythologie, Arachné était une habile ouvrière en tapisserie que Minerve changea en araignée. V. Ovide, *Métam.*, VI, 1-145.

103. *Guide*. V. IV, 18 (note).

112-115. *Fin, fin*. Rime très défectueuse : c'est le même mot pris dans deux acceptions différentes (1° but, 2° terme). Cf. XXXVI, 214.

115. *Sans nombres*. Le pluriel, par licence poétique. De même pour *nourritures*, au v. 118.

119. *Dans les siècles* : éternellement. Comme on dit : dans le passé, dans l'avenir.

Tout cela n'est qu'un gland fragile 120
Qui tombe sur le roc stérile
Du bec de l'aigle ou du vautour ;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière
Et qu'échauffe un rayon du jour ! 125

Et moi, je dis : Seigneur, c'est toi seul ; c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté !
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce, 130
Et mon œil dans sa masse et son éternité !

XXVIII

ÉTERNITÉ DE LA NATURE
BRIÈVETÉ DE L'HOMME

« C'est une des poésies de ma jeunesse qui me rappellent le plus à moi-même le modèle idéal du lyrisme, dont j'aurais voulu approcher, » dit Lamartine de cette harmonie. Il la date de 1828, à Florence.

130. *Son* se rapporte au chêne, qui n'a plus été désigné directement depuis le vers 97.
131. Cf. *Chute d'un Ange*, 1re Vision, *Chœur des cèdres du Liban* :

Oh ! gloire à toi, Père des choses !
Dis quel doigt terrible tu poses
Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme,
Qu'écraserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps !

Pour que de ce cône fragile,
Végétant dans un peu d'argile,
S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages,
Et les passereaux par milliers !

Et quel puissant levain de vie
Dans la sève, goutte de pluie

CANTIQUE

Roulez dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité !
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité !
Et vous, comètes vagabondes, 5
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux,
Sortez des limites tracées,
Et révélez d'autres pensées
De Celui qui pensa les cieux ! 10

Triomphe, immortelle nature,
A qui la main pleine de jours
Prête des forces sans mesure,
Des temps qui renaissent toujours !
La mort retrempe ta puissance ; 15
Donne, ravis, rends l'existence
A tout ce qui la puise en toi !
Insecte éclos de ton sourire,
Je nais, je regarde et j'expire :
Marche, et ne pense plus à moi ! 20

Vieil Océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,

Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent le réseau !

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine
Verdisse l'immense colline
Qui végète dans un seul tronc !

9. *D'autres pensées* : des pensées nouvelles, étrangères au plan primitif du Créateur, l'apparition des comètes rompant, pour ainsi dire, l'ordre général des phénomènes célestes.

11. Cf. XXII, 1.

12-14, 32-34. *Jours, toujours.* 38-39. *Confondre, fondre.* V. II, 25-26 (note).

Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament !
Pendant que les empires naissent, 25
Grandissent, tombent, disparaissent
Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive, et dis aux tempêtes :
« Où sont les nids des nations ? » 30

Toi qui n'es pas lasse d'éclore
Depuis la naissance des jours,
Lève-toi, rayonnante aurore,
Couche-toi, lève-toi toujours !
Réfléchissez ses feux sublimes, 35
Neiges éclatantes des cimes,
Où le jour descend comme un roi !
Brillez, brillez pour me confondre,
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,
Vous subsisterez plus que moi ! 40

Et toi qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrable des humains,
Survis au temps qui me consume, 45
Engloutis-moi dans ton écume :
Je sens moi-même mon néant.
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?
Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'Océan. 50

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons ;
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons ;
Une existence évanouie 55
Ne fait pas baisser d'une vie

41. *Abaisse, élève,* pour abaisses, élèves. V. XV, 31-33 (note).

Le flot de l'être toujours plein ;
Il ne vous manque, quand j'expire,
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein. 60

Vous allez balayer ma cendre :
L'homme ou l'insecte en renaîtra.
Mon nom brûlant de se répandre
Dans le nom commun se perdra.
Il fut ! voilà tout. Bientôt même 65
L'oubli couvre ce mot suprême,
Un siècle ou deux l'auront vaincu ;
Mais vous ne pouvez, ô nature,
Effacer une créature.
Je meurs ; qu'importe ? j'ai vécu ! 70

Dieu m'a vu ! le regard de vie
S'est abaissé sur mon néant ;
Votre existence rajeunie
A des siècles, j'eus mon instant !
Mais, dans la minute qui passe, 75
L'infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété,
Et j'ai vu dans ce point de l'être
La même image m'apparaître
Que vous dans votre immensité ! 80

Distances incommensurables,
Abîmes des monts et des cieux,
Vos mystères inépuisables
Se sont révélés à mes yeux :
J'ai roulé dans mes vœux sublimes 85
Plus de vagues que tes abîmes
N'en roulent, ô mer en courroux !
Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous ! 90

58-59. *Expire, respire.* V. II, 135-136 (note).
73. *Rajeunie* : sans cesse rajeunie. Cf. XIX, 107 (note).

De l'Être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui ;
Et sa rayonnante pensée 95
Dans la mienne s'est retracée,
Et sa parole m'a connu ;
Et j'ai monté devant sa face,
Et la nature m'a dit : « Passe ;
Ton sort est sublime, il t'a vu ! » 100

Vivez donc vos jours sans mesure,
Terre et ciel, céleste flambeau,
Montagnes, mers ! et toi, nature,
Souris longtemps sur mon tombeau !
Effacé du livre de vie, 105
Que le néant même m'oublie !
J'admire et ne suis point jaloux.
Ma pensée a vécu d'avance,
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous ! 110

XXIX

MILLY OU LA TERRE NATALE

Cette pièce célèbre fut écrite à Florence, au commencement de 1827.

On trouve des descriptions en prose de Milly dans les *Confidences*, IV, v-vi, et dans les *Mémoires inédits*, I, vi et suivants. Voir aussi *la Vigne et la Maison* (ci-dessous, L). — Cf. Introduction, p. vii.

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;

97. *Sa parole m'a connu* : il m'a appelé par mon nom, comme il appela Moïse sur l'Horeb (*Exode*, III, 4).

98. *J'ai monté devant sa face*. Comme Moïse sur l'Horeb et sur le Sinaï.

Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne, 5
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour 10
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme 15
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni; 20
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure, 25
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture

12. *Du jour* : des événements de la journée. Cf. XXXIV, 32 :

Je lui conte mon jour, il me conte le sien.

14. *Pèlerin* : étranger, voyageur (lat. *peregrinus*). Cf. La Fontaine, *Philémon et Baucis* :

Tous deux (Jupiter et Mercure) en pèlerins vont visiter les lieux.

— Le « *pèlerinage* » d'Harold, ce sont de même les voyages d'Harold.

15. *Inanimés*. Dépourvus de vie (lat. *anima*), mais non d'âme (lat. *animus*).

17. *J'ai vu*. En Italie.

21. *Citrons, olives*, pour citronniers, oliviers.

22. *Leurs ombres*. Cf. v. 50 : leur image sombre. — *Fugitives*. Elles vont et viennent, selon l'heure du jour et l'état du ciel.

Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière, 30
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs, 35
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser, 40
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore, 45
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre, 50
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux;
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,

28. *Leurs* se rapporte aux mers (v. 25). — *Assouplis*, pour souples, mous. V. XIV, 68 (note).
30. *Poussière* (d'eau). L'écume rejaillit en poussière sur les écueils.
33. *Sans rideau* ne s'accorde guère avec *l'onduleuse ceinture des flots* (v. 26); mais le poète et, avec lui, le lecteur ont perdu de vue la première image.
35. *Pyramides*. Cf. XXVII, 89 (note).
41. *Arcs fumants*. Les cascades.
42. *Poudre* : poussière (sens classique).
45. *Que la pensée adore* : chers aux penseurs, aux rêveurs.
47. *Derniers*. Les plus bas (cf. v. 37 : *descendant* par étages).
53. *Ces bords*. Naples et la Campanie ; cf. XIX, 14 et la note. — Pour le tombeau de Virgile, v. XIX, 31 (note). C'est sur le désir du poète que ses restes furent déposés en cet endroit.

Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula, 55
Et Cume, et l'Élysée : et mon cœur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné, 60
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge 65
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable, 70
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été, 75
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,

55. *La Sibylle.* Prophétesse légendaire qui habitait une grotte dans les environs de Cumes et qu'Énée va consulter au VIe livre de l'*Énéide.*

56. *Cume* (pour Cumes). Ville de Campanie, au sommet d'une montagne dominant la mer Tyrrhénienne. — *L'Élysée.* V. XIX, 27 et la note.

57. *Une montagne aride.* Cf. *Confidences*, IV, IV : « Des montagnes nues et sans culture étendent en pentes rapides et rocailleuses des pelouses grises, où l'on distingue comme des points blancs de rares troupeaux. Toutes ces montagnes sont couronnées de quelques masses de rochers qui sortent de terre, et dont les dents usées par le temps et les vents présentent à l'œil les formes et les déchirures de vieux châteaux démantelés. »

61. *Fuyant.* Par suite des éboulements.

62. *A peine* : avec peine.

63. *Rocs* : débris de rocs, cailloux.

67. *Ils.* Les champs.

69. *Cherchant en vain l'érable.* Allusion à l'usage, pratiqué dans certaines contrées, de « marier » la vigne à différents arbres.

77. *Qui veille.* Cf. v. 264 : aux heures du sommeil.

78. *Ne rappellent au cœur.* Entendez : lieux dont rien de doux et d'agréable n'aide à garder le souvenir. Cf. v. 130.

Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain. 80
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre 85
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique. 90
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie ;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison, 95
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;

80. *La cigale.* Plus exactement, le grillon. Cf. XXXI, 40.

81. *Déserts.* V. I, 34 (note). — *Toit.* V. XXIII, 167 (note). — « Bâtie dans les creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une assez haute montagne, ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noiratre, à l'extrémité d'un étroit jardin... Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. » (*Confid.*, IV, IV).

86. *Le hasard*, non, mais le caprice du poète, qui en fait l'aveu dans son *Commentaire* : « (Ma mère) vit que j'avais parlé d'un lierre qui tapissait, au nord, le mur humide et froid de la maison. C'était une erreur, le lierre n'existait pas ; il n'y avait que de la mousse, des vignes vierges, des pariétaires. Ma mère, qui était la sincérité jusqu'au scrupule (*sic*), souffrit de ce petit mensonge poétique. Elle ne voulut pas que son fils eût menti, même pour donner une couleur de plus à un tableau imaginaire ; elle planta de ses propres mains un lierre à l'endroit où il manquait... En peu d'années, il habilla complètement le mur »

89. *Sa volute* : ses sinuosités naturelles.

90. *Portique* : vaste porte. La porte d'entrée de la maison de Milly « tenait de la physionomie d'un donjon » (*Mémoires inédits*, I, VII).

94. *Rétrécie*, pour étroite. V. XV, 68 (note).

97. *Tapis* : pelouses émaillées de fleurs.

98. *Bois*, pour bosquets.

Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds, 100
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde, 105
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue, 110
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons, 115
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin : 120
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,

104. Entendez : sous les rameaux desquels j'ai souvent dormi et fait de beaux songes dans mon enfance.

106. *Profonde*. Équivaut à un adverbe : profondément. — Le poète embellit : ce *puits* était une simple citerne recueillant les eaux de pluie (*Confid.*, IV, v).

107. *Où* porte sur *puise*, et non sur *dépose*.

108. *Bords*. V. IV, 6 (note).

109. *Une aire*. Sujet sans verbe. Il y a une sorte d'anacoluthe : la phrase, commencée normalement (un puits cache son eau), se poursuit, à partir d'ici, par une simple énumération (une aire, ... des instruments rustiques, des jougs, des chars, des essieux, des socs). — *L'argile étendue* : la terre battue.

115. *Rayons*. Les rayons de la roue, restés attachés à l'essieu.

117. *Sa prison*. L'horizon borné qui emprisonne le regard.

Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure, 125
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images, 130
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons, 135
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas, 140
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages, 145
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime. 150
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,

125. *Où*. C'est-à-dire : abris où.
138. *Gravit*. V. XV, 321 et la note.
148. *Qu'un site nous conserve* : que nous retrouvons ou qui se ravivent pour nous en face d'un paysage.
153. *Thèbe* (pour Thèbes). Ville de la Haute-Égypte, capitale de l'empire égyptien dans la période où il eut le plus d'éclat, sous les rois de la onzième à la vingtième dynastie. Sa grandeur était proverbiale dans l'antiquité ; ses

Le sang humain versé pour le choix des tyrans, 155
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands !
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain : 160
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure.
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père, 165
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire, 170
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu.
Voilà la place vide où ma mère, à toute heure,
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain, 175
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim ;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive

ruines sont gigantesques. — *Palmyre.* Ville célèbre, située dans une oasis du désert qui sépare la Syrie de l'Arabie. C'est la Tadmor de la Bible, dont la fondation remonterait à Salomon. Palmyre fut au IIe siècle après J.-C. la capitale de la fameuse reine Zénobie. Il en reste des ruines imposantes.

155. *Pour le choix des tyrans.* Hémistiche de Corneille :

> Romains contre Romains, parents contre parents,
> Combattaient seulement pour le choix des tyrans.'
> (*Cinna*, a. I, sc. III).

157. *A rattaché sa trame.* Cf. v. 148.

169. *Sa gloire* : son époque héroïque. Le père de Lamartine avait été blessé à la journée du 10 août 1792 en combattant pour le roi, puis, fait prisonnier, avait failli être passé par les armes.

170. *Des rois.* Il ne semble pas que le chevalier de Lamartine eût assisté lui-même à l'exécution de Louis XVI.

176. *Vêtissait*, pour vêtait. V. XXVII, 58 (note). — Sur la charité de Mme de Lamartine et le rôle qu'elle faisait jouer à ses enfants dans la distribution de ses aumônes, voir *Confidences*, V, II.

177. *Toits.* V. XXIII, 167 (note).

Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants, 180
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières : 185
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières. »
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait;
Voilà l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore, 190
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé, 195
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,

178. *L'olive* : l'huile. Cf. A. Chénier :

Et l'olive a coulé sur ses membres luisants.

(*Œuvres complètes*, éd. Dimoff, t. I, p. 155.)

— Comparer *Confidences, loc. cit.* : « Elle faisait de la médecine son étude assidue pour l'appliquer aux indigents... Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés ; l'autre les bandes de linge pour les compresses... Elle ne nous écartait pas des plus affreux spectacles de la misère, de la douleur et de l'agonie. Je l'ai vue souvent debout, assise ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé Dieu, au son de sa douce voix. »

185. *Paupières*. V. XIII, 54 (note).

189. *L'airain sonore*. V. XXI, 46 (note).

194. *Que nous sentions en elle*. « Toutes nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuse devant nous et avec nous. » (*Confid.*, V, 1). Comparez à ce passage tout le chapitre des *Confidences*.

197. *Génisse*. Lamartine a encore quelquefois la superstition du mot noble. Cf. XXXVII, 29 ; XL, 62 ; etc.

La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux, 200
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance, 205
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux!
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries. 210
Là, mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux;
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer, 215
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord. 220
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone, 225
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais, sur la pierre assis près des vieillards,

201. *Exact* : passant régulièrement dans ses douze demeures. Les anciens appelaient « maisons » du soleil les douze signes du Zodiaque, que le soleil traverse successivement dans sa révolution annuelle.

213. *Guidant* : pour guider. — Sur cette vie de Lamartine enfant avec les petits bergers de Milly, voir *Confidences*, IV, I-II.

217. *L'aquilon*. V. I, 52 (note).

218. *Caverneux*. Cf. La Fontaine, *Fables*, XI, 9 (il s'agit d'un pin) :

Dans son tronc caverneux et miné par le temps.

220. *L'accord* : le son. Cf. I, 16 (note).

224. *Nos barques de roseaux*. Ce sont des jouets improvisés.

Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout ; tout renaît à sa place ;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace ; 230
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir.

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts 235
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil ; 240
Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage !
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes 245
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage 250
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits ;

228. *De mes derniers regards.* Entendez : jusqu'à ce qu'il échappât à mes regards.

229. *Tout renaît.* Tous nos souvenirs renaissent à la vue des lieux auxquels ils sont attachés, et qui n'ont pas changé.

232. *L'heure baisse.* C'est déjà le crépuscule de notre vie, et la nuit approche.

234. *Les enfants.* Les sœurs de Lamartine se sont mariées, deux sont mortes : Mme de Vignet en février 1824, Mme de Montherot en août de la même année.

241. Ce présage devait se réaliser, mais beaucoup plus tard : Lamartine ne vendit Milly que sous l'Empire (*Mémoires politiques*, XXII, VIII).

246. *Nid* : nichée.

252. *Le toit du vice* : la demeure de ceux que la débauche a ruinés. — Sur *toit*, v. XXIII, 167 (note).

Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or 255
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques.
Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné ; 260
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines ;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles, 265
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années, 270
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours.
Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux, 275
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux !
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,

256. Entendez : où il n'y avait d'abondance que pour les pauvres.
262. *Parvis* : pavés. Sens ordinaire du mot chez Lamartine. Cf. *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, XXXVIII :

...frappant les parvis de son pas monotone ;

Chute d'un Ange, 7e vision :

Comme on marche à pas sourds sur des parvis sacrés ;

id., 15e vision :

Sur les parvis souillés du palais des scandales.

264. *Philomèle* : le rossignol. Cf. XVII, 34.
269. *Sous l'œil*. On dit ordinairement : sous les yeux, devant les yeux.
278. *Charmer*. Si vous voulez donner du calme à mes derniers instants, promettez-moi d'élever...

Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien;
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien, 280
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles 285
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles.
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment de rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface 290
Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans.
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et celui dont la voix réveille le trépas 295
Au défaut d'un vain nom ne nous oublira pas.
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil. 300
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle 305
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne; 310
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,

285. *L'oiseau.* Il s'agit sans doute de rossignols, introduits par les sœurs de Lamartine dans les bocages de Milly (cf. v. 264).
290. *Mousse* : lichen.
295. *Réveille.* V. XI, 20 (note).
296. *Au défaut de* : malgré l'absence de.
299. *Plus près* que dans un caveau.

Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend 315
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes !

XXX

LES RÉVOLUTIONS

Lamartine venait de publier, en octobre 1831, sa brochure *Sur la Politique rationnelle*, où, déclarant nettement sa sympathie pour le régime républicain, il adjurait les royalistes éclairés de ne pas s'entêter dans la réaction ou dans l'abstention et de se rallier au gouvernement de Juillet, monarchie de nom, véritable république de fait. Au nom de la religion du Christ comme au nom de la raison humaine, « l'histoire et l'Évangile à la main », il les conviait à coopérer sincèrement à l'œuvre de progrès moral, social et politique que la France était en train de réaliser, à ne pas entraver la marche de l'humanité « vers le but de sa destinée divine », à ne pas vouloir remonter l'irrésistible courant de la civilisation ; il leur disait avec force que tel était, à l'heure actuelle, leur seul devoir envers la patrie, tandis qu'ils la trahiraient en prolongeant leur stérile fidélité aux hommes et aux institutions du passé.

En décembre 1831, il renouvela en vers cette profession de foi personnelle et ces exhortations au parti royaliste dans l'ode sur *les Révolutions*, qui parut d'abord à part et dont il fit par la suite la dernière des *Harmonies*.

I

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,

314. *Ne laissant plus de cendre.* Ressuscitant tous, sans exception.
317. *Nos voix.* Anacoluthe.
1. *L'Arabe.* On s'étonnerait de trouver l'Arabe pris comme type de l'homme de progrès, s'il fallait voir dans ces deux strophes autre chose qu'un symbole poétique.

Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie 5
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève,
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée, 10
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée ?
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons 15
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons !

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques : 20
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu ;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître :
« Vis, meurs, immuable en ce lieu !

« Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race, 25
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,

5. *La patrie.* Le nomade n'a pas de patrie : la patrie est pour lui l'oasis où il trouve l'eau nécessaire à sa subsistance.
7. *Le vent de feu.* Le simoun.
9. *Ornière* : trace profonde et continue. Extension pittoresque du sens ordinaire du mot. Cf. XL, 325.
10. *Suspende* : dresse. Rapprocher XXXIV, 27.
11. *Durcis*, pour durs, par comparaison avec les flots de la mer. V. XV, 68 (note).
13. *Assis* : sédentaires. — *Stupide* : engourdi.
14. *Timide* : craintif (lat. *timidus*), qui a peur du changement.
22. *Maître*, pour maîtres, à cause de la rime. Rapprocher II, 43 ; IX, 64 ; XV, 244 ; XXXVI, 257 ; XXXVII, 50.
25. *Écroulé* : s'il s'écroule. Cf. *Corresp.*, t. III, p. 229 (à Virieu, 30 janvier 1831) : « Je pense combien il est risible à l'homme, royaliste ou républicain, doctrinaire ou saint-simonien, de prétendre à du définitif dans cette

Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté !
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours, des soleils est compté ! » 30

En vain la mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie
Sous son pas éternel, insectes endormis ;
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse 35
Comme des palais de fourmis ;

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même !
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité ;
Et toujours en traçant ces précaires demeures, 40
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité !

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,

création toute provisoire. Les choses roulent avec les siècles, tout s'élève et s'abîme, tout se forme et se transforme et se reforme et se déforme ; et nous nous plaignons que notre petit calcul social reposant sur des inconnues s'écroule de temps en temps par le sommet ou par la base ! et nous disons comme l'enfant : nous le rebatirons, ce chateau de cartes, et il sera éternel ! Quelle pitié ! » — *Race.* Cette répétition du même mot à deux vers de distance avec deux sens différents est une assez grosse négligence.

28. Entendez : tu ne peux vivre qu'à l'ombre du passé ; si cet abri te manque, désespère, dis que tout est fini, que la fin du monde approche.

29. *Se sèche.* Style biblique : se paralyse, devient impuissant. Rapprocher *Nombres*, XI, 23 (cf. Isaïe, L, 2 ; LIX, 1) : « La main de l'Éternel s'est-elle raccourcie ? »

32. *Babel.* Nom hébreu de Babylone.

34. *Ce laboureur.* Le Temps.

35. *Sème* : dissémine.

40. *Traçant.* Cf. *Chute d'un Ange*, 4e vision :

> Tout le peuple...
> *Trace* l'affreuse tour, qu'il bâtit à l'instant.

44. Entendez : que Socrate mourant vous jette, du seuil de la tombe, le secret de la vie éternelle. Cf. XI-XIII. — Ce rapprochement de Socrate avec le Christ n'est pas nouveau pour Lamartine ; mais il est particulièrement forcé ici ; les révélations de Socrate n'ont pris que dans l'imagination du poète un caractère surnaturel. V. l'argument de la *Mort de Socrate*, p. 50.

Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu : 45
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu !

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :
Semblables au guerrier armé pour les batailles, 50
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix !

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme 55
Entend la destinée et les phases de l'homme ;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit !
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse :
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place ;
Son esprit n'est pas votre esprit ! 60

« Marche ! » sa voix le dit à la nature entière.
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains !
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite : 65
Les cieux, les astres, les humains !

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée :

48. *Prophète* se réfère à Socrate. Lamartine, vers la fin de la *Mort de Socrate*, a placé dans la bouche du philosophe une véritable p[illegible]re, dans laquelle il annonce la puissance du Christ, la fondation du christianisme, et jusqu'au dogme de la Trinité.

49. *Les écailles*. Métaphore proverbiale, empruntée à la langue de l'Écriture. Cf. *Actes des Apôtres*, IX, 18 (conversion de Saul) : « Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue, [illegible] il se leva et fut baptisé. »

55. *Vous somme* : vous commande. Tour peu usité, apparten[illegible] à l'une des traductions de l'Écriture. Cf. *Exode* XIX, 23 : « parce que [illegible] nous as sommés », et *passim*.

62. *Ces*. Emphatique.

Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ.
Gravissant l'infini qui toujours le domine, 70
Plus il s'élève, et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard !

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant ; 75
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie
Il ne dit pas deux fois la parole de vie :
Son Verbe court sur le néant !

Il court, et la nature, à ce Verbe qui vole,
Le suit en chancelant de parole en parole : 80
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui !
Et la création, toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui !

Et rien ne redescend à sa forme première : 85
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière ;
Dans les flancs du rocher le métal devient or ;
En perle au fond des mers le lit des flots se change,
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor ! 90

Puis un souffle d'en haut se lève ; et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations ;

73. *L'espace* qu'il a déjà parcouru.
76. *Semblable.* La négation du vers suivant porte par anticipation sur celui-ci : Dieu ne répète pas sa parole comme l'enfant qui balbutie en lisant.
80. *Le* : Dieu.
83. *La symbolique échelle.* Échelle vue par Jacob en songe, qui s'élevait de la terre au ciel et le long de laquelle montaient et descendaient des anges (*Genèse*, XXVIII, 12).
87. *Le métal* : le métal vulgaire. C'est de la minéralogie, ou de l'alchimie, de poète.
93. Entendez : comme des décors de théâtre tombent au coup de sifflet du machiniste.

Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente 95
Leurs saintes évolutions.

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux ;
Elle lance en éclats la machine céleste, 100
Et de mille univers, en un souffle, il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux !

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants, 105
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,
La chute éternelle du temps ;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule, 110
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris !

II

Regardez donc, race insensée, 115
Les pas des générations !
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations.

95. *Camps* : armées campées, arrêtées.
99. *S'échappe* : dévie de sa route, à la manière d'un char. Cette sorte de métaphore, appliquée aux astres, est fréquente chez Lamartine. V. I, 11 (note).
105. Entendez : prolonger d'un instant, si court soit-il, la durée des astres.
111. *Ses débris* : les débris du trône écroulé. Allusion à la révolution de 1830 et à la chute des Bourbons. V. l'argument et la note du v. 25.
117. *Tracée* : marquée.

Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques, 120
Sont la poussière du chemin ;
Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

Plus vous descendez dans les âges, 125
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant.
Voyez passer l'esprit de l'homme
De Thèbe et de Memphis à Rome, 130
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout, de la torche ou du glaive,
Faisant place à l'esprit de Dieu !

Il passe au milieu des tempêtes 135
Par les foudres du Sinaï,
Par les verges de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï !
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres, 140
Change ses prêtres pour des rois ;
Puis, broyant palais, tabernacles,

130. *Thèbes* (v. XXIX, 153) et *Memphis*. Capitales de la Haute et de la Basse-Égypte dans l'antiquité. — La civilisation égyptienne et la civilisation romaine sont prises ici comme types des civilisations humaines en général : la première répond à ce que Lamartine, dans sa lettre *Sur la politique rationnelle*, appelle « l'âge théocratique », la seconde à ce qu'il appelle « l'âge tyrannique » (*Pol. rat.*, VI). L'idée fondamentale est que ce que fonde l'homme est essentiellement instable et qu'il est lui-même l'artisan de ces perpétuels changements.

134. *Faisant place à*. Entendez : faisant de la place pour, préparant la place de. — A l'esprit de l'homme, c'est-à-dire au génie humain, qui crée et détruit sans trêve les empires et les civilisations, le poète oppose l'esprit de Dieu, c'est-à-dire l'idée d'un progrès intelligent et indéfini, dont l'homme est sans le savoir et malgré lui l'instrument.

136. *Sinaï*. V. IX, 113 (note).

137. *Verges*. Attribut ordinaire des prophètes, en particulier de Moïse.

138. *Adonaï* (maître suprême), un des noms de Dieu chez les Hébreux.

Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois !

Déployant ses ailes rapides, 145
Il plonge au désert de Memnon ;
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon :
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme 150
Ceux d'un temple mystérieux ;
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux !

Las de cet assaut de parole, 155
Il guide Alexandre au combat ;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat :
L'univers n'est plus qu'un empire.
Mais déjà l'esprit se retire ; 160
Et les peuples, poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri.

143. *Oracles*, c'est-à-dire dogmes religieux et reçus par révélation, s'oppose à *lois*, comme *prêtres* à *rois* et *tabernacles* à *palais*. — Toute cette strophe résume, un peu confusément, l'histoire du peuple juif dans l'antiquité.

146. *Memnon*. V. XVIII, 20 (note). — Le *désert de Memnon* est la Haute-Égypte.

147. *Les Pyramides*, voisines de Memphis, représentent la Basse-Égypte. Historiquement, la suprématie de Memphis a précédé celle de Thèbes.

148. *Parthénon*. V. XI, 3 (note).

149. *Là*. En Égypte. Allusion au caractère théocratique du pouvoir des pharaons.

152. *Là*. A Athènes. Allusion au gouvernement démocratique de cette cité.

160. *Se retire*. Entendez : se retire de Rome (au moment des invasions barbares et de la dissolution de l'empire).

161. *Les peuples*, soumis jusqu'alors à la domination romaine.

164. *Débri*. Licence, pour débris. Cf. XXXIV, 23. — Chacun de ces peuples semble garder et dérober un fragment de la puissance romaine. Cf. l'empire de Charlemagne se déchirant en « lambeaux ».

Levez-vous, Gaule et Germanie, 165
L'heure de la vengeance est là !
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila !
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule ;
Dans l'ornière de sang tout roule, 170
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour où son doigt vous conduit !

L'homme se tourne à cette flamme, 175
Et revit en la regardant :
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident.
Il meurt : son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire, 180
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules ;
Et l'esprit reprend son marteau !

De ces nations mutilées 185
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas ;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches 190
Les mors des tyrans ou des dieux ;

168. *Attila*. Chef des Huns, qui envahirent et dévastèrent l'Europe au milieu du ve siècle après J.-C. Il s'intitulait lui-même le Fléau de Dieu.

172-173. Joignez *encore mieux*.

174. *Son* (doigt) se rapporte au génie des ruines.

175. *A* : vers. V. XII, 4 (note). — *Cette flamme*. La lumière, le jour nouveau du christianisme. Ici commence « l'âge monarchique » (*Polit. rationnelle*, VI ; v. note sur le vers 130).

185. *De ces nations mutilées* : de la dislocation de ces nations du Rhin et des Gaules, que Charlemagne avait réunies en un seul empire.

188. *Que leur mère ne connaît pas*. Entendez : dont il est impossible de retrouver l'origine, tant elles sont mêlées et confondues.

Mais l'esprit, par diverses routes,
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène, 195
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie ; 200
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur.

Tantôt il coule la pensée 205
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent ;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre 210
Dans un mot de feu : Liberté !
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité !

193. *A son tour* : à son heure. — Allusion aux conversions successives de tous ces peuples au christianisme

197. *Revêt chaque forme* : revêt tour à tour toutes les formes.

199-200. Allusion aux croisades.

201-204. Allusion à la découverte de l'Amérique, conquise à la fois à la civilisation et au christianisme.

205-208. Invention de l'imprimerie.

208. *Brise*. Ce verbe ne s'emploie d'ordinaire intransitivement qu'en parlant des vagues de la mer ; Lamartine l'applique, par analogie, au vent et métaphoriquement à la parole imprimée, pour exprimer la vitesse et la force avec laquelle elle se répand.

209-212. Allusion à la Révolution française.

213. *D'un mot*. Sans doute le mot : Gloire ! C'est l'Empire succédant à la République. D'après la *Politique rationnelle*, « l'âge monarchique » se ferme « sur le rocher de Saint-Hélène ». Alors commence la quatrième époque, celle « du droit et de l'action de tous ».

Et tout se fond, croule ou chancelle ; 215
Et, comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé !
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce 220
L'immuable que vous cherchez ?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit : « Marchez ! »

III

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée ! 225
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau. 230

Là c'est leurs dieux ; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille 235
De ce qui fut l'homme autrefois.

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, haches, houlette, armure,
Symboles vermoulus, fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne, 240
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain.

225. *D'une idée* : d'une seule idée.

228. *Ces morts.* La coutume d'ensevelir les morts brillamment parés a été et est encore pratiquée chez de nombreux peuples. — *Immonde* : impure, parce qu'elle est la parure d'un mort.

241. *Sous quel signe.* Sous quel pouvoir, chaque sorte de pouvoir étant symbolisée par un signe différent.

Sous le vôtre, ô chrétiens ! L'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir, à grandir destiné, 245
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine 250
Et revient ruminer sur un sillon pareil :
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne, 255
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhovah ! 260

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence 265
Déroule l'éternelle loi !

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille ;

243. *Sous le vôtre* répond à *monte* (mais non à *baisse*). — Cf. *Politique rationnelle*, VI : « Cette époque (la quatrième) pourra s'appeler l'époque évangélique, car elle ne sera que la déduction logique, que la réalisation sociale du sublime principe posé dans le livre divin comme dans la nature même de l'humanité, de l'égalité et de la dignité morales de l'homme reconnues enfin dans le code des sociétés civiles... L'œuvre de cette grande époque, œuvre longue, laborieuse, contestée, c'est d'appliquer la raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique, à l'organisation politique des sociétés modernes... »

267. « L'Évangile est plein de promesses sociales et encore obscures ; il se déroule avec les temps, mais il ne découvre à chaque époque que la partie de la route qu'elle doit atteindre. » (*Polit. rationnelle*, X).

Vos enfants plus hardis y liront plus avant !
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques, 270
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole :
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir, 275
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir !

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle :
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle. 280
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,
Vous croyez reculer sur l'Océan des âges,
Et vous vous remontrez, après mille naufrages,
Plus loin sur la route des temps !

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes 285
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes

270. *Ceux des sibylles.* Les livres sibyllins, recueil de prophéties, apportés, d'après la légende, par la Sibylle de Cumes à Tarquin le Superbe et conservés depuis au Capitole, sous la garde d'un collège spécial de prêtres. Le poète exprime, sous une forme un peu confuse, cette idée que l'Évangile contient des leçons appropriées à toutes les générations, de même que les livres sibyllins contenaient des prophéties pour tous les siècles.

271. *L'augure.* Impropriété : on appelait augures, chez les Romains, des prêtres qui tiraient des prédictions de l'observation du vol et du chant des oiseaux ; mais aucun augure ne consultait les livres sibyllins. Ces livres ne pouvaient être consultés que par les prêtres sibyllins, sur l'ordre du sénat.

272. *Arrachés au vent.* Allusion assez vague au procédé par lequel la Sibylle répondait primitivement à ceux qui la consultaient dans son antre : elle inscrivait ses prédictions sur des feuilles de palmier et les livrait au vent, qui les emportait pêle-mêle. Chez Virgile, Énée, averti par le devin Hélénus, obtient que la Sibylle lui parle au lieu d'écrire (*Énéide*, III, 443 et suiv. ; VI, 74 et suiv.).

279. *Se révèle* : s'explique. Jésus annonçant du haut de la croix où il souffre et meurt la félicité du monde futur est, aux yeux du poète, le symbole de ce renouvellement perpétuel de l'humanité, qui sort sans cesse rajeunie de ses ruines et de ses désastres.

282. *L'Océan des âges.* Cf. VII, 3.

S'élever et crouler comme deux sombres murs ;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs. 290

« C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute ;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer ;
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume : 295
Les jours flottent sans avancer ! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant ;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse, 300
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur !... Ils marchent cependant !

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux ; 305
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères, 310

288. *Brouillé les nœuds.* Entendez : quand le capitaine, après de nombreux et longs détours, ne parvient plus à s'orienter.

289. *Plaine* : plaine liquide (cf. le lat. *æquor*).

296. *Les jours flottent.* Image aussi expressive que hardie : ces jours monotones ne sont faits pour le navigateur que de la succession ininterrompue des flots.

298. *Les reconnaître* : les distinguer les uns des autres.

309. *Nous donc* : nous royalistes. Ces deux dernières strophes s'adressent directement aux monarchistes, au nombre desquels Lamartine ne se comptera plus longtemps. Déjà, dans sa lettre *Sur la politique rationnelle*, il se classait parmi les « royalistes constitutionnels, hommes de fidélité et de liberté à la fois ». (*Pol. rat.*, VIII). — *Toit.* V. XXIII, 167 (note).

Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls !
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls ;

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre, 315
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et, livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme,
Pour que tout mourût avec eux ! 320

312. *Ces rois d'Assyrie.* Allusion à la mort de Sardanapale : cerné dans Ninive, sa capitale, et sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, il fit élever un immense bûcher dans l'une des cours de son palais et s'y fit brûler avec ses trésors et ses femmes.

JOCELYN

ÉPISODE

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE CAMPAGNE

(1836)

« Ce n'est point un poème, c'est un épisode, » écrivait Lamartine dans l'*Avertissement* de la première édition de *Jocelyn* (1836) Et il expliquait qu'il avait détaché ces pages d'une œuvre poétique qu'il ne cessait de rêver et de méditer depuis sa jeunesse, et dont il avait exécuté plusieurs parties à diverses époques de sa vie, sans en rien publier. Ce rêve du poète était une vaste épopée, religieuse, populaire et humanitaire, qu'il ne devait jamais réaliser complètement : « ...Je cherchai quel était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir, qui permît au poète d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même, il n'y en a pas deux : c'est l'humanité, c'est la destinée de l'homme, ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu. — Mais ce sujet si vaste, et dont chaque poète, chaque siècle peut-être, ne peuvent écrire qu'une page, il fallait lui trouver sa forme, son drame, ses types individuels. C'est ce que je tentai... »

« J'ai choisi, ajoutait-il, parmi les diverses scènes de mon drame épique déjà exécutées, une des scènes les plus locales et les plus contemporaines, pour la donner aujourd'hui au public... C'est un fragment d'épopée intime ; c'est le type chrétien à notre époque ; c'est le curé de village, le prêtre évangélique, une des plus touchantes figures de nos civilisations modernes. Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour faire de cet épisode une espèce de petit poème ayant son commencement et sa fin. »

En réalité, *Jocelyn*, commencé probablement en 1831 (*a*), ne devait

(*a*) V. *Correspondance*, t. III, p. 252, lettre à Mme de Girardin du 3 novembre, et p. 255, lettre à Virieu du 11 décembre 1831. — On remarquera que le « prologue » dont Lamartine parle dans la première de ces lettres n'était probablement pas le prologue actuel, qui ne fut sans doute composé qu'après la mort de l'abbé Dumont (janvier 1832) ; peut-être désigne-t-il ainsi la « première époque » du texte définitif.

être d'abord, dans la pensée de Lamartine, qu'un petit poème en quatre chants. Ce n'est qu'après son retour d'Orient (1834) qu'il élargit sa conception primitive, de façon à en faire une véritable œuvre épique (V. Introduction, p. XLIX).

Quant au sujet de *Jocelyn*, « ce n'est point une invention, c'est presque un récit... Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poète, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien ».

L'homme qui a servi de modèle au personnage de Jocelyn est, en effet, un certain abbé Dumont, qui fut vicaire, puis curé du village de Bussières, paroisse dont Milly relevait. Lamartine a tracé son portrait à plusieurs reprises dans ses œuvres en prose (*a*), et les aventures véritables qui ont fourni le thème du poème sont narrées en détail dans les *Confidences* (XII, XVII-XXIV). Nous ne pouvons que renvoyer à ce long et curieux récit. Il va sans dire que le poète a modifié de nombreuses circonstances et considérablement brodé sur cette donnée réelle ; il y a mêlé et amalgamé beaucoup de souvenirs personnels.

Le poème de *Jocelyn* est divisé en neuf « époques », précédées d'un « prologue » et suivies d'un « épilogue ». Il porte en épigraphe le mot grec Ψυχή, âme.

(*a*) V. surtout *Confidences*, V, v ; XII, VII et suiv. — Sur la manière dont Lamartine a idéalisé le portrait de l'abbé Dumont, v. Lacretelle, *Les Origines et la Jeunesse de Lamartine*, p. 147 et suiv.

O O O

XXXI

PROLOGUE

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse, 5
Fatigué de gravir ces monts croissant sans cesse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table, 10
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain, 15
Tout son cœur me parler d'un serrement de main ;
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.
Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison, 20
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise ;

2. *Son troupeau* : ses ouailles. — Jocelyn était curé d'une petite paroisse de montagnes, Valneigé, dans les Alpes de Savoie. V. ci-dessous, XXXVII.
3. *La Saint-Jean d'été*. Le 24 juin (Saint-Jean-Baptiste).
6. *Croissant*. La surabondance des participes présents, principalement dans les passages narratifs, est un des traits de la négligence croissante du style de Lamartine à partir de *Jocelyn*.
11. *Légume*. Collectif, par analogie avec *fruit*.
12. On trouve des détails analogues dans le récit des visites de Lamartine chez l'abbé Dumont (*Confidences*, XII, x et suiv.).

Puis, regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir :
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire, 25
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire ;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais, voyant au soleil sa fenêtre fermée, 30
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur,
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger, 35
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route, et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon 40
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées,
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer ;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide, 45
Et j'entre dans la cour aussi muette et vide.
Vide ? Hélas ! mon Dieu, non ; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise, 50
Immobile, le front sur ses genoux courbé,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure ;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure

26. *Au rayon.* V. XIX, 1 (note).
29. *Foyer*, pour feu.
30. *Voyant* ne se rapporte à aucun mot exprimé dans la proposition. V. IV, 129 (note). — *Au soleil* dépend de *fermée* : fermée de manière à ne pas laisser entrer le soleil.
39. *A moitié.* V. XXXII, 74 (note).
48. *L'aire* : la cour.

Un mouvement léger, convulsif, continu, 55
Trahissait le sanglot dans son sein retenu ;
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
« Marthe ! dis-je, est-il vrai ?... » Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts : 60
« Trop vrai ! montez, monsieur, on peut le voir encore,
On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore ;
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure : 65
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien ! n'en point garder était toute sa gloire ;
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire. 70
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie ;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel, 75
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel ! »

50-55. *Une figure... sa figure.* Négligence. Cf. une répétition du même genre XXX, 23, 25.

57. *Emblème.* Plus expressif que le mot propre, indice, témoignage.

59. La servante de l'abbé Dumont qui a servi de modèle à Marthe s'appelait en réalité Geneviève. V. *Geneviève, histoire d'une servante,* I.

73. *La grande maladie.* L'épidémie, décrite à la fin de la « neuvième époque ». — Lamartine a songé à l'épidémie de choléra de 1831-1832 (cf. la note suivante), au cours de laquelle mourut l'abbé Dumont.

76. « Je passai quelques jours au presbytère de Bussières, après la mort et la sépulture de l'abbé Dumont, que j'ai nommé Jocelyn dans mes vers. J'avais à y remplir les devoirs bien tristes, mais bien faciles, d'exécuteur testamentaire, et même d'héritier, car le mourant m'avait chargé de payer ses petites dettes sur la terre pendant qu'il irait en recevoir l'intérêt au ciel. Elles avaient toutes été contractées pendant l'année de l'épidémie et de la disette pour acheter des médicaments chez les pharmaciens et du riz et du sucre chez les épiciers de la petite ville voisine, pour les malades. Mais il y avait un inventaire à dresser, des livres à trier, des papiers à parcourir, quelques pauvres meubles à vendre ou à distribuer, la servante, le chien, l'oiseau à recueillir, la maison enfin et le jardin à mettre en ordre et en culture, afin que tout présentât un air de décence, de soin et de propreté aux yeux du vicaire qui viendrait occuper la place... » (*Geneviève,* II).

Et je montai. La chambre était déserte et sombre ;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front leurs funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets, 80
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

. . . . . .

Sur une indication de Marthe, l'ami de Jocelyn découvre dans le grenier du presbytère les débris d'un journal écrit de la main du curé. Il a mis en ordre ces pages éparses ; ce sont elles qu'il publie, « recousues », mais pleines de lacunes.

PREMIÈRE ÉPOQUE

XXXII

LA VOCATION DE JOCELYN

Jocelyn a seize ans. Il se sent joyeusement troublé par les premiers pressentiments de l'amour, lorsqu'il découvre que sa sœur va être obligée de renoncer à épouser celui qu'elle aime : sa part de leur modeste patrimoine serait une dot insuffisante. Bouleversé par cette idée, Jocelyn prend la résolution de se sacrifier au bonheur de sa sœur.

18 mai 1786.

Voilà ce que j'ai dit à ma mère aujourd'hui :
« Je sens que Dieu me presse et qu'il m'appelle à lui.
La tendre piété, la foi vive et profonde,
Cette divine soif des biens d'un meilleur monde,
Dont vous me nourrissiez, enfant, sur vos genoux, 5
Porte aujourd'hui son fruit, peut-être amer pour vous,

81. *La sainte agonie* : la pieuse agonie du chrétien.
82. Première version :

L'immortel crépuscule et le soir de la vie.

Amer à ma jeunesse aussi, mais doux à l'âme.
L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame ;
Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels,
Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels. 10
Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente ;
Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente ;
Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
Où s'embourbe en passant ce troupeau des humains ;
J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre, 15
Suivre dès le matin mon sentier solitaire.
J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu
Et dès les premiers pas me reposer en Dieu.
Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée
Où bruit cette foule à tant de soins mêlée : 20
J'apporterais une âme inégale au combat,
Trop de pitié dans l'âme, un cœur qu'un souffle abat ;
Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte,
Ou, vainqueur, du triomphe ou, vaincu, de la chute.
A cette loterie où la vie est l'enjeu 25
Mon cœur passionné mettrait trop ou trop peu ;
Et puis la vie est lourde, et dur est le voyage :
Il vaut mieux la porter seule et sans ce bagage
De chaînes, de fardeaux, de soins, d'ambitions,
Amours, liens brisés, enfants, afflictions. 30
Quel que soit vers le ciel le chemin que l'on suive,
On arrive plus vite où Dieu veut qu'on arrive ;
Dans le lit de poussière on se couche moins tard ;
On a moins de soucis et de pleurs au départ.
Oh ! ne résistez pas, ma mère, à ma prière ! 35
Si vous réfléchissiez, un jour vous serez fière

8. *Parvis*, pour temples, par métonymie.
19-20. *Mêlée* (substantif), *mêlée* (participe). Rime faible. V. VIII, 75-76 (note).
20. *Soins* : occupations, soucis. De même au v. 29.
21. *Au combat* dépend de *inégale* : insuffisante pour le combat.
24. Entendez : vainqueur, je mourrais du triomphe parce que je suis trop sensible ; vaincu, je mourrais de la chute parce que je suis trop fier.
32. *Plus vite*. Sous-entendu : ainsi, quand on est sans bagage, sans fardeaux.
33. *Moins tard*. Suite de la métaphore précédente. En réalité, on ne meurt pas plus tôt parce qu'on est prêtre, mais on accepte plus facilement la mort, on y résiste moins.
36. *Un jour*. Ellipse : vous vous diriez qu'un jour...

De ce mot qui vous semble un douloureux adieu ;
A quoi renonce-t-on quand on se jette à Dieu ?
Que voulez-vous de mieux pour l'enfant qui vous prie
Que la paix sur la terre et le ciel pour patrie ? 40
Humble est le nom de prêtre ! Oh ! n'en rougissez pas,
Ma mère, il n'en est point de plus noble ici-bas.
Dieu, qui de ses desseins connaît seul le mystère,
A partagé la tâche aux enfants de la terre :
Aux uns le sol à fendre et des champs pour semer ; 45
Aux autres des enfants, des femmes pour aimer ;
A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde ;
A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde.
Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi :
« Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi ! » 50
Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue,
Où l'eau trouble du puits n'est jamais répandue,
Que ne rougit jamais le nectar des humains,
Qu'ils ne se passent pas pleine de mains en mains,
Mais où l'herbe odorante, où l'encens de l'aurore 55
Au feu du sacrifice en tout temps s'évapore ;
Il est dans son silence au reste des mortels
Ce qu'est aux instruments l'orgue des saints autels :
On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
Se mêler hors du temple aux vains bruits de la terre ; 60
Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
Et le profane écho ne les répète pas ;
Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
Et porte, en saints élans, à la Divinité 65
L'hymne de la nature et de l'humanité.
Mais vous dites peut-être : « Il vit seul, et son âme,
« Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,

37. *Ce mot* : le nom de prêtre.
37-38. *Adieu, Dieu.* V. II, 25-26 (note).
47. *Monument* : œuvre durable quelconque.
49. *De soupirs.* Sur ce tour, v. VI, 49 (note).
51. *L'urne sainte.* Le vase sacré, qui ne reçoit jamais autre chose que l'encens qui y brûle perpétuellement.
52. *Répandue* : versée.
55. *Aurore* : orient. Cf. I, 22.
61. *N'enchaînent point leurs pas* : ne dansent pas.

« Dans cet isolement sèche et se rétrécit ;
« Il n'a plus de famille, et son cœur se durcit. » 70
Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille :
Les pauvres sont pour lui mère, enfants, femme et fille.
Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;
Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.
Non, non, dans ma pensée heureuse et recueillie, 75
Ne craignez pas surtout que mon amour s'oublie.
Ah ! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux ;
Ce vœu me donne à lui sans m'arracher à vous.
Plus de sa charité l'océan nous inonde,
Plus nous sommes à lui, plus nous sommes au monde, 80
A ses pieux devoirs, à ses liens permis,
Aux doux attachements de parents et d'amis.
Devant ce Dieu d'amour dont je serai l'apôtre,
Aucun nom à l'autel n'effacera le vôtre ;
Et chacun des soupirs du céleste entretien 85
Y portera ce nom au ciel avec le mien !
Ne fermez pas ainsi vos lèvres interdites,
Ne me regardez pas si tristement ; mais dites :
« Que le désir de Dieu s'accomplisse sur toi ! »
Dites comme Sara, mère, et bénissez-moi ! » 90
. . . . . .
. . . . . .

26 mai 1786.

Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes
La fille de Jephté, que suivaient ses compagnes,

74. *Par pitié* : par la pitié. — Dans ses dernières œuvres, Lamartine use souvent de cette licence de style, qui consiste à employer sous forme indéterminée un mot qui devrait être déterminé.

76. *Que mon amour s'oublie* : que j'oublie, que je cesse de vous aimer.

84. *A l'autel* : dans les prières que je ferai à l'autel.

90. *Sara*. Allusion à quelque parole prêtée à Sara, lors du sacrifice de son fils Isaac. Cette parole n'est pas dans la Bible.

92. Jephté de Galaad avait fait vœu à l'Éternel, s'il était vainqueur des Ammonites, de lui offrir en holocauste « ce qui sortirait au-devant de lui des portes de sa maison » lorsqu'il rentrerait dans sa ville de Mitspa. L'Éternel lui donna la victoire. En approchant de sa maison, il vit sa fille unique

Demanda quelques nuits au Seigneur irrité
Pour pleurer ses printemps et sa virginité,
Puis, comme un doux agneau revient à sa nourrice, 95
Vint d'elle-même offrir sa gorge au sacrifice.
Ainsi pleurait ma mère, et puis elle a dit : « Oui ! »
Mais un cœur sur la terre en sera réjoui.
Sitôt que de ma sœur j'aurai béni la joie,
Sans regarder derrière, entrons dans notre voie. 100

Quelques jours après, le mariage est célébré. Puis Jocelyn quitte la maison paternelle, pour entrer au séminaire.

DEUXIÈME ÉPOQUE

XXXIII

AU SÉMINAIRE

Six ans se sont écoulés, sans que Jocelyn ajoute une page à son journal. Il a passé ces six années au séminaire de ***, dans « la méditation, la prière et l'étude », tout à Dieu.

Février 1793.

Souvent, lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître
De piliers en piliers s'étend le long du cloître,
Quand, après l'Angélus et le repas du soir,
Les lévites épars sur les bancs vont s'asseoir,
Et que, chacun cherchant son ami dans le nombre, 5
On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre,

sortir au-devant de lui avec des tambourins et des danses. Il déchira ses vêtements de désespoir ; mais la jeune fille se résigna courageusement. Elle demanda seulement deux mois afin d'aller, dans les montagnes, pleurer sa virginité avec ses compagnes. Au bout de deux mois, elle revint, et Jephté accomplit son vœu (*Juges*, XI, 30-40).

4. *Les lévites* : les séminaristes. On sait que, chez les Israélites, les lévites étaient consacrés au service du temple.

Moi qui n'ai point encore entre eux trouvé d'ami,
Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi,
Je m'échappe, et, cherchant ce confident suprême
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime, 10
Par la porte secrète en son temple introduit,
Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit.

Ossian ! Ossian ! lorsque plus jeune encore
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore ;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main, 15
Je m'enfonçais l'hiver dans les bois sans chemin,
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts, le souffle de la bise,
Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants, 20

10. Entendez : dont l'amour ne déçoit jamais ceux qu'il aime. L'expression n'est pas très claire. — Lamartine avait d'abord écrit : ce qui l'aime.

11. *Introduit.* Le passif pour le réfléchi : m'étant introduit V. I, 26 (note).

13. *Ossian.* Barde gaélique du IIIe siècle ap. J.-C. Macpherson, poète écossais, publia en 1760 des poèmes qu'il attribuait à Ossian et qui obtinrent dans toute l'Europe un succès incomparable, il est démontré aujourd'hui qu'il les avait rédigés lui-même, en s'inspirant des vieilles légendes de son pays. — C'est à sa propre jeunesse, à son propre enthousiasme pour les poèmes d'Ossian que Lamartine a pensé ici. Cf. *Confidences*, VI, VI : « Il m'en tomba une (édition) sous la main. Je m'abîmai dans cet océan d'ombres, de sang, de larmes, de fantômes, d'écume, de neige, de frimas, et d'images dont l'immensité, le demi-jour et la tristesse correspondaient si bien à la mélancolie grandiose d'une ame de seize ans qui ouvre ses premiers rayons (*sic*) sur l'infini. Ossian, ses sites et ses images correspondaient merveilleusement aussi à la nature du pays de montagnes presque écossaises, à la saison de l'année et à la mélancolie des sites où je le lisais. C'était dans les âpres frissons de novembre et de décembre. La terre était couverte d'un manteau de neige percé çà et là par les troncs noirs des sapins épars, ou surmonté par les branches nues des chênes ou s'assemblaient et criaient les volées de corneilles. Les brumes glacées suspendaient le givre aux buissons. Les nuages ondoyaient sur les cimes ensevelies des montagnes. De rares échappées de soleil les perçaient par moments et découvraient de profondes perspectives de vallées sans fond, où l'œil pouvait supposer des golfes de mer. C'était la décoration naturelle et sublime des poèmes d'Ossian que je tenais à la main... »

14. *Inistore.* Inistioge, ville d'Irlande, dans le comté de Kilkenny.

15. *Ta harpe à la main.* Lamartine, à l'époque de sa passion pour Ossian, fit lui-même des vers ossianiques (v. *Confidences*, VI, XI) ; et Ossian demeura l'une des plus importantes sources littéraires de son inspiration : « Ossian, déclare-t-il lui-même, est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs, et qui a laissé le plus de ses teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis. »

20. *Aux bords.* V. IV, 6 (note).

Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume ;
Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
Et secouaient leur neige où planait le corbeau,
Et qu'un brouillard glacé, rasant ces pics sauvages, 25
Comme un fils de Morven me vêtissait d'orages,
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
Le soleil ravivé me lançait un regard
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
Éclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace, 30
Tous mes sens exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument 35
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement ;
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas, 40
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix que la tempête emportait au chaos ;
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore, 45
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,

22. *Leurs cris.* Cf. v. 20 : hurlant d'horreur. Le torrent devient une espèce de monstre formidable, qui se brise fantastiquement au fond des précipices.

24. *Où* : au-dessus de laquelle. V. I, 41 (note).

25. *Ces pics.* Le texte porte : *ses* pics, qui n'offre aucun sens.

26. *Morven* (ou Morvern = mont noir ; cf. le Morvan français). Presqu'île montagneuse de l'Écosse, dans le comté d'Argyle. — *Vêtissait,* pour vêtait. V. XXVII, 58 (note).

27. *Éclair,* métaphoriquement, pour lueur. Ce sont les « échappées de soleil » du passage des *Confidences* cité note 13.

29. *Lutte, s'efface.* V. XI, 20 (note).

33. *Pins,* pour sapins.

38. *Source divine* : l'émotion d'où proviennent les larmes.

42. *Jéhovah.* Nom biblique, qui surprend dans ce passage ossianesque. Cf. XLIII, 6 et la note.

J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens!

Ce sont de ces moments d'ineffables délices
Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices,
Des éclairs de lumière et de félicité 50
Qui confondent la vie avec l'éternité.
Notre âme s'en souvient comme d'une pensée
Rapide, dont en songe elle fut traversée.
Ah! quand je les goûtais, je ne me doutais pas
Qu'une source éternelle en coulait ici-bas! 55

Eh bien! quand j'ai franchi le seuil du temple sombre
Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre;
Quand je vois s'élever entre la foule et moi
Ces larges murs pétris de siècles et de foi;
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile, 60
Solitude de pierre, immuable, immobile,
Image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité;
Quand les rayons du soir, que l'occident rappelle,
Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle, 65
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,
Que la voix du clocher en son doux s'évapore,
Que, le front appuyé contre un pilier sonore,
Je le sens, tout ému du retentissement, 70
Vibrer comme une clef d'un céleste instrument,
Et que du faîte au sol l'immense cathédrale,
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,
Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort
Tressaillir et répondre en un commun transport; 75

61. *Immuable, immobile.* L'ordre inverse serait plus logique.
70. *Ému* ébranlé. Mais ce mot donne vie et sentiment au pilier.
71. *Comme une clef.* Le pilier vibre, ébranlé quand la cloche sonne, de même que la clef d'un violon, par exemple, vibre quand l'archet passe sur les cordes.
74. *A la voix qui sort.* Complément circonstanciel : lorsqu'une voix humaine se fait entendre.

Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime, 80
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme :
Alors, mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme, 85
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends voix à voix, cœur à cœur.
Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,
Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire;
L'âme éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil 90
Quand, plongeant sur les bords des mers près d'un écueil,
Il s'essaie à compter les lames dont l'écume
Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume,
Et qu'aveuglé d'éclairs et de bouillonnement,
Il ne voit plus que flots, lumière et mouvement; 95
Ou bien ce que l'oreille éprouve auprès d'une onde
Qui des pics du mont Blanc s'épanche, roule et gronde,
Quand, s'efforçant en vain, dans cet immense bruit,
De distinguer un son d'avec le son qui suit,
Dans les chocs successifs qui font trembler la terre 100
Elle n'entend vibrer qu'un éternel tonnerre.

Et puis ce bruit s'apaise, et l'âme qui s'endort
Nage dans l'infini sans aile, sans effort,
Sans soutenir son vol sur aucune pensée,
Mais immobile et morte et vaguement bercée, 105

79. *Entendu*, par l'âme. Cf. IX, 28 :

> C'est un verbe vivant dans le cœur entendu ;
> On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme...

84. *Par l'orage de l'âme*. La comparaison s'achève en métaphore. Sens : comme un homme surpris par l'orage, qui, pour moi, est un orage de l'âme.

89. *Les langues d'ici-bas*. Cf. IX, 19 et suiv.

91. *Bords*. V. IV, 6 (note).

Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant
Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que, le vent
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,
Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles,
Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux, 110
Au foyer des soleils qui s'approchent de vous.

Ainsi la nuit en vain sonne l'heure après l'heure,
Et, quand on vient fermer la divine demeure,
Quand sur les gonds sacrés les lourds battants d'airain
Tournent en ébranlant le caveau souterrain, 115
Je m'éloigne à pas lents, et ma main froide essuie
La goutte tiède encor de la céleste pluie !...

Cependant la Révolution éclate. Les nouvelles du dehors jettent l'émoi dans le séminaire : Jocelyn apprend avec horreur l'exécution de Louis XVI et tous les massacres de 1793, puis la destruction de sa maison paternelle, livrée aux flammes, et d'où sa mère et sa sœur ont dû fuir ; quelques jours après elles quittent la France. Enfin le séminaire lui-même est envahi par la populace, ses habitants égorgés ou dispersés. Jocelyn parvient à s'évader. Il se réfugie sur un sommet perdu des Alpes du Dauphiné, dans une grotte, la Grotte des Aigles, que lui indique un vieux berger L'endroit est presque inaccessible : il faut, pour y parvenir, traverser un précipice d'une profondeur effroyable, sur une sorte de pont de rocher vertigineux. C'est dans ce site magnifique que Jocelyn vivra désormais, entièrement séparé du monde.

108. *Ses impalpables ailes.* V. VIII, 31 (note).

117. Lamartine seul était capable de peindre d'une manière aussi pittoresque et aussi saisissante le vertige de l'extase mystique. — Cf. *Confidences*, VI, IV : « J'ai peint dans *Jocelyn*, sous le nom d'un personnage imaginaire, ce que j'ai éprouvé moi-même de chaleur d'âme contenue, d'enthousiasme pieux répandu en élancements de pensées, en épanchements et en larmes d'adoration devant Dieu, pendant ces brûlantes années d'adolescence, dans une maison religieuse (le collège de Belley)..... Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit, et à peine éclairée au fond du chœur par la lampe suspendue du sanctuaire ; je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier ; je m'enveloppais tout entier de mon manteau comme dans un linceul ; j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et, plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même et aussi lumineux que la lumière ! »

TROISIÈME ÉPOQUE

XXXIV

IE DE JOCELYN ET DE LAURENCE DANS LA MONTAGNE

Malgré la beauté du site et la piété qui remplit son cœur, la solitude ne tarde pas à peser à Jocelyn. Il aperçoit un jour deux proscrits, un homme et un enfant, qui, poursuivis par deux soldats, s'avancent vers le précipice et cherchent un passage. Instinctivement il jette un cri, et du geste leur montre le pont de rocher. Ils s'y risquent ; les soldats s'y élancent derrière eux. Des coups de feu éclatent de part et d'autre ; les soldats roulent au fond de l'abîme. Le plus âgé des proscrits, blessé à mort, ne tarde pas à expirer dans la grotte où Jocelyn l'a recueilli. Avant de mourir, il recommande son fils à Jocelyn.

L'enfant se nomme Laurence ; il a seize ans. Il est seul au monde. Jocelyn se sent bientôt une sympathie ardente pour son jeune compagnon, qui s'attache tendrement à lui. Sa solitude ainsi partagée lui devient rapidement très douce.

De la grotte, 25 septembre 1793.

Quand je reviens le soir de mes lointaines chasses,
Les pieds meurtris, les doigts déchirés par les glaces,
Rapportant sur mon dos l'élan ou le chamois,
Et que, du haut d'un pic, du plus loin j'aperçois
Mon lac bleu resserré comme un peu d'eau qui tremble 5
Dans le creux de la main où l'enfant la rassemble,
Le feston vert bordant sa coupe de granit,
De mes chênes penchés la tête qui jaunit,
Et, vacillante au fond de la grotte qui fume,
La lueur du foyer que Laurence rallume ; 10
Quand je rêve un moment, quand je me dis : « Là-bas,
Dans ce point lumineux qu'un lynx ne verrait pas,

J'ai la meilleure part, l'autre part de moi-même,
Un regard qui me cherche, un souvenir qui m'aime,
Un ami dont mon pas fera battre le cœur, 15
Un être dont le ciel m'a fait le protecteur,
Pour moi tout, et pour qui je suis tout sur la terre,
Patrie, amis, parents, mère, sœur, frère et père,
Qui compte tous mes pas dans son cœur palpitant,
Et pour qui loin de moi le jour n'a qu'un instant, 20
L'instant où, de ces monts me voyant redescendre,
Il vient de ses deux bras à mon cou se suspendre,
Et, bondissant après comme un jeune chamoi,
Me ramène à la grotte en courant devant moi ; »
Alors, pressant le pas sur mon chemin de neige, 25
Je me trace de l'œil le sentier qui l'abrège ;
Le glacier suspendu m'oppose en vain son mur,
Je me laisse glisser sur ses pentes d'azur ;
Je retrouve Laurence au pied de la montagne,
Car je ne permets pas encor qu'il m'accompagne. 30
Il passe alors son bras plus faible sous le mien ;
Je lui conte mon jour, il me conte le sien ;
Nous rentrons, il me dit combien nos tourterelles
Ont couvé le matin d'œufs éclos sous leurs ailes,
Combien la chèvre noire a donné de son lait, 35
Ou de petits poissons ont rempli son filet ;
Il me montre les tas de mousses et de feuille
Que pour tapisser l'antre avant l'hiver il cueille,
Les fruits qu'il a goûtés et rapportés du bois,
Et dont l'épine aiguë ensanglante ses doigts, 40
Les bras de vigne vierge, ou de lierre qui flotte,
Qu'il a fait serpenter dans les flancs de la grotte,

20. *Loin de moi.* Elliptique : quand il est loin de moi, le jour entier tient, dans sa pensée, en un seul instant qu'il se représente d'avance.

23. *Chamoi.* Licence, pour chamois. Cf. XXX, 164.

27. *Suspendu* : abrupt. Cf. XXX, 10.

34. *Couvé, éclos.* Les deux termes sont intervertis. Entendez : ont fait éclore le matin d'œufs couvés sous leurs ailes (c'est-à-dire sous leurs plumes).

36. *Ou de petits poissons.* Changement de construction anormal : le même mot *combien* porte au vers précédent sur le complément direct (*de son lait*), à ce vers-ci sur le sujet.

37. *Feuille.* V. XXVII, 68 (note).

Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main :
Car, soit par préférence ou soit par habitude, 45
Tous ces doux compagnons de notre solitude,
Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,
Accourent à sa vue et volent à sa voix.

Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne,
Le lait, les simples mets que la joie assaisonne ; 50
Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus,
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus ;
Pour les mortes saisons nous mettons en réserve
Ceux que le soleil sèche et que le temps conserve.
A chaque invention de l'un l'autre applaudit ; 55
On prévoit, on combine, on se trompe, et l'on rit ;
Dans ces mille entretiens le long soir se consume ;
Sur le foyer dormant le dernier tison fume,
Et souvent dans le lac, miroir de notre nuit,
Nous voyons se lever l'étoile de minuit : 60
Alors nous nous mettons à genoux sur la pierre,
Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière,
D'où Laurence, inclinant son front grave et pieux,
Sur la croix du tombeau jette souvent les yeux ;
Et quand, après avoir béni cette journée 65
Que nous rendons à Dieu comme il nous l'a donnée,
Après avoir prié pour que d'autres soleils
Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils,
Après avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent,
Au souvenir des morts nos prières arrivent, 70
Laurence, en répondant aux versets, bien des fois
A, malgré ses efforts, des larmes dans la voix,

44. *Privés* : apprivoisés. Cf. XL, 49 ; XLI, 9.
45. *Ou soit.* Redondance qui se trouve plusieurs fois chez Lamartine.
53-54. *Réserve, conserve.* V. II, 135-136 (note).
59-60. *Nuit, minuit.* V. II, 27-28 (note).
62. Elliptique : tournés vers la fenêtre.
64. *Du tombeau.* Le tombeau du père de Laurence. V. l'argument.
66. *Que nous rendons à Dieu.* Par la prière qui termine la journée.

Et de ses pleurs de fils, non encore épuisées,
Ses mains jointes après sont souvent arrosées.

Ainsi finit le jour, et puis chacun en paix 75
Va s'endormir couché sur son feuillage épais,
Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille.

Cependant Laurence grandit, embellit de jour en jour, et les deux amis se deviennent de plus en plus chers l'un à l'autre.

QUATRIÈME ÉPOQUE

XXXV

L'HIVER DANS LA MONTAGNE

Une année passe ; les saisons se succèdent.

6 novembre 1794.

Ici l'hiver précoce est déjà descendu.
Le linceul de la terre est partout étendu ;
Les vents roulent sur nous des collines de neige.
Oh ! béni soit le roc dont l'antre nous protège !
Car nous ne pourrions plus faire un pas sans péril 5
Hors de l'obscur abri qui cache notre exil.

73. *Épuisées*, au féminin. Lamartine a renouvelé cette licence dans la *Chute d'un Ange* :

> Et des *secrètes* pleurs, qu'elle eût dû cacher *toutes*,
> Ses pieds sentaient parfois ruisseler quelques gouttes.
> (3e vision.)

78 *Son* se réfère grammaticalement à *chacun*. Mais il faut entendre : l'oreille de l'autre

1 *Ici*. L'hiver n'a pas encore atteint les régions plus basses, la vallée.

On ne distingue plus les vallons de leurs cimes,
Les torrents de leurs bords, les pics de leurs abîmes;
Le déluge a couvert d'un océan gelé
Les gorges, les sommets, et tout est nivelé; 10
Et les vents, des frimas labourant la surface,
Font changer chaque nuit les collines de place;
La biche même tremble, et, ne nous quittant pas,
Sur la plaine trompeuse hésite à faire un pas.
L'arche par où ces monts touchent à la vallée 15
D'une énorme avalanche aujourd'hui s'est comblée,
Et, comme dans une île inaccessible aux yeux,
Nous tiendra renfermés jusqu'aux mois pluvieux.
Oh! que j'aime ces mois où, comme cette terre,
En lui-même le cœur se chauffe et se resserre, 20
Et recueille sa sève en cette demi-mort
Pour couler au printemps plus abondant, plus fort!
Comme avec volupté l'âme qui s'y replie
S'enveloppe de paix et de mélancolie,
Mêle même au bonheur je ne sais quoi d'amer 25
Qui relève son goût comme un sel de la mer,
Jouit de se sentir aimer, penser et vivre,
Pendant que tout frissonne et tout meurt sous le givre,
Et s'entoure à plaisir, dans ces jours sans soleil,
De rêves de son choix comme pour un sommeil! 30

. . . . . .

Un événement imprévu vient traverser ce bonheur : Laurence est victime d'un accident ; Jocelyn, en lui prodiguant ses soins, découvre avec un effroi mêlé de honte que Laurence est une femme. C'est pour obéir à la volonté absolue de son père qu'elle avait jusqu'alors caché son sexe.

Jocelyn, troublé, continue à entourer Laurence d'amour et de respect. Bien qu'il n'ait encore prononcé aucun vœu, il n'en a pas moins pris l'engagement de se consacrer à Dieu. Mais Laurence ne peut vivre que si Jocelyn lui promet de ne pas se séparer d'elle, et elle lui arrache cette promesse.

7. *Leurs cimes.* Les cimes qui les dominent.
13. *La biche.* La biche favorite de Laurence. Cf. XXXIV, 47.
15. *L'arche.* Le pont de rocher qui faisait communiquer leur retraite avec les régions habitées. V. p. 189.
16. *S'est comblée* : a été obstruée.
23. *Y* : dans cette demi-mort.

CINQUIÈME ÉPOQUE

XXXVI

L'ORDINATION

Quelques mois plus tard (août 1795), Jocelyn est secrètement appelé à Grenoble par l'évêque dont il fut naguère le fils spirituel et le disciple préféré. Prisonnier des révolutionnaires, le prélat est à la veille d'être conduit à l'échafaud.

. . . . . .

J'entrai dans la prison ; des escaliers rapides
La descente était longue et les marches humides,
Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,
Semblait sur les degrés se coller dans du sang.
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes, 5
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,
Des angoisses de l'homme y peignaient les tourments.
Chaque dalle y rendait de longs gémissements :
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies,
Comme des condamnés suaient leurs agonies. 10
Au bas de cet obscur et profond entonnoir,
L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir,
Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte
Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte.
Sous la main du geôlier qui tourna les verrous, 15
La porte en gémissant recula devant nous ;
L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne,
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne,
Et je vis le vieillard, ébloui par ce jour,
Qui regardait sans voir du fond du noir séjour ; 20

9. *Gémonies*. Au propre, les Gémonies étaient un escalier taillé dans le roc, sur la pente du mont Capitolin, où les Romains traînaient les cadavres de certains criminels et d'où ils les précipitaient dans le Tibre.

Le rayon concentré, dardant sur sa figure,
La détachait en clair de la muraille obscure,
Comme si, du cachot pour racheter l'affront,
Une auréole sainte eût éclairé son front.

Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille, 25
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille;
De ses habits troués les somptueux débris
Laissaient percer partout ses membres amaigris;
Il serrait d'une main autour de sa ceinture
Des pauvres prisonniers la blanche couverture, 30
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts;
Ses pieds nus, que nouaient deux restes de sandales,
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.
Un tas de paille humide et rongé par les bords, 35
Gardant encor l'empreinte et les plis de son corps,
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,
De son palais de boue était l'ameublement,
Le breuvage, le lit, le vase et l'aliment; 40
Mais les traits allongés de son pâle visage,
Ses cheveux éclaircis, souillés, blanchis par l'âge,
Sur son front demi-chauve en couronne bouclés
Ou sur son maigre buste en anneaux déroulés;
Sa barbe, que d'un an le fer n'a retranchée, 45
Sur le creux de sa joue en écume épanchée;
Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur,
Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur;
Son regard, affaibli par cette ombre éternelle,
Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle; 50
La force écrite en haut dans ses sourcils épais,
Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix;

21. *Le rayon.* V. XIX, 1 (note). — *Dardant.* Lamartine emploie volontiers ce verbe intransitivement. Cf. XL, 169.
25. *Fléchissant.* Pour la construction, v. IV, 129 (note).
34. *Palais*, par antiphrase : la prison a remplacé pour lui le palais épiscopal. — *De boue.* Métaphorique : ignoble, ignominieux. V. VI, 49 (note).
49. *Éternelle.* Hyperbole : perpétuelle.

Dans ses traits, imprégnés d'une sainte harmonie,
La résignation au sein de l'agonie,
L'humanité vaincue asservie à la foi, 55
Tout éclatait en lui!... Je crus voir devant moi
Un de ces champions des vérités nouvelles
Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes,
Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort. 60

A l'entrée, ébloui par ce front de lumière,
Sur mes genoux tremblants je tombai sur la pierre,
Comme si quelque main m'eût forcé de plier,
N'osant ni m'approcher ni m'enfuir. Le geôlier
Lui dit : « Que votre nuit avec Dieu se consomme ! 65
J'ai rempli ma promesse, et voilà ce jeune homme. »
Puis, posant à mes pieds sa lanterne, il sortit,
Et, refermé sur nous, le battant retentit.
« Est-ce vous, mon enfant? venez, que je vous voie.
Oh! que ma dernière heure ait la dernière joie 70
De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ,
Un frère dans ma foi, nourri du même esprit!
Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie
Me gardait en secret ce don pour l'agonie!
J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel, 75
Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel!
Mon fils, je vais mourir; mon éternelle aurore
De ma dernière nuit va tout à l'heure éclore;
Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant.
Aujourd'hui je suis homme et pécheur. Mon enfant, 80
Devant le Saint des saints avant que de paraître,
J'ai besoin de laver mon âme aux eaux du prêtre :

56. *Tout* : tout cela.
57. *Champions des vérités nouvelles* : martyrs de la foi évangélique.
59 *Caché* : mystique. — Cf. les paroles de Jésus : « Je suis le pain de vie.... Je suis le pain vivifiant qui suis descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » (Jean, VI, 48-51).
61. *De lumière* : V. VI, 49 (note).
79 *Hosanna*, hymne de joie (de deux mots hébreux, qui veulent dire : sauve-nous maintenant)
81. *Le Saint des saints* : Jésus-Christ. — *Avant que de*. Tour classique, déjà vieilli à l'époque de Lamartine.

Chargé d'un grand troupeau pour le sanctifier,
En partant, j'ai mon saint bercail à confier ;
Je ne puis déposer que dans sa main sacrée 85
Les clefs du Saint des saints dont je gardais l'entrée ;
Je ne puis recevoir le pardon que de lui ;
Je le donnais hier, je l'implore aujourd'hui.
Mais tous ceux qui portaient le divin caractère,
Fugitifs ou proscrits, sont errants sur la terre ; 90
L'exil, ou la prison, ou le couteau mortel,
N'épargnent nul de ceux qui montaient à l'autel ;
Il ne reste que vous, pauvres jeunes lévites,
Qui n'aviez pas encor lié vos mains bénites ;
J'en demandais au ciel un seul, à deux genoux : 95
Dieu m'inspirait, mon fils, et je pensais à vous.
Oh ! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le vôtre !
J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre,
La prison, l'échafaud vous verrait accourir,
Séduit par le martyre et tenté de mourir, 100
Et que, plus il est plein de l'horreur du supplice,
Plus vous accepteriez de boire mon calice... »
Je ne répondais rien et je n'entendais plus,
Et je baissais dans l'ombre un front rouge et confus.
« Faut-il mieux m'expliquer ? reprit-il ; un saint prêtre 105
Est nécessaire à Dieu ; mon fils, vous allez l'être !
Pour qu'un double holocauste ici soit consommé,
La Providence et moi nous vous avons nommé ;
Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe :
Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe ! 110

85. *Sa main* : la main du prêtre.
86. *Saint des saints* : sanctuaire, au figuré. Au propre, le Saint des saints était, chez les Hébreux, la partie du tabernacle où se trouvait enfermée l'arche d'alliance.
87. *Le pardon* : l'absolution.
88. *Implore*. V. VII, 25 (note).
91. *Le couteau* : la guillotine.
93. *Lévites*. V. XXXIII, 4 (note).
94 *Lié*, par l'ordination.
98. *L'apôtre* : le prêtre.
107. *Holocauste* : sacrifice complet. Au propre, l'holocauste était, chez les Hébreux, un sacrifice où la victime était entièrement consumée par le feu

Et, quand l'esprit de force aura coulé sur vous,
Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux,
Et recevoir de vous dans le saint sacrifice
Le pain du viatique et le vin du supplice.
Recevez du martyr l'auguste sacrement, 115
Mourez pour que Dieu vive... — O mon père, un moment!
Lui dis-je en repoussant du front le sacré signe.
Arrêtez, arrêtez ; tremblez, j'en suis indigne!
Mon âme est à mon Dieu, mon sang est à ma foi ;
Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi, 120
Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie
Deux morts dans une mort, deux cœurs dans une vie. »
Son œil sonda le mien, et son front s'obscurcit.
Alors, balbutiant, je lui fis le récit
De ces deux ans passés loin de lui, de ma fuite, 125
De cette enfant par Dieu dans mon désert conduite,
De son triste abandon, de ma tendre pitié,
De cet amour longtemps couvé sous l'amitié,
De ces habits trompeurs qui, me cachant la femme,
A la séduction apprivoisaient mon âme, 130
De ce secret fatal et découvert trop tard,
De nos serments donnés, de mon furtif départ,
De sa mort qui suivrait au même instant la mienne,
Si j'arrachais ainsi cette main de la sienne,
Si, même au prix du ciel, d'un mot j'allais tromper 135
Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper.
Je me tus : dans ses traits indignés je crus lire
Tantôt l'horreur, tantôt un dédaigneux sourire.
« Ainsi donc, mon enfant, voilà ce grand secret
Dont tout autre qu'un père en l'écoutant rirait ; 140
Voilà dans quel honteux et ridicule piège
L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilège.

114. *Supplice* (au sens du latin *supplicium*) : mort violente, infligée comme châtiment. Cf. plus bas, v. 217 et 237.
115. *Du martyr* : c'est-à-dire de moi.
116. *Mourez*, au monde et à vous-même.
117. *Du front le sacré signe*. Inversion un peu rude.
122. *Deux morts* : celle de Laurence avec la mienne. V. v. 133.
126. *Désert*. V. I, 34 (note).
142. Construction anormale : *poussait* est pris au sens propre avec l'un de ses compléments (*dans quel piège*), au figuré avec l'autre (*au sacrilège*).

Insensé! bénissez ce hasard de ma mort,
Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord.
Que l'esprit tentateur, prêt à vous y conduire, 145
Connaissait bien ce cœur qu'il avait à séduire!
Quand il ne peut au crime entraîner nos élus,
Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus.
Ah! brisez son embûche et rougissez de honte.
Quoi! ce rêve d'une âme à s'enflammer trop prompte 150
Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas,
Ce trouble d'un cœur pur qui ne se connaît pas,
D'un périlleux amour cette amitié prélude,
Mauvais fruit du loisir et de la solitude;
Ces élans, ces soupirs, ces serrements de main, 155
Que le vent de la vie emportera demain;
Ces jeux de deux enfants loin des yeux de leurs mères,
Qui prennent pour amour leurs naïves chimères,
Risible enfantillage et des sens et du cœur:
Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur? 160
Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause
Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose?
Vous laisseriez ma mort sans secours, sans adieu,
Le temple sans ministre, et le monde sans Dieu?
Je ne me doutais pas que, dans ces jours sinistres 165
Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,
Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi
S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,
Pendant que l'univers avec horreur admire
La bataille de sang du juge et du martyre, 170
Attendant, pour savoir à quoi fixer son cœur,
Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur;
Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,
Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,
Au grand combat de Dieu refusant son secours, 175
Amollissait son âme à de folles amours,

161. *Cause*: parti.
162. *Ce temps*, ces circonstances.
163-164. *Adieu, Dieu*. V. II, 25-26 (note).
170. *Martyre*. Licence, pour *martyr*.

Au pied des échafauds où périssaient ses frères
Sacrifiait au dieu des femmes étrangères,
Pensant sous quels débris des temples du Seigneur
Il cacherait sa couche avec son déshonneur! 180
— O mon père, pitié! Quel mot osez-vous dire?
Le ciel sait si mon cœur a tremblé du martyre;
Il sait si j'hésitai, pour arriver à vous,
D'affronter cette mort dont je serais jaloux;
Mais ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre, 185
Vous ne jugez, hélas! nos cœurs que par le vôtre;
Vous croyez que mon cœur de l'amour triomphant
N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant;
Que le sien m'oublierait; que je pourrais moi-même
Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime; 190
Absous par votre main d'un parjure innocent,
Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang;
Que cette affection au cœur enracinée,
Cette existence à deux, ce rêve d'une année,
Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir, 195
Comme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir?
Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme:
Il joint leur double vie en une seule trame;
Il survivrait coupable, à la honte, au remord,
Plus vivant que la vie et plus fort que la mort. 200
— Silence! cria-t-il; vous profanez cette heure,
Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure,
Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr
N'eût jamais entendu de tels mots retentir.

178. *Au dieu des femmes étrangères* Tel Salomon, qui, dans sa vieillesse, se laissa aller, par amour pour ses femmes, à trahir le Dieu d'Israël et à honorer les idoles des autres nations. (*Rois*, I, 11).
179. *Pensant* : se demandant
184. *D'affronter*, pour à affronter Construction vieillie.
187. Entendez que si mon cœur triomphait de l'amour, je n'arracherais, etc.
192. *De sang* Si j'étais exécuté.
195. *Épanouir*, pour : nous épanouir. V. I, 26 (note).
199. *Remord* Licence, pour *remords* Cf. XLIV, 261 ; XLVII, 88.
200 *Plus fort que la mort.* Cf. *Cantique des Cantiques*, VIII, 6 « L'amour est fort comme la mort. »
203. *Trois fois pur.* Sorte de superlatif liturgique. Cf. la formule rituelle : « Saint, saint, saint est le Seigneur... »
204. *N'eût jamais.* Sous-entendu : sans vous.

Parler d'amour, grand Dieu, sous ces ombres muettes! 205
Insensé, regardez, et songez où vous êtes!
Voyez dans les cachots ces membres amaigris,
Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris;
Cette couche où l'Église expire, et sent en rêve
Le baiser de l'Époux dans le tranchant du glaive; 210
Ce sépulcre des morts par la vie habité,
Qui ne se rouvre plus que sur l'éternité;
Ces fers dont les anneaux tout rouillés sur nos membres
Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres;
Et ce pain d'amertume, et ce vase de fiel, 215
Délicieux banquet de ces noces du ciel!
Et c'est là, c'est devant ces témoins de supplice,
Devant ce moribond qui marche au sacrifice,
Que vous osez parler de ces amours mortels,
Vous, consacré d'avance à nos heureux autels; 220
Vous, que leur sacré deuil, le sang qui les colore,
Par un plus fort lien y consacrait encore!
Ah! que cette amertume ajoute à mon trépas!
Quoi! vous, trahir! Mais non, cela ne se peut pas!
Vous ne souillerez pas une si chaste vie, 225
Vous ne jetterez pas à mon front cette lie,
Vous ne donnerez pas cette absinthe, au lieu d'eau,
Au vieillard qui demande une goutte au bourreau;
Vous ne laisserez pas l'âme de votre père
Partir sans emporter le pardon qu'elle espère, 230
Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu
La parole de paix et le salut d'adieu!
Ah! que j'ai demandé cette heure au divin Maître!
Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre,
A ses pieds, comme Dieu, me reçût à genoux. 235
Me dit avant la mort : « Vivez, je vous absous! »
Pour qu'il offrît pour moi, la veille du supplice,
Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice

208. *A*, pour : vers. V. XII, 4 (note).
210. *L'Époux* : le Christ.
214. *Ses membres* : nous, chrétiens. — Pour la rime, cf. XXVII, 112-115 et la note.
231-232. *Dieu, adieu.* V. II. 25-26 (note).
238. *Ce fruit du sacrifice* (de Jésus) : l'hostie.

Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,
Et me bénit ce pain que je n'ose bénir ! 240
Et quand l'ange, exauçant enfin ma dernière heure,
Vous amène du ciel au père qui vous pleure ;
Quand, pour diviniser cette heure du trépas,
Il ne me faut qu'un mot... vous ne le diriez pas !
O mon enfant, au nom de ces larmes dernières 245
Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,
Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,
De ces membres promis demain aux échafauds ;
Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme,
Au nom de votre mère, au nom de cette femme 250
Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,
Vous pousserait du geste et du cœur au devoir,
Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute
Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,
Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux ; 255
Dites ce mot, mon fils ; que je l'emporte aux cieux !... »
La sueur de mon front tombant à grosse goutte,
Avançant, reculant, comme un homme qui doute,
Je demeurais muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit ; 260
Son corps se redressa, comme si son idée
L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée ;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi ;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure 265
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure ;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible !
« Eh bien ! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible, 270

239. *Mutilés*. Hyperbole : affaiblis, débiles.
241. *Ma dernière heure*. Elliptique : le vœu de ma dernière heure.
242. *Pleure* : désire en pleurant. V. VII, 25 (note).
257 *A grosse goutte*. Licence, pour le pluriel. Rapprocher IX, 64 ; XV, 244 ; XXX, 22 ; XXXVII, 50.
258. *Doute* : hésite (lat. *dubitare*).
269. *Des lions de Juda* Lamartine parait transporter aux prophètes eux-

Puisque la charité pour un père expirant
Ne peut en rallumer en vous le feu mourant;
Puisque entre le salut que le vieillard implore
Et votre infâme amour vous hésitez encore,
Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus : 275
Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus!
Sortez de ce Calvaire où votre maître expire;
Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire;
Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir, 280
Mais digne seulement de garder dans la rue
L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!
Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré;
Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré;
Sortez, en emportant la divine colère 285
Sur vous et sur l'objet... — N'achevez pas, mon père;
Ne la maudissez pas, arrêtez! tout sur moi! »
Il lut d'un seul coup d'œil sa force en mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle.
« Écoutez! » me dit il d'une voix solennelle, 290
Comme s'il eût parlé d'au delà du trépas
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :
« Il est dans notre vie une heure de lumière,
Entre ce monde et l'autre indécise frontière,
Où l'âme des chrétiens, prête à quitter le corps, 295
De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,
Où de l'éternité l'atmosphère divine
D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
Et, des choses d'en bas lui découvrant le sens,
Donne un son prophétique à ses derniers accents. 300

mêmes ce que les prophètes disent de Dieu pour peindre sa colère : « L'Éternel rugira comme un lion. » (Osée, XI, 10; Jérémie, XXV, 30; cf. Isaïe, XXXI, 4.)

273. *Implore*. V. VII, 25 (note).

281-282. *Garder l'habit*. Allusion à la lapidation de saint Étienne, pendant laquelle l'apôtre Paul, qui n'était pas encore converti, gardait les habits des meurtriers (*Actes des Apôtres*, VII, 58). — *Licteur* exécuteur. A Rome, les licteurs attachés à la personne des grands magistrats étaient chargés d'exécuter les sentences capitales.

Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute,
Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute.
Je suis à cet instant, et je sens dans mon cœur
Ce Verbe du Très Haut qui parle sans erreur.
Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine, 305
Un de ses fils au piège où le monde l'entraîne;
Il donne à mes accents l'autorité du sort;
Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,
Je prends sur mon salut la sainte violence
Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance : 310
Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix! »
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids;
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés, 315
Je tombai sans parole et sans souffle à ses pieds :
Un changement divin se fit dans tout mon être;
Quand il me releva de terre, j'étais prêtre!...

. . . . . .

. . . . . .

Jocelyn reçoit la confession de l'évêque, dit une messe dans le cachot et, vêtu du costume des gardiens, accompagne le vieillard à l'échafaud. Mais il tombe brisé d'émotion et ne revient à lui que dans l'hôpital de Grenoble, où on l'a transporté mourant. Il y apprend la fin de la Terreur, le rétablissement de la liberté civile, la réouverture des églises (*a*).

Une sœur de l'évêque se trouve parmi les religieuses de l'hôpital : Jocelyn lui confie son secret. Elle lui promet de recueillir Laurence et de prendre soin d'elle, en attendant de pouvoir la rendre à sa famille. Quelques jours après, ils montent ensemble à la Grotte des Aiglès. La sœur y pénètre d'abord et raconte tout à Laurence. Le désespoir de Laurence est poignant. Jocelyn se montre, confirme le récit de la sœur ; Laurence pousse un cri terrible et s'évanouit. On l'emmène sur un brancard, et Jocelyn demeure seul, plusieurs jours encore, dans la grotte, luttant contre lui-même, et s'évertuant à la résignation.

301. *Sans doute* : sans avoir de doute sur la vérité de ce que dit le mourant.
318. Mme de Girardin déclarait cette scène tragique « digne de *Polyeucte* ».

(*a*) Lamartine place en août 1795 la mort de Robespierre et la fin de la Terreur, qui datent en réalité de juillet 1794.

SIXIEME ÉPOQUE

XXXVII

LA PAROISSE DE JOCELYN

Après deux ans passés dans une maison de retraite ecclésiastique, Jocelyn devient curé de la petite paroisse de Valneige. Il la décrit ainsi dans une lettre à sa sœur, du mois de mai 1798 :

. . . . . .

Sur un des verts plateaux des Alpes de Sayoie,
Oasis dont la roche a fermé toute voie,
Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés,
Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses pieds,
La nature étendit quelques étroites pentes 5
Où le granit retient la terre entre ses fentes
Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer,
A l'homme de gratter la terre et d'y semer.
D'immenses châtaigniers aux branches étendues
Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues, 10
Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs,
Comme la giroflée aux parois des vieux murs ;
On voit, à mille pieds au-dessous de leurs branches,
La grande plaine bleue avec ses routes blanches,
Les moissons jaune d'or, les bois comme un point noir, 15
Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir ;
La toise de pelouse, à leur ombre abritée,
Par la dent des chevreaux et des ânes broutée,
Épaissit sous leurs troncs ses duvets fins et courts,
Dont mille filets d'onde humectent le velours, 20

1. *De Savoie.* Dans *Geneviève*, le nom de Valneige est donné à un village des monts du Dauphiné, aux environs de Voiron.
2. *Voie* : accès.
17. *Toise.* Ancienne mesure de longueur, valant à peu près 2 mètres.

Et pendant le printemps, qui n'est qu'un court sourire,
Enivre de ses fleurs le vent qui les respire.
Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon,
Comme un mur de cristal de ma haute prison,
Et, quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes, 25
Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes.
On n'entend d'autre bruit, dans cet isolement,
Que quelques voix d'enfants, ou quelque bêlement
De génisse ou de chèvre au ravin descendues,
Dont le pas fait tinter les cloches suspendues ; 30
Les sons entrecoupés du nocturne Angélus,
Que le père et l'enfant écoutent les fronts nus,
Et le sourd ronflement des cascades d'écume,
Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume,
Et qui semble, fondu dans ces bruits du désert, 35
La basse sans repos d'un éternel concert.
Les maisons, au hasard sous les arbres perchées,
En groupes de hameaux sont partout épanchées,
Semblent avoir poussé, sans plans et sans dessein,
Sur la terre, avec l'arbre et le roc de son sein ;
Les pauvres habitants, dispersés dans l'espace, 40
Ne s'y disputent pas le soleil et la place,
Et chacun sous son chêne, au plus près de son champ,
A sa porte au matin et son mur au couchant.
Des sentiers où des bœufs le lourd sabot s'aiguise
Mènent de l'une à l'autre, et de là vers l'église, 45
Dont depuis deux cents ans à tous ces pieds humains
Le baptême et la mort ont frayé les chemins.

Elle s'élève seule au bout du cimetière
Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre,

29. *Génisse.* V. XXIX, 197 (note).
33. *D'écume* équivaut à un adjectif : écumantes. V. VI, 49 (note).
34. *En l'oubliant* : en sorte qu'elle l'oublie.
35. *Désert.* V. I. 34 (note).
43. *Matin* : levant (comme *aurore* ailleurs, cf. I, 22). Rapprocher v. 73 : au jour du matin.
46. *Tous ces pieds humains.* Elliptique : les pieds de tous les humains de ce village.

Et ses ronces grimpant en échelle, en feston. 50
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton.
On ne peut distinguer cette chaumière sainte
Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte,
Où le sol des tombeaux, par la mort cultivé,
N'offre qu'un tertre ou deux tous les ans élevé, 55
Que recouvrent bientôt la mauve et les orties,
Premières fleurs toujours de nos cendres sorties,
Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les toits
Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix.

Ma demeure est auprès; ma maison isolée 60
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord
Aux regards des passants en dérobent l'abord.
Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille,
Tels que l'onde les roule, en forment la muraille: 65
Ces blocs irréguliers, noircis par les hivers,
De leur mousse natale y sont encor couverts;
La joubarbe, la menthe, et ces fleurs parasites
Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottants, 70
Et les font comme un pré reverdir au printemps.
Trois fenêtres d'en haut, par le toit recouvertes,
Deux au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes,
Se creusant dans le mur comme des nids pareils,
Reçoivent les premiers et les derniers soleils; 75
Le toit, qui sur les murs déborde d'une toise,
A pour tuiles des blocs et des pavés d'ardoise,
Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit,
Et sous les soliveaux l'hirondelle a son nid.

50. *Feston*. Licence, pour *festons*. Cf. XXXVI, 257 (note).
55. *Élevé*. Licence, pour *élevés*.
62. *La couvrent du nord*: le protègent contre les vents du nord. — Cf. Boileau, *Épîtres*, VI, 20 :

Et le mont la défend des outrages du nord.

64. *Taille* : à taillé. V. XI, 20 (note).
75. *Les premiers et les derniers soleils*. Elliptique : les premiers et les derniers rayons du soleil.
76. *Toise*. V. v. 17 (note). Dans les pays de neige, le bord des toits forme souvent de larges auvents comme celui qui est décrit ici.

Pour défendre ce toit des coups de la tempête, 80
Des quartiers de granit sont posés sur le faîte,
Et, faisant ondoyer les tuiles et les bois,
Au vol de l'ouragan ils opposent leur poids.
Bien que si haut assise au sommet d'une chaîne,
Son horizon borné n'a ni grand ciel ni plaine : 85
Adossée aux parois d'un étroit mamelon,
Elle n'a pour aspect qu'un oblique vallon
Qui se creuse un moment comme un lac de verdure,
Pour donner au verger espace et nourriture,
Puis, reprenant sa pente et s'y rétrécissant, 90
De ravins en ravins avec les monts descend.
Les troncs noirs des noyers, un pan de roche grise,
L'herbe de mon verger, les murs nus de l'église,
Le cimetière avec ses sillons et ses croix,
Et puis un peu de ciel, c'est tout ce que je vois. 95

Mais combien, aux regards du peintre et du poète,
En vie, en mouvement, la nature rachète
Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon !
Une cascade tombe au pied de la maison,
Et le long d'une roche, en nappe blanche et fine, 100
Y joue avec le vent dont un souffle l'incline,
Y joue avec le jour dont le rayon changeant
Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent,
Et, par des rocs aigus dans sa chute brisée,
Aux feuilles du jardin se suspend en rosée. 105
Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd
Qu'en se précipitant roule un torrent plus lourd ;

84. *Assise.* Pour la construction, v. IV, 129 (note).
86. *Aux parois.* Licence, pour : à la paroi. Cf. IV, 6 (note).
87. *Aspect* : vue, horizon, perspective.
89. Le vallon, qui s'élargit et s'aplanit en cet endroit, forme une espèce de terre-plein naturel, occupé par le verger du presbytère.
101. *L'incline* : la fait dévier.
103. *Y* est redondant. *Semble se dérouler* serait même plus clair.
106-107. Ce bruit tonnant et sourd. Cf. *Paysage dans le golfe de Gênes* (*Harm.*, I, x) :

La cascade qui pleut dans le gouffre qui tonne
Frappe l'air assourdi de son bruit monotone....

On comparera avec intérêt les deux passages.

Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce,
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois, 110
Lui prête ou lui retire ou lui rend plus de voix ;
Dans les sons inégaux que son onde module
Chaque soupir de l'âme en note s'articule ;
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux, 115
Et qui semble la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges.

. . . . . .

Suivent la description du presbytère lui-même et, dans d'autres lettres à sa sœur, le tableau de la vie pieuse et monotone de Jocelyn.

Puis, une lacune de vingt-six mois dans le manuscrit.

HUITIÈME ÉPOQUE

XXXVIII

JOCELYN A PARIS

La mort de sa mère ramène quelque temps Jocelyn au village de sa naissance (Septième Époque)

Puis il reconduit sa sœur à Paris, auprès de son mari et de ses enfants. On l'y garde quelques jours. Les vers suivants expriment le trouble qu'il éprouve au milieu de l'agitation des hommes et les réflexions que lui inspire le spectacle de la multitude.

Paris, 20 septembre 1800.

. . . . . .

Oh ! que le bruit humain a troublé mes esprits !
Quel ouragan de l'âme il souffle dans Paris !

108. *Douce.* Plus ou moins douce, selon.....

110. *A ses parois* : vers la paroi de roche le long de laquelle tombe la cascade. — Pour cet emploi de *à*, v. XII, 4 (note). — Pour le pluriel *parois*, v. 86.

113. Chaque son, chaque modulation de l'onde est comme une note musicale exprimant un soupir de l'âme.

116. *En* : avec.

2. *Ouragan de l'âme* : ouragan moral. V. VI, 49 (note), et rapprochez XXXIII, 84 : l'orage de l'âme.

Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde,
Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde,
Semblable à l'Océan qui fait enfler ses flots, 5
Monter et retomber en lugubres sanglots !
Oh ! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions !
On croit y distinguer l'accent des passions 10
Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'âmes,
Entrechoquent entre eux ces hommes et ces femmes,
Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux,
Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus,
Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre 15
Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère.
Quel poids pèse sur l'âme en entrant dans ces murs,
En voyant circuler dans ces canaux impurs
Ces torrents animés et cette vague humaine
Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne, 20
Qui sur son propre lit flotte éternellement,
Et dont sans voir le but on voit le mouvement !
Quel orageux néant, quelle mer de tristesse,
Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant m'oppresse !
Il semble que ce peuple où je vais ondoyer 25
Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer ;
Que le regard de Dieu me perd dans cette foule ;
Que je porte à moi seul le poids de cette houle ;
Que son immense ennui, son agitation,
M'entraînent faible et seul dans son attraction ; 30
Que de ces passions la fièvre sympathique,
En coudoyant ce peuple, à moi se communique ;
Que son âme travaille et souffle dans mon sein ;
Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim ;
Que ma robe en passant se salit à ses crimes ; 35
Et que, tourbillonnant dans ses mouvants abîmes,

20. *En sens contraire.* Le singulier pour le pluriel : en sens contraires ; tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.
31. *Sympathique* : contagieuse.

Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau
Qui ne fait ni hausser ni baisser son niveau,
Un jet de son écume, un morceau de sa vase,
Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase ; 40
Et que, si je venais à tomber sous ses pas,
Cette foule à mes cris ne s'arrêterait pas,
Mais, comme une machine à son but élancée,
Passerait sur mon corps sans même une pensée !...

Et puis, faut-il le dire ? il est ici pour moi 45
Un éternel sujet de tristesse et d'effroi.
Je me surprends sans cesse à penser, à me dire,
Tout tremblant : « C'est ici que Laurence respire ;
C'est ce bruit qu'elle entend, c'est ce ciel qu'elle voit,
Ce pavé qui la porte, et cette eau qu'elle boit ; 50
C'est dans cet océan, dans ce désert immonde,
Que cette perle pure est enfouie au monde. »
Quand je lève mes yeux vers ces brillants séjours
Dont les flambeaux le soir ressuscitent les jours,
Je me dis, en voyant une ombre à la fenêtre : 55
« Cette ombre que je vois, c'est la sienne peut-être ! »
Chaque char en roulant me semble l'emporter.
Ce coude que le mien le soir vient de heurter,
La trace de ce pied, la robe que je froisse,
Qui sait si ce n'est pas... ? Une poignante angoisse 60
De chaque aspect pour moi sort et vient m'assaillir ;
J'entends des sons de voix qui me font tressaillir ;
J'entends des noms qui font rougir jusqu'à mon âme ;
Je frémis de lever les yeux sur une femme ;
Je tremble qu'à son front rencontré par hasard 65
Mon cœur ne meure en moi, foudroyé d'un regard.
Puis je rentre, l'esprit courbé de lassitude,
Mais poursuivi des cris de cette multitude,

43. *A* : vers. V. XII, 4 (note). — *Élancée*, pour lancée, V. I, 26 (note). Lamartine avait d'abord écrit : à son terme lancée.

52. *Au monde*. Redondant.

53. *Ces brillants séjours*... Entendez : ces riches demeures où la nuit est aussi brillante que le jour.

61. *Aspect*. Le poète prête à ce mot un sens concret : objet, personne se présentant aux regards. — *Assaillir, tressaillir*. V. II, 135-136 (note).

Trouvant l'isolement, mais jamais le repos,
Le cœur amer et vide, et plein de mille échos ; 70
Le bruit assourdissant de l'humaine tempête
Monte, gronde sans cesse, et m'enivre la tête ;
Et seul, sans qu'il me tombe une goutte de foi,
J'entends à peine, hélas ! mon cœur qui prie en moi.

Oh ! nuit de ma montagne, heure où tout fait silence 75
Sous le ciel et dans moi ; lune qui se balance
Sur les cimes d'argent du pâle peuplier,
Que l'haleine du lac à peine fait plier ;
Blanches lueurs du ciel sur l'herbe répandues,
Comme du lin lavé les toiles étendues ; 80
Des brises ou de l'eau furtif bruissement ;
Des chiens par intervalle un lointain aboiement ;
Le chant du rossignol par notes sur des cimes ;
Silence dans mon âme, ou quelques bruits intimes
Qu'un calme universel vient bientôt assoupir, 85
Et qu'un retour vers Dieu change en pieux soupir !
O jours d'un saint labeur ! douces nuits de Valneige !
Oh ! que le temps me dure ! Oh ! quand vous reverrai-je !...

*

Paris, 21 septembre 1800.

Quel spectacle, Seigneur, vous donnez à vos anges,
Dans ces grands chocs d'idée et ces luttes étranges ! 90
Sur ce peuple qui peut savoir votre dessein ?
Vous avez mis, grand Dieu, deux âmes dans son sein :

73. *Sans qu'il me tombe* : sans que je reçoive du ciel. — L'esprit de Jocelyn est si bouleversé que la foi même est comme assoupie en lui.
82. *Par intervalle.* V. IX, 64 (note).
83. *Par notes* : entendu distinctement, note par note. — *Des cimes* : des cimes d'arbres. Cf. v. 174.
85-86. *Assoupir, soupir.* V. II, 25-26 (note).
90. *D'idée.* Licence, pour le pluriel.
92. *Deux âmes.* Ces deux âmes du peuple français symbolisent l'une les penseurs, dont le rôle est de découvrir les idées et de les lancer dans la circulation, l'autre les hommes d'action et de combat.

L'une, d'un vague instinct vers l'inconnu guidée,
Sonde la mer du doute et découvre l'idée,
Lui donne, en pétrissant le verbe dans sa main, 95
La forme qui la rend palpable au sens humain,
La tire comme l'or de sa mine profonde,
Et la frappe en monnaie à l'usage du monde ;
L'autre, âme de soldat, toujours ferme et debout,
Comme un volcan divin dans sa poitrine bout, 100
Aspire aux quatre vents le souffle de la guerre,
Et pour champ de bataille a pris toute la terre ;
Et, par cette âme double à la fois agissant,
Il sert Dieu de son cœur et l'homme de son sang !
Semblable de nos jours au peuple de Moïse, 105
Qu'en deux parts au combat le prophète divise,
L'une dans le vallon mourant pour Israël,
L'autre sur les hauteurs levant les mains au ciel !...

Pour lancer tous ses fils à sa lutte inégale,
Paris semble des camps la grande capitale ; 110
On voit par chaque porte entrer ses bataillons,
Renaissante moisson de ses sanglants sillons,
Qui, pour combler aux camps les lignes décimées,
Ressortent en chantant vers les quatorze armées ;
On ne voit qu'étendards par le plomb déchirés 115
Entraînant des soldats sous leurs lambeaux sacrés ;

102. Comparez le vers de Barbier (*Iambes, l'Idole*) :

Pour champ de course alors tu lui donnas la terre.

106. *Au combat* : au moment du combat. — Lamartine déforme, comme il lui arrive souvent, la tradition biblique. Lorsque les Amalécites vinrent livrer bataille aux Israélites à Rephidim, Moïse commanda à Josué de les combattre et monta lui-même, avec Aaron et Hur, au sommet d'une colline. « Et il arrivait, lorsque Moïse élevait sa main, qu'Israël était le plus fort, mais quand il reposait sa main, Amalek était le plus fort. » Aaron et Hur le firent asseoir sur une pierre et lui soutinrent les mains jusqu'au coucher du soleil : la victoire resta ainsi aux Israélites (*Exode*, XVII, 8-13).

109. *Tous ses fils* : les fils de ce peuple, et non de Paris seulement. — *Sa lutte inégale*. En 1800, la France avait à lutter contre la « seconde coalition », comprenant principalement l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, les Bourbons de Naples et la Turquie.

114. *Les quatorze armées*. Les quatorze armées organisées par la Révolution, en 1793, pour la défense du territoire.

On n'entend retentir que le canon sonore,
Dont des boulets vomis la gueule est pleine encore ;
Et la ville ne voit briller à son réveil
Que d'épaisses forêts de fusils au soleil. 120
Et comme cette foule est prodigue de vie !
Et comme tout à coup, au grand homme asservie,
Elle, qui ne pouvait subir un joug plus doux,
Du tyran de sa gloire embrasse les genoux.
Sous ton geste nerveux d'elle-même s'incline, 125
Accepte sans effort sa rude discipline,
Et semble, en se pliant à son poignet d'airain,
Le cou de son cheval ou le gant de sa main !
Ah ! c'est qu'aussi le peuple a cet instinct rapide
Qui le fait s'élancer sur les pas de son guide ; 130
C'est que dans le péril la faible humanité
De Dieu même a reçu l'instinct de l'unité,
Et que, pour ériger en grand peuple une foule,
Le bronze extravasé doit couler dans le moule.

118. *Des boulets vomis....* L'expression n'est pas claire. Il faut sans doute entendre que la vibration du canon se prolonge un certain temps après que le coup est parti.

122. *Au grand homme asservie.* Bonaparte n'est encore à cette date que premier Consul, mais son autorité sur la nation est déjà absolue.

123. *Un joug plus doux.* Celui de la monarchie, avant 1789.

124. *Du tyran de sa gloire.* La Révolution est, pour le peuple français, l'époque héroïque par excellence (cf. XXIX, 169, une expression analogue): c'est dans ce moment de gloire suprême que Bonaparte, exploitant l'orgueil national, lui a imposé sa tyrannie.

128. *Le cou de son cheval.* Ces vers rappellent par plus d'un détail les célèbres iambes d'Auguste Barbier :

> ... C'était (la France) une cavale indomptable et rebelle,
> Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
> Une jument sauvage à la croupe rustique,
> Fumante encor du sang des rois,
> Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
> Libre pour la première fois...
> Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
> Ses reins si souples et dispos,
> Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
> Tu montas botté sur son dos.
> Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
> La poudre, les tambours battants,
> Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
> Et des combats pour passe-temps...
>
> (*Iambes, l'Idole*, III).

134. *Extravasé*, en fusion, bouillonnant. Périphrase médiocrement poétique,

Où les pousse pourtant ce vague entraînement ? 135
Pourquoi vont-ils combattre et mourir si gaiement ?
Leur esprit ne sait pas, leur instinct sait d'avance.
Ils vont, comme un boulet, où la force les lance,
Ébranler le présent, démolir le passé,
Effacer sous ton doigt quelque empire effacé, 140
Faire place sur terre à quelque destinée
Invisible pour nous, mais pour toi déjà née,
Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits
N'aperçoivent encor que poussière et débris !
Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre 145
L'outil mystérieux de quelque grand mystère ;
Sans connaître jamais ses plans sur l'univers,
A la trame des temps travaillant à l'envers,
Les nations, de l'œil à leur insu guidées,
Sont dans la main de Dieu les instruments d'idées ; 150
Et l'homme, qui ne voit que poussière et que sang,
Et qui croit Dieu bien loin, se trompe en maudissant ;
Il ne sait pas, captif dans sa courte pensée,
Que d'une œuvre finie une autre est commencée,
Et qu'afin que l'épi divin puisse y germer, 155
On laboure la terre avant de la semer.

Oh ! que nos jugements sont courts, et feraient rire
Dans le livre de Dieu celui qui saurait lire !
Que nous comprenons peu les dénoûments du sort !
Et que souvent la vie est prise pour la mort ! 160

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,

pour dire qu'il faut fondre des canons. En d'autres termes, une grande nation ne peut se former sans avoir des guerres à soutenir.

137. *Leur instinct sait d'avance.* Ils travaillent inconsciemment, avec une sorte de pressentiment obscur, à l'œuvre de la Providence. V. XXIX, 134 (note).

140. *Sous ton doigt.* Entendez : effacer, en fait, un empire que le doigt de Dieu a déjà marqué pour la destruction.

148. *De l'œil.* Elliptique : par l'œil de Dieu.

159. *Les dénoûments du sort.* Entendez : que nous prévoyons mal où le destin conduit les choses humaines !

161. *La caravane humaine.* Le morceau qui commence ici est d'autant plus

Et, ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent ;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages, 165
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes, épars sur des gazons épais,
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes, se levant à la même pensée, 170
Portent la hache au tronc, font crouler à leurs pieds
Ces dômes, où les nids s'étaient multipliés ;
Et les brutes des bois, sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux, fuyant les cimes séculaires,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur, 175
Ne comprenaient pas l'œuvre, et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte.
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets, 180
L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme ;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé,
Le fleuve était partout couvert et traversé,
Et, poursuivant en paix son éternel voyage, 185
La caravane avait conquis l'autre rivage.

C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit.
Esprit saint ! conduis-les, comme un autre Moïse,
Par des chemins de paix à la terre promise !!!... 190

remarquable que les « symboles » proprement dits sont extrêmement rares dans la poésie de Lamartine. L'idée est la même que dans *les Révolutions* (ci-dessus, XXX), à savoir que le progrès humain est toujours le fruit de la destruction et de la ruine.

163. *Ne pouvant.* Sur la construction, v. IV, 129 (note).
101. *Au tronc.* Collectif : aux troncs des arbres.
172. *Ces dômes* Cf. XXVII, 81.
175. *Ruine.* Au sens étymologique : chute, écroulement.
183-184. *Renversé, traversé.* V. II, 135-136 (note).
189. *Conduis-les.* Le pronom ne représente aucun substantif exprimé.

NEUVIÈME ÉPOQUE

XXXIX

JOCELYN ET SON CHIEN

Cependant un hasard a remis Jocelyn en présence de Laurence : devenue célèbre pour sa beauté et pour ses aventures, elle mène à Paris une vie brillante et dissolue. Bouleversé de cette rencontre et de cette découverte, dévoré de douleur, de remords, sentant renaître sa passion, Jocelyn regagne en hâte sa montagne.

Valneige, 12 octobre 1800.

O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir,
Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir.
Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée 5
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines, 10
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé !
Que du premier sapin l'écorce n e fut douce !
Que je m'étendis las et triste sur sa mousse !
Que j'y collai ma bouche en silence et longtemps, 15
N'entendant que les coups en ma tempe battants,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées,
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées !

3. *Courir* : s'élancer dans les airs, voler.
5. *D'un peu de repos* dépend de *pressée*.
9. *Collines*. Cf. XL, 13 ; 38.
12. Entendez : le soupir d'un cœur à demi consolé.

Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin ! 20
Que souvent mon oreille, à ses flots attentive,
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive,
Et, d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier !
Enfin, le soir, je vis noircir, entre les cimes 25
Des arbres, mes murs gris au revers des abîmes.
Les villageois, épars sur leurs meules de foin,
Du geste et du regard me saluaient de loin.
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée. 30
Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil ;
Hélas ! c'était mon chien, couché sous ma fenêtre,
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait, assise en haut sur le palier. 35
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire ;
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas, 40
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaîné de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même, 45
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime ;
Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.

24. *M'arrêta* a pour sujet grammatical *mon oreille*, pour sujet logique le cri que Jocelyn a cru entendre.
34. *Le souci de son maître* : le souci causé par l'absence de son maître. Cf. l'expression : être en souci de quelqu'un.
35. *Marthe*. La servante. V. XXXI, 59.
42. *Enchaîné de caresse* : s'enchaînant à moi par ses caresses. Lamartine avait d'abord écrit *enchaînés*, au pluriel, qui présentait un sens plus net.
47. *Étendu* se rapporte au chien.
48. *Dans le mien*. Plus expressif que : au mien.

Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire? 50
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie :
« O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous ! 55
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux ! »

Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : « Mon retour réjouit ma maison ; 60
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire ;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour ! »
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence, 65
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'a
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefo
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde, 70
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer, 75
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,

54. *Soie* : poil soyeux.
58. *Votre* s'accorde mal avec *on*. Le poète a mélangé deux tours différents (cf. *sa* maison, *son* toit).
64. *Abriter d'amour*. Par analogie avec la construction de verbes comme entourer, envelopper, etc.
74. *En un autre* : en un autre être.
76. *Savoir* : comprendre.
77. *Où* : dans lequel (cf. v. 48). V. 1, 41 (note).

Ah ! c'est affreux peut-être, eh bien ! c'est encor doux !

O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ; 80
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître ;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne, 85
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché ;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse. 90
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah ! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens, 95
Le silence comprend nos muets entretiens ;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis, 100
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée ;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,

81. *Quel degré* : quel nombre de degrés.
83. *Rapport* : lien. Cf. IV, 35.
85. *Il te donne*. Sous-entendu : à nous.
88. *D'un sot dédain*. Noter l'emploi de *de* pour *avec*.
95. *Fido*. Nom d'un chien ayant réellement appartenu à Lamartine. — « Ces jours-ci mes chagrins passés ont été remués et soulevés en moi par une perte que vous trouveriez insignifiante et qui pour moi en a été une immense, celle de mon ami *Fido*. Il est mort entre mes pieds, après treize ans d'amour et de fidélité, après avoir été le compagnon de toutes les heures de mes années de bonheur, de voyage, de larmes. — La vie est affreuse. » (Lettre à Virieu, 25 avril 1837).
96. Entendez : chacun de nous comprend en silence le langage muet de l'autre.
97-98. *Veille, réveille*. V. II, 25-26 (note). — *Te réveille* : te fait lever. Il est évident que le mot ne doit pas être pris au pied de la lettre.

Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence, 105
Et que l'amour dépasse encor l'intelligence;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse! 110
Non! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie:
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir.
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes. 115
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle 120
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil!!!

Oh! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien, 125
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

105. *L'âme.* Cette assimilation de l'instinct des animaux à l'âme humaine est particulièrement hardie de la part d'un prêtre catholique. Elle contredit d'ailleurs un passage de la Troisième Époque, où Jocelyn déclarait, à propos d'un autre chien qu'il avait eu pour ami dans son enfance:

Que de l'âme à l'instinct toute comparaison
Profane la nature et ment à la raison.

106. *Dépasse* en toi, dans cette âme.
108. *Dérision* : imitation ridicule, parodie.
109. Entendez : un mécanisme vivant qu'une caresse met en branle.
111. *Je ne sais quels cieux* : une région du ciel réservée aux animaux. Jocelyn ne va pas jusqu'à faire une place à son chien dans le paradis des humains.
112. *Homme ou plante.* Sous-entendez entre les deux : ou animal.
113. *La réunir* : la reconstituer, en réunissant à nouveau les êtres qui se sont aimés.
117 et suiv. *Partout où... Dieu n'éteindra pas plus...* Anacoluthe.
121-122. *Épagneul, cercueil.* Fausse rime. Cf. XLII, 105-106.

XL

LES LABOUREURS

Au hameau de Valneige, 16 mai 1801.

Quelquefois, dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir,
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure, 5
Comme un livre au hasard feuilletant la nature,
Mais partout recueilli, car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh ! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre ! 10
La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts ce matin m'avait mené plus haut ;
J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés, aux penchants adoucis, 15
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut seulement, des bouquets circulaires
De châtaigniers croulants, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés, 20
Rendent le ciel plus bleu par leur contraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur ombre.
On voit en se penchant luire entre leurs rameaux
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche, 25
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche.

13. *Colline* : éminence, mamelon. V. XXXIX, 9.
15. *Adoucis*, pour doux. V XV, 68 (note). — Ces « penchants adoucis » ne s'accordent guère avec la « rude colline » du v. 13.
19. *Dômes*. Cf. XXVII, 81.

Mais plus près, leurs longs bras, sur l'abîme penchés
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée, 30
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein,
Comme un lac de culture en son étroit bassin ;
J'y pouvais, adossé le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.

Déjà, tout près de moi, j'entendais par moments 35
Monter des pas, des voix et des mugissements :
C'était le paysan de la haute chaumine
Qui venait labourer son morceau de colline,
Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfants ; 40
Et je pus, en lisant ma Bible ou la nature,
Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure.
Sous mon crayon distrait le feuillet devint noir.
O nature, on t'adore encor dans ton miroir.

*

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie 45
Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux ;
La femme et les enfants tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère, 50
Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux.
Ils ruminent en paix, pendant que l'ombre obscure
Sous le soleil montant se replie à mesure,

28. *L'humide nuit* : la rosée nocturne. — *Étanchés* : séchés. Ils laissent égoutter peu à peu la rosée dont ils sont couverts.
29. *Feuille*. V. XXVII, 68 (note)
32. *Comme un lac de culture*. Cf. XXXVII, 88.
44. *Dans ton miroir*. Entendez : c'est encore t'adorer que de te peindre.
49. *Privés* : domestiques. Cf. XXXIV, 44 ; XLI, 9.
52. *Émondent* : détachent, arrachent. Ce n'est ni le sens ni la construction normale de ce verbe.
54. *A mesure* que le soleil monte.

Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur, 55
Vient mourir et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie.
Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés, 60
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux.
Au joug de bois poli le timon s'équilibre, 65
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre.
L'homme saisit le manche, et, sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon, le guide au bout du champ.

*

55. *Attiédir*, pour s'attiédir. Cf I, 26 (note).
56. Entendez que l'ombre, qui décroît peu à peu, finit par ne plus former qu'une étroite bande sombre aux pieds du laboureur.
59. *Découpés* : dentelés.
61. *Avec la feuille* : en y laissant les feuilles. V. XXVII, 68 (note).
62. *Voilés*, par ce feuillage. — *Taureaux*. V. XXIX, 197 (note).
65. *S'équilibre* : s'adapte en équilibre.
68. *Le guide* : guide le manche, c'est-à-dire, au moyen du manche, l'appareil entier de la charrue. — L'inversion qui précède, *sous le coin tranchant pour ouvrir le sillon*, est un peu forcée. — On trouve une assez gracieuse ébauche de toute cette description dans un fragment d'églogue intitulé *le Pasteur et le Pêcheur* et daté de 1826 :

Quand l'aurore exhalant sa matinale haleine
Épand les doux parfums dont la vallée est pleine,
Et, faisant incliner le calice des fleurs,
De la nuit sur les prés laisse épancher les pleurs,
Alors que du matin la vive messagère,
L'alouette, quittant son nid dans la fougère,
Et modulant des airs gais comme le réveil,
Monte, plane et gazouille au-devant du soleil,
Saisissant mes taureaux par leur corne glissante,
Je courbe sous le joug leur tête mugissante ;
Par des nœuds douze fois sur leurs fronts redoublés
J'attache au bois poli leurs membres accouplés ;
L'anneau brillant d'acier au timon les enchaîne ;
J'entrelace à leur joug de longs festons de chêne,
Dont la feuille mobile et les flottants rameaux
De l'ardeur du midi protègent leurs naseaux.

(*Méditations*, XXV).

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir ! 70
Pour rendre la glèbe féconde,
De sueur il faut l'amollir.
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Où germent les fruits et les fleurs ; 75
Comme l'enfant mord la mamelle
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs.

*

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise, 80
Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent ;
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés, 85
Se tordent sur son sein en tronçons torturés.
L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts ;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix ; 90
Les animaux, courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ;
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur ;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine ; 95
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine ;
Ils s'arrêtent : le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de ses flancs.

*

73-75. *Fruit... fruits.* Négligence, peut-être volontaire.
80. *Tronçons* : les mottes. Métaphore plus hardie que juste.
86. *Torturés* : tourmentés, tordus par la souffrance.
97. *Le bœuf.* Collectif.

Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin ! 100
O terre, tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein !
Il fut un Éden sans culture,
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon, 105
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère,
Cachés dans son premier sillon.

Oh ! le premier jour où la plaine,
S'entr'ouvrant sous sa forte main, 110
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain !
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli ; 115
Les fibres du sol palpitèrent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli !

Et les hommes ravis lièrent
Au timon les bœufs accouplés ; 120
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés ;
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines ;

100. *Ce profond dessin.* Le sillon, qui se dessine en creux sur le sol.
107-108. Entendez le mystère de la destinée humaine, enfoui pour ainsi dire d'avance à l'endroit où l'homme devait ouvrir le premier sillon de la terre. Les strophes suivantes expliquent et développent cette idée.
115. Entendez : le ciel s'ouvrit en se repliant comme une tente qu'on roule. Cf. XXIII, 71 :

Le ciel se replie
Comme un pavillon.

118. *Le second prodige.* Le premier étant celui de la création.
124. *Débordèrent* : regorgèrent d'habitants, comme les ruches regorgent d'abeilles Cf. XLIII, 157-158.

Et les vaisseaux, grands alcyons, 125
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nouriture aux nations !

Et, pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains, 130
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains;
Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice,
En grava le code en tout lieu, 135
Et, pour consacrer ses lois même
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu !

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté, 140
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité ;
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé, 145
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé !

Et les temples de l'Invisible
Sortirent des flancs du rocher, 150
Et, par une échelle insensible,
L'homme de Dieu put s'approcher,

127. *Sur* : avec, au moyen de.
129 *Consacrer* : rendre durable, au moyen d'une garantie sacrée. — Même sens au vers 136.
140. *A planté*, pour avait planté. V. XI, 20 (note).
148. *Ses*. Ce possessif ne se rapporte à aucun mot exprimé ; mais l'idée de l'homme en général domine tout le développement.
151. *Insensible* : qui ne tombe pas sous les sens, étrangère au monde sensible.

Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,
Coulèrent du cœur des mortels. 155
Dieu dans l'homme admira sa gloire,
Et pour en garder la mémoire
Reçut l'épi sur ses autels.

*

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent 160
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand
Dont la main, tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide,
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.
La sonore vallée est pleine de leurs voix ; 165
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.
Cependant le soleil darde à nu : le grillon
Semble crier de feu sur le dos du sillon. 170
Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable où nage la rosée
Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
Comme une haleine en feu de la gueule d'un four.
Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse ; 175
L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse ;
Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux ;
La sueur de la femme imbibe les cheveux.
Ils arrêtent le char à moitié de sa course ;
Sur les flancs d'une roche ils vont lécher la source, 180

159. *Suspenda*. Sorte de participe neutre : la chose (le travail) ayant été suspendue. — Peut-être aussi Lamartine avait-il dans l'esprit l'idée du sillon interrompu.

174. *De la gueule*. Elliptique : sortant de la gueule.

180. *Lécher la source*. Image peu gracieuse. — Cf. *Le Désert* (*Épîtres et poésies diverses*, XIX) :

Comme un sel que le bouc vient lécher,
La caravane boit la sueur du rocher.

Et, la lèvre collée au granit humecté,
Savourent sa fraîcheur et son humilité.

*

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher !
Seigneur, que chacun sur sa route 185
Trouve son eau dans le rocher !
Que ta grâce les désaltère !
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour :
Fais à leur lèvre desséchée 190
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

Ah ! tous ont cette eau de leur âme :
Aux uns c'est un sort triomphant,
A ceux-ci le cœur d'une femme, 195
A ceux-là le front d'un enfant ;
A d'autres l'amitié secrète,
Ou les extases du poète :
Chaque ruche d'homme a son miel.
Ah ! livre à leur soif assouvie 200
Cette eau des sources de la vie !
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel.

L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume
Aux lèvres qui burent l'amour,
Et de la soif qui me consume 205
L'onde n'est pas dans ce séjour ;
Elle n'est que dans ma pensée
Vers mon Dieu sans cesse élancée,

187. *Les*. Syllepse : *chacun* implique une idée de pluriel.
193. *Cette eau de leur âme*. La métaphore a quelque chose de forcé.
199. *D'homme* est l'équivalent d'un adjectif : humaine. V. VI, 49 (note). — *Son miel*. Nouvelle métaphore s'insérant dans la première et la contrariant.
204. *L'amour* : l'amour divin.
208. *Élancée*, pour s'élançant.

Dans quelques sanglots de ma voix,
Dans ma douceur à la souffrance ; 210
Et ma goutte à moi d'espérance,
C'est dans mes pleurs que je la bois !

*

Mais le milieu du jour au repas les rappelle :
Ils couchent sur le sol le fer ; l'homme dételle
Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix 215
Se coucher loin du soc sous un feuillage épais.
La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble,
Sur l'herbe, autour du père, assis, rompent ensemble
Et se passent entre eux de la main à la main
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain ; 220
Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché dans un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu qui tend ses mains vers elle, 225
L'enlève, et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même, un bras sur son époux.
Et sous le poids du jour la famille sommeille
Sur la couche de terre, et le chien seul les veille, 230
Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir.

*

Oh ! dormez sous le vert nuage
De feuilles qui couvrent ce nid,
Homme, femme, enfants leur image, 235
Que la loi d'amour réunit !

220 *Laitage* : fromage. — Dans un « devoir » d'écolier, qu'il est intéressant à tous égards de rapprocher des *Laboureurs*, l'auteur, dépeignant la journée du vigneron et de sa famille, parlait déjà du « blanc laitage à moitié durci » que l'on étend, à l'heure du repas, sur des tranches de pain (*Cours familier de Littérature*, 1er Entretien).

O famille, abrégé du monde,
Instinct qui charme et qui féconde
Les fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle 240
Cette parenté fraternelle
Des enfants dont le père est Dieu?

Foyer d'amour où cette flamme
Qui circule dans l'univers
Joint le cœur au cœur, l'âme à l'âme, 245
Enchaîne les sexes divers,
Tu resserres et tu relies
Les générations, les vies,
Dans ton mystérieux lien;
Et l'amour, qui du ciel émane, 250
Des voluptés culte profane,
Devient vertu s'il est le tien!

Dieu te garde et te sanctifie,
L'homme te confie à la loi,
Et la nature purifie 255
Ce qui serait impur sans toi.
Sous le toit saint qui te rassemble,
Les regards, les sommeils ensemble
Ne souillent plus ta chasteté,
Et, sans qu'aucun limon s'y mêle, 260
La source humaine renouvelle
Les torrents de l'humanité.

*

238. *Charme, féconde*, pour : charmes, fécondes. V. XV, 31-33 (note).

246. *Sexes divers* n'est pas heureux. — Lamartine avait écrit d'abord : les *âges* divers.

251-252. Entendez : culte profane, s'il est le culte des voluptés, l'amour devient vertu s'il est le culte de la famille (sous la forme de l'amour conjugal).

255. *Purifie*. Par la double consécration du mariage religieux (v. 253) et du mariage civil (v. 254). Entendez que l'institution de la famille purifie l'amour, qui, sans elle, obéissant à la seule impulsion de la nature, serait impur. — Sur la rime *sanctifie, purifie*, v. II, 135-136 (note).

257-258. *Rassemble, ensemble*. V. II, 135-136 (note).

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée.
Du matin au couchant l'ombre déjà tournée
S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir ; 265
Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir.
De l'autre bord du champ le sillon se rapproche.
Mais quel son a vibré dans les feuilles ? La cloche,
Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord, 270
Et, par des mains d'enfants au hameau balancée,
Vient donner de si loin son coup à la pensée :
C'est l'Angélus qui tinte, et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu.
A ce pieux appel le laboureur s'arrête ; 275
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son âme au-dessus du sillon.
Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère. 280

*

Prière, ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux !
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous !
Vent qui souffle sur l'âme humaine, 285
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder l'eau de ses pleurs,
Comme un vent qui, par intervalles,
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs ! 290

264. *Matin*, pour orient. — *Déjà tournée*, pour : ayant déjà tourné.
267. *L'autre bord* : le côté opposé à celui où l'on a commencé le matin.
270. *Ému* : ébranlé. Cf. XXXIII, 70. — *Accord*. V. I, 16 (note).
272. Le son de la cloche, ayant frappé l'oreille, éveille dans la pensée le souvenir de Dieu.
274. Rapprochez XXIII, 227 et suiv.
276. *Au clocher*. V. XII, 4 (note).
288. *Les eaux virginales*. L'eau pure de la rosée.

Sans toi que serait cette fange?
Un monceau d'un impur limon,
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon.
Mais par toi son aile cassée 295
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course,
Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour! 300

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois;
Tu sors de toute la nature 305
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents. 310

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein;
Que le faible bruit de ma vie 315
En extase intime ravie
S'élève en aspirations;
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Éclate en bénédictions! 320

295. *Par toi* : grâce à toi. — *Cassée* : quoique cassée. Allusion à la chute de l'homme.
297. *Pour respirer* : de manière à ce qu'il (ou elle) respire. Peut-être faut-il lire *le* désaltérer (v. 298).
301-303. *Soupire, respire.* V. II, 135-136 (note).
304. *Bords.* V. IV, 6 (note).
310. *Instrument.* Le cœur humain est comparé à une harpe.

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence.
Voilà partout la terre ouverte à la semence :
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main,
En nuage poudreux la femme épand le grain ;
Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière, 325
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
Que de leur main étroite ils laissent retomber,
Et que les passereaux viennent leur dérober.
Le froment répandu, l'homme attelle la herse,
Le sillon raboteux la cahote et la berce : 330
En groupe sur ce char les enfants réunis
Effacent sous leur poids les sillons aplanis.
Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie ;
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie ;
Et les neiges d'hiver, sous leur tiède tapis, 335
Couvriront d'un manteau de duvet les épis ;
Et les soleils dorés en jauniront les herbes,
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux ; 340
Et la meule broiera le froment sous les pierres ;
Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfants aura pétri le pain ;
Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable, 345
Ramasseront en paix les miettes de la table ;
Et tous béniront Dieu, dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains !

*

325. *Ornière*. Cf. XXX, 9.
326. *La poussière*. Le grain, fin et léger comme une poussière.
333. *S'essuie*. dépose son humidité.
34[illegible]. *La fleur* du froment.
344. *A pétri*. Elliptique : donnera à ses enfants le pain qu'elle aura pétri.

C'est ainsi que ta providence
Sème et cueille l'humanité, 350
Seigneur, cette noble semence
Qui germe pour l'éternité.
Ah ! sur les sillons de la vie
Que ce pur froment fructifie !
Dans les vallons de ses douleurs, 355
O Dieu, verse-lui ta rosée !
Que l'argile fertilisée
Germe des hommes et des fleurs !

*

La vie simple et pieuse de Jocelyn se poursuit sans incidents ; il sert d'arbitre entre ses paroissiens, instruit les enfants du village. Un jour, il est appelé au hameau de Malaverne, sur la route d'Italie, auprès d'une jeune femme mourante. Il y va : cette femme est Laurence. Elle se confesse à lui sans le reconnaître. Au dernier instant, il se nomme ; puis il lui donne l'absolution, et elle meurt. Se conformant aux volontés de la défunte, il monte l'ensevelir à la Grotte des Aigles, auprès de la tombe de son père.

Six mois plus tard, une épidémie ravage la contrée. Jocelyn soigne les malades, assiste les mourants, se dévoue sans réserve, jusqu'au jour où il meurt lui-même, après une longue et douloureuse maladie.

355. *Les vallons de ses douleurs.* C'est la « vallée de larmes » de l'Écriture.

358. *Germe*, transitif. Construction rare, appartenant au style biblique.

LA CHUTE D'UN ANGE

ÉPISODE

(1838)

La Chute d'un Ange nous est présentée par le poète comme un autre fragment de l'énorme épopée inachevée dont *Jocelyn* faisait partie. Ce nouvel « épisode » — qui n'a pas moins de douze mille vers — aurait pris place presque en tête du poème entier : il lui aurait servi d' « introduction ».

La Chute d'un Ange nous fait en effet remonter aux temps fabuleux des premières générations humaines, telles que les représentent les légendes religieuses. L'auteur a voulu y peindre « l'état de dégradation et d'avilissement où l'humanité était tombée après cet état primitif, presque parfait, que toutes les traditions sacrées lui attribuent à son origine ». Aux brutes impies et sanguinaires de Babel il a opposé Cédar, l'ange déchu, qui leur résiste longtemps et périt enfin leur victime : « Les angoisses d'un esprit céleste incarné par sa faute au milieu de cette société brutale et perverse où l'idée de Dieu s'était éclipsée, et où le sensualisme le plus abject s'était substitué à toute spiritualisation et à toute adoration », voilà, déclare-t-il, son sujet. Il l'a traité avec une ampleur qui va jusqu'à la surabondance, dans des proportions colossales. Le style de cette immense improvisation est, d'ailleurs, souvent négligé.

Nous sommes mal renseignés sur les sources de *la Chute d'un Ange*. Le sujet, de pure imagination, paraît avoir été en très grande partie forgé par Lamartine. — L'ouvrage est divisé en quinze « visions », précédées d'un « récit » qui sert de prologue et suivies d'un court « épilogue ».

○ ○ ○

TROISIÈME VISION

XLI

LA TRIBU NOMADE

Cédar, le héros du poème, est un ange qui, par amour pour une mortelle, s'est transformé en homme. Cette chute est irréparable. Dès lors s'ouvre pour lui une longue série de tribulations, auxquelles Daïdha, celle qu'il aime, est associée.

L'ange tombé est d'abord esclave de la tribu nomade dont Daïdha fait partie. Nous suivons cette tribu des sommets du Liban, qu'elle quitte pour échapper à la poursuite des géants chasseurs d'hommes, jusqu'aux bords de l'Oronte, où elle retourne s'établir.

Et les pasteurs, chantant le signal des départs,
Rassemblaient les troupeaux dans les herbes épars :
C'était la chèvre errante aux flancs des précipices,
L'onagre patient, les fécondes génisses,
La brebis dont la laine amollit le repos, 5
Le chien qui veille l'homme et commande aux troupeaux,
L'éléphant presque humain, les plaintives chamelles
Qui laissent les enfants épuiser leurs mamelles,
Et les oiseaux privés, dont le chant entendu
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'ils ont pondu ; 10
Attirés par l'instinct des amitiés humaines,
Ils suivaient la tribu sur les monts, dans les plaines,
Comme si le désir de la société
Eût compensé pour eux même la liberté !
C'étaient des amitiés lointaines, inconnues : 15
Le cygne, en escadron, suivait du haut des nues ;
L'hirondelle, quittant les rebords du rocher,
Venait, de halte en halte, aux tentes se percher.

9. *Privés.* V. XXXIV, 44 ; XL, 49.

Ils retrouvaient près d'eux, aux termes des voyages,
Les mêmes voix dans l'air et les mêmes plumages : 20
Tant ces doux animaux, pleins de l'instinct d'amour,
Se souvenaient encor des lois du premier jour !

Trouvant partout des fruits et partout leurs demeures,
Chaque jour, en chantant, ils marchaient quelques heures ;
Confiant, pour la route, au dos des éléphants 25
Les images des dieux, les femmes, les enfants,
Et chargeant des fardeaux les chameaux et les ânes,
Ils serpentaient, à l'ombre, en longues caravanes :
Et les gorges de l'onde, et les dômes des bois,
De leur silence émus, tressaillaient à leurs voix. 30

Cédar, chargé du poids de ses lourdes entraves,
Suivait, mêlé lui-même au troupeau des esclaves,
Et, cherchant Daïdha de l'œil parmi ses sœurs,
Arrosait, sur ses pas, l'herbe de ses sueurs.
Ils marchèrent ainsi pendant neuf fois deux lunes, 35
Tantôt sur ces sillons que l'onde élève en dunes
Aux bords grondants des mers, dont les flots à leurs yeux
Dans un lointain confus semblaient s'unir aux cieux ;
Tantôt dans des vallons aux falaises profondes,
Que des fleuves sans nom remplissaient de leurs ondes. 40
Ne sachant pas encor l'art de les traverser,
Ils remontaient au loin leurs flots pour les passer.
Enfin des monts boisés les pentes descendirent,
Sur un libre horizon leurs regards s'étendirent,
Et l'Oronte, aussi bleu qu'un firmament du soir, 45
Épancha sous leurs pieds son radieux miroir.

29. *Les dômes.* Cf. XXVII, 81 ; XXXVIII, 172 ; XL, 19.

30. *De leur silence émus :* sortant soudain, par ce tressaillement, de leur silence accoutumé. Cf. XXXIII, 70.

35. *Neuf fois deux lunes.* Les peuples de race aryenne comptaient primitivement le temps par nuits plutôt que par jours.

36. *Ces sillons que l'onde élève en dunes :* les dunes formées le long de la côte par le sable que la mer rejette. Le mot *sillons* est tout à fait impropre.

45. *L'Oronte.* Fleuve de Syrie. Ses berges sont si élevées qu'elles forment en certains endroits de véritables falaises montagneuses.

Il coulait sous un cap dont les grottes profondes
Grossissaient par l'écho les plaintes de ses ondes;
A ces antres voilés de mousse et d'églantiers
Les gazons dessinaient de faciles sentiers, 50
Et le sable, lavé par le fleuve limpide,
Jusqu'à ses bleus contours glissait de ride en ride.
La tribu salua du regard et des cris
De ces antres secrets les antiques abris
Creusés dans ces rochers par les mains de leurs pères, 55
Tout pleins de souvenirs, de récits, de mystères,
Où les fils de Phayr avaient reçu le jour,
Où les mères avaient porté leurs fruits d'amour,
Où les vierges avaient changé leurs noms de femmes,
Où l'image des morts errait avec leurs âmes. 60
Chaque père guidait sa tribu vers le sien.
Le chameau, l'éléphant, l'âne, même le chien,
Au site accoutumé semblant se reconnaître,
S'arrêtaient à l'entrée en devançant leur maître.

Après avoir à terre étendu les fardeaux, 65
La tribu dispersée accourut aux tombeaux.
C'était un monticule, ou quelque énorme pierre,
Ou quelque tronc couché d'arbre couvert de lierre,
Qui marquaient sur la terre à la postérité
Le lieu des souvenirs par une âme habité. 70
Chacun en revenant des lointaines contrées
Accourait embrasser ces mémoires sacrées,
Et, semblable à quelqu'un qui parle du dehors,
Collait sa bouche au sol et parlait à ses morts.

47. *Cap.* Le mot ne s'applique d'ordinaire qu'aux rivages de la mer, et non aux rives d'un fleuve.
49. *A* : vers, conduisant à. V. XII, 4 (note).
52. Entendez qu'au pied des rochers s'étendait une plage sablonneuse, baignée par les eaux bleues du fleuve.
55. *Leurs.* Syllepse.
57. *Phayr.* Patriarche et chef de la tribu, grand-père de Daïdha.
59. *Avaient changé leurs noms de femmes.* Ellipse hardie : avaient changé de noms en devenant femmes.
61. *Le sien* : son abri.

Une femme disait à l'âme de son père : 75
« O père ! l'eau des yeux coule-t-elle sous terre ?
Est-elle donc là-bas amère autant qu'ici ?
Combien j'en ai versé si loin ! Mais me voici.
Que de rameaux des bois sont tombés dans les ondes !
Que d'esprits sont allés visiter d'autres mondes ! 80
Ce qui s'est fait depuis que tu n'es remonté,
Ceux qui sont descendus te l'ont-ils raconté ?
Les flèches des géants ont sifflé sur nos têtes ;
Nous avons habité sur le mont des tempêtes ;
Selma dans ces combats a perdu son époux. 85
Un homme sans parole est venu parmi nous,
Les chasseurs sous sa main se renversent et meurent ;
Les filles de Phayr le regardent et pleurent.
De leurs dons les plus chers nos dieux nous ont bénis.
Nous revenons des bois les mains pleines de nids. 90
Léa, ton doux regard et ta petite-fille,
Les chasseurs l'ont ravie enfant à sa famille.
Longtemps au fond des bois on l'entendit crier ;
Ses cheveux n'ont servi, père, qu'à la lier !.
Et moi j'ai mis au monde un fils et sa jumelle : 95
Leurs blanches dents déjà me mordent la mamelle.
Dans les yeux de l'enfant aussi noirs que la nuit,
Mon souvenir croit voir ton amour qui me suit !
Regarde, il est couché près de moi sur la feuille,
Arrachant de ses doigts ton herbe qu'il effeuille ; 100
Il essuie étonné ma joue avec sa main ;
Nomme-le par son nom, pour qu'il vienne demain. »

Non loin de là, pressant un tertre de pelouse,
A l'ombre de sa fille ainsi parlait l'épouse :
« Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi ! 105
Les hommes de dessous furent jaloux de toi,

83. *Les flèches des géants.* V. l'argument.
85. *Selma.* Bru de Phayr et mère de Daïdha.
86. *Un homme sans parole.* Cédar, qui ignore la langue des mortels ; Daïdha, bientôt, la lui enseignera.

Ils te firent tomber dans l'envieuse couche
Avant que mon doux lait fût tari sur ta bouche.
Oh ! dis-moi, redis-moi, quel lait bois-tu là-bas ?
Quelle mère en chantant te berce sur les bras ? 110
De quel nom, mon Adda, plus doux t'appelle-t-elle ?
Dis-le-moi, pour qu'aussi de deux noms je t'appelle,
Pour qu'en venant la nuit parler à ton gazon,
Tu ne te trompes pas et réponde à ton nom !
Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes ? 115
Les enfants de la mort te tressent-ils des roses ?
Des grains rouges des bois te font-ils un collier ?
Il me semble parfois que je t'entends crier.
J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre ;
Car l'époux de mes nuits, hélas ! a beau suspendre 120
Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer !
Je suis l'oiseau plaintif à l'aile bleue et blanche
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et rouler dans les flots 125
Un petit, le premier de la couvée éclos :
Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie et regarde dans l'eau
Et porte sa becquée à son petit oiseau. » 130

Ainsi parlaient aux morts les hommes et les femmes,
En couvrant leurs gazons de présents pour leurs âmes.
Leurs pas, se détachant lentement de ces lieux,
Semblaient s'incorporer à ce sol des aïeux ;
Tant peut sur les humains la mémoire chérie ! 135
C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

Après avoir ainsi versé l'eau de leurs cœurs,
Chacun tira ses dieux de leurs arches de fleurs,
Et, les plaçant au seuil de ces antres sauvages,
Les pria d'habiter et d'aimer ces rivages. 140

112. *De deux noms* : de ton nom terrestre et de ton nom d'outre-tombe.
113. *En venant* : quand je viendrai. Construction irrégulière.
114. *Réponde*. Licence, pour : répondes. V. XV, 31-33 (note).

C'étaient de vils objets où l'adoration
Profanait la pensée et la création :
Des plantes, des cailloux, des écorces bizarres,
Du lit séché des flots des coquillages rares ;
Tout ce qui séduit l'œil et fixe le regard, 145
Ce qu'accouple un vain songe ou présente un hasard ;
Du besoin d'adorer, d'espérer et de craindre
Vil assouvissement que l'homme aime à se feindre.
Chacun avait le sien aux autres préféré,
Qu'on troquait, qu'on vendait, qu'on brisait à son gré, 150
A qui l'on prodiguait le respect ou l'insulte,
Selon que le hasard vérifiait le culte.
C'était à qui d'eux tous adorerait le mieux.
Mais les esclaves seuls n'avaient jamais de dieux !
Leur main eût profané des idoles immondes ; 155
La malédiction leur fermait les deux mondes ;
Et sur les dieux volés si leur main s'étendait,
Sous mille bras levés la loi les lapidait.

Quand il eut du retour accompli les mystères,
Et rallumé le feu dans la cendre des pères, 160
Tout le peuple pasteur, à l'abri des méchants,
Sur les rives du fleuve et sur les prés penchants
Se répandit en paix, comme une ruche pleine
Se répand sur les fleurs autour d'une fontaine ;
Et ses jours s'écoulaient l'un à l'autre pareils, 165
Et quelques vieillards seuls en comptaient les soleils.

142. *La pensée*, en s'attachant à des objets matériels ; *la création*, en s'adressant à des choses créées, au lieu de s'adresser au Dieu unique, créateur de toutes choses.

146. *Ce qu'accouple un vain songe*. Certains de ces fétiches ont des formes monstrueuses, qui rappellent les visions fantastiques des songes.

148. *Que l'homme aime à se feindre*. Malgré l'excessive confusion de la forme, le sens est clair : l'homme aime à se donner l'illusion que tous ces objets sont des dieux, afin d'assouvir sur eux son besoin d'adorer, d'espérer et de craindre.

152. *Vérifiait* : ratifiait.

156. *Les deux mondes*. Le monde humain et le monde divin.

160. *Rallumé le feu* doit être pris au sens propre : la tribu, revenant se fixer au lieu où sont ensevelis ses ancêtres, y allume de nouveaux foyers. Mais *feu* et *cendre* font une antithèse forcée, qui n'est pas d'un goût très pur.

QUATRIÈME VISION

XLII

LA TOUR DE LA FAIM

Lorsque la tribu s'aperçoit de leur amour, les persécutions commencent pour Cédar et Daïdha. — Deux jumeaux leur naissent, une fille et un fils. Cédar les élève en secret dans la montagne où il garde les troupeaux. Mais bientôt on les découvre. La colère de la tribu redouble : Cédar est condamné à périr dans les eaux de l'Oronte, les jumeaux sont réservés aux lions du désert, leur mère subira le supplice de la « tour de la faim » :

> C'était une prison, une tombe vivante,
> Que l'on formait de boue et de pierre mouvante,
> Et que l'on élevait comme une haute tour,
> Sans porte et sans fenêtre, et sans issue autour,
> De sorte qu'enfermé dans cette arche profonde,
> Ce haut mur séparait le coupable du monde,
> Et que les dieux du ciel, qui seuls voyaient son sort,
> Ne pouvaient accuser personne de sa mort.

Autour de Daïdha, dans son sépulcre assise,
Déjà les blocs montaient assise sur assise ;
Son âme, à demi morte, entendait retentir
Les pierres du tombeau qui devait l'engloutir.
Ainsi que la victime au couteau s'abandonne, 5
Ses yeux, fixés au sol, n'imploraient plus personne ;
De sa tête son cou ne portait plus le poids ;
Son visage glacé se cachait dans ses doigts,
Et l'ondulation des cheveux sur la mousse
De son cœur qui battait marquait chaque secousse. 10
Elle semblait avoir accepté son cercueil ;
Mais quand, baissant les mains, elle vit d'un coup d'œil

1-2. *Assise* (participe), *assise* (substantif). Rime faible. V. VIII, 75-76 (note).

9. Ses longs cheveux traînent jusque sur le sol et tressaillent, avec toute sa personne, à chaque battement de son cœur.

L'enceinte du rocher, qui montait à mesure,
De ses frères bientôt dépasser la ceinture,
Comme un homme endormi qu'une vipère mord, 15
Elle bondit de terre avec un cri de mort;
Elle tendit ses bras tout chargés de prières
Aux femmes de Phayr, assises près des pierres :
« Oh! dit-elle, arrêtez, arrêtez un moment
Avant de refermer ce fatal monument. 20
O ma mère! ô mes sœurs! ô frères de ma race!
A mes derniers soupirs accordez une grâce :
Laissez une fenêtre étroite à cette tour,
Non pour que dans ma nuit il entre un peu de jour,
J'ai honte du soleil et je hais la lumière! 25
Mais pour que, si ma mort ne vient pas la première,
Je puisse voir encore et du sein allaiter
Mes fruits qui sur vos mains me viendront visiter,
Afin que de leur mort mon lait retarde l'heure,
Et qu'ils vivent du moins jusqu'à ce que je meure! 30
Oh! ne les sevrez pas du moins avant ma mort!
Oh! pendant que leur coupe est pleine jusqu'au bord,
Laissez-moi jusqu'au fond la leur répandre toute!
Qu'ils ne tombent de soif qu'à la dernière goutte!... »
Elle se tut, ses mains palpitaient : à ce cri, 35
Des mères de Phayr le cœur fut attendri;
Le fruit qu'elles portaient s'émut dans leurs entrailles;
Elles firent laisser une fente aux murailles,
Promirent d'apporter les enfants; et la tour
Monta de pierre en pierre et rétrécit le jour. 40
La foule, en s'éloignant de la prison mortelle,
En malédiction se répandit sur elle,
Et Daïdha bientôt n'entendit d'autre bruit
Que le courant du fleuve et le vent de la nuit.
Semblable, en son instinct, à la biche sauvage, 45
Qui, les jours et les nuits, fait le tour de sa cage,

18. *Phayr*. V. XLI, 57 (note).
28. *Fruits*. Métaphore particulièrement fréquente dans la *Chute d'un Ange*. Cf. aussi XV, 369.

Flairant si les barreaux qui captivent ses pas
Sous le poil de ses flancs ne s'élargiront pas,
Elle tourna longtemps autour de l'édifice,
Cherchant avec les mains aux murs un interstice, 50
Se meurtrissant le sein aux angles du rocher,
Et de ses doigts saignants cherchant à s'accrocher ;
Mais les murs à ses mains ne donnaient point de prise,
Ils ne laissaient filtrer dedans ni jour ni brise ;
Et, comme ensevelie au bas d'un puits profond, 55
Chaque effort pour monter la replongeait au fond.
Lasse enfin de tenter un effort qui succombe,
La paix du désespoir descendit dans sa tombe ;
Elle s'assit à terre, appuyée à sa tour :
« Mourir, dit-elle, ainsi ! pour une nuit d'amour ! 60
Oh ! oui, mourir cent fois ! Cédar, œil de mon âme !
Mourir cent fois ainsi, puisque je meurs sa femme !
Que mille tours de faim montent, croulent sur moi,
Avant que Daïdha rougisse d'être à toi ;
Avant que ma douleur se repente, ô ma vie, 65
De ces deux fruits d'amour que leur haine m'envie !
Qu'ils exècrent ton nom, je l'adore au cercueil ;
Mon supplice est ma foi, ma honte est mon orgueil !
Jusqu'au fond des enfers que ma tombe se creuse !
Cédar, mourir pour toi, c'est encore être heureuse ! 70
O mort, que tardes-tu ? Viens, viens nous réunir !
Comme des pas d'amant je t'écoute venir. »
Et puis, tout attentive, elle écoutait en elle
Si la soif de sa lèvre était bientôt mortelle ;
Ou bien si de la faim la dernière langueur 75
Ne se trahissait pas aux battements du cœur.
Mais, dans ces premiers temps d'une forte nature,
La sève de longs jours vivait sans nourriture ;
Et la jeune victime, interrogeant en vain,
Ne ressentait encor ni la soif ni la faim ; 80

47. *Captivent* : retiennent captifs. Cf. IV, 134.
57. *Lasse*. Pour la construction, v. IV, 129 (note). — *Succombe*. Pour l'emploi du présent, v. XI, 20 (note).
60. *Est ma foi* : est l'effet et la preuve de ma foi.
78. *La sève vivait* : la vie durait.

Et, les sens soutenus de tendresse et d'alarmes,
Elle mangeait son cœur et dévorait ses larmes.

Les étoiles du ciel, qui passaient tour à tour
Dans le morceau du ciel que laissait voir la tour,
La virent de là-haut, en traversant l'espace, 85
Dans la même attitude et dans la même place,
Aux pierres de la tour les membres appuyés,
Les mains jointes tombant sur ses genoux pliés.
Quand dans le blanc du ciel le jour revint éclore,
L'alouette en montant lui gazouilla l'aurore; 90
Une noire hirondelle au plumage d'azur,
Rasant la haute tour, parut au bord du mur;
Aux blocs, en tournoyant, elle froissa son aile,
Et sur un plat rebord se plaça tout près d'elle.
Elle leva les mains : « Compatissant oiseau, 95
Qui descends pour me voir dans mon morne tombeau,
Ne les as-tu pas vus, dis-moi, couchés par terre,
Comme des œufs brisés, mes deux petits sans mère?
Riaient-ils? pleuraient-ils? me tendaient-ils les bras?
Ne vas-tu pas les voir quand tu remonteras? 100
N'as-tu pas vu, dis-moi, du bord où tu t'abreuve,
Le beau corps de Cédar roulé dans l'eau du fleuve?
Oh! dis-lui que je vais le rejoindre bientôt!
L'amour ne va-t-il pas plus vite que le flot?
Que tiens-tu dans ton bec, oiseau qui bois aux vagues? 105
Est-ce un brin de la mousse? est-ce un cheveu des algues?
Ou de son front flottant, dis-moi n'as-tu pas pris
Un de ses cheveux d'or pour coucher tes petits?
Oh! laisse-moi tomber ce fil que je t'envie,
Un cheveu de sa tête! un rayon de sa vie! 110
Un débris de sa mort, oiseau, laisse-le moi!
Je n'ai que ce cheveu, les forêts sont à toi!... »
Mais, son geste et sa voix effrayant l'hirondelle,
L'oiseau vers le sommet remonta d'un coup d'aile,

83-84. *Du ciel... du ciel.* Négligence.
104. *Abreuve*, pour abreuves. V. XV, 31-33 (note).
105-106. *Vagues, algues.* Fausse rime. Cf. XXXIX, 121-122.

Et de son désespoir le cri fit envoler 115
Le seul être de Dieu qui vînt la consoler.
De ce dernier commerce elle perdit les charmes,
Et son œil épuisé s'assoupit dans les larmes.

En songe quelque temps son âme sommeilla ;
Comme un coup dans le cœur un cri la réveilla : 120
C'était ce cri de soif, insensible à l'oreille,
Auquel dans son repos une mère s'éveille,
De ses pauvres petits le doux vagissement,
Qui venaient à sa mort demander l'aliment.
Deux filles de Ségor, les tenant par la hanche, 125
Les tendaient par la fente à la mamelle blanche.
Tandis que Daïdha, dont le cœur ruisselait,
En les lavant de pleurs, les arrosait de lait :
« Buvez, mes blancs agneaux ! bois, ma blanche colombe !
Buvez l'eau de mon cœur qui coule de la tombe ! 130
Pressez ainsi, pressez, des lèvres, de la main,
Cette source d'amour que va tarir la faim !
Que ne peut d'un seul trait votre bouche assouvie
Épuiser tout mon sang avec toute ma vie !
Et que ne tombez-vous des mamelles sevrés, 135
Comme deux enfants morts, par la grappe enivrés !...
Oh ! que vous aurez soif lorsque je serai morte !
Oh ! ne souriez pas, ou bien qu'on vous remporte !
Je puis vous voir mourir, oui, mais je ne puis voir
La mort sourire ainsi dans vos yeux sans espoir !... » 140
En leur parlant ainsi, ses deux mains convulsives
Pressaient contre son sein ces deux têtes naïves,
Semait de longs baisers qu'entrecoupaient ses pleurs
Leurs dents teintes de lait, leurs yeux, leur joue en fleurs,
Enlaçait à son cou leurs bras pour les suspendre, 145
Mordait de leurs cheveux le duvet blond et tendre.

125. *Ségor*. L'un des principaux chefs de la tribu.
135. *Sevrés* : séparés.
143. Le verbe *semait* et les verbes suivants, *enlaçait, mordait, se mirait, fermait, rouvrait*, n'ont pas de sujet exprimé. Le poète continue la phrase comme s'il avait écrit : de ses deux mains convulsives *elle* pressait, etc.

Se mirait dans leurs yeux comme dans un miroir,
Fermait les siens d'horreur, les rouvrait pour mieux voir,
Tandis que les enfants que sa chaste mamelle
Attirait tour à tour et repoussait loin d'elle, 150
Prenant ces faux transports et ces pleurs pour des jeux,
Riaient en se jouant entre ses longs cheveux.
Quand du lait sous leurs dents la source fut tarie,
Ces filles, sans pitié pour sa voix qui les prie,
Reportèrent ses fils dormants à la tribu, 155
Comme l'on trouble l'eau quand les agneaux ont bu.

Daïdha, du regard poursuivant chaque femme
Qui semblait emporter les deux parts de son âme,
Suivit de l'œil ses fruits tant qu'elle put les voir.
Trois fois dans la journée ils tetèrent ; le soir, 160
Quand les femmes du chef vinrent vers la fenêtre,
Elles ne virent plus Daïdha reparaître.
Leur voix, pour l'avertir, l'appela dans la tour,
Une mourante voix en sortit à son tour ;
Ses jambes, fléchissant sous l'angoisse mortelle, 165
Ne pouvaient plus du sol se déplier sous elle.
Aux cris de ses petits elle fit un effort,
Mais l'élan de son cœur ne put lever la mort :
Elle retomba faible au pied noir des murailles.
« Oh ! par les fruits vivants ou morts de vos entrailles, 170
Dit-elle en élevant encore un peu la voix,
Par l'eau que vous buvez, par les pleurs que je bois,
Passez-moi les agneaux dans l'étroite ouverture,
Que je leur donne encore un jour leur nourriture.
Le lait de ma mamelle à leur cri monte et sort, 175
Il coulera peut-être encore après ma mort ;

151. *Faux* : qui ont un faux air de joie. Cf. XLIV, 39 : faux sourires de joie qui finit en sanglots.
154. *Prie.* V. XI, 20 (note).
157. Entendez : les deux femmes qui semblaient emporter chacune une moitié de son âme.
159. *Fruits.* Cf. v. 28.
166. *Se déplier du sol* : quitter le sol, sur lequel elles étaient pliées.
168. *Lever la mort* : soulever le poids de la mort.

Ne leur enviez pas cette joie éphémère
De tarir jusqu'au fond les sources de leur mère ;
Au lieu des lionceaux, ce sera le vautour
Qui viendra dépecer leurs membres dans ma tour !... » 180
Et les femmes, pensant au jour où l'on enfante,
Glissèrent en pleurant les petits dans la fente ;
Daïdha les reçut en étendant la main,
Et la nuit descendit noire sur le chemin.

HUITIÈME VISION

XLIII

FRAGMENT DU LIVRE PRIMITIF

Précipité dans l'Oronte, Cédar, qu'on croyait noyé, a pu se sauver contre tout espoir. Il accourt, de ses bras formidables démolit la Tour de la faim, en arrache Daïdha et les enfants.

Ils s'enfuient. Les voilà errants à travers le monde. Ils atteignent les pentes rocheuses du Carmel, et là sont reçus par un anachorète, le vieillard Adonaï, qui habite une caverne au sommet de la montagne. Adonaï, prophète du vrai Dieu, leur apprend à le connaître et à l'adorer. Il possède un livre sacré, sorte d'Évangile primitif, dont il leur lit des passages. En voici quelques parties :

I.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Le sage en sa pensée a dit un jour : « Pourquoi.
« Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?

179. *Au lieu des lionceaux.* V. l'argument, p. 244.

« Si l'homme dut tomber, qui donc prévit sa chute ?
« S'il doit être vaincu, qui donc permit la lutte ?
« Est-il donc, ô douleur ! deux axes dans les cieux, 5
« Deux âmes dans mon sein, dans Jéhovah deux dieux ?

« Or l'esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit ; et l'emportant en songe
Au point de l'infini d'où le regard divin
Voit les commencements, les milieux et la fin. 10
Et, complétant les temps qui ne sont pas encore,
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore :
« Regarde », lui-dit-il ; et le sage éperdu
Vit l'horizon divin sous ses pieds étendu.
Par l'admiration son âme anéantie 15
Se fondit ; par le tout il comprit la partie ;
La fin justifia la voie et le moyen ;
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien ;
La matière, où la mort germe dans la souffrance,
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence, 20
Un mode d'existence à l'autre contrasté,
Où la nature lutte avec la volonté,
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend, pour monter plus haut, son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas, 25
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

6. *Jéhovah.* Nom hébreu de Dieu, qu'on peut être étonné de trouver ici. Pour Lamartine, il est synonyme de Dieu unique. Cf. XXXIII, 42.
11. *Complétant.* Le mot est légèrement détourné de son sens.
21. *Contrasté.* Ordinairement : contrasté avec.
22. *La nature.* la nécessité ; *la volonté.* le libre arbitre.
23. *Le mystère.* L'âme humaine pressent, dès ici-bas, le mystère de sa destinée future.

« Ne renfermez pas Dieu dans des prisons de pierres
Où son image habite et trompe vos paupières,
De peur que vos enfants, en écartant leurs pas,
Disent : Il est ici, mais ailleurs il n'est pas ! 30
Ne cherchez pas des yeux derrière le nuage,
Au fond du firmament, cette mer sans rivage,
Quel est le ciel des cieux habité, plein de Dieu.
Il n'est pour Jévovah ni distance ni lieu :
Ce qui n'a point de corps ne connaît point d'espace ; 35
De ce qui remplit tout ne cherchez point la place,
Contemplez-le par l'âme et non pas par vos yeux :
L'ignorer ou le voir, c'est l'enfer ou les cieux.

. . . . . .

« Trouvez Dieu : son idée est la raison de l'être,
Il n'a fait l'univers qu'afin de le connaître. 40

28. *Paupières.* V. XIII, 54 (note).

29 *En écartant leurs pas* : se détournant de ces temples, dont la vue les aura rendus incrédules. Le propos qu'ils tiennent : « Il est ici, mais ailleurs il n'est pas ! » est ironique.

36. *Ce qui remplit tout.* Divers passages du « Livre primitif » firent attribuer à Lamartine des tendances panthéistiques. Il s'en est énergiquement défendu dans le second *Avertissement* de la *Chute d'un Ange*. « Des critiques religieux et sincères croient voir en moi une tendance croissante à matérialiser l'idée de Dieu, à confondre le Créateur et la création dans une vague et ténébreuse identité qui, en détruisant l'individualité suprême de Dieu et l'individualité de l'homme, anéantirait à la fois l'homme et Dieu, et ferait ainsi je ne sais quelle chose semblable au chaos avant que la lumière y brillât et que le Verbe en eût séparé les éléments. Ce serait pis que l'athéisme, car ce serait nier Dieu en le proclamant, deux non-sens au lieu d'un ! Peut-être quelques expressions métaphoriques et inexactes de mes ouvrages ont-elles donné lieu à cette méprise sur mes opinions religieuses, j'en serais profondément affligé. La langue vague et indéterminée de la poésie se prête mal à la rigueur des termes que doit préciser la métaphysique. »

38. *Le voir*, par l'âme, en idée : le connaître.

39. *Son idée.* La pensée de Dieu est la raison de l'existence universelle, la cause finale de la nature.

40. *Afin de le connaître* : afin que l'univers le connût.

Vers celui dont le monde est l'émanation
Tout l'univers créé n'est qu'aspiration !
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer son être à l'éternel dessein, 45
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein !
Le murmure vivant de la nature entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière :
De la mer qui mugit aux sources du vallon
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom ; 50
Ce cri, qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'Océan a sa masse et l'astre a sa splendeur ;
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

2.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
« Il est, parmi les fils les plus doux de la femme, 55
Des hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme,
Dont le cœur est mobile et profond comme l'eau,
Dont le moindre contact fait frissonner la peau,
Dont la pensée, en proie à de sacrés délires,
S'ébranle au doigt divin, chante comme des lyres, 60
Mélodieux échos semés dans l'univers
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts :

48. Cf. l'*Hymne du matin* (ci-dessus, XXIII).
60. *Au doigt divin* Cf. XIV, v 85 et suivants. — *Des lyres.* Le pluriel, inattendu, se justifie logiquement.
26. *Noter* : exprimer par des notes, traduire en musique, en poésie.

C'est dans leur transparente et limpide pensée
Que l'image infinie est le mieux retracée
Et que la vaste idée où l'Éternel se peint 65
D'ineffables couleurs s'illumine et se teint !
Ceux-là, fuyant la foule et cherchant les retraites,
Ont avec le désert des amitiés secrètes ;
Sur les grèves des flots en égarant leurs pas,
Ils entendent des voix que nous n'entendons pas : 70
Ils savent ce que dit l'étoile dans sa course,
La foudre au firmament, le rocher à la source,
La vague au sable d'or qui semble l'assoupir,
Le bulbul à l'aurore et le cœur au soupir.
Les cornes des béliers rayonnent sur leurs têtes. 75
Écoutez-les prier, car ils sont vos prophètes :
Sur l'écorce, ou la pierre, ou l'airain, écrivez
Leurs hymnes les plus saints pour l'avenir gravés ;
Chargez-en des enfants la mémoire fragile,
Comme d'un vase neuf on parfume l'argile ; 80
Et que le jour qui meurt dise aux jours remontants
Le cri de tous les jours, la voix de tous les temps !
C'est ainsi que de Dieu l'invisible statue,
De force et de grandeur et d'amour revêtue
Par tous ces ouvriers dont l'esprit est la main, 85
Grandira d'âge en âge aux yeux du genre humain,
Et que la terre, enfin, dans son divin langage,
De pensée en pensée achèvera l'image !

. . . . . .

. . . . . .

« Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
Prétend vous éblouir de prodiges sacrés ; 90

65. *Où* : dans laquelle, par laquelle.
68. *Désert* : solitude en général. V. I, 34 (note).
74. *Bulbul*. Nom arabe du rossignol.
75. *Les cornes des béliers*. Attribut légendaire des prophètes, de Moïse en particulier. C'est un symbole de puissance.
76. *Prophètes* : interprètes inspirés des dieux (cf. v. 91). Il s'agit des poètes autant et plus que des prophètes proprement dits ; mais Lamartine attribue la même origine et le même caractère aux deux sortes d'inspiration. Cette assimilation était courante dans l'antiquité (cf. le latin *vates*).
81. *Remontants* : renaissants ; sans doute par allusion au lever du soleil.

S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète,
A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,
Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
Que la sainte nature intervertit ses lois,
Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles, 95
Et que pour la raison il est d'autres miracles
Que l'ordre universel, constant, mystérieux,
Où la volonté sainte est palpable à nos yeux ;
S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,
Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme, 100
S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,
S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,
Étouffez dans son cœur cette parole immonde !
La raison est le culte, et l'autel est le monde.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

92. *La foudre.* Moïse, dans la Bible, attire d'un geste le feu du ciel sur l'Égypte et l'arrête d'un autre geste (*Exode*, IX, 23-33). — *La baguette*, la verge miraculeuse des prophètes. Cf. XXX, 137.

93. Comme lorsque Josué arrête la marche du soleil (*Josué*, X, 12-13).

95. *La pierre ou le bois* : des objets, des idoles de pierre ou de bois. — *Lui* : pour lui, à son commandement.

101-102. *Toucher, chair.* Rime normande. Cf. XXVI, 131-132 ; XLIV, 49-50. — *Le marbre de sa chair.* Des statues (de marbre) qui le représentent comme un être de chair.

104. Ce passage si peu conforme à l'orthodoxie catholique, puisqu'il nie l'authenticité des miracles et condamne même une partie du culte, est un de ceux qui valurent à Lamartine l'accusation d'avoir attaqué le christianisme. Voici sa réponse : « Il n'entrera jamais dans ma pensée d'attaquer l'ineffable doctrine ou le christianisme à retremper, raffermir et divinisé l'esprit humain... Le christianisme a été la vie intellectuelle du monde depuis dix huit cents ans, et l'homme n'a pas découvert jusqu'ici une vérité morale ou une vertu qui ne fussent contenues en germe dans les paroles évangéliques... Je considère le christianisme comme la plus vaste et la plus pure émanation de révélations divines qui ait jamais illuminé et sanctifié l'intelligence humaine. Mais cela ne veut pas dire que je foule aux pieds ou que je veuille éteindre en moi cette autre révélation permanente et croissante avec les temps que Dieu fait rayonner dans la raison... La religion et la raison doivent concorder ; il faut que l'intelligence trouve en elle-même la sanction et l'inspiration de sa foi. La conscience obéit mal lorsque l'esprit doute. Vouloir cette union complète de la raison et de la religion dans l'œuvre d'adoration et de sanctification qui est l'œuvre de l'humanité par excellence ; vouloir que l'homme entre avec ses facultés tout entières dans les sanctuaires, et qu'il

3.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Vous n'arracherez pas la branche avec le fruit; 105
Gloire à la main qui sème, honte à la main qui nuit!
Vous ne laisserez pas la terre aride et nue,
Car nos pères par Dieu la trouvèrent vêtue.
Que ceux qui passeront sur votre trace un jour
Passent en bénissant leurs pères à leur tour! 110

. . . . . .
. . . . . .

« Vous ne parcourrez pas la terre nourricière
En secouant après de vos pieds la poussière,
Comme les animaux qui ne travaillent pas
Et broutent en com[illegible]n ce qui croît sous leurs pas.
Vous l'aimerez d'amour comme on aime sa mère; 115
Vous y posséderez votre place éphémère,
Comme, au soleil assis, des hommes tour à tour
Possèdent le rayon tant que dure le jour.

. . . . . .
. . . . . .

« Vous la partagerez entre vous, à mesure
Que vous aurez besoin d'ombre et de nourriture: 120
A ceux-là la colline, à ceux-ci le vallon.
Vous la limiterez d'une borne et d'un nom,

ne laisse pas sa raison à la porte de ses temples comme le mahométan laisse ses sandales pour les retrouver après la prière; vouloir que la raison soit religieuse et que la religion soit rationnelle, est-ce là attaquer le christianisme, ou n'est-ce pas plutôt lui préparer un règne plus unanime et plus absolu?... » (*Avertissement* de la *Chute d'un Ange*).

112. *En secouant la poussière.* Sur cette expression, v. V, 41 et la note.
118. *Le rayon.* V. XIX, 1 (note).
122. *D'un nom.* Le nom du propriétaire.

Afin que sa vertu ne dorme pas oisive,
Mais qu'elle aime à son tour la main qui la cultive,
Et que l'arbre croissant pour la postérité
Dise aux petits enfants l'amour qui l'a planté!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Croissez et pullulez comme des grains de sable,
Sans crainte d'épuiser sa source intarissable,
Ni que ces mamelons, par vous multipliés
Tarissent sous vos mains ou manquent sous vos pieds;
Car celui dont le doigt compte ses créatures
Sait le nombre d'épis dans vos gerbes futures;
Il sait combien de lait la mamelle contient:
Plus on presse le sein, enfants, plus il en vient.
Par un inconcevable et maternel mystère,
L'homme en la fatiguant fertilise la terre;
Nulle bouche ne sent sa tendresse tarir:
Tout ce qu'elle a porté, son flanc peut le nourrir
En êtres animés transformer sa substance
Semble l'unique fin de sa sainte existence,
Et Dieu seul sait quel jour elle s'arrêtera;
Et jusqu'alors toujours elle se hâtera.

123. *Sa verta* : sa vertu moralisatrice. Comme l'expliquent les vers suivants, la propriété individuelle et familiale est, dans ces temps primitifs, un élément de progrès moral.

127. *Croissez et pullulez*. C'est le « Croissez et multipliez » de Dieu à Noé et à ses fils (*Genèse*, IX, 1). Quant à la comparaison avec les *grains de sable*, elle se trouve dans les promesses de Dieu à Abraham : « Je ferai que ta postérité sera comme la poussière de la terre ; que si quelqu'un peut compter la poussière de la terre, il comptera aussi ta postérité. » (*Id.*, XIII, 16).

128. *Sa source* : la source de la terre.

129. *Multipliés* : fécondés.

132. *D'épis* : des épis. V. XXXII, 74 (note).

141. *Elle s'arrêtera* de produire de la vie.

La dernière parcelle en son sein enfouie
Doit produire à son tour la pensée et la vie,
Afin que chaque atome et que chaque élément 145
Deviennent à leur tour pensée et sentiment,
Et, s'élevant à Dieu du néant jusqu'à l'ange,
En adoration transforment cette fange.

. . . . . .

. . . . . .

« Chaque fois qu'à la vie un homme arrivera,
Sur les coteaux sans maître on lui mesurera 150
Un pan du grand manteau de la mère commune;
Sa femme aura sa part, et deux ne feront qu'une:
Et quand de leurs amours d'autres hommes naîtront,
Pour leur nouvelle faim ces champs s'élargiront,
Et vous leur donnerez à tous, un an d'avance, 155
La moisson, le troupeau, la bêche et la semence.

. . . . . .

. . . . . .

« Vous ne bâtirez point de villes dans vos plaines,
Ruches de nations, fourmilières humaines,
Où les hommes, du ciel perdant l'impression,
S'agitent dans le trouble et la corruption; 160
Mais vous élèverez vos maisons ou vos tentes
Au milieu de vos champs, et des autres distantes,
Pour qu'au lit du vallon, au revers du coteau,
Chacun ait son soleil, et son arbre et son eau,
Que vos corps trop voisins ne se fassent pas ombre, 165
Que vous multipliiez sans haïr votre nombre,
Et que, sur votre tête, un grand morceau des cieux
Des merveilles du ciel entretienne vos yeux!

. . . . . .

. . . . . .

« Ton sens contemplateur, ô sainte créature,
Doit se mêler sans cesse à toute la nature; 170

147. *A* : vers. V. XII. 4 (note).
155. *Un an d'avance.* Approximation poétique. Entendez : aussitôt qu'on attendra leur naissance.
157. *Dans vos plaines.* Explétif.
159. *L'impression* : la marque, le sceau.

Pour s'élever d'en bas jusques au firmament,
Que l'homme fraternise avec chaque élément !

. . . . . .

. . . . . .

« Gardez qu'en ses chemins le peuple se coudoie ;
Que le visage humain soit pour l'homme une joie !
La foule en le heurtant pervertit ses penchants, 75
Et les hommes trop près des hommes sont méchants.

. . . . . .

. . . . . .

« Vous vous assisterez dans toutes vos misères,
Vous serez l'un à l'autre enfants, pères et mères ;
Le fardeau de chacun sera celui de tous,
La charité sera la justice entre vous ; 180
Le pardon, seul vengeur, remettra toute injure ;
La parole y sera serment sans qu'on la jure ;
Votre ombre ombragera le passant, votre pain
Restera sur le seuil pour quiconque aura faim ;
Vous laisserez toujours quelques fruits sur la branche, 185
Pour que le voyageur vers ses lèvres la penche ;
Et vous n'amasserez jamais que pour un temps,
Car la terre pour vous germe chaque printemps,
Et Dieu, qui verse l'onde et fait fleurir ses rives,
Sait au festin des champs le nombre des convives. 190

. . . . . .

. . . . . .

« Vous ne déroberez jamais le champ d'autrui,
Car ce que l'homme a fait de sa sueur, c'est lui !
Vous ne porterez pas un désir sur sa femme,
Car la femme de l'homme est son corps et son âme :
Dérober ce trésor de son cœur à ses bras, 195
C'est lui voler la part de son ciel ici-bas !

. . . . . .

. . . . . .

« Vous ferez alliance avec les brutes même,

181-182. *Injure, jure.* 187-188. *Temps, printemps.* V. II. 25-26 (note).
196. *La part de son ciel* : sa part de ciel
197 et suivants. Rapprochez tout ce passage relatif aux animaux des vers sur le chien de Jocelyn (ci-dessus, XXXIX).

Car Dieu, qui les créa, veut que l'homme les aime :
D'intelligence et d'âme à différentes degrés
Elles ont eu leur part, vous la reconnaîtrez ; 200
Vous lirez dans leurs yeux, douteuse comme un rêve,
L'aube de la raison qui commence et se lève.
Vous n'étoufferez pas cette vague clarté,
Présage de lumière et d'immortalité ;
Vous la respecterez, car l'ange la respecte. 205
La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte :
Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun, car tous tiennent à Dieu !

. . . . . .

. . . . . .

« Ne les outragez pas par des noms de colère ;
Que la verge ou le fouet ne soient pas leur salaire ! 210
Pour assouvir sur eux vos brutaux appétits,
Ne leur dérobez pas le lait de leurs petits ;
Ne les enchaînez pas, serviles et farouches,
Avec des mors de fer ne brisez pas leurs bouches ;
Ne les écrasez pas sous de trop lourds fardeaux. 215
Qu'ils vous lèchent la main et vous prêtent leur dos !
Du mammouth au coursier, de l'aigle à la vipère,
Tous ont la juste part du domaine du père.
Comprenez leur nature, adoucissez leur sort :
Le pacte entre eux et vous, hommes, n'est pas la mort ! 220
Entre leur race amie et notre race humaine
Votre seule ignorance a fait naître la haine :
La justice entre vous rétablirait la paix.
Cherchez à deviner pourquoi Dieu les a faits.
A sa meilleure fin façonnez chaque engeance ; 225
Prêtez-leur un rayon de votre intelligence,
Adoucissez leurs mœurs en leur étant plus doux ;
Soyez médiateurs et juges entre eux tous ;
Que, du tigre qui rampe au passereau qui vole,
Chacun se réjouisse à l'humaine parole, 230

209. *De colère* équivaut à un adjectif. V. VI, 49 (note).
217. *Coursier*. V. XXIX, 197 (note).

Et les loups dévorants sortiront des forêts,
Et la chèvre et l'agneau se coucheront auprès,
Et de tout ce qui vit la sagesse infinie
Rétablira d'Eden la première harmonie !

. . . . . .

. . . . . .

« Vous n'établirez point de juges ni de rois 235
Pour venger la justice ou vous faire des lois ;
Car, si vous élevez l'homme au-dessus de l'homme,
De quelque nom sacré que le monde le nomme,
En voyant devant lui ses frères à genoux
Son orgueil lui dira qu'il est plus grand que vous, 240
Il liera sur vos fronts le joug de vos misères ;
Vous aurez des tyrans où Dieu voulut des frères. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

233. **Entendez** : la sagesse infinie rétablira l'harmonie primitive de tout **ce qui vit, telle qu'elle existait dans l'Eden.**

242. « Dirai-je un mot des non-sens politiques dont on m'a prêté l'intention à propos de quelques vers de cette huitième vision ou le prophète dit à ces hommes primitifs et imaginaires : « N'ayez ni juges ni rois, et gou- « vernez vous par la seule justice de vos consciences et par la seule force de « vos vertus ! » On en a conclu que je ne voulais ni tribunaux, ni méca- nisme social, ni gouvernement. On pourrait prêter la même intention de subversion anarchique à toute philosophie et à toute religion, qui disent aussi aux hommes : « Soyez tous également parfaits, et, quand vous serez « parfaits, vous n'aurez plus besoin de lois écrites ni de juges rémunérateurs; « votre loi sera votre perfection même. » ... Mais si l'on suppose que, dans l'état connu et réel de l'humanité, je sois assez dépourvu de sens politique pour dire aux hommes : « Brisez ce magnifique phénomène de la société ci- « vile, chassez vos rois, destituez vos juges, licenciez vos forces et fiez-vous « à l'égoïsme individuel, à la désorganisation et à l'anarchie » ; en vérité, on me fait trop d'honneur en me répondant. Personne, j'ose le dire, n'a plus que moi le sens de la nécessité des gouvernements. Qu'ils s'appellent monarchies ou républiques, peu importe ; ... ils sont la forme de l'humanité et la condition de tous ses progrès ; ... et la tendance de tout esprit qui veut que les idées triomphent et que l'humanité grandisse est plutôt d'exagérer que d'énerver la force des gouvernements. Je confesse tout haut que c'est la mienne. » (*Avertissement* de la *Chute d'un Ange*).

QUINZIÈME VISION

XLIV

L'EXPIATION

Cédar et Daïdha goûtent auprès de l'ermite une félicité sans mélange. Mais ce bonheur ne dure pas. Un soir, un « navire céleste », véritable ballon dirigeable, atterrit devant la caverne. Des géants en sortent, s'emparent du vieillard, le mettent à mort après un affreux supplice, emportent Cédar, Daïdha et leurs enfants à travers les airs.

Ces géants sont des habitants de Babel, la cité monstrueuse et impie. Ils se sont vengés d'Adonaï, qui refusait de les adorer comme des dieux et répandait parmi le peuple qu'ils oppriment les saintes paroles du Livre primitif. Le « char ailé » les ramène à Babel. Là, Cédar et Daïdha traînent, séparés l'un de l'autre, une douloureuse captivité.

Cependant, après diverses péripéties, Cédar est délivré par la jeune reine de Babel, Lakmi, qui s'est éprise de lui. Il soulève contre les géants, au nom du Dieu d'Adonaï, le peuple qui jusqu'alors subissait passivement leur joug, et extermine dans une scène sanglante presque toute la race impie.

L'un de ceux qu'il a épargnés, Stagyr, qui se dit originaire de Mésopotamie, s'offre perfidement à guider Cédar et Daïdha vers ce pays, où ils trouveront un peuple adorateur du vrai Dieu. Ils le suivent. Mais Stagyr les abandonne au milieu du désert, où ils n'ont plus qu'à mourir.

Les étoiles du ciel commençaient de jaillir,
La nuit dans ses terreurs vint les ensevelir ;
D'une étreinte mortelle, assis, ils s'embrassèrent,
Comme deux naufragés, et muets s'affaissèrent.

Nul n'osait de sa voix faire entendre le son ; 5
Leurs cœurs ne se parlaient que par leur seul frisson :
En proférant le mot qu'il eût fallu répondre,
Ils craignaient de sentir tout leur courage fondre ;
Chacun d'eux dévorait ce que l'autre pensait.
Des enfants sur leurs bras le cri s'affaiblissait, 10
Leur cœur les réchauffait entre leurs deux poitrines ;
A peine entendait-on le vent de leurs narines ;
Comme la poule encor couve mort son poussin,
La mère réchauffait ces deux corps dans son sein.
Oh ! durant cette longue et suprême insomnie, 15
Combien le sable but de gouttes d'agonie !
La brise du matin les rafraîchit un peu,
Le soleil nu monta comme un charbon de feu ;
L'aube, qui se jouait splendide sur leur tête,
Teignit le firmament de sa couleur de fête. 20
Cette gaieté semblait une insulte des cieux.
Pour y chercher secours, ils levèrent leurs yeux :
Une cigogne, seule, à l'aile diaprée,
Sans doute, hélas ! aussi de sa route égarée,
Comme une longue flèche à la fin de son vol, 25
Fendait l'air résonnant à quelques pieds du sol,
Dans ses deux pattes d'or emportant avec elle
Un de ses chers petits à l'ombre sous son aile.
L'oiseau, comme étonné de l'aspect des humains,
S'approcha d'eux ; Cédar éleva les deux mains 30
Comme pour arrêter cet ami dans sa course,
Et conjurer l'oiseau de lui montrer la source.
Le fort vent de son vol effleura ses cheveux ;
Mais l'oiseau s'éloigna sans entendre ses vœux.
Ils suivirent longtemps de colline en colline 35
Son vol bas, jusqu'au bord où l'horizon décline,
Et marchèrent plus seuls quand l'oiseau disparut.
Le matin de ce jour, un des jumeaux mourut ;

5. *Nul* : ni l'un ni l'autre.

9. *Dévorait*. Chacun d'eux, comprenant ce que l'autre pensait, le gardait pour soi au lieu d'y répondre.

18. *De feu*. Équivaut à un adjectif : ardent embrasé. V. VI, 49 (note).

L'autre mourut le soir. Faux sourires de joie
Qui finit en sanglot et qu'une larme noie ! 40
Cédar n'entendit pas mourir leurs souffles sourds :
Seulement il sentit leurs corps froids et plus lourds,
Et leurs têtes, pendant du bras qui les supporte,
Battirent sur son cœur comme une chose morte.
Son œil pétrifié sans pleurs les regarda, 45
Et, de son bras droit libre enlaçant Daïdha,
Il s'enfuit emportant ses fils morts et sa femme,
Comme un spectre emportant les trois parts de son âme,
Ou comme la victime échappée au boucher
Qui traîne dans son sang les lambeaux de sa chair. 50

Il courut au hasard jusqu'au bout de sa laisse,
Tant que les nerfs tendus trompèrent sa faiblesse.
Ces pas pressés, ce poids, ce fougueux mouvement,
De ses maux à son âme ôtaient le sentiment.
Quand son pied s'arrêta, ses forces succombèrent ; 55
Sur lui, de tout leur poids, ses fardeaux retombèrent ;
Daïdha, de son sein, sur le sable glissa ;
Ses enfants sur son cœur, lui-même il s'affaissa.
Précurseur de la mort, dont il était l'image,
Le sommeil sur ses yeux répandit son nuage, 60
Et, de songes trompeurs abusant sa raison,
De ruisseaux et de lacs inondait l'horizon.

Quand il se réveilla de cette léthargie,
Le matin à ses sens rendit quelque énergie ;
La nature lutta, plus forte que la mort ; 65
Son œil crut du désert apercevoir le bord :
« Oh ! lève-toi, dit-il, si ton cœur bat encore ;
Je vois les hauts palmiers tout noyés dans l'aurore !

39. *De joie.* Entendez : d'une joie. V. XXXII, 74 (note).
43. *Supporte.* Sur l'emploi du présent, v. XI, 20 (note).
48. *Comme un spectre....* Comparaison expressive, mais qui manque de netteté.
49-50. *Boucher, chair.* Rime normande. Cf. XXVI, 131-132 ; XLIII, 101-102.
51. *Jusqu'au bout de sa laisse.* Suite, assez gauche, de la métaphore des deux vers précédents.

Les anges du Seigneur ont eu pitié de toi.
— Me lever ! me lever ! dit la mère, et pourquoi ? 70
Ah ! tigre que je hais plus que l'agneau sans tache
Ne hait le nœud coulant qui le traîne à la hache ;
Moi, me lever, te suivre, et marcher sur tes pas !
Ah ! tu voudrais encor m'égarer, n'est-ce pas ?
Tu voudrais, du désert m'infligeant les tortures, 75
Faire mourir de soif mes douces créatures ?

. . . . . .

Oh ! non, non, à mes bras le ciel les a rendus !
Par ce cœur à jamais ils y sont défendus :
Tu ne les auras plus, monstre, qu'avec ma vie !
Viens me les arracher, viens ; mais je te défie ! 80
Dieu les protège ici contre tes cruautés ;
Il les a de tout mal dans ces lieux abrités.
Vois comme ils sont heureux aux bords garnis de mousses
Où leurs petites mains puisent des eaux si douces !
Comme du nénuphar l'ombre les rafraîchit ! 85
Comme du citronnier le rameau qui fléchit
Roule à leurs pieds joueurs ses savoureuses pommes !
Que de fleurs, que de miel, que de sucs, que de gommes
Distillent de l'écorce ou pleuvent des rameaux,
Ou de la ruche pleine échappent en ruisseaux !... 90
Qu'il fait bon en ces lieux, qu'un seul aspect offense,
Que menace un seul mal ! tigre, c'est ta présence !... »
Et, regardant Cédar avec ce long regard
Où le délire ardent semble rougir un dard,
Et, reculant de lui sa tête renversée, 95
Et des coups de sa main lui lançant sa pensée,
Pressant contre son cœur, hélas ! ses enfants morts,
Elle les dérobait dans les plis de son corps !

En vain des plus doux noms conjurant ce délire,
Cédar cherchait ses yeux, leur parlait du sourire ; 100
Ses plus tendres regards n'inspiraient que terreur.
Elle n'avait pour lui que geste et cri d'horreur !

85. *L'ombre du nénuphar.* Entendez : l'ombre dans laquelle fleurit le nénuphar.
90. *Échappent*, pour : s'échappent. V. I, 26 (note).

Ah ! ce fut là le fond de son amer calice !
Dans la dernière goutte il but tout son supplice.
Dans ce sort à son sort par le trépas lié, 105
Son cœur fort jusque-là s'était multiplié :
Mourir, mais en rendant son souffle à ce qu'il aime,
Laisser quelque saveur à ses angoisses même !
S'en aller embrassés vers un plus doux séjour,
Cette agonie encore eût été de l'amour ! 110
Mais n'être plus connu de cet œil fixe et sombre,
Du seul point lumineux qui restât dans son ombre !
Ne pouvoir rappeler du regard, de la voix,
Ce rayon dont l'amour l'inondait autrefois !
Frapper de sa parole une oreille de pierre, 115
Ne trouver qu'un abîme au fond de sa paupière !
Que dis-je ? être soudain devenu pour ses yeux
L'objet le plus étrange et le plus odieux !
La voir tendre les mains afin qu'on l'en délivre !
Ah ! c'est mourir cent fois par ce qui faisait vivre ! 120
C'est voir le passé même échapper ! c'est sentir
Le cœur où s'appuyait le cœur s'anéantir !
A l'horrible lueur de ce tourment suprême,
Cédar douta de lui, d'elle, de Dieu lui-même ;
Comme un homme qui sent finir tout sentiment, 125
Son âme eut du néant l'évanouissement.
Il roula dans son gouffre, écrasé sur ses pointes.
Le cou plié, le pied en avant, les mains jointes,
Immobile il resta, contemplant Daïdha,
Et la mer de douleurs flot à flot l'inonda. 130
Quand il revint à lui pour marcher vers l'aurore,
Il voulut dans ses bras la soulever encore ;
Mais Daïdha, nouant ses doigts comme attachés
Aux maigres filaments d'arbustes desséchés,
Et cramponnée au sol d'une étreinte farouche, 135
De poussière et de sang se remplissait la bouche ;

113. *Rappeler* : faire renaître.
116. *Paupière*. V. XIII, 54 (note).
125. *Comme un homme*. Elliptique : comme il arrive à un homme.
127. *Ses pointes*. Les pointes de rocher dont le gouffre est hérissé.
131. *L'aurore* : l'orient. Cf. I, 22.

Et, couvant contre lui ses enfants de son sein,
Dans son amant, hélas! voyait leur assassin.
Il ne put l'arracher, trop faible, de la terre
Où sa fureur cherchait une mort volontaire : 140
En allant quêter seul au loin la goutte d'eau,
En marchant plus léger sans son triple fardeau,
Il espéra trouver la source poursuivie,
Et devancer la mort en rapportant la vie.

Il partit vers la plage où l'espoir avait lui. 145
Le sable du désert disparaissait sous lui.
Ainsi qu'un fossoyeur qui mesure une tombe
Et marche en enjambant la terre où son pied tombe,
Les anges le voyaient arpenter à grands pas,
Dans le deuil de son cœur, le champ de son trépas. 150
Son ombre le suivait comme une aile cassée
Que traîne sur le sol la cigogne blessée.
Les pentes du désert par degrés s'abaissaient ;
Sous le sable déjà les pierres le blessaient ;
Les têtes des palmiers d'une terre féconde 155
Sortaient de l'horizon comme les mâts de l'onde.
Sous le voile ondoyant de ses bords de roseaux
Le fleuve tout à coup lui déroula ses eaux.
Cet aspect lui rendit l'espérance et la force ;
D'un palmier séculaire il déchira l'écorce, 160
Sa main en large coupe en déplia les bords :
Il descendit au fleuve, il y plongea son corps.
Écumante, au niveau de sa lèvre altérée
Montait la brise humide et la vague azurée :

137. *Couvant* : protégeant. — Cf. v. 13 :

Comme la poule encor couve mort son poussin.

141. *Quêter* : chercher. Ne s'emploie guère avec ce sens qu'en termes de chasse.

145. *La plage où l'espoir avait lui.* L'endroit où il a tout à l'heure aperçu des palmiers (v. 68).

148. *Où son pied tombe* : jusqu'où son pied tombe, c'est-à-dire aussi loin qu'il peut porter son pied, en faisant des enjambées aussi longues que possible.

163. *Écumante* ne porte pas sur *brise*, mais sur *vague*. Noter aussi le singulier *montait*. C'est comme si le poète avait écrit : ... montait, avec la brise humide, la vague azurée.

Il détourna de l'eau sa bouche et son regard 165
Avant que Daïdha n'en eût goûté sa part ;
Il en remplit l'écorce, et reprenant sa route,
Tout tremblant que sa main n'en perdît une goutte,
Il courut le corps droit, les deux mains en avant,
Retrouva tous ses pas sur le terrain mouvant ; 170
Et de son amour mort voyant de loin le groupe,
Dans ses mains en criant il éleva la coupe.

Hélas ! à cette voix nulle ne répondit !
Vers les bras qu'il tendait nul bras ne s'étendit.
Daïdha sommeillait sur sa dernière couche. 175
L'air ne frémissait plus du souffle de sa bouche.
Le lézard s'approchait ; la mouche et la fourmi
Parcouraient librement son visage endormi ;
Sur sa lèvre entr'ouverte on pouvait encor lire
Le sourire insensé de son dernier délire. 180
Les enfants en travers sur elle étaient couchés,
Leurs visages charmants à son corps abouchés :
On eût dit, à la fin d'une longue journée,
Aux cris de ses enfants la mère retournée,
En leur donnant le sein surprise de sommeil, 185
Et dormant avec eux seule et nue au soleil !
A l'immobilité de ce funèbre groupe
Il reconnut la mort, et, renversant la coupe,
Il regarda couler sa vie avec cette eau
Comme un désespéré son sang sous le couteau ! 190
Puis, se roulant aux pieds des êtres qu'il adore,
Et frappant de ses poings sa poitrine sonore,
Pour bondir au hasard bientôt se relevant,
Tel qu'un taureau qui fait de la poussière au vent,
Il ramassait du sable en sa main indignée. 195
Et contre un ciel d'airain le lançant à poignée,
Comme l'insulte au front que l'on veut offenser,
Il eût voulu tenir son cœur pour le lancer !

182. *Abouchés* : tombés sur la bouche. C'est le premier sens du mot.
185. *De sommeil* : par le sommeil. Par analogie avec : accablé, épuisé de sommeil.

« O terre ! criait-il, ô marâtre de l'homme !
Sois maudite à jamais dans le nom qui te nomme ! 200
Dans tout grain de ton sable, et tout brin de gazon
D'où la vie et l'esprit sortent comme un poison !
Dans la sève de mort qui sous ta peau circule,
Dans l'onde qui t'abreuve et le feu qui te brûle,
Dans l'air empoisonné que tu fais respirer 205
A l'être, ton jouet, qui naît pour expirer !
Dans ses os, dans sa chair, dans son sang, dans sa fibre,
Où le sens du supplice est le seul sens qui vibre !
Où de la vie au sein les palpitations
Ne sont de la douleur que les pulsations ! 210
Où l'homme, cet enfant d'outrageante ironie,
Ne mesure son temps que par son agonie !
Où ce souffle animé, qui s'exhale un moment,
Ne se connaît esprit qu'à son gémissement !
Tout être que de toi l'inconnu fait éclore 215
Gémit en t'arrivant, en s'en allant t'abhorre !
Nul homme ne se lève un jour sur son séant
Que pour frapper du pied et pleurer le néant !
Que maudite à jamais, qu'à jamais effacée,
Soit l'heure lamentable où je t'ai traversée ! 220
Que ta fange m'oublie et ne conserve pas,
Une heure seulement, la trace de mes pas !
Que le vent, qui te touche à regret de ses ailes,
De nos corps consumés disperse les parcelles !
Que sur ta face, ô terre ! il ne reste de moi 225
Que l'imprécation que je jette sur toi ! »

202. *L'esprit* : la pensée.
205-206. *Respirer, expirer*. V. II, 135-136 (note).
211. *Où l'homme* se lie mal à ce qui précède. — *D'outrageante ironie*. Dont la création et la condition ne sont qu'outrage et ironie de la part du Destin.
212. *Son agonie* : le temps qu'il met à mourir, c'est-à-dire, ici, toute la vie.
217. *Sur son séant*. La rime fait dire au poète une chose singulière.
218. *Pleurer* : regretter, désirer. V. VII, 25 (note).
223. *Ses ailes*. Métaphore usuelle. Cf. VIII, 31 (note).
226. On peut opposer à cette imprécation de Cédar le passage du « Livre primitif » qui recommande aux hommes d'aimer et d'adorer la terre : ci-dessus, XLIII, v. 105 et suivants.

Pour unique réponse à son mortel délire,
L'air muet retentit d'un long éclat de rire.
Derrière un monticule il vit de près surgir
Les fronts de cinq géants et du traître Stagyr.
« Meurs, lui crièrent-ils, vile brute aux traits d'ange!
Ta force nous vainquit, mais la fourbe nous venge.
Laissons cette pâture aux chacals des déserts;
Allons! nous sommes dieux, et l'homme attend ses fers! 230
Ils dirent : et, tournant le dos, ils disparurent,
Et leurs voix par degrés sur le désert moururent.

Cédar, dont leur mépris fut le dernier adieu,
A cet excès d'horreur se dressa contre Dieu.
Tout l'univers tourna dans sa tête insensée :
Il n'eut plus qu'une soif, un but, une pensée, 240
Anéantir son âme et la jeter au vent.
Comme un gladiateur blessé se relevant,
Il cueillit sur les flancs des arides collines
Une immense moisson de ronces et d'épines :
Autour du groupe mort où son pied les roula 245
En bûcher circulaire il les accumula;
Dans ce cercle funèbre il s'enferma lui-même,
Et pour hymne de mort vomissant le blasphème,
Sur cet amas de ronce entassé lit sur lit,
Il frappa le caillou dont le feu rejaillit; 250
Puis, prenant dans ses bras ses enfants et sa femme,
Ces trois morts sur le cœur, il attendit la flamme.

La flamme, en serpentant dans l'énorme foyer
Que le vent du désert fit bientôt ondoyer,
Comme une mer qui monte au naufrage animée, 255
L'ensevelit vivant sous des flots de fumée.
L'édifice de feu par degrés s'affaissa.
Du ciel sur cette flamme un esprit s'abaissa,
Et d'une aile irritée éparpillant la cendre :
« Va! descends, cria-t-il, toi qui voulus descendre! 260

237-238. *Adieu, Dieu.* V. II, 25-26 (note).

Mesure, esprit tombé, ta chute à ton remord !
Dis le goût de la vie et celui de la mort !
Tu ne remonteras au ciel qui te vit naître
Que par les cent degrés de l'échelle de l'être,
Et chacun en montant te brûlera le pied ; 265
Et ton crime d'amour ne peut être expié
Qu'après que cette cendre aux quatre vents semée,
Par le temps réunie et par Dieu ranimée,
Pour faire à ton esprit de nouveaux vêtements
Aura repris ton corps à tous les éléments, 270
Et, prêtant à ton âme une enveloppe neuve,
Renouvelé neuf fois ta vie et ton épreuve ;
A moins que le pardon, justice de l'amour,
Ne descende vivant dans ce mortel séjour ! »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Les survivants de Babel ne tarderont pas à être châtiés à leur tour. A peine le bûcher de Cédar est-il éteint que l'homme sent tomber du ciel la première goutte d'eau du Déluge.

261. *Remord,* pour remords. Cf. XXXVI, 199 ; XLVII, 88.
274. Allusion à la rédemption du Christ.

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

(1839)

XLV

A M. FÉLIX GUILLEMARDET

Le principal intérêt de cette pièce, est dans les confidences qu'elle contient sur les étapes de la pensée du poète. Quant à l'ami à qui ces confidences sont adressées, Lamartine le présente ainsi au lecteur : « M. Guillemardet... était un de ces caractères et un de ces esprits purement contemplatifs qui regardent le monde, les choses, les arts, les hommes, mais qui ne s'y mêlent que par le regard... Il venait quelquefois l'été passer des mois auprès de nous dans la solitude. On ne s'apercevait pas qu'il y avait un hôte de plus dans la maison, tant il était paisible, silencieux, et pour ainsi dire invisible à tous. Seulement, si la conversation prenait un tour philosophique ou sentimental, si l'on se trouvait en face d'un de ces grands problèmes de la pensée, si l'on passait devant un beau site, si l'on s'arrêtait devant une peinture, si l'on écoutait une musique, si on lisait une page, le mot juste que chacun cherchait pour rendre sa sensation sortait à voix basse de sa bouche ; il avait mieux vu, mieux compris, mieux senti, mieux deviné, mieux révélé que tout le monde. »

A M. Félix Guillemardet.

Saint-Point, 15 septembre 1837.

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure
Allait multipliant, comme un écho qui pleure, 5
Les angoisses d'un seul esprit.

Dans l'être universel au lieu de me répandre,
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,
Je resserrais en moi l'univers amoindri ;
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée 10
La douleur, en moi seul par l'orgueil condensée,
Ne jetait à Dieu que mon cri.

Ma personnalité remplissait la nature :
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi ; 15
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi !

Pardonnez-moi, mon Dieu ! tout homme ainsi commence.
Le retentissement universel, immense, 20
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui ;
De son être souffrant l'impression profonde,
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde
Et lui cache les maux d'autrui.

Comme Pygmalion contemplant sa statue 25
Et promenant sa main sous sa mamelle nue
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain,

10. *Fausse pensée* : l'erreur qui consistait à réduire l'univers à moi seul. — Comparer *Utopie* (*Recueillements*, XXIV) :

L'égoïsme, étroite pensée
Qui hait tout pour n'adorer qu'un,
Maudit son erreur insensée,
Et jouit du bonheur commun :
Au lieu de resserrer son âme,
L'homme immense en étend la trame
Aussi loin que l'humanité,
Et, sûr de grandir avec elle,
Répand sa vie universelle
Dans l'indivisible unité !

18. *Ma fourmi* : la fourmi que je suis. Cf. 41 : mon grain de sable.
20. *Universel* : de l'univers, de tout ce qui se passe dans l'univers.
21. *Ce qui sent*. Sa sensibilité, au sens le plus étroit du terme : le sentiment de ses propres maux.
25. *Pygmalion*. Roi légendaire de Chypre. Il s'éprit d'une statue d'ivoire qu'il avait sculptée ; sur sa prière, Vénus anima la statue, et Pygmalion l'épousa.
26. *Sous sa mamelle*. Entendez : promenant sa main sur la statue pour savoir si ce marbre enferme un cœur sous sa mamelle.

L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,
Ne palpite que sous sa main. 30

O honte! ô repentir! quoi! ce souffle éphémère,
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère,
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur?
Hâtons-nous d'expier cette erreur d'un insecte,
Et, pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte, 35
Perdons nos voix dans le grand chœur!

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,
J'ai crié ma misère, hélas! à voix trop haute:
Mon âme s'est brisée avec son propre cri!
De l'univers sensible atome insaisissable, 40
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères;
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs, 45
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs.

Alors dans le grand tout mon âme répandue
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue 50
Que roule l'Océan, insensible fardeau,
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,
Palpite dans la goutte d'eau.

28. *Sympathique.* L'humanité ne l'intéresse qu'en tant qu'elle répond à ses propres sentiments et à ses propres désirs.
29. *La Vénus.* Confusion : la statue faite par Pygmalion ne représentait pas Vénus ; la légende l'appelle Galatée.
35. *Le.* L'insecte qu'est l'homme.
40. *Insaisissable* : imperceptible.
41. *Mon grain de sable* : le grain de sable que je suis. Cf. 18 et la note.
43. *Insensible.* C'est-à-dire devenu insensible.
46-47. Construction enchevêtrée. Entendez : ouverte comme un grand linceul.
49. *Le grand tout.* Expression panthéistique. V. XLIII. 36 (note).
52-54. Entendez que tout mouvement qui agite l'Océan se répercute de

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme; 55
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang;
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre,
Comme vient retentir le moindre son qui vibre
Sur un métal retentissant. 60

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité,
Du cri du Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir seule assez d'agonie 65
Pour exprimer l'humanité!...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,
Ce pénible travail de sa lente croissance
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre, 70
Qui mutile cent fois le bloc dans la carrière
Avant qu'il vive sous sa main.

Les germinations sourdes de ces idées,
Pareilles à ces fleurs des saisons retardées,
Que le pied du faucheur écrase avant leur fruit; 75
Cet éternel assaut des vagues convulsives
N'arrachant qu'un rocher par siècles à leurs rives;
Ce temps qui ne fait que du bruit;

proche en proche dans chacune de ses gouttes d'eau. Le sens est clair, la phrase un peu embarrassée.

55. *Par la vertu* : en me rendant vertueux, en m'arrachant à mon égoïsme.

56. *Du nom dont on le nomme* : du nom d'homme.

59-60. *Retentir, retentissant.* Négligence.

62. *Un seul cœur.* Celui du Christ.

63. *D'une croix.* Entendez : toute l'humanité, depuis le moment du supplice de Jésus jusqu'à la consommation des siècles.

65. *Seule* : à elle seule.

67. *Bien avant ma naissance.* Inversion assez forte. Entendez : j'ai partagé le pénible travail par lequel, bien avant ma naissance, l'esprit humain grandit sous le soleil.

71. *Dans la carrière.* C'est-à-dire : tel qu'il était dans la carrière, ou au sortir de la carrière.

73 Ici commence une sorte de tableau des misères de l'humanité, abondant, mais un peu confus.

74. *Des saisons retardées* : d'arrière-saison.

77. *Siècles.* Au pluriel, pour la mesure du vers.

Cet orageux effort des partis politiques
Pour rasseoir le saint droit sur les bases antiques, 80
Pyramide impuissante à se tenir debout ;
La liberté que l'homme immole ou prostitue,
Du peuple qui la souille au tyran qui la tue
Passant des cachots à l'égout ;

Dieu comme le soleil attirant les nuages ; 85
Le vulgaire incarnant les purs dogmes des sages ;
L'erreur mettant sa main entre l'œil et le feu ;
Et le sage, du ciel parlant en paraboles,
Obligé d'écarter en tremblant ces symboles,
De peur de mutiler le Dieu ; 90

Pas un dogme immuable où le doute ne pose,
Le mensonge ou le vide au bout de toute chose,
Et le plus beau destin en trois pas traversé ;
La mort, coursier trompeur à qui l'espoir se fie,
S'abattant au milieu de la plus belle vie 95
Sur le cavalier renversé ;

Ces amours enlacés par mille sympathies
Arrachés du sol tendre ainsi que des orties
A l'heure où de leurs fleurs notre âme embaumerait,
Et le sort choisissant pour but au coup suprême 100
La minute où le sein bat sous un sein qui l'aime,
Pour percer deux cœurs d'un seul trait ;

Ces mères expirant de faim le long des routes,
De leur mamelle à sec pressant en vain les gouttes

85. *Dieu attirant les nuages.* Tour ironique, pour désigner les obscurcissements de la foi.

86. *Incarnant* : matérialisant. — *Purs* : spirituels.

87. *Le feu* : la lumière.

88. *En paraboles.* Pour le sage, les représentations sensibles de la divinité auxquelles le langage humain a recours n'ont qu'une valeur allégorique. Le vulgaire les entend au pied de la lettre et prend le symbole pour la réalité.

90. *De peur de mutiler le Dieu.* Les symboles de Dieu cachent Dieu aux yeux du vulgaire, mais finissent, pour ainsi dire, par faire corps avec la divinité. Aussi le sage a-t-il peur, en détruisant la superstition et l'idolâtrie, de porter atteinte derrière elles à la religion elle-même.

93-96. *Traversé, renversé.* V II, 135-136 (note).

100. *Pour but* s'accorde mal avec *la minute.* Entendez : pour frapper, pour diriger au but le coup suprême.

Aux lèvres de leur fils sur leurs genoux gisant ; 105
Le travail arrosant de sa sueur stérile
Du sol ingrat et dur l'insatiable argile
Qui boit la rosée et le sang ;

Et les vents de la mort, dont les fortes haleines
Vident dans le tombeau de grandes villes pleines, 110
Et sèchent en trois jours trois générations ;
Et ces grands secoûments de choses et d'idées,
Qui font monter si haut en vagues débordées
Les écumes des nations ;

Et ces exils qui font à tant d'enfants sans mères 115
Des fleuves étrangers boire les eaux amères ;
Et ces dégoûts d'esprits et ces langueurs du corps ;
Et, devant ce tombeau que leur misère envie,
Ces infirmes traînant sur les bords de la vie
Le linceul de leurs longues morts : 120

Oui, j'ai trempé ma lèvre, homme, à toutes ces peines ;
Les gouttes de ton sang ont coulé dans mes veines ;
Mes mains ont essuyé sur mon front tous ces maux ;
La douleur s'est faite homme en moi pour cette foule,
Et, comme un océan où toute larme coule, 125
Mon âme a bu toutes ces eaux !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

109. *Les vents de la mort.* Les épidémies. Lamartine se souvenait du choléra de 1832.

112. *Ces grands secoûments.* Les révolutions.

117. *D'esprits* : des esprits. V. XXXII, 74 (note).

120. *Leurs longues morts.* Leur vie de souffrance n'est qu'une longue agonie.

126. Les six dernières strophes, que nous ne donnons pas, ont trait à la maladie dont Guillemardet souffrait alors et dont il devait mourir. Lamartine y dit avec émotion la pitié que lui inspirent les maux de son ami.

ÉPITRES ET POÉSIES DIVERSES

XLVI

A NÉMÉSIS

Némésis était une gazette satirique hebdomadaire en vers, qui, pendant une année, du 1er mars 1831 à la fin de février 1832, ne cessa de lancer contre les monarchistes, orléanistes ou légitimistes, les sarcasmes les plus violents. L'auteur de ces vers bien trempés, bien rythmés, souvent spirituels, était le poète marseillais Barthélemy, qui s'était adjoint comme collaborateur son compatriote Méry. Le numéro du 3 juillet 1831 contenait une satire pleine de verve et de méchanceté à l'adresse de Lamartine. C'était le moment des élections : le poète s'était présenté comme candidat à la députation dans trois départements, le Nord, le Var et la Saône-et-Loire. Le pamphlétaire de *Némésis* le raille sur son sens pratique, lui reproche son ambition politique, lui demande ce qu'il a fait « pour la liberté », lui faisant grief à la fois de ses « hymnes dévotes » et de ses « vers courtisans pour les rois légitimes ».

Lamartine répliqua par l'ode suivante, écrite, dit-il, « dans la chaleur de la lutte, le jour même de l'élection » (6 juillet 1831).

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions !
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !

1. *Barde*. poète, chanteur. Mot d'origine celtique, mis à la mode par les poèmes d'Ossian ; Lamartine l'emploie fréquemment.

2. *Sert*. Ce verbe n a pas tout à fait le même sens avec ses deux compléments, *gloire* et *passions*.

2-3. *Muse, ange*. Mélange du païen et du chrétien, qui se poursuit jusqu'à la fin de la strophe.

Non, je n'ai point couvert du masque populaire 5
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma muse en Némésis !

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée ;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main, 10
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue, 15
Comme Sion vendit son Dieu !

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ; 20
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour !

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère 25
N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;

6. *Parvis.* Ici, le ciel, le Paradis.

8. *Némésis* Déesse grecque de la justice et de la vengeance. Elle personnifie ici le pamphlet.

9. La chevelure de serpents, la verge étaient les attributs, non de Némésis, mais des Furies ou Erinnyes, acharnées à la poursuite des meurtriers

11. *Avec le luth d'Orphée* : en vers. — La *Némésis* de Barthélemy attaqua particulièrement Casimir Périer, Guizot, d'Argout, et, d'une manière générale, les hommes que le règne de Louis-Philippe amena au pouvoir.

17 et suiv. Comparer à tout ce passage *la Maison du Berger*, d'Alfred de Vigny.

25. *L'or pur.* L'auteur de la *Némésis* appelait Lamartine « poète financier » et lui reprochait de savoir trop bien compter pour un poète :

« Alors je dis : Heureux le géant romantique
Qui mêle Ézéchiel avec l'arithmétique !
De Sion à la Banque il passe tour à tour,
Ses traites à la main, il s'élance en voiture,
Pour encaisser les fruits de la littérature,
En descendant de son vautour ! »

26. *Le champ du potier.* Quand Judas, pris de repentir après la condam-

Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :
Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or ! 30
D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor.

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,
Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu !
Puis, quand l'âge est venu m'enlever son délire, 35
J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :
« Quitte un cœur que le poids de la patrie accable !
Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit !
Quand l'eau pure des lacs se mêle avec le sable,
Le cygne remonte et s'enfuit. » 40

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples au palais, du Cirque au Panthéon !
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme 45
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer !

nation de Jésus, eut rapporté aux sacrificateurs les trente deniers qu'il avait reçus d'eux, ils consacrèrent cet argent à acheter le champ d'un potier pour y ensevelir les étrangers (*Évangile de saint Mathieu*, XXVII, 7). — Lamartine veut dire que son or n'a pas été mal acquis et qu'il n'a servi à déposséder personne.

27. *Engraissé les sillons.* Il n'a pas non plus employé cet or à faire valoir égoïstement ses terres.

32. *Où fut enfoui mon trésor.* Lamartine avait intégralement consacré le profit de la vente des *Harmonies* à des fondations pieuses et à des secours à l'abbé Dumont.

34. *Une ombre.* Elvire. — Pour la rime *Dieu, adieu*, v. II, 25-26 (note).

36. *Cette autre âme* : la poésie.

41. *Rome.* On raconte que, pendant le célèbre incendie de Rome de l'an 64 ap. J.-C., Néron, en costume de théâtre, une lyre à la main, contemplait du haut d'une tour la ville en flammes et chantait une élégie sur la ruine de Troie (Suétone, *Néron*, 38 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXII, 18). C'est probablement une légende.

44. *Cirque.* Le Grand Cirque : c'est dans cet édifice que le feu avait pris. — *Panthéon.* Temple célèbre de Rome, consacré à tous les dieux par Agrippa, gendre d'Auguste.

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leurs torches aiguisent leurs poignards, 50
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste 55
Rome, les dieux, la liberté !

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ? 60
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen ?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre, 65
Cet éternel soupir des généreux mortels,
Entre Caton et toi doit rester un mystère ;
Que la liberté monte à ses premiers autels ?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse,
Et que nous adorons notre honte et nos fers 70
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers ?

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !
Nos mères nous ont faits tous du même limon,

54. *Rostre*. Les *rostres* étaient la tribune aux harangues du Forum romain : on l'appelait ainsi parce qu'elle était ornée d'éperons de navires (*rostra*) pris à l'ennemi. En latin, le mot ne se rencontre jamais au singulier dans ce sens.

58. *Ilote*. Les Ilotes (ou Hilotes) étaient, à Sparte, les esclaves chargés de la culture des terres.

61. *Séjan*. Ministre et favori tout-puissant de l'empereur Tibère.

67. *Caton*. V, VI, 104 (note). Le sens est : crois-tu que Caton et toi vous avez seuls le privilège d'aimer la liberté ?

68. *Ses premiers autels*. Les autels que lui dressa le paganisme. Le sens est : crois-tu que la foi catholique est incompatible avec l'amour de la liberté ?

La terre qui vous porte est la terre où nous sommes, 75
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son !
Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté ? 80

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas !
Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
J'en adore un plus grand qui ne te maudit pas !
La liberté que j'aime est née avec notre âme, 85
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :
« Choisis des fers ou de la mort ! »

Que ces tyrans divers, dont la vertu se joue,
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi, 90
Déshonorent la pourpre ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi !
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave ?
Le joug, d'or ou de fer, n'en est pas moins honteux.
Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave : 95
Qui fut moins libre de nous deux ?

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore ;
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !
Repousse du parvis, que leur pied déshonore,
La vengeance et l'injure aux portes des enfers ! 100
Écarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté !
Sois la lyre vivante, et non pas le Cerbère
Du temple de la Liberté !

80. *Ésaü.* On connaît l'histoire d'Ésau vendant son droit d'aînesse à Jacob pour un plat de lentilles (*Genèse*, XXV, 29-34). — Lamartine avait d'abord écrit : *Aux élus* de la liberté.

85. *Avec notre âme.* Pour le poète, l'éveil complet de l'âme humaine date du jour où la justice a résisté à la force, où l'homme, mis en demeure de choisir entre l'esclavage et la mort, a préféré la mort.

90. *Parvis* : temple.

103 *Cerbère.* Chien à trois têtes et à queue de serpent qui, dans la mythologie grecque, gardait l'entrée des Enfers.

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire ; 105
Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ; 110
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

XLVII

LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

Il y eut en 1840 une grave crise politique, qui faillit déchaîner contre la France une coalition de l'Europe entière. La diplomatie française ayant essayé de résoudre à elle seule et à son profit la question d'Orient, où l'intérêt de toutes les grandes nations européennes, Angleterre, Russie, Prusse, Autriche, était engagé, ces quatre puissances conclurent entre elles le traité de Londres (15 juillet) et adressèrent à notre protégé, Méhémet-Ali, un ultimatum impérieux. En France, la colère publique fut grande et gagna les plus modérés ; ce fut une explosion générale de chauvinisme et d'ardeur belliqueuse : on ne parlait de rien de moins que d'une revanche de l'invasion de 1815 ; on parlait surtout de reprendre la frontière du Rhin, que le congrès de Vienne nous avait enlevée. L'opinion allemande ne se surexcita pas moins. Des deux côtés du fleuve on se prépara à la guerre ; on échangea défis sur insultes. La chanson du *Rhin allemand*, dont nous donnons la traduction en note, fut alors très populaire en Allemagne. Elle était l'œuvre de Nicolas Becker, poète médiocre, dont elle fait presque toute la célébrité : le patriotisme l'avait cette fois inspiré, et l'enthousiasme national le porta aux nues. Deux poètes français lui répondirent : Lamartine, par la *Marseillaise de la paix*, datée du 28 mai 1841 ; Musset, dans une chanson pleine de verve et de railleuse insolence, datée du 1er juin 1841. Toute cette effervescence se calma plus rapidement qu'on n'eût cru. La crise se dénoua par la soumission de Méhémet-Ali et par une transaction générale (Convention des Détroits, 1841).

105. *De nobles pleurs.* Des pleurs de regret et de repentir. — En 1848, Barthélemy, dans une affiche en vers, proposa la candidature de Lamartine à la présidence de la République.

Réponse a M. Becker, auteur du Rhin allemand.

Dédiée a M. Dargaud, auteur de Georges (a).

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions !

Il ne tachera plus le cristal de ton onde, 5
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain ;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main !
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords ; 10

(a) Dargaud était un des meilleurs amis de Lamartine. Il traduisit les *Psaumes de Job* et composa différents ouvrages, entre autres : *Georges* ou *Une Ame dans le siècle* (1840), une *Histoire de Marie Stuart* (1850), une *Histoire de la Liberté religieuse en France et de ses fondateurs* (1859).

1. Voici la traduction du *Rhin allemand*, de Becker :
« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;
« Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.
« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ;
« Aussi longtemps que les rocs s'élèveront du milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.
« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées
« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis sous ses vagues. »
— La riposte de Musset a pour refrain :
« Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ! »

2. *Nil de l'Occident*. Comparaison inspirée par les événements politiques : la querelle franco-allemande n'était que le retentissement en Occident des événements d'Egypte et d'Orient (v. *A* argument).

3. *Assis* : sédentaires. Cf. XXX, 13.

6. *Franc* : Français. — *Sang rouge, sang bleu*. Antithèse répondant à la différence de tempéraments des deux peuples, l'un plus impatient d'action (cf. v. 83-91), l'autre plus contemplatif (cf. v. 70-78).

8. *A* : vers. V. XII, 4 (note)

L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui pe lent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts !

Roule libre et limpide, en répétant l'image
De tes vieux forts verdis sous leurs lierres épais, 15
Qui froncent tes rochers, comme un dernier nuage
Fronce encor les sourcils sur un visage en paix.

Ces navires vivants dont la vapeur est l'âme
Déploieront sur ton cours la crinière de feu ;
L'écume à coups pressés jaillira sous la rame ; 20
La fumée en courant lèchera ton ciel bleu.
Le chant des passagers, que ton doux roulis berce,
Des sept langues d'Europe étourdira tes flots,
Les uns tendant leurs mains avides de commerce,
Les autres allant voir, aux monts où Dieu te verse, 25
Dans quel nid le fleuve est éclos.

Roule libre et béni ! Ce Dieu qui fond la voûte
Où la main d'un enfant pourrait te contenir
Ne grossit pas ainsi ta merveilleuse goutte
Pour diviser ses fils, mais pour les réunir ! 30

Pourquoi nous disputer la montage ou la plaine ?
Notre tente est légère, un vent va l'enlever ;
La table où nous rompons le pain est encor pleine,
Que la mort, par nos noms, nous dit de nous lever !
Quand le sillon finit, le soc le multiplie ; 35
Aucun œil du soleil ne tarit les rayons ;
Sous le flot des épis la terre inculte plie :
Le linceul, pour couvrir la race ensevelie,
Manque-t-il donc aux nations ?

11. *Tes murailles.* Les murailles qui te dominent ; comme v. 15, tes vieux forts.

23. *Les sept langues d'Europe* sont celles des sept grandes nations européennes. Cf. v. 133 et la note.

32-34. *Enlever, lever.* V. II, 25-26 (note).

Roule libre et splendide à travers nos ruines, 40
Fleuve d'Arminius, du Gaulois, du Germain !
Charlemagne et César, campés sur tes collines,
T'ont bu sans t'épuiser dans le creux de leur main.

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ? 45
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie : 50
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas ! »

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve !
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve 55
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident.

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières ;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité. 60
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis !
Chacun est du climat de son intelligence ;
Je suis concitoyen de tout homme qui pense :
La vérité, c'est mon pays ! 65

Roule libre et paisible entre ces fortes races
Dont ton flot frémissant trempa l'âme et l'acier,
Et que leur vieux courroux, dans le lit que tu traces,
Fonde au soleil du siècle avec l'eau du glacier !

41. *Arminius* (ou Hermann). Célèbre chef germain, qui massacra les légions d'Auguste dans la forêt de Teutberg (9 ap. J.-C.).

50. *L'amour* [illegible] I, 22.

58. *Entre l'humanité* La correction exigerait : entre les hommes.

61. *Où rayonne la France.* La France crut passionnément, de 1789 à 1848, qu'elle avait pour mission d'éclairer le monde et de gagner à la liberté tous les peuples.

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne ! 70
Le sang-froid de leurs fronts couvre un foyer ardent ;
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.
Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
La pensée y descend dans un vague profond ; 75
Leur cœur sûr est semblable au puits de la sirène,
Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
Ne remonte jamais du fond.

Roule libre et fidèle entre tes nobles arches,
O fleuve féodal, calme mais indompté ! 80
Verdis le sceptre aimé de tes rois patriarches :
Le joug que l'on choisit est encor liberté.

Et vivent ces essaims de la ruche de France,
Avant-garde de Dieu, qui devancent ses pas !
Comme des voyageurs qui vivent d'espérance, 85
Ils vont semant la terre, et ne moissonnent pas...
Le sol qu'ils ont touché germe fécond et libre ;
Ils sauvent sans salaire, ils blessent sans remord :
Fiers enfants, de leur cœur l'impatiente fibre
Est la corde de l'arc où toujours leur main vibre 90
Pour lancer l'idée ou la mort !

Roule libre, et bénis ces deux sangs dans ta course ;
Souviens-toi pour eux tous de la main d'où tu sors :
L'aigle et le fier taureau boivent l'onde à ta source ;
Que l'homme approche l'homme, et qu'il boive aux deux bords ! 95

Amis, voyez là-bas ! — La terre est grande et plane !
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil ;

73. *Les Nestors*. Nestor, roi de Pylos et l'un des chefs qui commandaient les Grecs au siège de Troie, était renommé pour sa sagesse et son autorité dans les conseils.

81. *Patriarches* : paternels pour leurs peuples.

88. *Remord*, pour remords. Cf. XXXVI, 199 ; XLIV, 261.

96. A partir d'ici, Lamartine préconise une solution pacifique et un peu simpliste de la question d'Orient : que les nations civilisées de l'Occident,

L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil !
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides ; 100
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts :
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts !

Roule libre à ces mers où va mourir l'Euphrate, 105
Des artères du globe enlace le réseau ;
Rends l'herbe et la toison à cette glèbe ingrate :
Que l'homme soit un peuple, et les fleuves une eau !

Débordement armé des nations trop pleines,
Au souffle de l'aurore envolés les premiers, 110
Jetons les blancs essaims des familles humaines
Autour des nœuds du cèdre et du tronc des palmiers !
Allons, comme Joseph, comme ses onze frères,
Vers les limons du Nil que labourait Apis,
Trouvant de leurs sillons les moissons trop légères, 115
S'en allèrent jadis aux terres étrangères
Et revinrent courbés d'épis !

Roule libre, et descends des Alpes étoilées
L'arbre pyramidal pour nous tailler nos mâts,
Et le chanvre et le lin de tes grasses vallées ; 120
Tes sapins sont les ponts qui joignent les climats.

au lieu de se battre entre elles, s'unissent et s'entendent pour l'occupation et la colonisation du monde oriental. Vue de poète plus que d'homme d'État. Lamartine l'avait d'ailleurs développée plus d'une fois à la tribune ; v. en particulier son discours du 8 janvier 1834 à la Chambre des députés (*La France parlementaire*, t. I, p. 8).

101. *Poudreux* : réduits en poudre, en poussière.

102. *Comme un stylet d'or*. Entendez que les Pyramides se dressent vers le ciel comme un stylet d'or.

105. *A* : vers. V. XII, 4 (note) — *Ces mers où va mourir l'Euphrate* : ces mêmes mers où va se jeter, comme toi, le grand fleuve oriental.

106. *Enlace le réseau*. Entendez : forme avec tous les autres fleuves du globe un réseau unique.

107. *Glèbe ingrate*. Le sol de l'Orient.

114. *Apis*. Taureau sacré, adoré dans l'antiquité à Memphis.

117. *Courbés d'épis*. Par analogie avec : chargés d'épis.

119. *Pyramidal*. Cf. XXVII, 89 (note).

Allons-y, mais sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'oppresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour aux yeux du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang ! 125
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu ;
Et tissons de repos, d'alliance et de joie
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu ! 130

Roule libre, et grossis tes ondes printanières,
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux :
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières,
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux !

Saint-Point, 28 mai 1841.

125. *De sang.* Équivant à un adjectif : sanglante. V. VI, 49 (note). — Quand les frères de Joseph l'eurent vendu, ils prirent sa robe et la trempèrent dans le sang d'un bouc ; puis ils envoyèrent cette robe à leur père et lui firent croire que Joseph avait été dévoré par une bête féroce (*Genèse*, XXXVII, 31 et suiv.).

133. *Les sept couleurs.* Les couleurs des sept grandes nations de l'Europe : Allemagne, France, Angleterre, Russie, Autriche, Italie, Espagne.

134. On comparera avec intérêt à ce bel hymne pacifique le *Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons* (*Recueillements*, XIV), où les mêmes idées de fraternité universelle avait été éloquemment exprimées par Lamartine, en 1838, à propos de la communauté de race des habitants du pays de Galles et de ceux de notre Bretagne. En voici quelques vers :

Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères !
Le sang de nos aïeux là-haut nous avoûra.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,
Et poussons dans le ciel trois sublimes hourra !
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches !
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit !
Hourra pour le Seigneur, qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid !

Que ce cri fraternel gronde sur nos montagnes
Comme l'écho joyeux d'un tonnerre de paix !
Que l'Océan le roule entre les deux Bretagnes !
Que le vaisseau l'entende entre ses flancs épais !
Et qu'il fasse tomber dans la mer qui nous baigne,
Avec l'orgueil jaloux de nos deux pavillons,

XLVIII

LA VIGNE ET LA MAISON

PSALMODIES DE L'AME

Lamartine écrivit *la Vigne et la Maison* en 1857, dans des circonstances qu'il résume lui-même en ces termes :

« Dans les derniers jours de l'automne qui vient de finir, j'allai assister seul aux vendanges d'octobre, dans le petit village du Mâconnais où je suis né (*a*). Pendant que les bandes de joyeux vendangeurs se répondaient d'une colline à l'autre par ces cris de joie prolongés qui sont les actions de grâce de l'homme au sillon qui le nourrit ou qui l'abreuve, pendant que les sentiers rocailleux du village retentissaient sous le gémissement des roues qui rapportaient, au pas lent des bœufs couronnés de sarments en feuilles, les grappes rouges aux pressoirs, je me couchai sur l'herbe, à l'ombre de la maison de mon père, en regardant les fenêtres fermées, et je pensai aux jours d'autrefois.

« Ce fut ainsi que ce chant me monta du cœur aux lèvres, et que j'en écrivis les strophes au crayon sur les marges d'un vieux *Pétrarque* in-folio, où je les reprends pour les donner ici aux lecteurs. » (*Cours familier de Littérature*, XVe Entretien.)

On trouve une description de Milly vers cette époque dans le *Cours familier de Littérature*, CXXXVII^e Entretien (1865), XII et suiv. — Rapprocher *Milly ou la Terre natale* (ci-dessus, XXIX) et le dernier thème des *Préludes* (ci-dessus, XV, v. 300-371), qui, une trentaine d'années auparavant, étaient sortis de la même inspiration.

L'aigle engraissé de mort dont le bec encor saigne
De la chair de nos bataillons !

. . . . . .

Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde,
Désaltérés déjà, buvons aux nations !
Iles ou continents, que l'onde entoure ou borde,
Ayez part sous le ciel à nos libations !
Oui, buvons ; et, passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel !

Mais Lamartine est né en réalité à Mâcon. V. Introduction.

DIALOGUE ENTRE MON AME ET MOI

MOI

Quel fardeau te pèse, ô mon âme !
Sur ce vieux lit des jours par l'ennui retourné,
Comme un fruit de douleurs qui pèse aux flancs de femme,
Impatient de naître et pleurant d'être né ?
La nuit tombe, ô mon âme ! un peu de veille encore ! 5
Ce coucher d'un soleil est d'un autre l'aurore.
Vois comme avec tes sens s'écroule ta prison !
Vois comme aux premiers vents de la précoce automne,
Sur les bords de l'étang où le roseau frissonne,
S'envole brin à brin le duvet du chardon ! 10
Vois comme de mon front la couronne est fragile !
Vois comme cet oiseau dont le nid est la tuile
Nous suit pour emporter à son frileux asile
Nos cheveux blancs, pareils à la toison que file
La vieille femme assise au seuil de sa maison ! 15
Dans un lointain qui fuit ma jeunesse recule,
Ma sève refroidie avec lenteur circule,
L'arbre quitte sa feuille et va nouer son fruit :
Ne presse pas ces jours qu'un autre doigt calcule,
Bénis plutôt ce Dieu qui place un crépuscule 20
Entre les bruits du soir et la paix de la nuit !
Moi qui par des concerts saluai ta naissance,
Moi qui te réveillai neuve à cette existence
Avec des chants de fête et des chants d'espérance,
Moi qui fis de ton cœur chanter chaque soupir, 25
Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encor pour t'assoupir ?

2. *Retourné* se rapporte à *lit*.
3. *De douleurs*. V. VI, 49 (note). — *De femme*. V. XXXII, 74 (note).
27. *Un David*. « Quand donc le mauvais esprit, envoyé de Dieu, était sur Saul, David prenait sa harpe, et il en jouait, et Saul en était soulagé et s'en trouvait bien, parce que le mauvais esprit se retirait de lui. » (*Samuel*, I, XVI 23).

L'AME

Non ! Depuis qu'en ces lieux le temps m'oublia seule,
La terre m'apparait vieille comme une aïeule 30
Qui pleure ses enfants sous ses robes de deuil.
Je n'aime des longs jours que l'heure des ténèbres,
Je n'écoute des chants que ces strophes funèbres
Que sanglote le prêtre en menant un cercueil.

MOI

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines 35
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines ;
Le linceul même est tiède au cœur enseveli :
On a vidé ses yeux de ses dernières larmes,
L'âme à son désespoir trouve de tristes charmes,
Et des bonheurs perdus se sauve dans l'oubli. 40

Cette heure a pour nos sens des impressions douces
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses :
C'est l'amère douceur du baiser des adieux.
De l'air plus transparent le cristal est limpide,
Des monts vaporisés l'azur vague et liquide 45
S'y fond avec l'azur des cieux.

Je ne sais quel lointain y baigne toute chose,
Ainsi que le regard l'oreille s'y repose,
On entend dans l'éther glisser le moindre vol ;
C'est le pied de l'oiseau sur le rameau qui penche, 50
Ou la chute d'un fruit détaché de la branche
Qui tombe du poids sur le sol.

Aux premières lueurs de l'aurore frileuse,
On voit flotter ces fils, dont la vierge fileuse
D'arbre en arbre au verger a tissé le réseau : 55
Blanche toison de l'air que la brume encor mouille,
Qui traine sur nos pas, comme de la quenouille
Un fil traîne après le fuseau.

Aux précaires tiédeurs de la trompeuse automne,
Dans l'oblique rayon le moucheron foisonne, 60
Prêt à mourir d'un souffle à son premier frisson ;
Et sur le seuil désert de la ruche engourdie,
Quelque abeille en retard, qui sort et qui mendie,
Rentre lourde de miel dans sa chaude prison.

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve ! 65
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts ?
A revoir ton arbuste et ta demeure vide,
Comme l'insecte ailé revoit sa chrysalide,
Balayure qui fut son corps ? 70

Moi, le triste instinct m'y ramène :
Rien n'a changé là que le temps ;
Des lieux où notre œil se promène,
Rien n'a fui que les habitants.

Suis-moi du cœur pour voir encore, 75
Sur la pente douce au midi,
La vigne qui nous fit éclore
Ramper sur le roc attiédi.

Contemple la maison de pierre,
Dont nos pas usèrent le seuil : 80
Vois-la se vêtir de son lierre
Comme d'un vêtement de deuil.

Écoute le cri des vendanges
Qui monte du pressoir voisin,
Vois les sentiers rocheux des granges 85
Rougis par le sang du raisin.

77. *Qui nous fit éclore.* Plus poétique que : qui nous fit vivre.

83-86. On peut rapprocher ces vers pittoresques de la description des vendanges de Milly faite par Lamartine dans ses *Mémoires inédits* (l. XVII) : « Toutes les vignes chantaient quand on emportait leur richesse, la toison de la terre semblait se réjouir d'être recueillie. Nous suivons à pied au

Regarde au pied du toit qui croule :
Voilà, près du figuier séché,
Le cep vivace qui s'enroule
A l'angle du mur ébréché ! 90

L'hiver noircit sa rude écorce ;
Autour du banc rongé du ver
Il contourne sa branche torse,
Comme un serpent frappé du fer.

Autrefois ses pampres sans nombre 95
S'entrelaçaient autour du puits ;
Père et mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux rongeaient ses fruits.

Il grimpait jusqu'à la fenêtre,
Il s'arrondissait en arceau ; 100
Il semble encor nous reconnaître,
Comme un chien gardien d'un berceau.

Sur cette mousse des allées
Où rougit son pampre vermeil,
Un bouquet de feuilles gelées 105
Nous abrite encor du soleil.

Vives glaneuses de novembre,
Les grives, sur la grappe en deuil,
Ont oublié ces beaux grains d'ambre
Qu'enfant nous convoitions de l'œil. 110

Le rayon du soir la transperce
Comme un albâtre oriental,
Et le sucre d'or qu'elle verse
Y pend en larmes de cristal.

retour les chars ruisselant du jus des coteaux ; nos tabliers de vendange, tout tachés du sang du raisin, faisaient pousser des cris de joie aux nouvelles bandes que nous rencontrions au retour. La joie ruisselait, comme le vin, de colline en colline.... »

110. *Enfant.* Au singulier, parce que *nous*, comme dans tout le passage, désigne uniquement la personne du poète.

Sous ce cep de vigne qui t'aime, 115
O mon âme! ne crois-tu pas
Te retrouver enfin toi-même,
Malgré l'absence et le trépas?

N'a-t-il pas pour toi le délice
Du brasier tiède et réchauffant 120
Qu'allume une vieille nourrice
Au foyer qui nous vit enfant?

Ou l'impression qui console
L'agneau tondu hors de saison,
Quand il sent sur sa laine folle 125
Repousser sa chaude toison?

L'AME

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas!
Pourquoi ramènes-tu mes regrets sur leur trace? 130
Des bonheurs disparus se rappeler la place,
C'est rouvrir des cercueils pour revoir des trépas!

I

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment;
Des pierres disjointes la mousse 135
Verdit l'humide fondement;
Les gouttières, que rien n'essuie,
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure 140

138. *De suie.* Équivaut à un adjectif : noires comme de la suie. V. VI, 40 (note).

Ces noirs sillons par où l'on pleure
Que les veuves ont sous les yeux.

La porte où file l'araignée,
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée 145
Et ne tourne plus sur son seuil;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit;
Les vitraux brisés par les grêles 150
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid.

Leur gazouillement sur les dalles
Couvertes de duvets flottants
Est la seule voix de ces salles, 155
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte, 160
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !

II

Efface-ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre 165
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits !

148. *De rouille*. Équivaut à un adjectif. V. VI, 49 (note).
152. *A* : vers. V. XII, 4 (note).
158. *D'heure en heure*. Elliptique : qui s'allonge d'heure en heure. Cf. v. 309-310.
163. *Paupière*. Poétique, pour œil. V. XIII, 54 (note).

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur. 170

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Leurs blonds cheveux épars au vent de la montagne, 175
Les filles, se passant leurs deux mains sur les yeux,
Jetaient des cris de joie à l'écho des montagnes,
Ou sur leurs seins naissants croisaient leurs doigts pieux.

La mère, de sa couche à ces doux bruits levée,
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour, 180
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.

Moins de balbutiements sortent du nid sonore,
Quand, au rayon d'été qui vient la réveiller,
L'hirondelle, au plafond qui les abrite encore, 185
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix, 190

Montaient avec le jour ; et, dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

175-177. *Montagne, montagnes.* Lamartine n'avait pas mis la dernière main à ces vers.

176. *Les filles.* Les cinq sœurs de Lamartine : Cécile, Eugénie, Césarine, Suzanne et Sophie.

182. *Les mots qui bénissent le jour.* La prière du matin, qui sanctifie d'avance la journée.

III

Puis ces bruits d'année en année 195
Baissèrent d'une vie, hélas ! et d'une voix ;
Une fenêtre en deuil, à l'ombre condamnée,
Se ferma sous le bord des toits.

Printemps après printemps, de belles fiancées
Suivirent de chers ravisseurs, 200
Et, par la mère en pleurs sur le seuil embrassées,
Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure
Le cercueil tardif de l'aïeul,
Puis un autre, et puis deux ; et puis dans la demeure 205
Un vieillard morne resta seul !

Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours ;
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide,
Et l'ortie envahit les cours !... 210

199. *De belles fiancées.* Cécile épousa M. de Cessiat en 1813, Eugénie M. de Coppens en 1816, Césarine M. de Vignet en 1819. Lamartine lui-même se maria en 1820 ; ses deux autres sœurs, en 1821 et 1827.

204. *L'aïeul.* Sans doute l'aîné des oncles de Lamartine, qui mourut en 1827.

205. Suzanne de Lamartine, devenue en 1821 Mme de Montherot, mourut à Milly en 1824 ; Césarine mourut la même année. Le poète perdit sa mère en 1829. Sa fille Julia mourut en 1832, au cours de leur voyage en Orient ; il ramena le corps en France et l'ensevelit à Saint-Point l'année suivante. — Les allusions à cette série de deuils de famille ne sont pas très nettes.

206. *Un vieillard.* Le père du poète, qui resta seul à Milly, où il vécut jusqu'en 1840.

IV

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature,
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux !
Goutte de sang puisée à l'artère du monde
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde, 215
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux !

Chaleur du sein de mère où Dieu nous fit éclore,
Qui du duvet natal nous enveloppe encore
Quand le vent d'hiver siffle à la place des lits ;
Arrière-goût du lait dont la femme nous sèvre, 220
Qui même en tarissant nous embaume la lèvre ;
Étreinte de deux bras par l'amour amollis !

Premier rayon du ciel vu dans des yeux de femmes,
Premier foyer d'une âme où s'allument nos âmes,
Premiers bruits de baisers au cœur retentissants ! 225

211 et suiv. Comparez ces vers sur la famille aux trois strophes de *Jocelyn* (ci-dessus, XL, 233-263) sur le même thème.

212. *Toute créature* : toutes les créatures prises ensemble, toute la création. L'amour, qui imprègne la nature entière, se condense pour ainsi dire dans la famille.

220. *Nous sèvre.* Sous-entendez : après nous en avoir nourri.

Adieux, retours, départs pour de lointaines rives,
Mémoire qui revient pendant les nuits pensives
A ce foyer des cœurs, univers des absents !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ah ! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème ! 230
Rêveur du groupe universel,
Qu'il embrasse, au lieu de sa mère,
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel !

Du foyer proscrit volontaire, 235
Qu'il cherche en vain sur cette terre
Un père au visage attendri ;
Que tout foyer lui soit de glace,
Et qu'il change à jamais de place
Sans qu'aucun lieu lui jette un cri ! 240

Envieux du champ de famille,
Que, pareil au frelon qui pille
L'humble ruche adossée au mur,
Il maudisse la loi divine
Qui donne un sol à la racine 245
Pour multiplier le fruit mûr !

226. *Adieux, retours.* Allusion aux premiers voyages de la jeunesse de Lamartine.

228. *Univers* : lieu de réunion, patrie commune et unique des absents.

231. *Rêveur du groupe universel.* Allusion aux doctrines communistes et internationalistes en vogue à cette époque (saint-simonisme, fouriérisme, etc.).

Que sur l'herbe des cimetières
Il foule, indifférent, les pierres
Sans savoir laquelle prier !
Qu'il réponde au nom qui le nomme 250
Sans savoir s'il est né d'un homme
Ou s'il est fils d'un meurtrier !...

V

Dieu ! qui révèle aux cœurs mieux qu'à l'intelligence !
Resserre autour de nous, faits de joie et de pleurs,
Ces groupes rétrécis où de ta providence 255
Dans la chaleur du sang nous sentons les chaleurs ;

Où, sous la porte bien close,
La jeune nichée éclose
Des saintetés de l'amour
Passe du lait de la mère 260
Au pain savoureux qu'un père
Pétrit des sueurs du jour ;

Où ces beaux fronts de famille,
Penchés sur l'âtre et l'aiguille,
Prolongent leurs soirs pieux : 265
O soirs ! ô douces veillées
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de nos yeux !

Oui, je vous revois tous, et toutes, âmes mortes !
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes ! 270
Les bras tendus vers vous, je crois vous ressaisir,
Comme on croit dans les eaux embrasser des visages
Dont le miroir trompeur réfléchit les images,
Mais glace le baiser aux lèvres du désir.

253. *Révèle*. Licence, pour *révèles*. V. XV, 31-33 (note).
257. *Sous*: à l'abri de. — Pour la rime *close*, *éclose*, v. II, 25-26 (note).

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie ?... 275
Non, c'est pour rendre au temps à la fin tous ses jours,
Pour faire confluer, là-bas, en un seul cours,
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie
Dont l'une dit jamais et l'autre dit toujours.

Ce passé, doux Éden dont notre âme est sortie, 280
De notre éternité ne fait-il pas partie ?
Où le temps a cessé tout n'est-il pas présent ?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent ? 285

Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil ?
N'as-tu pas, dans un pan de tes globes sans nombre,
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre 290
Pour y rebâtir ce doux seuil ?

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même,
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, où la mère aime et prie, 295
Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplier son sein !

Toi, qui permets, ô père ! aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes 300
D'autres toits préparés dans tes divins climats ?
O douce Providence ! ô mère de famille
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille,
Et qui les vois pleurer, souriante au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille 305
Et que l'homme est parent de Dieu !

276-279. *Jours, toujours.* V. II, 25-26 (note).
282-285. *Présent, absent.* V. II, 135-136 (note).

MOI

Pendant que l'âme oubliait l'heure,
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure
S'allongeait sur le froid gazon ; 310
Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul :
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lange 315
Pour m'en faire un sacré linceul !

TABLE DES MATIERES

Pages

INTRODUCTION.

I. Jusqu'aux *Méditations* (1790-1820). v
II. Des *Méditations* aux *Harmonies* (1820-1830). . . xix
III. Fin de la carrière poétique. xliv

MÉDITATIONS POÉTIQUES

I. L'Isolement 1
II. L'Homme. 4
III. Le Soir. 17
IV. L'Immortalité. 19
V. Le Vallon. 26
VI. Le Désespoir. 26
VII. Le Lac. 34
VIII. La Prière. 37
IX. Dieu.. 41
X. L'Automne. 47

LA MORT DE SOCRATE

XI. *Le réveil*.. 51
XII. *L'âme est immortelle*. 54
XIII. *Il n'y a qu'un Dieu*.. 57

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

XIV. L'Esprit de Dieu. 62
XV. Les Préludes. 66
XVI. Le Crucifix. 81
XVII. Adieux à la poésie. 85

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD

XVIII. *Invocation.* 92
XIX. *L'Italie.* 96
XX. *La Grèce.* 102
XXI. *Homère.* 105
XXII. *Harold mourant.* 108

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

XXIII. Hymne du matin. 112
XXIV. Pensée des morts. 121
XXV. L'Occident. 128
XXVI. L'Infini dans les cieux. 130
XXVII. Le Chêne. 138
XXVIII. Éternité de la nature, brièveté de l'homme. . . 143
XXIX. Milly ou la Terre natale. 147
XXX. Les Révolutions. 160

JOCELYN

XXXI. Prologue. 177
XXXII. *La Vocation de Jocelyn.* 180
XXXIII. *Au Séminaire.* 184
XXXIV. *Vie de Jocelyn et de Laurence dans la montagne.* . 190
XXXV. *L'Hiver dans la montagne.* 193
XXXVI. *L'Ordination.* 195
XXXVII. *La Paroisse de Jocelyn.* 206

XXXVIII. *Jocelyn à Paris* 210
XXXIX. *Jocelyn et son chien.* 218
XL. Les Laboureurs 223

LA CHUTE D'UN ANGE

XLI. *La Tribu nomade.* 238
XLII. *La Tour de la faim.* 244
XLIII. Fragment du Livre primitif 250
XLIV. *L'Expiation.* 262

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

XLV. A M. Félix Guillemardet. 272

ÉPITRES ET POÉSIES DIVERSES

XLVI. A Némésis. 278
XLVII. La Marseillaise de la Paix. 283
XLVIII. La Vigne et la Maison. 290

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

PQ 2325 .O3 W24 SMC

Lamartine, Alphonse de,
1790-1869.
Oevres choisies :
Poisie /
AIQ-7532 (ab)

AIQ-7532